

**Jusqu'à
la corde**

LIONEL DESTREMAU



Jusqu'à la corde

Du même auteur

La ligne 97

récit

Le Rouergue, coll. « La Brune », 2002

Le pli, la pluie et puis après

poésie

Tarabuste, 2004

In Memoriam

poésie

L'Amourier, 2006

Soif et surface de l'ombre

poésie

Tarabuste, 2008

Gueules d'ombre

roman

La Manufacture de livres, 2022

et « Points », 2023

De la confusion

poésie

Tarabuste, 2022

Lionel Destremau

Jusqu'à la corde

r o m a n

LA MANUFACTURE DE LIVRES

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-011-2

© La Manufacture de livres

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Les arbres du Sud portent un fruit étrange
Du sang sur leurs feuilles et du sang sur leurs racines
Des corps noirs qui se balancent dans la brise du Sud
Un fruit étrange suspendu aux peupliers*

Abel Meeropol, *Strange Fruit*

Tout sang coule rouge.

Eugène Bullard

1 – Roxi

Le premier croc entama le poignet au niveau de la jointure avec l'avant-bras. La mâchoire de la chienne lâcha prise une seconde, avant de réaffirmer sa prise à partir de la première entaille effectuée, déchirant cette fois les chairs. Tout en maintenant sa gueule à demi fermée, ce furent des petits coups francs et secs, des mâchouillements successifs sectionnant les nerfs, les muscles et les tendons, désolidarisant les os, qui finirent par emporter la décision. La main tout entière glissa sur le côté, gisante au sol sur le tapis de feuilles mortes. La chienne, une femelle berger allemand, la poussa du museau un instant, la renifla, puis sembla s'en désintéresser, préférant poursuivre sa besogne sur l'avant-bras dont elle cherchait à atteindre l'os, ses babines assez peu ensanglantées, le corps gisait là depuis deux jours déjà. À l'appel répété de son nom au loin, au sifflement de son maître, elle releva le museau un instant, hésitant à poursuivre, soufflant et grognant. Après quelques minutes, elle finit par secouer la tête et s'ébrouer, lâcha un dernier regard au morceau de bras qu'elle n'était pas parvenue à grignoter assez à sa guise, et comme à regret s'écarta du cadavre, s'engouffra dans les fourrés pour en ressortir quelques mètres plus loin et s'avancer sur le

chemin de terre au milieu des bois. Son maître continuait de l'appeler au loin, son petit trot s'accéléra et elle s'élança à la course en direction de cet appel qui se faisait plus distinct à mesure qu'elle s'en approchait. Ce fut crottée et écumante qu'elle apparut en haut de la butte, repérant d'un coup d'œil l'homme qui l'attendait en contrebas. Elle s'assit sur son arrière-train, se gratta le flanc de la patte arrière, s'ébroua à nouveau, mais l'homme ne bougeait pas, ne venait pas à sa rencontre. Debout, appuyé sur un grand bâton de bois, il l'observait, semblait lui dire d'un regard : « Alors quoi ? tu viens, oui ? Des heures que je t'appelle... Il est temps de rentrer. » La chienne s'avança à petits pas, la queue basse, oreilles tombantes, secouant la tête de droite à gauche, et finit par se coucher aux pieds de son maître qui lui flatta l'encolure d'une caresse rapide. L'homme fit un demi-tour sur lui-même, s'apprêtant à partir, mais son premier mouvement fut arrêté, la chienne lui mordillait le bas de pantalon de sa jambe droite. Il s'adressa alors à l'animal : « Quoi encore ? qu'est-ce que tu veux ? Faut y aller, il va faire nuit, on se gèle. Allez. Bouge, on y va. » Mais la chienne ne voulait rien savoir, assise sur son arrière-train, elle lâcha un aboiement bref. Rien d'agressif cependant, un « wouf » brusque, comme un geste d'humeur soudain, une manière d'interpeller son maître, qu'elle accompagna d'un léger retrait, avançant à reculons sur un mètre environ. L'homme s'emporta un peu plus : « Mais quoi bordel ? » La chienne se retourna alors tout à fait, et commença à remonter doucement la pente vers le haut de la butte. « Hé ! » fit l'homme en la suivant, « Où tu vas ? »

La chienne se mit à trotter, son maître la suivant à quelques pas de distance, tenant une laisse à la main, le bâton de bois dans l'autre, rageant : « Ça suffit, Roxi, je vais t'attacher maintenant, viens ici. » Mais la chienne poursuivit son chemin sans tenir compte de l'ordre donné, son maître accélérant le pas pour tenter de la rattraper. Plus l'animal avançait, plus l'homme maugréait derrière lui, bien conscient qu'il serait incapable de le rejoindre à la course ou de s'en saisir pour attacher sa laisse au collier. Inversant provisoirement le rapport de domination entre eux, la chienne fit ainsi parcourir plus de trois cents mètres à l'homme au milieu des bois, puis bifurqua dans des fourrés de plantes arborescentes et d'arbustes sur sa gauche. L'homme s'arrêta une seconde, essoufflé et cria « Mais où tu vas, merde ! » avant de la suivre à contrecœur, lentement d'abord, écartant quelques branches de son bâton, hésitant à poser le pied entre les fougères denses, tâtant le sol boueux de ses semelles. Au bout d'une dizaine de mètres, il déboucha dans un espace moins touffu, un tapis de feuilles mortes à la base de deux grands chênes. La chienne était là devant lui, haletant doucement, langue pendante, le fixant des yeux avec, à même le sol entre ses pattes avant, une sorte de boule sombre et terreuse à la fois, comme un petit animal sauvage recroquevillé sur lui-même. Le maître apostropha à nouveau la chienne : « Qu'est-ce que t'as trouvé, ma belle, hein ? Un mulot ? Un oisillon mort ? C'est quoi ce truc ? » En s'approchant, l'homme regarda plus attentivement tout en utilisant son bâton de bois pour tourner et retourner la chose qui gisait là. Il lui fallut un petit instant de concentration, quelques secondes pour faire

le point intérieurement sur ce qu'il avait sous les yeux : une petite main obscure et toute rabougrie, les doigts repliés formant un poing quasi refermé sur lui-même, l'ongle du pouce seul visible, un os sortant de la plaie au niveau de la partie sectionnée du poignet. Il eut un geste de recul, tout en gueulant un « putain ! » sonore qui surprit Roxi au point qu'elle y répondit d'un nouvel aboiement bref. L'homme porta alors son regard dans le dos de la chienne, plissant les paupières pour mieux distinguer ce qui s'y trouvait. D'un amoncellement de terre et de feuilles mortes sortait un avant-bras fin et sombre à l'extrémité rougeoyante ; l'avant-bras d'un enfant.

2 – Filem Perry

La lumière était si vive que je devais plisser les paupières pour laisser à mes yeux le temps de s'accoutumer et être capables de regarder au loin. Je cherchais sa silhouette du regard sur la lande, mais je ne la distinguais pas. Il me fallait avancer encore et traîner ma guibolle boitillante, en m'aidant comme je pouvais d'une canne qui s'enfonçait dans la terre meuble mêlée de sable et ne me soutenait guère. Il devait courir par là-bas, peut-être déjà sur la plage, c'est pourquoi je ne l'apercevais pas sans doute. Ce ne fut que lorsque j'atteignis le haut des dunes herbeuses bordées d'ajoncs qu'il m'apparut enfin. Il détalait à en perdre haleine le long du rivage, virevoltant, en d'incessants allers et retours face aux vagues rugissantes. Et je savais qu'il me faudrait descendre jusqu'à la plage, et attendre qu'il ait fini de s'élancer en tous sens en jappant avant de pouvoir le récupérer. Quelle idée avais-je eue d'accepter de recueillir ce jeune chien trois ans plus tôt ! Je m'étais très bien passé d'animal de compagnie pendant des années... À presque soixante ans, et avec ma patte folle, je n'avais plus la capacité physique de lui courir après, alors pourquoi donc étais-je bêtement tombé dans le panneau émotionnel en voyant ce chiot, emmitouflé dans un

linge, au creux d'un petit panier que ma voisine était venue me mettre sous le nez un beau matin de janvier ? Le dernier de la portée, me dit-elle alors, qu'elle n'avait pas réussi à caser et qu'il allait falloir noyer pour s'en débarrasser. Une gentille femme au demeurant, qui ne manquait probablement pas de bon sens pour bien des choses, mais voilà, l'idée ne lui était pas même venue de le confier à un chenil. Et lui en faire la remarque, en l'invitant à opter pour cette solution, ne parut pas éveiller chez elle le minimum de compréhension requise, le regard qu'elle me lança alors oscillant entre la surprise et la honte d'envisager une telle chose. Peut-être ne souhaitait-elle pas déclarer la naissance de ce chiot et engager des frais de vétérinaire. C'était un bâtard sans grande valeur évidemment, un croisement malinois et beauceron, museau sombre, pelage beige et blanc, de quatre ou cinq semaines quand elle me le présenta. Et bien sûr, je n'avais pas pu m'empêcher de prendre le petit panier dans mes bras et de caresser cette boule de poils qui me léchait les doigts, me regardant de ses petits yeux marron comme s'il implorait ma clémence. Après six mois, Pat ne me quittait plus d'une semelle, à l'exception des moments où, comme ce jour d'été, je lui accordais une grande balade en extérieur et le laissais courir tout son saoul. Il ne mit pas longtemps à prendre ses marques, et ses aises, tant en s'appropriant chaque pièce de mon rez-de-chaussée, jusqu'à la salle d'eau où il venait me regarder prendre un bain, grattant et geignant à la porte si j'osais m'enfermer en le laissant dans le couloir, qu'en m'accompagnant pendant tous mes trajets, restant dans la voiture à m'attendre autant qu'il le fallait, sans doute

même plus souvent qu'il n'aurait dû, mais je n'avais pas le choix. S'il subissait mes déplacements, il avait la vie plus belle au bureau où, bien que personne ne m'en fit jamais la remarque, il avait fini par être considéré comme une sorte de mascotte et au fil du temps avait été adopté par chacun des membres de la brigade. Mayid Frin, mon jeune collègue, n'avait fait aucun problème pour accepter sa présence, dans un premier temps sur une couverture à même le sol, puis très vite Pat disposa d'un panier dédié et d'une gamelle d'eau. Il n'y eut que Servan, mon chef de service, qui, sans vouloir paraître rigoriste aux yeux de la brigade, fit la moue devant l'arrivée dans les locaux de ce nouveau « collaborateur » qui ne respectait pas les normes du règlement intérieur. Il n'avait pourtant pas réagi outre mesure, et n'avait pas émis d'interdiction formelle à cette présence animale, sans que je sache si cela était dû à mon ancienneté qui lui imposait une forme de respect à mon égard malgré tout, ou s'il y avait chez lui une vague émotion positive envers les animaux, reflet d'un souvenir d'enfance peut-être. Cependant, quand l'affaire du garçonnet éclata, je le soupçonnai de me l'avoir confiée parce qu'il était justement question d'un chien, et qu'il jugeait que mon appétence pour la race canine me donnait *de facto* une compétence particulière. Une manière aussi de me refiler une enquête qui n'avait pas attiré l'attention des sommets hiérarchiques et qu'il préférait déléguer, n'ayant pas de reconnaissance particulière à gagner en cas de résolution rapide.

Début novembre, le central de Bacanis avait reçu un appel au sujet d'un possible homicide involontaire par animal interposé, dans les environs de Pristin. Servan me convoqua

et me mit le dossier entre les mains sans s'appesantir plus que cela. La veille, au petit matin, on avait retrouvé le corps d'un jeune garçon noir dans la forêt jouxtant la gare de Pristin. Un chien lui avait apparemment sectionné une main, et les policiers municipaux, qui avaient mis le corps au jour, avaient tout de suite envisagé la piste d'un animal tueur, une thèse relayée le jour même par la presse locale. Il m'avait toujours paru étrange qu'autant d'individus, édiles et forces de l'ordre, journalistes mais aussi lecteurs de ces journaux, puissent ainsi verser, avec un naturel déconcertant et une forme d'évidence maligne, dans la théorie d'un animal monstrueux, comme aux temps moyenâgeux des loups géants qui, disait-on, hantaient l'obscurité des bois et dévoraient tout sur leur passage... La presse locale, donc, s'était emparée de l'affaire en titrant un peu vite : « L'effroyable chien tueur de Pristin »... Le chien en question, qui avait mené son maître au corps de l'enfant, fut aussitôt placé dans une cage, et son propriétaire mis en garde à vue et interrogé dans la foulée. Il fallut un jour et demi avant que les premiers résultats de l'autopsie menée en urgence n'infirmant la théorie absurde qui fit frémir dans les salons et au comptoir de tous les bars de la région quelques heures durant... Les constatations du légiste étaient sans appel : la femelle berger allemand prénommée Roxi n'y était pour rien, à tout le moins, si elle avait bien en partie démembré l'enfant, ce dernier était déjà mort au moment des faits. La chienne et son maître, redevenus de simples témoins, furent relâchés et la presse resta sur sa faim, désemparée soudain de ne plus avoir le moindre élément sensationnel à défendre. Le journaliste qui

couvrait l'affaire avait même émis un commentaire pour le moins nauséabond, relativisant désormais le drame d'un « si encore l'enfant avait été blanc » pour justifier la réduction de sa couverture du crime à dix lignes en fin de journal le lendemain. De fait, restait le cadavre du gamin, et pour résoudre l'énigme de sa mort, les communaux laissaient l'affaire entre les mains de la brigade criminelle de la région.

Servan me transmit le dossier tardivement et je ne pus me rendre sur les lieux qu'en fin de journée. Pat monta dans la voiture comme à son habitude, bondissant depuis le siège avant sur la banquette arrière où l'attendait son vieux plaid ; il m'accompagnait à Pristin. En revanche, je n'avais pas jugé utile d'emmener mon collaborateur qui devait encore finaliser sa formation et s'entraîner au tir en vue de sa qualification pratique définitive. L'inspecteur stagiaire Mayid Frin avait obtenu de justesse les épreuves écrites, et je ne savais trop comment il avait pu atterrir dans nos locaux, sinon grâce au probable piston de feu son père, commissaire aux mœurs à Caréna, la capitale, et décédé peu de temps après la nomination de son fils. Je ne souhaitais pas m'encombrer l'esprit avec ce jeune coq maladroît à mes côtés et qui manquait cruellement d'expérience de terrain. Et puis, pour tout dire, je n'avais aucune fibre pédagogique et bien peu de capacité à transmettre un quelconque savoir à un tiers, c'est pourquoi peut-être je n'avais pas souhaité me reproduire ni fonder une famille. Je mis l'album *L'Étrangeté de l'espace* sur le poste de la voiture, et ce fut au son du célèbre *Janine* que je commençai à rouler sous un ciel nuageux et menaçant.

Lorsque j'arrivai à Pristin, il pleuvait des seaux, et j'eus un mal fou à me repérer entre deux éclairs, les battements réguliers des vieux essuie-glaces et les trombes d'eau dégoulinant sur le pare-brise, dans les rues de cette ville que je connaissais à peine. Ce ne fut qu'une demi-heure après être entré dans le centre-ville, avoir tourné et retourné autour de l'église et les rues adjacentes, que j'atteignis le poste de police municipale, au moment même où la pluie cessait, tout aussi soudainement qu'elle s'était déclenchée. Je fis sortir Pat de la voiture, et passai cinq minutes avec lui à proximité, le temps qu'il fasse un petit tour, renifle un pneu, un poteau indicateur, et une touffe d'herbe dépassant du bitume devant le poste où il lâcha un bref jet d'urine. Je le fis ensuite remonter dans la voiture et en fermai la portière avant d'entrer dans les locaux de la police municipale. Le planton derrière son comptoir me regarda et m'apostropha avant même que j'aie pu émettre un son : « Ça va ? Faut pas vous gêner non plus, hein ? Je vous ai vu par la fenêtre. Ça vous dérange pas de faire pisser votre chien devant le commissariat ? » m'asséna-t-il en guise de bienvenue. Je n'avais aucune envie d'entrer dans une discussion de longue haleine sur la façon dont les animaux devaient ou non faire leurs besoins en ville, sauf à disposer d'urinoirs spécifiquement adaptés et installés à distance régulière le long des rues ou, plus simplement, leur interdire tout bonnement l'espace public, aussi me contentai-je de décliner mon identité et la raison de ma visite, sans daigner répondre à son apostrophe. Il se raidit, me jeta un regard circonspect, avant de me désigner la deuxième porte à droite dans le couloir derrière son dos.

Je contournai le comptoir, le frôlai de l'épaule en claudiquant au point qu'il eut un petit geste de recul, puis me dirigeai vers la porte indiquée. Le dossier que Servan m'avait transmis était assez maigre, et pour cause... le sergent ventripotent qui me reçut n'avait pas cherché longtemps un coupable, persuadé que le chien avait tué l'enfant, et en dehors du suivi des procédures, avec l'envoi du corps à la morgue pour autopsie, rien n'avait été respecté : pas de balisage des lieux, de recherche d'empreintes de pas, trois maigres photos de la forêt et aucune enquête de voisinage. Il fallait tout reprendre, et ce ne serait pas simple, quarante-huit heures après la découverte du corps. Le sergent me raccompagna à l'entrée, et demanda au planton de repartir avec moi pour me conduire dans les bois où le gamin avait été trouvé. Quand il s'assit sur le siège passager, à l'avant de la voiture, Pat se releva sur la banquette arrière et grogna, la gueule à quelques centimètres de la nuque du planton. Je calmai Pat d'une caresse, sans pour autant lui intimer l'ordre de se taire, une façon de faire comprendre au jeune flic que ce chien m'obéissait au doigt et à l'œil. En arrivant à proximité de la gare, je laissai mon véhicule sur un parking, et cette fois-ci Pat m'accompagna. Nous nous engageâmes sur une piste de terre boueuse qui s'enfonçait dans les bois, se poursuivait sur une cinquantaine de mètres, avant de couper une voie ferrée et de reprendre juste après. Progressivement la forêt se fit plus touffue, le chemin s'amenuisant au fil de notre marche pour ne plus être bientôt qu'un vague sentier qu'on distinguait entre les hautes fougères. Le planton s'arrêta à un endroit où se trouvait un bâton planté dans le sol et au bout duquel pendait un

morceau de tissu rouge et blanc qui flottait dans la brise. En s'enfonçant dix mètres sur la droite, on aboutissait à une sorte de petite clairière de quelques mètres carrés, au pied de deux grands chênes. C'est là qu'apparaissaient de la terre retournée, et un semblant de tombe qui n'aurait pas été terminée, creusée sur une quinzaine de centimètres de profondeur tout au plus. Le planton m'expliqua que le corps du gamin était dans cette sorte de trou, recouvert d'un peu de terre et entouré d'un épais manteau de feuilles mortes. J'attachai Pat à un arbre sur le bord du chemin, puis revins sur place et je regardai tout autour mais ne trouvai rien de particulier, pas de branches cassées, d'arbustes écrasés, de piétinements visibles au sol ou quoi que ce soit pouvant signifier une lutte quelconque. Le rapport d'autopsie spécifiait que l'enfant était mort étouffé, sans aucune trace autour du cou ou de la gorge, ce qui écartait un étranglement, en revanche des fibres étaient restées coincées dans sa bouche et le long de sa trachée. Asphyxié avec une couverture, un coussin, un tissu quelconque, il avait ensuite été amené dans les bois, déposé là et très sommairement enfoui, ce qui dénotait une forme de panique ou de précipitation à tout le moins. Le corps de l'enfant n'avait cependant pas pu donner d'indications sur son identité, aucun papier personnel, aucun objet dans les poches, des vêtements classiques, haut blanc crème, pull marron, pantalon de toile bleu marine et chaussures en daim aux pieds. Impossible de déterminer son âge exact, mais le légiste l'estimait aux alentours des cinq ans, six tout au plus. Excepté cette main coupée post mortem par la chienne berger allemand, ce gamin noir n'avait rien de remarquable, cheveux

bruns crépus coupés court, yeux noirs, dentition normale, pas de marques de sévices particuliers sur le corps, sinon la trace sous-cutanée de liens aux chevilles et au poignet gauche (le droit n'étant plus analysable), liens qu'on n'avait pas retrouvés sur le corps ou à proximité. Difficilement, je tentai de me mettre à genoux en m'appuyant sur ma canne, mais cette fichue guibolle était toujours aussi dure à manœuvrer, et je dus m'y reprendre à deux fois avant de parvenir à plier correctement ma rotule artificielle et me pencher sur la terre retournée où avait séjourné le corps de l'enfant. Je fouillai de la main la terre et les feuilles autour du trou, espérant tomber sur un objet ou un papier, quoi que ce soit que les locaux auraient pu oublier de considérer lors de la levée du corps, ou mieux, que le meurtrier aurait laissé tomber par mégarde, mais rien, mes doigts ne brassaient que de la terre humide et des feuilles qui s'effritaient à leur contact. Debout à côté de moi, le planton trépignait et s'impatiait en soufflant dans ses mains pour se réchauffer, et Pat se mit à aboyer dans le chemin quand j'entendis un « Roxi, viens ici » au loin. Je me relevai et revins en arrière vers le sentier au moment où un berger allemand de bonne taille venait à notre rencontre au petit trot. C'était une femelle, et elle s'immobilisa à trois mètres de nous, la queue frétilante et les yeux fixés sur Pat attaché à son arbre et qui, maintenant, geignait en grattant la terre de ses pattes avant, souhaitant visiblement se joindre à cette camarade surgie à l'improviste. Le maître de Roxi apparut à son tour, se rapprochant de sa chienne qui ne bougeait plus d'un poil et restait impassible devant l'engouement que Pat lui démontrait. J'avais vite compris,

à entendre le nom de l'animal et à sa description lue dans le dossier, qu'il correspondait à la chienne qui avait découvert le cadavre, aussi attendis-je que son maître, engoncé dans un long ciré vert foncé à capuche, bâton de bois noueux à la main, parvienne à notre hauteur pour engager la discussion.

3 – Arkan Neria

Le geste était sûr, répété tant de fois qu'il en était devenu mécanique, les doigts passant au-dessus des capsules ouvertes en quartiers, plongeant vers le cœur de la fleur pour arracher les graines et les fibres blanches du coton, et les glisser dans le sac de toile reposant sur la hanche. Les bractées séchées, parfois, coupaient légèrement la peau des doigts et le côté des mains, malgré la corne acquise au fil du temps. Le champ connaissait un premier passage de dizaines de métayers s'activant, laissant derrière eux les capsules oblongues, vertes et tachées de rouge, indiquant les plantes auxquelles il faudrait plusieurs jours supplémentaires avant d'atteindre leur pleine maturité. Un second ramassage serait alors organisé, quelques semaines plus tard, pour assurer la récolte complète, avant que ne s'effectue l'égrenage et que le coton ne soit cardé, puis mis en balles de cinq cents kilos. Cette méthode manuelle, que l'on qualifiait un peu vite d' ancestrale, était pourtant en voie de disparition, des machines de plus en plus perfectionnées ayant remplacé une grande partie de la main-d'œuvre agricole. Avec son père, sa mère, ses frères et sœurs plus âgés que lui, Arkan Neria passait ses longues journées d'été dans ces champs de coton et était encore trop jeune pour comprendre qu'il s'avanc

dans le crépuscule d'un monde finissant. Il ne saisissait pas tous les tenants et aboutissants de la société dans laquelle il évoluait. Il n'avait qu'une conscience relative du pays dans lequel il était né, neuf ans plus tôt, sa mère expulsant son septième et dernier enfant dans la petite salle d'examen d'un médecin de campagne.

Ce pays jouissait d'une fausse réputation d'accueil et de bienveillance, bâtie au fil des siècles par des immigrants du monde entier, venus là en quête d'une liberté rêvée. Étrange paradoxe d'une population qui continuait à transmettre de bouche à oreille cette image mythologique, alors que très peu acquirent ce qu'ils étaient censés trouver sur ces terres. Ils devinrent la main-d'œuvre utile et corvéable à merci de nouveaux maîtres, bâtisseurs d'empires dans le bâtiment, les transports, les services, l'alimentation, l'élevage intensif, le coton ou même la banque et les finances. Après le massacre des indigènes, une révolution meurtrière, une guerre civile fratricide, des frontières enfin stabilisées, une démocratie installée autour d'une constitution prônant, toujours, cette liberté comme un mantra, voile lumineux posé sur une obscure violence, les immigrants de dernière génération étaient peut-être en droit d'attendre la réalisation de ce rêve qui leur avait fait tout quitter pour s'installer là et refaire leur vie, tout comme ceux qui, petits-enfants ou arrière-petits-enfants de colons pouvaient prétendre à leur inscription définitive dans cette société nouvelle. Certains estimaient avoir atteint ce Graal, sûrs d'eux, de leur bon droit, de leurs valeurs, fiers de leur réussite affichée, aussi médiocre fût-elle parfois : dans ce pays de cocagne fantasmé, posséder un

bout de terrain et dessus sa propre maison de bois suffisait. Et ceux-là étaient blancs, tous sans exception ou presque.

À cette époque, la famille Neria n'entrait pas dans cette catégorie des « intégrés », pas plus que ceux venus du sud du continent, de l'extrême nord, de plus lointains asiatiques ou encore les premiers résidents des lieux dont les survivants étaient parqués dans des coins reculés du pays. Les Neria étaient noirs, le sang mêlé à un indigène deux générations auparavant, et probablement à celui d'un colonisateur blanc la génération précédente, sans que cela suffise cependant pour atténuer leur teint de peau. Et bien que l'esclavage fût aboli, la Girgia, où ils résidaient, avait établi des lois assez claires et définitives à leur égard : il y avait les quartiers blancs et les autres, il y avait les écoles blanches et les autres, les espaces réservés aux Blancs dans les trains, les bateaux, les avions, les tramways ou les métros, les lieux publics, les zoos, les cinémas, les théâtres, y compris jusqu'aux toilettes publiques, les hôpitaux pour les Blancs, et les autres... Certes, les Neria pouvaient voter, la belle affaire ! puisque la plupart des politiciens étaient blancs. Ils avaient droit à une éducation, mais un droit seulement, en aucun cas un devoir, sans compter les différences criantes entre les manuels scolaires et la situation économique qui impliquait que pour vivre, femmes et enfants se retrouvaient dans les champs ou à l'usine. Ils pouvaient circuler où bon leur semblait, mais n'avaient pas intérêt à trop s'approcher des quartiers blancs, au risque de finir au poste de police ou pire. Ils pouvaient travailler dans tous les secteurs d'activité selon la loi, mais dans les faits, ils n'accédaient pour la plupart qu'aux postes

subalternes. Le système était si absurde que dans le monde médical par exemple, médecins, infirmières ou brancardiers ne pouvaient s'occuper d'un patient que s'il était considéré de la même race, au point qu'une femme blanche était morte sur la route après un accident, les ambulanciers noirs n'ayant pas osé lui porter secours ; au point qu'un des rares représentants politiques noirs de la région avait manqué succomber faute d'avoir pu recevoir à temps une transfusion sanguine provenant d'une poche de sang d'un donateur noir, lui aussi... Arkan Neria fit l'expérience concrète de ce système ce même été de ses neuf ans, dans le hall de la gare de banlieue à proximité de laquelle il vivait avec sa famille. Il était avec son père ce jour-là, lequel le ramenait de chez le médecin où il avait été vacciné. Un vaccin rendu obligatoire récemment, mais qu'aucun de ses frères et sœurs n'avait subi et Arkan se maudissait d'être né le dernier de sa fratrie. La chaleur était étouffante, et il se tenait l'épaule droite, au niveau de la piqûre qui lui avait fait un mal de chien. Passant devant une fontaine à eau, il ne put s'empêcher d'appuyer sur le bouton et disposer ses lèvres sous le filet d'eau pour s'hydrater brièvement. Un geste qui ne manqua pas d'alerter l'employé derrière le comptoir du kiosque à journaux faisant face à la fontaine, lequel sortit précipitamment, se dirigea vers lui, et sans autre procès lui balança une grande tape du plat de la main derrière la tête. Sa casquette virevolta et finit deux mètres plus loin sur le sol bétonné, son père se retourna, prêt à répondre à cet homme qui venait de frapper son fils, avant de se reprendre et de s'arrêter net. Le vendeur de journaux sermonna Arkan en lui demandant où il avait

vu qu'il avait le droit de toucher à la fontaine à eau des Blancs. Il n'avait pas regardé l'autocollant apposé dessus et mentionnant le mot « blancs » ? Il ne savait donc pas lire ? Son père resta figé, poings fermés, tandis qu'Arkan s'excusa, baissant les yeux, et ramassa sa casquette qui traînait par terre. Il réitéra ses excuses, ce qui eut l'air de convaincre le vendeur de journaux, qui repartit vers son kiosque, un sourire édenté mais satisfait sur le visage. Cet épisode ne fut pas le premier, Arkan ayant subi à bien des reprises les moqueries de gamins dans la rue, les regards mesquins, voire dégoûtés, de filles de son âge, mais il fut frappant à ses yeux parce que son père, cette figure d'autorité qui régnait sur la famille sans discussion possible, s'était soudain effacé, avait abdiqué devant ce kiosquier malingre, aux cheveux filasse et à la bouche puante, qui semblait représenter un pouvoir sans égal.

Ce fut aussi un tournant dans la jeune existence d'Arkan, puisque le lendemain de cet épisode sa mère montra les premiers signes d'une fatigue intense et des douleurs abdominales soudaines qui lui vrillaient le corps. Elle avait maigri ces derniers temps, mais ne s'en inquiétait pas plus que cela. Il fallut que sa peau prenne une teinte grisâtre, puis que ses yeux deviennent laiteux pour enfin consulter un médecin, lequel identifia une jaunisse. Après plusieurs jours de repos, durant lesquels Arkan resta auprès d'elle, ses douleurs ne s'atténuèrent pas et, malgré le coût élevé d'exams plus poussés, la famille se résolut à la ramener à l'hôpital. Le diagnostic fut sans appel, un cancer du foie qui l'emporta en quelques mois à peine. À dix ans, il ne resta plus aux côtés

d'Arkan que son père, deux sœurs et un frère, les autres ayant quitté l'appartement miteux où ils s'entassaient, qui pour s'installer avec un homme, qui pour partir dans l'est du pays en quête d'un travail rémunérateur et, si c'était envisageable, d'une meilleure condition sociale. À l'approche de l'été, son père l'emmena récolter le coton, mais les choses ne se passèrent pas comme de coutume. Le contremaître indiqua du doigt à son père une nouvelle machine, sorte de moissonneuse flambant neuve et capable de ramasser en une journée dix à vingt fois la quantité de coton habituellement récoltée par les métayers. On n'avait plus besoin d'eux, sinon peut-être de quelques mains pour accompagner le tri de la moissonneuse qui, dépouillant la plante entière, laissait parfois des feuilles ou des tiges qu'il fallait malgré tout écarter du coton. Son père fut sélectionné parmi les métayers restants, mais pas Arkan, pas assez grand ni assez âgé pour tenir la cadence, qui dut rester sur le bord du chemin jusqu'à la fin de la journée, à regarder la machine passer et repasser entre les rangs de cotonniers, le ciel bleu et le soleil brûlant au-dessus du crâne, sans le moindre arbre où trouver de l'ombre. Vers la fin de l'après-midi se produisit un événement qui s'inscrivit au fer rouge dans la mémoire d'Arkan et commanda une partie de sa vie future. Garant sa voiture à proximité, le propriétaire des champs de coton, fier de sa nouvelle acquisition, vint sur place, accompagné de sa femme et sa fille, pour voir comment fonctionnait la moissonneuse et s'extasier devant le rendement attendu. Sur indication du contremaître, le chauffeur de la moissonneuse arrêta sa machine en bordure de route afin que le propriétaire puisse monter

dans la cabine de pilotage. Le père d'Arkan et deux autres métayers attendaient sagement à côté, sans mot dire, profitant de cet instant de répit dans la récolte pour se reposer quelques minutes. L'épouse du propriétaire n'avait pas quitté la voiture et observait à distance, mais sa fille, âgée d'une vingtaine d'années, s'était approchée de la moissonneuse, curieuse, tenant un thermos entre les mains, et proposant de l'eau fraîche au contremaître, au conducteur de l'engin et aux ouvriers agricoles. Les deux premiers, des Blancs, acquiescèrent et burent rapidement dans le gobelet tendu en la remerciant, les autres, des Noirs, gardèrent les yeux baissés, à l'exception du père d'Arkan qui releva le menton, regarda la jeune fille, et lui signifia d'un geste de la tête qu'il ne pouvait accepter son offre. Il la suivit des yeux quand elle se retourna pour regagner la voiture, bientôt accompagnée de son paternel, descendu de la moissonneuse après une inspection succincte qui l'avait satisfait. Après leur départ, la récolte se poursuivit encore deux heures durant, et Arkan, assis sur un talus, n'en pouvait plus d'attendre sans rien faire que cette journée se termine. Ce fut sur le chemin du retour, après qu'Arkan et son père eurent dépassé un petit pont enjambant une rivière, et qu'ils furent entrés dans un bois qu'ils devaient traverser pour trouver la grande route où ils prendraient un bus, que tout s'accéléra soudain. Une voiture à plateau barrait le chemin au milieu des bois, et trois hommes blancs étaient debout devant le véhicule, l'un d'eux tenant à ses pieds un pitbull en laisse. Arkan marchait tranquillement quand son père lui mit la main sur l'épaule pour l'arrêter. Il l'entoura de son bras droit durant quelques

secondes, se pencha à son oreille pour lui murmurer de cesser d'avancer, de s'écarter de lui et, dès qu'il le pourrait, de s'enfuir à travers bois. Silencieux, Arkan, qui ne comprenait rien de ce qui était en train de se produire, regarda son père en lui demandant des yeux une explication, mais ce dernier détournait déjà la tête, pressant bientôt l'épaule de son fils avant de s'éloigner d'un pas vers la gauche. Il avança en direction des trois hommes, tandis qu'Arkan restait immobile, pétrifié derrière lui, stupéfait par son comportement. Quand ils furent éloignés l'un de l'autre d'une vingtaine de mètres, et alors qu'il n'était plus qu'à quelques pas des trois hommes, son père se mit à courir en partant sur la gauche ; Arkan resta encore un instant bouche bée avant de s'élancer à son tour, comme sous le coup d'une piqûre soudaine, en partant vers la droite à travers des fourrés qu'il enjambait comme il pouvait. Dans son dos, il entendit le cri d'un homme énonçant un nom sans qu'il distingue lequel, suivi d'un « attrape » rauque, et comprit que le chien avait été lâché. Il ne savait qui de son père ou de lui était la proie de l'animal, aussi accéléra-t-il sa course à en perdre haleine, sa chemise se déchirant sur les branchages, sa joue gauche bientôt coupée au passage d'un épineux, ses pieds s'enfonçant dans la terre et les feuilles, ses mains heurtant au hasard les troncs d'arbres, le regard perdu droit devant lui. Il finit par trébucher sur une racine, glisser et s'effondrer de tout son long sur un lit de mousse et de fougères. Il ferma les yeux, serrant les dents, persuadé que le chien allait lui sauter dessus, attendant la morsure qui bientôt l'atteindrait, la gueule qui se refermerait peut-être sur une jambe, un poignet, les côtes, le cou, il ne

savait pas, passait en revue tout son corps, la tête enfouie entre les bras, soufflant, bavant et pleurant dans le même mouvement de panique absolue. Mais rien ne se produisit, le silence régnait tout autour de lui, il n'entendait que le son de sa propre respiration saccadée. Il se releva sur les coudes, actionna lentement sa nuque de manière à placer son visage bien droit, mais conserva encore les yeux fermés. Enfin, il ouvrit les paupières d'un coup, persuadé que devant ses yeux allait se tenir le chien, les muscles bandés, prêt à lui sauter dessus, quand il ne découvrit que le lichen sombre et moisi d'un tronc d'arbre abattu par l'usure du temps. Il n'avait pas été suivi, ni par le chien, ni par ses maîtres, et il gisait au milieu de la forêt, sentant une forte odeur d'humus autour de lui, alors que la lumière du jour commençait à décroître. Il s'aperçut qu'il avait atteint la lisière du bois, et à une vingtaine de mètres plus loin, entre les feuilles et les branches, il distinguait les petites boules blanches qui n'avaient pas encore été récoltées à l'extrémité du champ de coton. Il lui fallut encore quelques minutes pour retrouver ses esprits, assis le dos contre un arbre, et récupérer une respiration normale. Ce ne fut qu'alors qu'il repensa à son père. Que devait-il faire ? Poursuivre son chemin, rejoindre le champ de coton, contourner le bois, puis atteindre la grande route et alerter quelqu'un ? Qui ? Comment ? Quelle voiture s'arrêterait pour un enfant noir dans le fossé lui faisant des signes ? Devait-il attendre le bus et avertir le chauffeur ? Il y avait peu de chances que ce dernier arrête son véhicule et le suive à la recherche de son père. À tourner toutes ces questions dans son esprit, il se rendit vite à l'évidence qu'il ne pouvait

pas faire grand-chose, dans l'immédiat, pour aider son père. Sauf à retourner sur ses pas ? Mais pour faire quoi ? Se battre contre le chien ? Lui, avec ses petites mains nues ? En trouvant un bâton peut-être ? Mais seul, contre les trois hommes ? Et pourquoi son père avait-il pris la fuite ? Qui étaient ces Blancs avec leur chien ? Que lui voulaient-ils au juste ? Ce fut l'obscurité qui décida Arkan à choisir une option ; il avait besoin de savoir ce que son père était devenu, et la nuit presque là allait l'y aider.

À petits pas, il rebroussa chemin, tout droit, sans se poser de questions sur la direction à prendre, mais en faisant très attention à l'endroit où il mettait les pieds, les bras tendus, les mains posées à tâtons sur les branches et les troncs qu'il pouvait rencontrer devant lui. Son pantalon marron, sa chemise crème déchirée qu'il avait ôtée et enroulée autour de la taille laissant son torse nu, et sa peau sombre lui permettaient de passer inaperçu dans la nuit, mais le manque de lumière ne l'aidait pas en revanche à se repérer et bientôt il se sentit complètement perdu. Il s'arrêta, cherchant à distinguer l'ombre des arbres, à l'affût du moindre bruit, quand il entendit le ronflement d'un moteur et aperçut une lueur sur sa droite, un halo assez lointain mais qui, au milieu de la nuit noire, était une sorte de phare de haute mer vers lequel se diriger. À mesure qu'il avançait, lentement, vers la lueur qui se faisait de plus en plus intense, le ronronnement du moteur se fit aussi plus clair, et il entendit bientôt l'écho de plusieurs voix. Écartant des arbustes bas, il déboucha sur le chemin, celui-là même qu'ils avaient emprunté, son père et lui, en fin d'après-midi, et il distingua le rougeoiement des

feux arrière de la voiture à plateau, à une bonne cinquantaine de mètres de là. Il se figea alors, des aboiements un peu sourds se firent entendre et il ne savait pas de quelle direction ils provenaient, s'ils étaient dans son dos, sur le côté, ou devant lui au niveau de la voiture. Une voix dit alors : « Mets-le dans la bagnole, il m'emmerde ton clebs, à gueuler. » Arkan vit les contours d'un homme sortir du halo de lumière au-devant de la voiture, ouvrir la portière, faire monter la silhouette du chien à l'intérieur, avant de claquer la portière d'un geste sec et nerveux. Les jambes encore tremblantes, la mâchoire serrée, il s'avança le long du chemin, bifurqua vers l'intérieur de la forêt, puis s'approcha entre les arbres, se cachant derrière chaque tronc, se baissant autant qu'il le pouvait, rampant presque pour contourner le véhicule par le côté, jusqu'à distinguer la bande de terre qu'éclairaient les phares de la voiture. Au sol gisait son père, il aperçut nettement son corps en retenant son souffle, le visage à demi écrasé dans la poussière, une arcade sourcilière fendue et du sang le long de la joue, bras droit allongé, main à moitié ouverte devant lui avec l'index tordu d'étrange manière, cassé sans doute, pantalon rougeoyant au niveau des cuisses. La même voix se fit entendre à nouveau, celle d'un grand type bedonnant, cheveux ras, fine moustache, en bras de chemise, suant à grosses gouttes : « On en finit. Il se fait tard. J'ai faim. » Les deux autres hommes apparurent à ses côtés et ils entreprirent de redresser son père sur ses pieds. Ce dernier eut un gémissement, une sorte de râle profond et cracha du sang, tandis que les deux hommes le prenaient sous les bras, le faisaient monter sur le plateau arrière de la voiture, tout en utilisant la

manche de sa chemise déchirée et récupérée pour lui bander les yeux. Le gros qui donnait les ordres ouvrit la portière, rentra la moitié du corps à l'intérieur de la voiture, et le chien se remit à aboyer. Arkan entendit « ta gueule ! » suivi d'un couinement strident, avant que l'homme ne ressorte de la voiture en claquant la portière et en ajoutant « quel con, ce chien », tout en tendant une corde aux deux types sur le plateau. L'un des deux fit un nœud coulant et l'ajusta autour du cou de son père, tandis que le second descendait du véhicule et allait accrocher l'autre bout de la corde à la branche d'un arbre. Le père d'Arkan émit à nouveau un geignement, le gros type y répondit par un nouveau « ta gueule », et s'installa au volant, les deux autres le rejoignant bientôt. À peine le troisième avait-il fermé la portière passager que la voiture démarrait, les pneus dérapant une seconde et projetant un nuage de poussière que les feux arrière rendaient rouge orangé. Au moment même où le véhicule s'éloigna, Arkan s'élança de toutes ses forces, tandis que son père, dont les mains n'avaient pas été attachées, se tenait le cou et cherchait désespérément à retenir le nœud coulant qui faisait son office, son corps se balançant lourdement. La voiture avait déjà parcouru une trentaine de mètres lorsque Arkan vint soutenir les jambes de son père, alors que l'obscurité les enveloppait déjà. Ce fut dans le noir le plus complet que le père d'Arkan parvint, grâce à son fils qui s'était mis à quatre pattes et formait avec son dos une sorte de banc où il pouvait se tenir debout, à délier la corde et à la faire glisser hors de son cou avant de s'effondrer au sol. Tout en reprenant sa respiration et en crachant, il rampa à la recherche

d'Arkan, allongé par terre après le basculement de son père. Il se mit à l'enlacer, le serrant de toutes ses forces entre ses bras : père et fils pleurant, collés l'un à l'autre, visage contre visage, souffle contre souffle.

4 – Filem Perry

Victas Greletti n'était pas du genre bonhomme, ni particulièrement agréable de prime abord. Sans doute que sa garde à vue, alors qu'il n'avait fait que signaler la découverte d'un corps et trouvait pour le moins normal de prévenir les autorités en conséquence, n'arrangeait pas les choses. Je comprenais bien qu'il ne soit pas très conciliant désormais avec les forces de police, mais ce que je finis surtout par saisir, c'est que ce n'était pas tant sa garde à vue qui lui restait en travers de la gorge que la mise en cage de sa chienne pendant plus de vingt-quatre heures, et la manière dont la presse en avait fait un animal fou, tueur d'enfant assoiffé de sang. Greletti, adjoint du chef de gare à Pristin, était selon son supérieur un employé modèle, et s'il vivait un peu en solitaire, sans se mêler beaucoup à ses camarades cheminots, on n'avait jamais rien eu à lui reprocher. C'était à peu près tout ce que je savais de lui, d'après les notes prises dans le dossier concernant son témoignage. Outre nos chiens respectifs, une certaine forme d'isolement aussi, malgré une implication dans les affaires du monde, nous avons un autre point commun. Lui aussi avait connu la guerre vingt ans plus tôt, plusieurs affectations dans des régiments d'infanterie au fil

des boucheries successives sur le front d'Alduz, quand pour ma part j'avais débuté sur le front de Bretani, été blessé une première fois, puis réintégré dans l'artillerie, jusqu'à ce qu'un obus adverse atteigne nos positions et que des éclats viennent détruire ma rotule droite. Et il ne nous avait fallu qu'un échange de regards pour appréhender l'un et l'autre cette étrange camaraderie des survivants qui nous unissait par un fil invisible, bien que plus de deux décennies se soient écoulées depuis la fin du conflit. Ayant congédié le planton qui m'accompagnait, je me retrouvais chez Greletti, dans une petite maison à proximité du passage à niveau automatique, tandis que Pat et Roxi, après s'être reniflés mutuellement, s'être tourné autour et avoir couru quelques mètres ensemble dans les bois en jappant, s'étaient couchés dans un coin près de la cheminée. La maison était petite, comportait trois pièces en enfilade, le salon en entrant, puis une cuisine qui devait jouxter une salle d'eau, et une chambre dans le fond. Peu de mobilier, le strict nécessaire, et pas d'ornements aux murs ou de décoration, ce qui donnait au lieu une forme d'austérité, et cependant il n'y avait rien de monacal ici, des bougies étaient installées sur le rebord des fenêtres, des coussins colorés étaient disposés sur les chaises, le feu crépitait dans l'âtre, deux étagères remplies de livres, un vieux tourne-disque dans un coin, et quelques journaux qui traînaient à côté du fauteuil, Greletti semblait vivre en célibataire un peu replié sur lui-même, voilà tout. En regardant Pat qui se léchait le pelage, je relevai les yeux et remarquai sur le dessus de la cheminée un cadre photo qui m'interpella et dont je m'approchai pendant que Greletti

était allé chercher des verres dans la cuisine. Le cadre était composé de deux photos de famille, apparemment de deux époques différentes ; sur l'une on apercevait distinctement Victas Greletti, plus jeune de vingt ans à peu près, avec deux femmes, et sur l'autre on voyait des enfants parmi lesquels il se trouvait aussi, mais il fallait un instant pour parvenir à reconnaître ses traits dans un visage aussi poupin. Le plus curieux dans ces clichés n'était pas tant la présence de mon hôte que les personnes qui l'entouraient. Sur le cliché des enfants, se trouvaient un homme blanc et une femme noire, Victas petit, une petite fille noire à ses côtés, et un garçon adolescent café au lait. Sur l'autre photo avec des adultes, on ne voyait plus que Greletti avec une jeune femme noire à ses côtés toujours, et une autre plus âgée en arrière-plan qui, à la réflexion, était la même que l'adulte avec les enfants, mais les cheveux blanchis et plus vieille d'une quinzaine d'années environ. Je n'avais pas encore commencé à interpréter ces éléments quand, dans mon dos, Victas Greletti, de retour avec une bouteille et deux verres qu'il posa sur la table basse, me demanda si sa famille m'intéressait. Me retournant vers lui, peut-être eus-je alors un air trop surpris, à tout le moins embarrassé puisqu'il enchaîna sur une explication. La première photo était celle de ses parents et de leurs enfants : lui-même, son frère et sa sœur ; la seconde celle de la cellule familiale des années plus tard, après-guerre, lorsque le père et le frère n'étaient plus devant l'objectif, disparus pendant le conflit. Son histoire familiale m'apprenait aussi un autre élément, qu'il eût été difficile d'appréhender sans ces informations : si Victas Greletti était blanc de peau, quoique avec

un teint un peu bistre, c'était cependant un métis, tout comme sa sœur qui, elle, avait principalement hérité des gènes de sa mère et apparaissait comme une mulâtre au teint foncé. Ce que j'avais pris pour une forme de timidité ou de retenue naturelle chez lui n'en était pas ; s'il ne se mêlait pas à ses collègues, vivait un peu en retrait c'était, m'avoua-t-il, pour ne pas avoir à subir les remarques et les questions qui ne manqueraient pas de surgir si l'on apprenait que sa mère était noire. Contrairement à son frère aîné, que la couleur de peau avait écarté de la plupart des postes auxquels il pouvait prétendre avant-guerre, et qui, avant de s'engager, était encore simple métayer, lui avait cette chance de paraître aussi blanc que possible, ajouta-t-il. Assez blanc tout au moins pour entrer dans les Chemins de fer, par la petite porte certes, mais jusqu'à espérer remplacer le chef de gare en fin de carrière. Je ne remis pas en doute sa remarque, conscient que faute de volonté politique nationale, le pays avait encore du chemin à parcourir dans l'intégration des personnes de couleur et, malgré les grands discours idéalistes de certains, et la réalité du droit qui aurait dû éviter les différenciations, dans les faits, il était rarissime de croiser un cadre supérieur en entreprise, un notaire, un médecin, un officier de police, et j'en passe, qui ne soit pas blanc comme un linge. Et la situation économique accentuait plus encore ces discriminations. Dix ans plus tôt, une crise mondiale avait secoué les finances internationales, tout juste remises de la guerre et soudain s'effondrant, les banques appelant les gouvernements à l'aide, en vain. Plus rien n'eut alors la moindre valeur, les objets manufacturés ne trouvaient plus de clients,

les récoltes de blé, faute d'acheteurs, étaient brûlées, et les faillites se multipliaient. Le chômage jeta des milliers d'hommes et de femmes sur les routes, lesquels vinrent sensiblement développer le cortège des mendiants de tout bord qu'on croisait au coin des rues dans toutes les grandes villes du pays. Beaucoup avaient réussi à sortir de cette misère et à remonter la pente au fil des années, mais parmi eux un certain nombre étaient restés coincés dans une mendicité effroyable, qui ne survivait que de charité, de soupes populaires et de petits larcins. À cette période, des grèves eurent lieu dans les usines textiles, les dockers se révoltèrent contre leurs conditions d'embauche lamentables, des paysans firent des barrages sur les routes, l'armée fut appelée en renfort de la police pour remettre de l'ordre. Le pays ne passa pas loin d'une nouvelle révolution, mais les gens avaient peut-être encore trop en mémoire les affres de la guerre et n'avaient plus l'énergie de renverser l'État et de couper des têtes. Le cap fut passé, difficilement, à coups de réformes, de nouvelles lois, qui ne masquaient cependant pas les inégalités criantes, maintenues vives dans les couches les moins aisées, et tout particulièrement dans les populations immigrées. Victas Greletti ajouta qu'il espérait que l'épisode de sa garde à vue et la façon dont sa chienne avait été traitée dans les médias n'allaient pas avoir de conséquences sur son emploi. Je le rassurai sur ce point, et, tout en sirotant le petit verre d'alcool de prune qu'il m'avait servi, je lui demandai de me raconter à nouveau les circonstances de la découverte du corps.

« J'ai vraiment été effrayé sur le coup. J'ai cru que c'était le fils de ma sœur...

– Vous vous êtes approché de l'enfant ?

– D'abord, j'ai vu la main. Mais... vous savez... ça m'a pas vraiment touché, juste intrigué. Par contre, de voir le gamin sous les feuilles, là, et comme il était petit comme mon neveu, un instant j'ai cru... bref, je sais pas pourquoi mais j'ai eu un flash, comme si c'était mon neveu là-dessous, et que j'allais retrouver ma sœur aussi, pas loin. Alors, oui, je me suis approché. Fallait que j'en aie le cœur net. Il était sur le dos, à moitié dans la terre, et j'ai écarté les feuilles sur son visage. Ça m'a soulagé quand j'ai vu que c'était pas mon neveu. J'ai pris la main qu'était par terre pour la rapprocher du corps, mais c'est tout ce que j'ai touché hein, rien d'autre. Ensuite, j'ai accroché la laisse au collier de Roxi pour l'écarter de là. Et puis, je suis allé déclarer à la police ce que j'avais trouvé.

– Monsieur Greletti... vous êtes comme moi un ancien soldat, vous en avez vu d'autres, il y a vingt ans, et même si on essaie tous de se sortir ça de la tête, des morts, on en a croisé un paquet, et plus souvent en charpie qu'autre chose... Je comprends bien que ce n'est pas la vue de ce gamin mort qui a pu vous bousculer plus que ça. Mais...

– Il était noir !

– Oui, effectivement.

– C'est ça qui m'a surpris.

– Surpris ? C'est vraiment le mot ?...

– Non, disons... je ne sais pas... inquiété plutôt. C'est pour ça que j'ai pensé à ma sœur et mon neveu. Ils ne viennent pas me voir souvent, mais de temps à autre, quand je suis de repos, qu'il fait beau, ils me rejoignent dans les bois,

pour une balade avec Roxi. Et à part eux, dans ces bois, j'ai jamais croisé d'autres Noirs. Alors, forcément, quand j'ai vu ce gamin mort, j'ai pensé à eux. Ma sœur n'a plus que moi. Son mari l'a quittée quand le petit n'avait pas encore un an...

– Pour la confusion possible, je vois bien mais... sinon, qu'est-ce qui a pu vous faire penser qu'on aurait voulu attenter à la vie de votre neveu et votre sœur? Vous avez des ennemis? Ou bien elle en aurait? Des gens qui vous en veulent pour une raison quelconque?

– Non, pas du tout! Pas d'ennemis, rien. C'est juste... bref... C'est comme tout... On n'est pas toujours bien vus par ici. Alors, on fait attention.»

Quelque chose clochait. Je ne savais pas quoi sur le moment, mais soudain une petite lumière s'était allumée dans un coin de mon crâne pour me dire d'être un peu plus attentif. Le silence était retombé, j'avais terminé mon verre de prune et Greletti aussi, mais il ne nous resservait pas. Il tenait son verre vide au bout des doigts et regardait ses pieds. J'étais sur le point de me lever pour prendre congé, quand cela me revint comme une fulgurance; une mention anodine dans le dossier du légiste, qui reprenait les premières constatations faites sur place.

« Monsieur Greletti... le gamin qu'on a retrouvé...

– Oui, quoi?

– Il avait de la terre sur le visage; son pull et son pantalon étaient humides, terreux au niveau du thorax et des genoux. Ça signifie qu'il était couché sur le ventre, dans la sorte de tombe où on l'a trouvé, pas sur le dos en tout cas. Vous n'avez

donc pas pu écarter les feuilles sur son visage, comme vous venez de le dire!... »

Greletti posa son verre sur la table, releva la tête pour plonger ses yeux dans les miens, et je soutins son regard sans ciller jusqu'à ce qu'il se détourne. Il abdiqua aussitôt, m'expliqua que oui, il avait bougé le corps de la victime, contrairement à ce qu'il avait dit dans sa déposition, et que le gamin était bien sur le ventre, avec des feuilles par-dessus. Je n'eus pas beaucoup à le pousser dans ses retranchements pour comprendre la raison de ce petit mensonge. En s'approchant du corps, tout à sa crainte de trouver son neveu, il avait repoussé les feuilles mortes, déterré et retourné le corps rapidement, et n'avait repris son souffle qu'en découvrant le visage inconnu de l'enfant. Mais il ne s'était pas arrêté là. En basculant le corps, il avait senti quelque chose dans la poche de pantalon du gamin. Un objet qu'il avait retiré, et qu'il avait conservé par-devers lui. Il n'avait pas réfléchi, dit-il, juste regardé l'objet en estimant que cela plairait à son neveu, et l'avait empoché presque machinalement avant de quitter les bois pour avertir la police locale. Depuis, il s'était souvenu d'avoir pris cet objet, et n'était pas fier de son geste, mais après qu'on lui avait signifié sa garde à vue, il avait considéré qu'avouer ce vol, s'embrouiller dans sa déposition, risquait de lui donner des airs de coupable et qu'il valait encore mieux ne rien dire là-dessus.

Je n'étais pas du genre procédurier et jusqu'au-boutiste, et je n'avais aucune intention de l'embarquer pour lui faire valider une nouvelle déposition, ni de le faire inculper pour son mensonge ou le vol sur la scène de crime. Je lui demandai

cependant d'aller chercher l'objet en question, ce qu'il fit sans mot dire. Si, bien évidemment, un appel à témoins avait été lancé dans la presse, nous ne disposions d'aucun élément susceptible d'identifier le gamin mort, et sa disparition n'avait été signalée par personne. Après quelques instants à fouiller dans sa chambre, Greletti revint au salon et tendit la main vers moi, l'ouvrant pour dévoiler, au creux de sa paume calleuse, une petite boîte à musique ancienne. Pas véritablement un jouet d'enfant, plutôt un élément de décoration, un bibelot à poser sur un bureau ou une étagère. Je l'examinai d'un peu plus près : une boîte en bois brun, de quelques centimètres et très légère, avec un cylindre métallique gravé, que l'on remontait à l'aide d'une petite manivelle sur le côté afin de produire une mélodie. Elle n'était pas si ancienne que je l'avais cru de prime abord, c'était un produit manufacturé récent, une imitation d'antiquité. En usant de la manivelle je ne reconnus pas le morceau joué, mais ça n'avait pas d'importance. Sur le dessus du boîtier était gravé « Le Château dans le ciel », et deux personnages dessinés, aux traits asiatiques, apparaissaient côte à côte à l'intérieur du battant quand on l'ouvrait pour découvrir le mécanisme. Sur les côtés de la boîte, d'autres figures apparaissaient que je ne connaissais pas. Et sur le fond de la boîte étaient gravées une date de fabrication et une marque : « Fresco ».

5 – Ern Fresco

Ern Fresco était né avec un handicap : sa mère. Femme au foyer oisive, épouse d'un magnat du textile qui fit fortune dans une chaîne de magasins de vêtements, elle vécut, jusqu'à sa quarantième année, en s'accompagnant d'un caniche nain qui la suivait dans tous ses mouvements. Celui-là était le troisième de son espèce, les deux précédents ayant fini par succomber de vieillesse ou de maladie après quelques années de bons et loyaux services. Il disposait d'une pièce entière qui lui était consacrée, niche géante, baignoire spéciale, jeux canins, gamelles de toutes les couleurs, colliers et laisses à foison, repas chaque jour concoctés par une bonne dédiée à son service, il ne manquait de rien et sa maîtresse n'avait d'yeux que pour lui, son mari n'étant que très rarement au domicile, sans cesse à sillonner le pays, de réunions en inspections de magasins ou projets de nouvelles enseignes à développer. Autour d'elle s'étaient réunies une petite dizaine de femmes qui, comme elle, passaient le temps à échanger sur les vies ô combien passionnantes de leurs petits compagnons à poils, teckels, chihuahuas et caniches, qui avait vécu une affreuse histoire d'agression au jardin avec un molosse, qui avait des problèmes intestinaux et des selles à surveiller

de près, qui devait bientôt retourner chez le vétérinaire pour un vaccin ou chez le toiletteur pour une coupe revisitée. Tout allait pour le mieux jusqu'à ce triste jour d'été où son époux, rentrant d'une de ses tournées au long cours, ébloui par un soleil resplendissant, braqua un peu trop brusquement en garant sa voiture dans l'allée, sans avoir aperçu le petit caniche qui, tout guilleret, venait à sa rencontre en remuant la queue. Passé sous les roues du véhicule, sa mort fut rapide, la nuque brisée net, et son petit corps au pelage blanc frisé ne resplendissait plus autant après avoir glissé sous les pneus larges et sales de la lourde berline. Ce drame provoqua chez sa maîtresse une profonde dépression, et chez le mari un sentiment de culpabilité qui expliqua en grande partie l'abandon de l'accord tacite qu'ils avaient passé des années plus tôt. Dietry Fresco aimait les belles choses, les belles voitures, les belles maisons, les belles femmes et ne s'épanouissait que dans un environnement où il estimait pouvoir tout maîtriser dans les plus petits détails. Dès lors, l'idée de devenir père un jour ne l'effleura jamais, sinon pour faire comprendre à son épouse que cette hypothèse ne faisait pas partie du contrat de mariage, une tête blonde courant dans ses pieds, gigotant, balbutiant, puis parlant en posant mille questions, qu'il fallait nourrir, habiller, éduquer, accompagner, encourager étant sans conteste, à ses yeux, une forme de perturbation dans l'ordre de l'univers qu'il ne supporterait pas. Passe encore que sa femme dispose d'un animal de compagnie, quitte à bien évidemment mettre tous les moyens nécessaires pour que, lorsqu'il était présent tout au moins, cette boule de poils ne traîne pas dans ses pattes et que

quelqu'un s'en occupe, afin qu'il profite de son épouse en toute quiétude. Mais la disparition soudaine de l'animal, victime d'une maladresse de sa part, qu'il relativisait en expliquant qu'il n'avait jamais compris pourquoi ce chien venait lui faire la fête à chacun de ses retours, alors qu'il ne lui avait jamais porté une quelconque marque d'affection et ne manquait pas, de temps en temps, de lui asséner un petit coup de pied quand il traînait dans le couloir de la chambre, le mettait cependant en porte-à-faux vis-à-vis de sa femme. Cette dernière réclama l'impensable, arguant de son âge avancé, de l'effroyable accident dont il était malgré tout responsable, et même si elle lui accordait des circonstances atténuantes, elle émit le souhait d'un enfant. Son refus donna lieu à des cris, des larmes, des portes claquées, des visites du médecin venant administrer des calmants à son épouse, et un départ précipité pour retrouver la route, le calme feutré des grands hôtels, les bonnes tables, et la relative sérénité des séances de travail dont il maîtrisait les codes à la perfection. Mais Dietry Fresco se doutait bien qu'il ne pourrait pas rester éternellement hors de chez lui, aussi finit-il par abdiquer en posant ses conditions : pour remplacer le caniche, il accordait l'enfant à sa femme et ferait son office pour cela, si et seulement si cette dernière lui assurait qu'elle le gèrerait seule et qu'il n'aurait à s'en occuper en aucune manière. Ce fut ainsi qu'un nouveau pacte fut signé, donnant naissance à Ern Fresco un an et demi plus tard, lequel prit place dans l'ancienne chambre du chien, redécorée et réaménagée durant la grossesse de sa mère avec tout le confort nécessaire à l'arrivée d'un nourrisson, la bonne qui s'occupait autrefois

du caniche reconvertie en nourrice d'occasion. Traumatisée d'avoir dû prendre dans ses bras le cadavre du chien après qu'il fut passé sous les roues de la voiture, la mère d'Ern se fit la promesse que jamais plus une telle chose ne se produirait. Et jusqu'à sa majorité, Ern ne connut quasiment rien d'autre que sa mère et les employés de maison qui naviguaient comme des ombres dans la grande bâtisse de front de mer où ils logeaient six mois par an : école à domicile avec précepteur, et sur les conseils de son psychiatre, pour le socialiser, il eut droit à des colonies de vacances spéciales, au cours desquelles il retrouvait une dizaine de gamins surdoués autour de semaines ou week-ends à thème : « approfondissement de l'astronomie », « mathématiques appliquées », ou « chimie du vivant ». Dans toute activité qui l'amenait vers l'extérieur, il devait être accompagné d'un adulte. La plus légère des fièvres provoquait une telle angoisse qu'il était confiné dans sa chambre avec une infirmière le veillant jour et nuit, et s'il n'apprit jamais à faire son lit ou cuisiner lui-même le moindre œuf au plat, il suivit un programme novateur autour d'une nouvelle molécule pour le traitement de l'acné juvénile qui lui bouffait littéralement le visage et une partie du corps depuis ses treize printemps. Inféodé aux jupes de sa mère, ne croisant que brièvement son père qui ne s'intéressait qu'à ses résultats scolaires, Ern ne connaissait pas grand-chose du monde environnant quand les événements se bousculèrent l'année de ses dix-sept ans. La guerre éclata, qui mit provisoirement un coup d'arrêt au développement de l'empire paternel (avant que ce dernier ne reconvertisse ses usines textiles dans la production d'uniformes militaires et n'engrange

encore plus de profits), et qui bouleversa leur famille. Ern ne fut pas mobilisé, il était un poil trop jeune, et sur les réclamations pressantes de sa mère, son père trouva une solution pour qu'il puisse passer au-travers et qu'il ne soit jamais appelé sous les drapeaux. Mais mi-juillet, quelque temps avant le déclenchement des hostilités, alors qu'il accompagnait sa mère qui faisait des courses dans le centre-ville, il assista à un défilé militaire qui éveilla sa curiosité, le fit sortir du magasin et déambuler au-dehors. Voir tous ces jeunes hommes, dix-huit ans tout juste pour certains, défiler en bon ordre dans leurs uniformes rutilants avait impressionné Ern au point qu'il ne put s'empêcher de les suivre le long du trottoir, se levant sur la pointe des pieds pour tenter de mieux voir derrière la foule qui s'amassait dans la rue. Il s'avança ainsi sur une centaine de mètres, avant de profiter d'une trouée dans le public pour repérer, de l'autre côté de la rue, un banc sur lequel deux jeunes garçons et une jeune fille agitant un petit drapeau s'étaient mis debout pour pouvoir regarder au loin. Étourdi par autant de personnes autour de lui, excité comme jamais, une rangée de militaires étant passée, il bondit sur l'asphalte, traversa en courant, et vint rejoindre les autres jeunes en se hissant sur le banc d'un pas alerte. Sa mère, qui était en train de régler ses achats, ne s'aperçut que tardivement qu'Ern l'avait quittée et n'était plus dans le magasin. Quand elle s'en rendit compte, ses sacs de courses à la main, elle sortit précipitamment, bousculée sur le pas de la porte par un couple qui avançait rapidement sur le trottoir. Elle vit le défilé, les badauds serrés les uns contre les autres le long de la rue, mais pas de trace d'Ern

qui avait littéralement disparu, et la panique s'empara d'elle. Elle tourna la tête en tous sens, le chercha des yeux désespérément, essaya de se souvenir comment il était habillé sans véritablement y parvenir, espérant repérer ses cheveux frisés quelque part, allant de droite à gauche en faisant les cent pas. Enfin, elle l'aperçut, de l'autre côté de la rue, sa tête dépassant légèrement au-dessus de la foule, aux côtés de celles de trois autres jeunes, tous les quatre ayant le regard tourné dans sa direction, mais observant les véhicules motorisés qui, après l'infanterie à pied, commençaient à faire leur apparition au bout de la rue. Elle s'avança pour arriver au même niveau que son fils, quasi face à lui, agitant les bras, faisant gigoter les paquets qu'elle tenait à la main, criant son prénom, mais en vain, la musique militaire de la fanfare, les applaudissements, le brouhaha ambiant couvraient ses mots. Elle bouscula alors les gens devant elle, traversa la rue à grandes enjambées, criant « mon chéri! », éperdue sur le bitume, une main tendue devant elle faisant un signe à Ern, qui la remarqua enfin, en même temps que le conducteur d'un char qui, ébloui par la luminosité, venait tout juste de replacer ses lunettes de soleil sur le nez et, dans ce geste, avait quitté la route des yeux une seconde. Seconde fatidique qui suffit pour que le bas de la robe de la mère d'Ern, puis la cheville, le genou, la jambe et tout le reste soient emportés sous la chenille crantée du tank, lequel avait pourtant fait un écart, mais pas assez pour l'éviter.

Le fait divers fit la une de la presse régionale et nationale tant il fut effroyable. Certains crièrent au scandale, en prônant la liberté de la presse, les autorités ayant interdit à tous les

médias la diffusion d'images de l'accident, n'acceptant que les visuels neutres du défilé et censurant tout support où l'on apercevait ne serait-ce qu'un fragment du corps en grande partie écrasé de madame Fresco. Morte sur le coup, elle n'avait pas souffert selon le père d'Ern, tout au moins était-ce ce qu'il répétait en boucle à son fils, cherchant peut-être à s'en persuader lui-même tandis qu'Ern, qui avait été témoin de la scène, ne pouvait s'empêcher de revoir chaque nuit, comme au ralenti, sa mère en train de tomber, le regardant droit dans les yeux, un cri d'effroi lui déformant bientôt le visage, pendant que la chenille lui mordait progressivement les chairs et semblait l'avalier. Après le drame, Dietry Fresco, la soixantaine bien tassée, jugea probablement que la disparition de sa femme était le signe qu'une page était tournée et qu'une nouvelle vie s'offrait à lui, et il ne tarda pas à convoler en joyeuses noces avec son assistante de direction de trente ans sa cadette. Le pacte avec son ex-femme étant rompu, restait le problème Ern à traiter, ce qu'il s'employa à gérer de la même manière qu'il s'occupait d'une difficulté professionnelle quelconque, en cherchant et en trouvant des solutions techniques. Ern rata sa dernière année d'études avant le diplôme, et il n'était pas question qu'il puisse rester seul à la maison avec sa belle-mère, aussi l'inscrivit-il en pension pour qu'il y repique son année, ce qui avait le mérite de l'éloigner du domicile familial, tout en lui offrant un horizon de travail propice à la réussite scolaire. Et ce fut dans cet établissement privé de prestige qu'Ern amorça un tournant dans son existence, non pas, comme son père avait pu l'espérer, en y réussissant de brillantes études, en

s'y découvrant une quelconque passion, ni en y rencontrant une jeune fille qui l'aurait enfin déniaisé ce qui, à n'en pas douter, eût été l'événement le plus essentiel de sa vie, mais en découvrant le sens de la camaraderie et le lien d'amitié qui pouvait se tisser entre des individus. Falot et craintif, inadapté à la vie en société, frisant une forme d'autisme tant il avait vécu replié sur son monde, Ern était bien mal armé pour survivre dans cette pension aux méthodes d'éducation sévères, où rigueur et discipline étaient les maîtres mots des enseignants, et où le mépris de classe, la loi du plus fort et le culte de l'apparence étaient ceux de la plupart des élèves pensionnaires. Mais tout établissement scolaire, de quelque nature qu'il soit, possède en ses rangs des brebis galeuses, et en bonne logique religieuse son pensionnat se devait, outre ses élèves de la grande bourgeoisie, d'accueillir une pincée de boursiers ou pupilles de la nation. Mumad Fartao faisait partie de la première catégorie, fils d'une concierge de banlieue ayant atterri là grâce à une bourse d'enseignement, tandis qu'Alfrid Murlock était orphelin, mère décédée quand il était petit, et père soldat de métier qui avait été parmi les premiers à tomber au front au tout début du conflit. Voisins de lit dans leur chambrée de quatre élèves, ils formèrent vite avec Ern un trio inséparable, Mumad le protégeant de ses poings et l'incitant à la rébellion contre l'ordre établi, Alfrid l'initiant aux plaisirs de la vie, alcools, cigarettes et filles, quoique, sur ce dernier point, Ern eût toujours quelques difficultés à envisager le premier pas. Tous les trois furent diplômés au terme de leur année d'études, et tous les trois quittèrent le pensionnat en se jurant une fidélité sans faille

et une amitié éternelle. Mumad Fartao allait rejoindre sa mère dans sa loge de la proche banlieue de Caréna, sans savoir dans quelle branche il travaillerait à l'avenir ; Alfrid Murlock, n'ayant plus aucune famille, avait choisi l'armée, son diplôme lui permettant d'intégrer une école de sous-officiers, il supputait qu'il ne serait promu sergent que lorsque la guerre serait terminée ; et Ern rejoignit son père qui, bien qu'ayant d'énormes doutes quant à ses capacités, souhaitait lui confier la gestion d'un magasin afin de lui mettre le pied à l'étrier, en espérant qu'il prendrait sa suite un jour. Ni Mumad, ni Alfrid, ni Ern ne pensaient qu'ils se reverraient rapidement. De fait, ils se perdirent de vue et chacun s'engagea dans un parcours différent. Aucun d'eux ne se doutait qu'après s'être retrouvés, bien des années plus tard, leur prochaine séparation s'effectuerait sur un chemin de campagne, au-dessus du corps sans vie d'un gamin noir.

6 – Filem Perry

Le soir tombé, après avoir quitté Greletti, je rentrai chez moi de nuit et à nouveau sous une pluie battante qui ne facilitait pas la conduite, l'odeur de chien mouillé de Pat ayant fini par envahir l'habitacle de la voiture à notre arrivée. Bacanis était une ville moyenne à l'est de la capitale et qui n'avait pas trop souffert des bombardements durant la guerre. On y avait installé un hôpital de campagne dans une caserne qui jouxtait l'hôpital civil, et elle devint un centre de traitement pour les soldats contraints à des soins psychiatriques. Le conflit terminé, les soldats quittèrent progressivement les lieux, mais l'hôpital psychiatrique resta. C'était aujourd'hui ce qui constituait l'intérêt principal de cette ville, avec un hippodrome où se déroulaient certaines courses de chevaux fameuses et un casino, quelques bâtiments d'administration et des antennes judiciaires, dont un tribunal assez important à deux pas duquel se situaient mes quartiers, un trois pièces en rez-de-chaussée dans un petit lotissement. Si Pat aimait se baigner pour jouer, il n'avait jamais beaucoup apprécié la pluie, et il ne se fit pas prier pour rentrer directement à l'appartement retrouver sa gamelle et son panier. Mon déplacement à Pristin ne m'avait pas fait beaucoup avancer sur

l'affaire du gamin, si ce n'est de m'imprégner des lieux et de récupérer un objet qui appartenait au petit. J'étais toujours interloqué par l'absence de signalement remontant de nos différents postes de police sur l'ensemble du territoire. Aucun parent ne s'était manifesté auprès de nos services, ce gamin semblait n'appartenir à aucune famille ou, à tout le moins, personne ne paraissait s'inquiéter de son sort alors que le légiste avait été clair, il reposait au milieu des bois depuis au moins vingt-quatre ou quarante-huit heures. L'appel à témoins que nous avions lancé à l'échelle locale, photographie de l'enfant à l'appui, ferait peut-être bouger les choses sous peu, sinon il serait nécessaire de le diffuser au niveau national. Cependant, tous les bureaux de police disposaient d'affiches avec des photos d'enfants disparus, certains dont le portrait était vieilli artificiellement pour espérer une reconnaissance des années après leur disparition, et je savais d'expérience que cela n'était jamais suffisant. La plupart de ces portraits finissaient par jaunir au fil du temps, sans qu'aucune piste permette de les décrocher des murs.

Je ruminais ces réflexions sans fin, quand je reçus un appel de Tanéa, une femme mariée dont j'étais l'amant épisodique, une relation sans engagement qui nous convenait parfaitement à tous les deux. Je la retrouvai et passai la nuit avec elle. De retour chez moi au petit matin du 3 novembre, Pat n'était pas mécontent que je lui ouvre la porte pour lui permettre de filer aussitôt faire ses besoins dans le jardinet du lotissement. J'eus le temps d'avaler un café noir, de me passer la tête sous l'eau, avant de reprendre le chemin du bureau. N'ayant aucune piste s'agissant de l'identité de

l'enfant mort, aucune trace sur le lieu de la découverte du corps, aucun témoignage susceptible de me faire avancer, j'étais sur le point de laisser ce dossier de côté en espérant qu'un élément extérieur viendrait relancer l'enquête. Ce fut Mayid, mon jeune collègue, qui attira mon attention sur la boîte à musique trouvée sur place, et que j'avais laissée dans un sachet en papier posé sur mon bureau. Il m'indiqua que ce bibelot avait trait à un film asiatique très connu, bien que cette référence ne me dise rien personnellement, et que cette petite boîte en bois, d'une qualité supérieure, ne ressemblait pas aux produits dérivés diffusés autour de cette œuvre auprès du public. Je ne voyais pas bien quel rapport cela pouvait avoir avec notre affaire, mais étant complètement en panne d'indices, je le laissai suivre son idée. Si c'était un objet fabriqué en peu d'exemplaires, nous avions alors peut-être une chance de remonter une piste auprès du fabricant ou des commerces ayant vendu ce produit, m'expliqua-t-il. Je lui fis remarquer que le fil qu'il m'engageait à tirer était plus mince qu'un cheveu ou qu'un poil de mon chien, mais faute de mieux, je lui indiquai de faire quelques recherches en ce sens s'il le souhaitait. Et je dus assez vite admettre que son hypothèse de travail, aussi saugrenue soit-elle, soulevait quelques questions. Mayid s'enquit de tous les produits dérivés autour du film et ne trouva aucune mention nulle part d'une boîte à musique gravée à l'effigie des héros de cette fiction animée. Il y avait cependant l'indication du fabricant au dos de la boîte, aussi avait-il cherché l'entreprise Fresco et découvert un conglomerat surprenant de sociétés reliées à ce seul nom. Autrefois empire du textile, grande pourvoyeuse

d'uniformes, de sacs à dos et de toiles de tente pendant la guerre, la société mère s'était diversifiée après le conflit et ce de très étrange manière. Il y avait un peu de tout, tant et si bien qu'on pouvait s'interroger sur la cohérence reliant les différents domaines d'activité. Mayid m'expliqua qu'Ern Fresco, le patron qui avait repris l'entreprise familiale à la mort de son père, n'avait visiblement pas été capable de réaliser les investissements et développements nécessaires face à la concurrence étrangère dans le secteur textile ; tout en poursuivant dans le vêtement, il avait alors cherché à se diversifier dans des registres aussi différents que la production de bibelots et d'objets de décoration, celle de jouets avec des voitures miniatures et des maquettes en bois, ou encore l'élevage de chiens de race, des caniches en hommage à sa défunte mère, entraînés pour les concours internationaux et la reproduction. Mais ses tentatives n'avaient guère porté leurs fruits, et la holding était à deux doigts de la faillite, le segment textile ayant perdu la moitié de sa valeur et de sa productivité, l'élevage de chiens ayant capoté, et les marques de bibelots et de jouets étant en redressement judiciaire. Son exposé était certes intéressant, mais je ne voyais pas où il voulait en venir jusqu'à ce qu'il m'indique un élément plus pertinent : la marque de bibelots, à l'origine de la boîte à musique retrouvée sur l'enfant, avait tenté plusieurs partenariats avant de devoir mettre la clé sous la porte, en particulier en créant des produits à partir de films à succès. Or, faute d'obtenir les licences d'exploitation adéquates, tous les prototypes d'objets n'avaient pas pu voir le jour sur une chaîne de production. Cela signifiait que la fameuse boîte

à musique était un projet, sans doute produit en très peu d'exemplaires, mais que de surcroît elle n'avait pas même été commercialisée. Comment cet objet prototype avait-il donc pu atterrir dans la poche du gamin ? La seule manière de résoudre la question était de joindre la société Fresco, mais nos appels restaient sans réponse ou nous renvoyaient vers un standard automatique de gestion des flux téléphoniques qui, entre les dièses, les étoiles et les chiffres, ne laissait pas le choix d'un contact véritable. Il fallut deux bonnes heures à Mayid pour discuter enfin avec une personne en chair et en os, un technicien qui le renvoya vers un secrétariat général, où une assistante de direction lui indiqua que son patron n'était pas joignable pour l'instant. Ne restait que la vieille méthode : aller à la rencontre de ces dirigeants fantômes en se rendant au siège de l'entreprise pour montrer nos cartes de police et obtenir un rendez-vous.

Cette fois-ci, Mayid m'accompagna, ce qui perturba Pat sur la banquette arrière, tournant et retournant sur son plaid comme pour chercher sa place. Les locaux de la société Fresco disposaient de plusieurs coordonnées au registre du commerce, mais son adresse historique, le siège de la holding, était située à Virñia, ville préservée pendant la guerre et second cœur administratif et bancaire du pays après la capitale. *L'Étrangeté de l'espace*, chanson éponyme de l'album que j'avais poussée à fond sur l'autoradio, signa notre arrivée dans la ville. Nous garâmes la voiture sur un parking quasi désert, devant une grande bâtisse d'architecture moderne, toute de métal et de verre, dont le hall d'accueil glacial et silencieux ne donnait guère envie de s'éterniser sur place.

Une série de plaques étaient installées à proximité des ascenseurs et affichaient de multiples noms de sociétés, l'entreprise Fresco se situant au neuvième. Arrivés à l'étage, nous nous retrouvâmes devant un couloir avec une série de portes closes : pas un bruit, pas un personnel à l'horizon, pas même une plante verte quelque part pour signifier un semblant de vie, tout l'étage semblait vide et à l'abandon. Après avoir toqué à la porte indiquée par la plaque de l'entreprise vissée dessus, nous entrâmes dans un petit hall, et devant nous se dressait un comptoir derrière lequel, enfin, nous vîmes une femme, occupée à se faire les ongles et visiblement surprise de nous voir surgir ainsi devant elle. Après avoir décliné notre identité, l'hôtesse d'accueil nous observa avec de grands yeux écarquillés, toujours étonnée mais aussi complètement dépassée par la présence de la police dans les locaux. Elle nous certifia qu'il n'y avait plus personne ici, les employés ayant été licenciés et les cadres ayant démissionné, et qu'elle n'était là que pour répondre aux coups de téléphone qui se faisaient très rares, gérer la réception du courrier et le faire suivre à tel ou tel cabinet comptable ou juridique, selon la société concernée au sein de la holding. J'insistai et fis preuve d'une légère pression pour obtenir la liste des différentes adresses à qui elle faisait suivre le courrier. Parmi elles figurait celle du PDG de la holding, Ern Fresco, qui logeait à proximité, dans la grande banlieue de Virínia. Après avoir repris la voiture, nous arrivâmes rapidement sur place, sans y trouver la grande villa bourgeoise à laquelle on aurait pu s'attendre pour un patron d'empire industriel. C'était une petite maison assez classique, un pavillon en crépi couleur crème sans attrait ni

caractère, semblable à toutes celles qui l'entouraient, munie d'une pelouse sur le devant, d'un porche en bois au-dessus d'une petite porte d'entrée qui jouxtait une porte de garage fermée. Un homme en robe de chambre et pantoufles, alors que nous étions en fin d'après-midi, nous ouvrit la porte. La quarantaine, un visage à la peau ravinée, abîmée par de multiples cicatrices d'acné, une barbichette brune au menton, cheveux frisés poivre et sel, lunettes rondes, yeux cernés, Ern Fresco semblait se réveiller ou ne pas s'être couché. Présentant à nouveau nos insignes, nous lui indiquâmes que nous souhaitions lui poser quelques questions. Il ne nous invita pas à entrer chez lui. Il resta très évasif quant à ses bureaux vides et ses sociétés en redressement, indiquant seulement que l'entreprise traversait une mauvaise passe mais qu'il avait des projets qui allaient très bientôt remédier à la situation. S'agissant de la boîte à musique, il nous déclara dans un premier temps que cela ne lui rappelait rien, sembla troublé qu'une de ses propres entreprises ait fabriqué cet objet, avant de se raviser, mis devant l'évidence de la marque indiquée sur la boîte, pour considérer que, dans tous les cas, cela n'avait pas été commercialisé auprès du public, ce que nous savions déjà. Nous n'avancions pas d'un pouce, et lorsque je lui mis la photo du gamin noir sous le nez, lui demandant s'il connaissait cet enfant, il fit une moue de dégoût, tourna la tête, les yeux au sol, avant de répondre par la négative, en secouant le menton, non, il ne l'avait jamais vu. Il n'avait aucune idée de la façon dont l'enfant avait pu se trouver en possession de la boîte et nous renvoyait vers l'ancien directeur de la société qui avait fait concevoir

et fabriquer la boîte à musique, expliquant que lui gérât la holding, mais n'avait pas la main sur la gestion interne de chaque entreprise de son groupe. Je tentai de pousser un peu plus loin la discussion, mais nous n'avions aucun élément pour le ramener au poste et lui mettre la pression, et lorsqu'il indiqua, un peu fébrile, qu'il avait du travail et souhaitait mettre fin à notre échange, je n'eus d'autre choix que d'accéder à sa demande, tout en lui signifiant que nous ne manquerions pas de revenir vers lui pour d'autres informations. Avant de reprendre la route, je laissai Mayid m'attendre à l'intérieur de la voiture et je sortis Pat quelques minutes dans le quartier. Pendant que le chien tirait sur sa laisse en quête d'odeurs à renifler, je marchais le long de rues pavillonnaires moroses, façades et jardins identiques sur des centaines de mètres à la ronde, en songeant à Ern Fresco qui n'avait pas plus le profil d'un tueur d'enfant que celui d'un fringant chef d'entreprise. Il m'avait paru fatigué, déphasé, complètement perdu dans cette banlieue où vivaient surtout des employés tirant le diable par la queue pour payer le crédit de leur maison modèle.

En rebroussant chemin vers Bacanis, je demandai à Mayid d'essayer de contacter le directeur de l'entreprise ayant produit la boîte à musique, s'il parvenait à le retrouver puisque la société avait fermé ses portes trois mois plus tôt. La petite boîte pouvait avoir été en possession de son créateur, du concepteur ou de l'ouvrier l'ayant mise au point, d'une secrétaire, d'un commercial, d'un employé quelconque, du directeur lui-même, bref d'une foule de gens qui désormais pointaient au chômage ou avaient retrouvé un poste ailleurs.

Cela impliquait de nombreuses et fastidieuses démarches pour mettre un nom et un contact devant toutes ces options, et à nouveau, lorsque je rentrai chez moi après avoir déposé Mayid, j'eus le sentiment que toute cette affaire n'était pas près de se résoudre. Cette nuit-là, ne trouvant pas le sommeil je m'installai dans le salon pour remettre de l'ordre dans mon esprit et tenter de resituer chaque élément recueilli jusque-là. Mais j'étais dans cet étrange état second qui fait de vous un zombie particulier, incapable de dormir certes, mais pas plus susceptible de se concentrer véritablement sur quoi que ce soit, la lecture d'un roman ou moins encore celle d'un dossier de police. Mon regard ne cessait d'errer au-delà des pages que j'avais sous le nez, et j'en vins à tomber sur Pat, couché dans son panier près de la porte. Ce chien avait ses petites habitudes, et s'il dormait parfois un moment au pied de mon lit, sur un tapis, il finissait toujours par retrouver l'odeur et le confort de son panier. Je l'avais vu lever un œil avant de le refermer aussitôt, et il m'avait sans doute entendu circuler dans l'appartement en pleine nuit, me coucher, me relever, prendre un verre d'eau dans la cuisine, passer aux toilettes, revenir dans le salon, bouger les feuilles du dossier sur la table basse, mais il faisait comme si de rien n'était, prenant une posture pour le moins décontractée. À moins qu'il ne dorme, et dans son demi-sommeil il s'était seulement assuré que la présence qu'il avait sentie était bien celle de son maître et personne d'autre. Toujours est-il qu'il s'était étendu de tout son long, débordant du panier où d'habitude Pat se lovait en boule, tête en arrière, babines tombantes, sur le dos et les quatre fers en l'air, les pattes à

moitié recroquevillées tout en restant dirigées vers le plafond, parfois prises d'un petit soubresaut, un tremblement soudain, comme s'il vivait un mauvais rêve. Et je l'observais avec envie, me demandant si moi, être humain, je pourrais jamais être dans cette forme d'abandon total, bras et jambes écartés, sexe à l'air, ventre en avant, dans une posture jugée absurde sans doute pour qui l'observerait, mais qui pourtant faisait montre d'une forme de confiance absolue, de relâchement animal, profond, entier, que nous autres hommes ne nous permettions peut-être que lors de l'enfance, et encore. À la réflexion, non, il me sembla impossible de retrouver jamais cette forme d'insouciance naturelle, si tant est même que je sois capable de me souvenir de l'avoir vécue un jour. Je n'étais plus, je n'avais sûrement jamais été, en mesure de m'abandonner de la sorte. Fatigué d'une courte nuit et désabusé par le calme plat de l'enquête en cours, je ne m'attendais pas, le lendemain midi, alors que j'allais quitter le bureau pour déjeuner, à recevoir un appel de la police de Virnia qui me déconcerta. Ils avaient mis le temps avant de faire le lien, puisqu'il avait fallu que l'hôtesse d'accueil, dans les bureaux de la holding, les oriente vers notre visite de la veille. Ils s'étaient rendus là-bas dans le cadre d'une enquête de routine après le signalement d'un suicide, et estimaient qu'il fallait peut-être nous tenir informés, puisque nous étions certainement les dernières personnes à avoir croisé le défunt, retrouvé seul chez lui. Au matin, la femme de ménage qui chaque jour venait faire le repassage, un peu de rangement et de nettoyage, voire lui préparer un repas, avait découvert Ern Fresco pendu à la poutre centrale de son salon.

7 – Arkan Neria

La tentative de lynchage paternel eut des conséquences, pour Arkan comme pour le reste de la famille. Son père n'était pas en mesure de reprendre sa place dans les champs de coton, mais il avait aussi tout intérêt à ne plus se montrer dans les parages. Un des frères aînés d'Arkan lui expliqua que leur père devrait rester caché pendant un moment, sans doute même quitter la région quelque temps afin de se faire oublier de ses bourreaux. Ces derniers s'attendaient certainement à ce qu'on découvre son corps, et savoir qu'il s'en était sorti et risquait de témoigner contre eux, quand bien même était-ce improbable, faisait de lui une cible mouvante. La raison du lynchage demeura un mystère pendant de longs jours, tant ni Arkan ni son père ne parvenaient à trouver, objectivement, un motif justifiant une telle violence, jusqu'à ce qu'une allusion ressurgisse. Son père croyait se souvenir de quelques mots entendus alors que, recroquevillé au sol et se protégeant comme il pouvait, les coups lui pleuvaient dessus. Entre les cris humains et les aboiements du chien, l'un des hommes avait dit : « Ça t'apprendra à mater les filles blanches, vicieux de nègre. » Et l'épisode du gobelet d'eau leur revint alors en mémoire, le père d'Arkan ayant

eu le malheur de fixer la jeune fille de son patron dans les yeux pour décliner son offre plutôt que de garder tête basse. Et il eut beau expliquer que ce n'était pas aussi simple, que tous les Blancs n'étaient pas comme ceux qui avaient voulu le tuer ; qu'un seul regard, pas même un geste, pas même un mot, suffise pour être pendu bouleversa Arkan. Du haut de ses dix ans, il n'eut alors plus qu'une idée en tête : quitter ce pays par n'importe quel moyen, et se retrouver le plus loin possible de tous ces hommes. Ce à quoi il s'employa dans les mois et les années qui suivirent.

La mère disparue, le père se cachant et ne pouvant plus subvenir aux besoins de sa famille, les quatre frères et sœurs durent trouver des solutions pour survivre, chacun redoublant d'efforts pour décrocher un boulot quelconque. Deux années durant Arkan cira des chaussures, ramassa des fruits et des légumes, quand il ne les chapardait pas sur l'étal d'un épicier, voyait son père de temps à autre, lorsque celui-ci passait à proximité et faisait dire à l'un de ses enfants où il était joignable pour quelques jours. Il apprit à vivre sans la présence de ce père qu'il avait admiré mais dont il se détachait désormais, et s'il suivait plus ou moins les consignes imposées par ses frères et sœurs, il se forgeait peu à peu une identité indépendante, convaincu sans qu'il sache bien pourquoi qu'il devrait faire son parcours seul, sans compter sur sa famille. S'il noua quelques amitiés de son âge, il suivit le même comportement avec ses amis, garçons ou filles, conservant une forme de distance, de neutralité prudente, ne s'investissant pas affectivement auprès d'eux, comme s'il anticipait qu'il lui valait mieux ne pas posséder d'attaches, qu'ainsi

il lui serait plus facile, quand il le pourrait, de tout quitter. Des Tsiganes, de passage en ville à la suite d'un cirque itinérant, fournirent à Arkan l'occasion qu'il attendait pour fuguer. Le cirque et la troupe de saltimbanques s'étaient installés dans un terrain vague des faubourgs de la cité. Arkan s'y rendit, arracha un des piquets de soutien d'un câble du chapiteau et se faufila sous la toile pour aboutir sous les gradins donnant sur la piste. Il espérait assister au spectacle sans payer le ticket d'entrée, n'ayant de toute manière aucun argent à dépenser pour ce faire, et il attendait que les spectateurs soient tous entrés pour sortir de dessous les gradins. Mais alors que les gens commençaient à prendre place, un énorme saint-bernard traversa la piste et se planta devant l'endroit exact où Arkan s'était dissimulé, et se mit à aboyer. Tandis qu'il entendait les bruits de pas du public venant s'asseoir en tribunes au-dessus de lui, une main le saisit par le col et le sortit de sa cachette. Un moustachu au teint terreux et à forte poigne le maintint en l'air à la hauteur de son visage sans mot dire. Pas de remontrance, pas de tape sur le crâne non plus, et un échange de regards qui scella toute tentative de discussion, Arkan comprenant qu'il était inutile d'inventer une histoire quelconque pour justifier sa présence. L'homme lui dit seulement : « Tu veux voir le spectacle ? Très bien. Mais après, tu travailles pour payer le billet. »

Arkan ramassa la paille sale dans les cages des animaux du cirque, s'occupa de broser les poneys et les chevaux, de nettoyer les excréments, de donner à boire et à manger, aida à ranger des costumes, donna un coup de main pour démonter le chapiteau, et le lendemain, sans en avertir ses

frères et sœurs, prit la route avec les Tziganes et les forains. Personne ne lui posait de questions sur son âge, sa famille, ni sur la raison qui le poussait à suivre le groupe dans son itinérance. Arkan voyait là une chance inestimable, celle de pouvoir voyager en profitant du gîte et du couvert, aussi maigres fussent-ils certains soirs, et selon les villes où ils s'arrêtaient. Cependant, la magie du cirque, ce que les autres jeunes identifiaient comme une forme de féerie merveilleuse le temps d'un spectacle, et qui avait attiré Arkan au départ, perdit vite de sa magnificence quand il partagea le quotidien de la troupe. Il observa le travail des acrobates, leurs répétitions incessantes, leurs blessures, la façon dont les clowns préparaient toutes leurs entrées, leurs réparties, leurs cascades millimétrées où rien n'était laissé au hasard, l'éducation patiente des animaux pour effectuer tel ou tel tour, répété lui aussi des centaines de fois, et la pauvreté de ces gens du cirque qui, parfois, choisissaient entre se nourrir ou nourrir leurs animaux. L'envers du décor vint assez vite heurter et réduire en poussière les petites étoiles dans les yeux que, comme tout enfant, Arkan avait vues naître en lui. Et s'il était accepté, s'il gagnait sa pitance en travaillant, il ne parvint pas à créer de véritables liens avec ces gens. Peut-être fut-ce d'ailleurs sa faute plutôt que la leur. Il continuait de ne pas se mêler vraiment aux autres, se contentait de les côtoyer, avec respect mais sans partager avec eux ce qu'il ressentait, ce qu'il était, ce qu'il voulait. Tacitement, sa vie auprès d'eux était de l'ordre d'un échange, d'un accord silencieux, il les accompagnait, il rendait service, et en retour il sillonnait les routes en toute sécurité. En deux mois, il parvint ainsi à parcourir presque

deux cent cinquante kilomètres, de petite ville en petite ville, jusqu'à ce qu'on lui explique que le cirque suivait un circuit bien précis : toujours les mêmes lieux, aux mêmes périodes, chaque municipalité leur accordant le droit de donner leur spectacle tel jour et pas tel autre. Et en comprenant leur fonctionnement, Arkan saisit qu'il n'atteindrait pas la mer avec eux et qu'il allait lui falloir les quitter lorsqu'ils repartiraient vers l'ouest du pays. Après le lynchage de son père, il avait dû abandonner l'école assez vite pour travailler, mais avant d'en partir il avait bien étudié la carte de la région, sa situation et son objectif. Entre Jakin, sa ville d'origine, et celle qu'il voulait rejoindre dans le nord-est du pays, il y avait environ mille sept cents kilomètres à parcourir. Il ne savait ni comment, ni combien de temps il lui faudrait, mais il était bien décidé à y parvenir.

Avant de bifurquer vers l'ouest pour rejoindre Jakin, les Tziganes qui l'avaient recueilli s'étaient installés à proximité d'un champ de courses, et Arkan se trouva une place de palefrenier d'occasion dans l'écurie qui accueillait les animaux avant et après chaque course. S'il avait côtoyé différentes bêtes avec le cirque, certaines exotiques comme les tigres ou les éléphants, d'autres plus locales comme les ours bruns, il avait eu une préférence pour les chevaux et avait appris les rudiments du métier. Il n'était bien sûr pas capable de monter à cheval, et n'avait aucune idée du dressage, mais il savait étriller les chevaux, les nourrir, entretenir les selles et les harnais, et même curer leurs sabots avec l'aide d'un adulte. Dans les premiers temps, on ne lui confia cependant que les tâches les plus simples, le nettoyage de l'écurie, de la

cour, le changement de la paille, ou bien faire entrer ou sortir les chevaux de leurs stalles et les mener au paddock avec les apprentis jockeys. Une année durant, dormant dans la paille le plus souvent, grappillant de quoi manger à droite et à gauche quand les maigres repas qu'on lui donnait ne suffisaient pas, il s'habitua à vivre aux ordres des cavaliers de passage, parlant peu avec les humains, mais discourant chaque soir face aux chevaux en les brossant. Il profita de la nuit, aussi, pour s'entraîner à monter à cheval, installant une selle et répétant les gestes nécessaires pour grimper sur le dos de l'équidé, sans jamais aller au-delà et sortir de l'écurie. Il fallait commencer tôt et finir tard chaque jour, sans connaître la moindre journée de repos durant la semaine, sinon les jours fériés et les rares fois où les courses ne pouvaient avoir lieu en raison des conditions climatiques. La fatigue le prenait si souvent qu'il s'endormait debout, le balai ou la pelle à la main, avant de sursauter en entendant un hennissement et de reprendre le travail. Au fil des mois cependant, il maîtrisa mieux les techniques essentielles, dont le curage des sabots qu'il parvenait à pratiquer seul désormais. Il eut le droit de travailler au haras qui jouxtait le champ de courses, et apprit à poser des pansements sur les blessures légères que les chevaux pouvaient connaître. Mais Arkan ne passait pas une journée, même s'il avait le sentiment de progresser et de maîtriser son métier, sans songer à l'objectif qu'il s'était fixé. Souvent, le soir, au soleil couchant, il se hissait sur les poutres de l'enclos et regardait au loin, vers une chaîne de collines au sommet de laquelle se dressaient des forêts de sapins. Ses genoux étaient éraflés, ses coudes rougis, ses avant-bras avaient quelques cicatrices de coupures,

il était maigre comme un clou, paraissait frêle et fragile au point d'être renversé par quelque cheval venant à le heurter, mais dans ses yeux noirs brillait une forme de détermination incroyable. Il lui arrivait d'avoir peur, d'un bruit inconnu dans la nuit, du hennissement d'une jument le réveillant en sursaut, de l'abolement d'un loup au loin, mais au fond de lui, il restait persuadé d'avoir fait le bon choix et qu'il parviendrait à atteindre son but. À treize ans passés, il finit par suivre un éleveur qui remontait vers le Nord pour la saillie d'une jument et qui accepta de le faire voyager dans la remorque du cheval.

Il atterrit dans une ville inconnue et sans le sou, et s'aperçut rapidement qu'il avait beau sillonner le pays, il n'était le bienvenu nulle part. Déposé au haras avec la jument qui devait y retrouver un étalon reproducteur, Arkan rejoignit le bureau d'accueil et y quémанда quelque travail que ce soit, arguant de sa qualité de palefrenier confirmé désormais. La secrétaire qui le reçut ne lui jeta qu'un regard rapide avant de détourner la tête et de se plonger dans ses factures en le congédiant d'un geste de la main, lui signifiant qu'il n'y avait rien pour lui ici. Dépit , il marcha le long de la route en se dirigeant vers la place centrale de la petite cité industrielle à côté de laquelle le haras était installé. Il s'assit sur un banc public pour se reposer et se donner le temps de la réflexion. Mais il ne put y rester très longtemps, une voiture de police s'arrêta bientôt à sa hauteur. Accoud  à la fenêtre ouverte du véhicule, le policier le h la, lui demanda ce qu'il faisait là, d'où il venait, où il pensait aller. Arkan lui répondit du mieux qu'il put, expliquant qu'il était de passage et cherchait

un travail, ce à quoi l'agent lui répondit qu'il ferait mieux de déguerpir du centre-ville et d'aller là où était sa place, l'incitant à retrouver ses semblables dans un quartier réservé aux Noirs qu'il lui indiqua. Il lui proposa de monter dans sa voiture et l'y déposa. Là, Arkan traîna dans les rues, fit du porte-à-porte dans les rares échoppes, et alors que la journée touchait à sa fin, il eut enfin de la chance. Hiram, le coiffeur local, accepta de l'accueillir pour la nuit. Ce soir-là, il recevait à sa table un des rares jockeys noirs travaillant au haras et Arkan ne se fit pas prier pour lui parler de son expérience avec les chevaux. Cette rencontre, sa connaissance du monde équin, sa petite taille et son poids plume, furent déterminants puisque le jockey lui proposa d'approcher le propriétaire du haras. Le lendemain, ce dernier le mesura, le pesa, l'examina sous toutes les coutures, y compris sa dentition, en lui demandant de garder le silence. Pendant cet examen, l'homme hochait la tête à droite et à gauche ou de haut en bas, et ponctuait chacun de ses gestes d'un « hum » ambigu qu'Arkan ne savait comment interpréter. Puis il le questionna, une heure durant, sur sa proximité avec les chevaux, son désir d'apprendre, sa situation familiale, son souhait de monter à cheval pour concourir. Arkan répondit à toutes les questions en baissant les yeux le plus souvent jusqu'à ce que, du bout des lèvres, le propriétaire accepte de le former. Il trouvait qu'il était encore un peu jeune, mais qu'ayant une compétence de palefrenier, sachant un peu monter à cheval, et connaissant l'univers des haras, il pourrait dans un premier temps compléter sa formation en devenant cavalier d'entraînement. Sa fonction serait celle d'un lad et

d'un apprenti jockey à la fois, s'occuper des chevaux sans monter en course, mais en les entraînant lors de séances de débouillage, entretenir leur harnachement, la sellerie, et veiller à la nourriture et aux soins des animaux. Les premiers temps au haras furent cependant éreintants pour Arkan. Il se levait à cinq heures tous les matins, brossait les chevaux, vérifiait le matériel, s'occupait des soins éventuels à donner à telle jument ou tel étalon, puis il poursuivait sa matinée en menant plusieurs chevaux au trot puis au galop, et l'après-midi il pratiquait des entraînements à la longe. En début de soirée, il avait juste le temps d'avalier un bol de soupe, un plat de pâtes ou de riz, avant de s'écrouler sur son lit de paille et de s'endormir aussitôt la tête posée sur l'oreiller. Plusieurs mois furent nécessaires avant qu'il ne participe à un véritable dressage, et il dut enchaîner les heures de monte avant que les autres cavaliers d'entraînement et les jockeys ne commencent à l'envisager comme un des leurs. Il continuait de ne pas se mêler beaucoup aux autres, et avait une réputation de solitaire qui ne faisait pas bon ménage avec l'esprit d'équipe parfois nécessaire au travail, mais le propriétaire du haras ne le congédia pas pour autant. Il avait besoin de main-d'œuvre qualifiée et bon marché, et les jeunes dans son genre, qui disposaient de connaissances dans ce domaine et qui faisaient preuve de la ténacité et de l'implication qu'Arkan mettait dans les tâches à accomplir, étaient rares. Et puis, du haut de ses quinze ans, Neria commençait à acquérir une expérience certaine des chevaux de course, il les sentait autant qu'il semblait parfois les comprendre, et ne se trompait pas souvent sur la véritable condition physique

de tel ou tel animal avant une sortie à l'hippodrome. Et ce fut cela qui le fit monter dans la hiérarchie du haras, à la faveur de la blessure d'un jockey, qui s'était fracturé la jambe, et de la nécessité de lui trouver un remplaçant rapidement. On lui donna sa chance de montrer ce qu'il savait faire et on lui remit une toque et une casaque bleu ciel, les couleurs du propriétaire du haras qu'il devrait défendre sur la piste. Il eut quelques jours à peine pour s'entraîner avant sa première course, et après être passé à la pesée, il n'en menait pas large quand il se dirigea vers le rond de présentation pour prendre les dernières recommandations tactiques. Il écouta attentivement les ordres, ne chercha pas à trop en faire, à épater la galerie ou à frimer, bien au contraire, il s'élança et repéra les deux cavaliers qu'on lui avait dit de bien tenir à l'œil et d'essayer de suivre. Il parvint à tenir toute la course sa monture, ne goûta pas à la victoire pour autant et termina cinquième. Mais il avait prouvé qu'il était capable de concourir et qu'il tiendrait sa place, avec l'espoir de gagner un jour. Arkan devint ainsi jockey et jusqu'à ses seize ans, il parcourut les hippodromes de toute la région. Sa taille et son poids le firent s'orienter vers la course sur le plat, et il dut très rapidement apprendre à maîtriser la fougue de son cheval et le pousser dans ses retranchements pour le faire galoper le plus vite possible. Cependant, il dut lui aussi s'astreindre à une pratique sportive, plus dure que tout ce qu'il avait connu jusque-là, étant tenu d'augmenter sa masse musculaire sans pour autant prendre trop de poids, ce qui le poussait parfois à réduire volontairement ses parts de nourriture pour être le plus léger possible lors de la pesée.

Il apprit à vivre avec cette forme de fatigue permanente où seul son esprit le faisait tenir tant son corps paraissait n'être qu'une douleur en marche. Il disposait d'une petite chambre, partagée avec un autre camarade noir, à proximité du haras, et ce dernier l'aida bien des fois à masquer des défaillances en se chargeant d'une tâche qu'Arkan avait oublié de faire, trop harassé pour cela, ou en soulageant des blessures par des massages et des onguents appliqués sur ses muscles endoloris. Il se heurta cependant à une difficulté inhérente à son âge, une poussée de croissance soudaine qui le fit grandir rapidement. Il ne fit jamais partie des cavaliers les plus doués et les plus renommés en matière de course, mais le souffle de la compétition provoqua en lui des montées d'adrénaline et il gagna quelques fois ou finit placé. Ayant pris un peu de poids, son entraîneur le positionna bientôt sur des courses d'obstacles, à l'essai, et il s'habitua définitivement à vivre avec la souffrance autant qu'avec la fatigue. Les chutes à l'entraînement étaient fréquentes, les coups de sabots, les piétinements ou les chocs se multipliaient. Son adolescence, sa forme physique et son mental lui permirent de tenir la distance pendant plusieurs mois, avant que les transformations hormonales ne viennent le rattraper tout à fait. C'était simple : il avait beau faire, être très attentif à ce qu'il mangeait, pratiquer des étirements et des assouplissements sans forcer plus que de raison, il prenait trop de masse musculaire et surtout grandissait trop vite. Contrairement à d'autres jockeys qui conservaient leur petite taille et leur légèreté, Arkan dut se faire une raison : il ne faudrait plus longtemps avant qu'on lui interdise de monter à cheval dans

une course. Arrivé au haras en mesurant un mètre cinquante, il avait pris plus de quinze centimètres, et il était passé de cinquante-deux kilos à plus de soixante. Il ne lui faudrait attendre aucune solidarité de ses camarades, la plupart des jockeys blancs n'ayant eu que dédain et mépris pour lui depuis qu'il montait à cheval. Cependant, il n'avait pas tout perdu durant ce temps passé dans le monde hippique, souffrant en silence, seul et pratiquement sans ami pour le soutenir sinon son voisin de chambre, ne trouvant de véritables affection et chaleur qu'auprès des chevaux, puisqu'il était parvenu à économiser un peu d'argent pour la première fois de son existence, en cachant quelques billets sous une latte du sommier de son lit. Il les avait gagnés en empruntant auprès de son camarade noir et en pariant sur lui-même lors des courses, sans en parler à quiconque. La méthode était périlleuse, et il ne parvenait que rarement à empocher un peu d'argent, puisque lorsqu'il perdait, il devait rembourser son prêt avec le peu qu'il avait mis de côté les fois où il avait gagné. Il réussit pourtant, mois après mois, à épargner une petite somme. Une dernière course d'obstacles dans le nord du pays lui donna l'occasion de se rapprocher encore un peu plus du but fixé des années plus tôt. Il termina à la sixième place, retourna à la stalle avec sa jument, l'attacha et rejoignit directement le propriétaire. Ce dernier, mécontent du classement de la course, s'emporta et lui reprocha de lui avoir fait perdre trop de temps et d'énergie, de n'avoir pas su concrétiser la chance qu'il lui avait donnée, en conséquence de quoi il lui annonça que cette fois cela suffisait, qu'Arkan quitterait les hippodromes pour toujours, lui souhaita bon

vent, non sans ponctuer sa phrase d'un « putain de négro » bien senti.

Arkan ne se donna pas la peine de récupérer les quelques affaires qu'il avait laissées dans sa chambre au haras. Il avait son argent sur lui, ses vêtements, dont un manteau long, et s'il se sépara de sa casaque et de sa toque sans faire de difficultés, il se fit un malin plaisir de conserver ses bottes de cavalier en quittant le champ de courses. Il se dirigea vers les véhicules qui chargeaient les chevaux, discuta avec un chauffeur et lui demanda s'il pouvait faire gratuitement office de garçon de voyage pour lui. C'étaient des petites mains, des lads, parfois des palefreniers qu'on employait pour accompagner le transport des animaux. Le plus souvent, ils travaillaient pour les haras d'où provenaient les chevaux, mais parfois, faute de moyens, c'était le chauffeur qu'on chargeait à la fois de conduire et de prendre soin des bêtes. Celui à qui Arkan parla fut ravi de se décharger de cette besogne et l'embarqua dans la remorque où avait pris place un étalon. Ce fut la dernière fois qu'il côtoya un cheval d'aussi près; arrivé à destination, après avoir débarqué de la remorque, il se retrouva nez à nez avec l'océan. Le haras où le chauffeur l'avait déposé était situé sur une colline qui dominait une gigantesque ville en contrebas et dont Arkan ne distinguait que les faubourgs. Il vit surtout des fumées dans le ciel et des mouvements lointains, ceux de grues de déchargement dont il n'apercevait que le sommet, et puis plus loin encore, au-delà des bâtisses portuaires, une masse d'eau bleu foncé, entrecoupée de bandes d'écume blanche. La vue le décontenança tellement qu'il dut s'asseoir, reprendre son souffle,

et mesurer pendant quelques minutes l'immensité marine qu'il avait devant lui, un vent tourbillonnant lui cinglant le visage. C'était la première fois qu'il scrutait l'océan.

Bien qu'ayant mis son petit pécule de côté, lorsqu'il arriva enfin sur la côte en réalisant ainsi une partie de son rêve, Arkan déçanta. À la capitainerie du port, le prix affiché des billets pour une traversée au long cours dépassait allègrement ce qu'il avait réussi à mettre de côté. S'il avait atteint cette grande ville, ce qui avait été longtemps son seul dessein, il ne comptait pas y traîner, son désir était toujours de quitter ce continent pour en rejoindre un autre. Une journée durant, il erra dans le port, délaissant le secteur touristique et plaisancier, pour se retrouver devant les proues imposantes de cargos à quai qui déchargeaient leurs marchandises. À la faveur de la nuit, il se cacha au coin d'un entrepôt, derrière deux immenses caisses en bois, repéra les allées et venues des marins, et se glissa subrepticement dans l'un des navires au mouillage en courant le long d'une passerelle laissée sans surveillance. Il ne savait pas où se diriger une fois monté à bord, partit vers la proue, là où il avait vu les grues charger des marchandises, repéra une écoutille qui donnait sur un escalier descendant vers l'intérieur du bateau, se perdit dans une cursive, rebroussa chemin, trouva un nouvel escalier et continua de descendre le plus profondément possible. Il alla se planquer au fond de cale derrière d'imposants conteneurs où, épuisé, il s'appuya contre une paroi métallique et finit par s'endormir. N'ayant trouvé dans un local technique qu'un robinet qui lui permettait de boire, bientôt affamé, il passa son seizième anniversaire seul, dans le froid et l'humidité de cette cale immense où les rats lui

tinrent compagnie trois jours durant. Au quatrième jour, alors que le navire marchand avait atteint la pleine mer, un matelot qui inspectait la cargaison le repéra. Une course-poursuite s'ensuivit dans le labyrinthe de conteneurs et de caisses, et jusque dans les escaliers et coursives du bateau, jusqu'à ce qu'un ancien quartier-maître à la carrure imposante l'arrête en l'empoignant par le col et l'amène devant le capitaine. Ce dernier le jaugea un instant, observant ce jeune Noir maigrichon et maladif, ridicule avec ses bottes de cavalier aux pieds, un manteau trop grand pour lui et une chemise trouée, lui demanda pourquoi il ne jetterait pas un passager clandestin immédiatement par-dessus bord sans autre forme de procès, et se figea quand Arkan lui répondit : « Parce que vous ne voudrez pas passer pour un monstre auprès de vos hommes ni sous le regard de Dieu. » Enfermé cinq jours dans une cabine, il en fut libéré pour travailler sur le pont ou dans la salle des machines, le capitaine jugeant que, quitte à le laisser poursuivre la traversée, autant lui confier des tâches à accomplir et qu'il se rende utile pour payer sa pitance. Mais lorsqu'ils arrivèrent en vue de la terre ferme, les côtes blanchâtres d'une grande île, dernière étape avant d'atteindre un nouveau continent, on lui notifia que sa route s'arrêterait là, qu'il ne poursuivrait pas avec eux jusqu'à l'autre côté du détroit et qu'il allait être débarqué. Accompagné de deux matelots, un qui allait déposer le courrier en partance et récupérer celui reçu, et l'autre, malade, qui partait faire soigner un furoncle à la clinique du port, ce fut en sautant d'une petite barque à moteur qu'il mit le pied sur le quai de sa nouvelle vie.

La ville d'Inerland avait les mêmes atours que celle qu'il avait quittée des semaines plus tôt, mais il ne s'en inquiéta pas, pensant à tort que tous les bords de mer devaient plus ou moins se ressembler. Il traîna dans les ruelles du vieux port, dormit dans une serre à moitié brisée au fond d'un jardin et dont la porte était mal fermée, utilisa le peu d'argent dont il disposait pour se payer à manger, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que de quoi boire une soupe dans un bar. Il avait dormi, erré sans but, écouté les gens qu'il avait pu croiser, sans jamais ouvrir la bouche, et sans chercher le contact. Mais là, dans ce bar enfumé, il côtoya des hommes de toutes nationalités, originaires de tous les continents, qui pour beaucoup semblaient indifférents à sa couleur de peau. Ce fut tout de même un autre Noir qui engagea la conversation et s'intéressa à lui. Ce dernier lui proposa de déposer sa candidature à la capitainerie, qui cherchait toujours de la main-d'œuvre bon marché. Arkan fut ainsi engagé comme apprenti docker, travail harassant et sous-payé qui lui permit tout juste de régler le gîte et le couvert dans un hôtel miteux à proximité des entrepôts. Il se levait à trois ou quatre heures du matin selon les jours, se rendait sur les quais pour se mettre à la disposition d'un contremaître qui lui indiquait le lieu de déchargement ou de chargement qui lui était attribué, et il passait des heures à soulever et déplacer des caisses, tirer des cordes ou faire jouer des chaînes de palans, et le soir, comme une méchante habitude depuis des années, il s'effondrait sur son lit sans autre forme de procès. Son unique loisir, le samedi, était de retrouver une équipe de dockers au bar, d'assister avec eux aux combats de boxe qui se déroulaient

dans une arrière-salle et surtout de s'apercevoir que, sur ce ring de fortune, les Noirs étaient acceptés au même titre que les autres. Là, seuls les poings, quelle que soit leur couleur, départageaient les hommes. Si le travail était éreintant, il lui permettait cependant de continuer à développer sa musculature, et rapidement il voulut se frotter à la boxe à son tour, combattre et rencontrer des adversaires. Il s'agissait bien sûr d'une pratique amateur, entre dockers et marins pour l'essentiel, et les rounds étaient limités à deux minutes. Arkan n'avait pas de matériel et était contraint de se faire prêter des gants. Ses bottes commençaient à s'élimer sérieusement et n'étaient pas pratiques, aussi combattait-il pieds nus. Il n'avait pas de technique non plus, mais la plupart de ses adversaires étaient au même point que lui, et tous ne cherchaient qu'une chose : frapper au visage. Au début, gagner un combat n'était pas pour lui une finalité, il souhaitait acquérir de l'expérience, et il apprit bien plus de certaines défaites que des victoires. Pourtant, la boxe lui procura aussi une source supplémentaire de revenus, et gagner devint alors essentiel tant sa seule situation de docker ne lui permettait pas de s'en sortir. Pour éviter la misère, il lui fallait aller plus loin encore, et il ajouta une autre corde à son arc. L'univers des forains l'avait toujours attiré depuis l'épisode du cirque, et ce fut dans l'une de ces foires de seconde zone qu'il prit un autre emploi pour ses jours de repos sur les quais : déguisé en clown, le corps immobilisé contre une paroi colorée, il était une cible vivante pour un lanceur de couteaux. Il se fichait pas mal du ridicule et cela ne lui rapportait pas énormément, mais assez pour acquérir des gants et des

chaussures de meilleure qualité et régler quelques cours de boxe. Et sa pugnacité finit par payer : il passa de l'arrière-salle d'un bar à des rings installés dans des gymnases, multipliant les combats, travaillant sa vitesse de frappe comme son jeu de jambes, adepte d'une assise solide et de mouvements relativement lents, quand les combattants en face de lui jouaient les danseuses et gigotaient en tous sens sur le ring. Il se fit une réputation de puncheur qui lui permit de concourir à un combat dans un palais des sports où, le soir de ce match gagné en trois rounds, un entraîneur vint le voir. L'homme avait dû appartenir à la catégorie poids lourds autrefois, mais il s'était laissé aller et affichait une bedaine replète qui rebondissait allègrement au-dessus de sa ceinture. Il portait une barbe brune, frisée et mal entretenue, dans laquelle quelques miettes de pain étaient bien visibles, et qui lui donnait un air particulier, mélange de vieux loup de mer et de clochard. Il se présenta très brièvement et ne chercha pas à couper les cheveux en quatre pour lui annoncer qu'il aimerait s'occuper de sa carrière et faire de lui un professionnel. Il n'allait pas vivre mieux, ni gagner plus d'argent, mais il quitterait son boulot de docker et, surtout, il lui faudrait traverser le détroit pour combattre sur le continent et donc quitter Inerland. Arkan ne réfléchit pas longtemps et accepta la proposition.

Après une traversée houleuse, il débarqua sur les quais de ce nouveau continent auquel il avait tant rêvé enfant. Arkan avait dix-sept ans, et il lui avait fallu cinq années pour qu'il foule enfin du pied cette terre promise. Jarid Ossof, son entraîneur, était venu faire son marché en traversant le détroit, et Arkan n'était pas le seul poulain qu'il ramenait avec lui ; un grand

balèze aux cheveux roux, nommé Thom Tillis, nez cassé, oreilles en chou-fleur et trogne de travers, complétait la paire de nouvelles recrues. Ensemble, ils prirent le train depuis la côte pour parvenir jusqu'à Caréna, la capitale. Au sortir du train, sur le parvis de la gare, Neria et Tillis avaient le nez en l'air, les yeux fixés sur le toit des immeubles environnants, dont la hauteur modifiait complètement leurs perspectives tant ils avaient pris l'habitude de vivre entourés de petites maisons basses, de ruelles sombres et malpropres, et d'un ciel sans cesse obscurci par les fumées d'usines environnantes ou les docks puants. Face à eux se trouvaient de larges avenues, des piétons partout, le brouhaha de discussions dans une langue étrangère, une intense circulation de véhicules de toutes sortes ; ils tournaient la tête en tous sens, s'emmêlaient les pieds à ne pas regarder où ils allaient, tout en essayant de suivre le pas d'Ossof qui les menait à un arrêt de bus. À l'intérieur du car, deux femmes se levèrent et changèrent de place quand ils s'avancèrent dans l'allée centrale, sans qu'Arkan sache si c'était la vue d'un homme noir qui les indisposait ou la proximité avec un géant rouquin aux cheveux ras et au visage patibulaire. Arrivés à destination, en banlieue de Caréna, ils empruntèrent des rues aux pavés disjoints, puis Ossof s'arrêta devant un bâtiment et les fit entrer dans une grande salle d'entraînement, composée de deux rings à chaque extrémité, d'espaliers contre les murs, de sacs de sable accrochés à des poutres, de bancs de musculation et autres outils de torture qu'ils apprendraient vite à maîtriser. Il leur présenta le gardien des lieux, Ivars Fukuea, un asiatique qui faisait office d'homme à tout faire, portier, masseur,

cuisinier et homme de ménage. Ce dernier les conduisit vers leur chambre, un dortoir composé de deux lits superposés installé juste derrière les douches, et ne dit que trois mots quand ils posèrent leur sac à côté d'une grande armoire métallique : « Maintenant, c'est complet. » Ils avaient croisé un couple de boxeurs s'entraînant sur l'un des rings, un grand gaillard basané aux cheveux bouclés et un petit Blanc trapu au teint bistre qui essayait désespérément d'allonger le bras pour atteindre le visage de son adversaire, et Arkan supposa qu'il s'agissait des deux autres locataires des lits superposés. Quand il était jockey, pour maintenir un poids de forme sur la balance, il était fréquent qu'Arkan s'impose de ne pas manger ou boire dans les vingt-quatre heures précédant un rendez-vous important à l'hippodrome, tout en courant une dizaine de kilomètres chaque jour pour continuer de se muscler. Le régime de la boxe lui sembla parfois plus simple à suivre. Il devait conserver et développer sa masse musculaire, mais il devait aussi prendre un peu de poids et donc ne pas trop en perdre dans les exercices réguliers. Se nourrir correctement faisait partie intégrante de son mode de vie désormais, ce qui ne fut pas toujours aisé en période de vaches maigres. Aussi, quand il se retrouva attablé avec les autres, à déguster les plats de pâtes que leur préparait Ivars Fukuea, prit-il conscience que la chance offerte par Ossof ne se refusait pas et qu'il avait tout intérêt à bien écouter ce qu'on lui enseignerait.

Apprendre à boxer, s'entraîner, espérer combattre bientôt devint la principale activité d'Arkan, mais elle lui laissait un peu de temps libre qu'il consacrait à étudier la langue de ce

nouveau pays, dont Fukuea s'appliquait à lui transmettre des mots de vocabulaire rudimentaire, et à visiter la capitale. Les forains chez qui il avait été clown et cible mouvante à Inerland lui avaient confié, avant qu'il les quitte, une ou deux adresses comme possibles points de chute à Caréna. L'une d'elles était une salle de spectacle dans un des quartiers populaires, où Arkan fit une rencontre surprenante. Venu là par simple curiosité, il s'accouda au bar d'une salle qui baignait dans une demi-obscurité, commanda une bière qu'il commença à siroter et faillit recracher la gorgée qu'il venait d'avalier quand il aperçut du coin de l'œil ce qui se passait sur la scène. Une troupe de cinq Noirs avait déboulé sur les planches, s'apostrophant, riant et lançant des blagues parfois potaches, parfois critiques à l'égard de politiques et de gens qu'il ne connaissait pas mais qui semblaient faire écho dans la salle. Il ne comprenait pas tout ce qu'ils déclamaient, mais ils étaient applaudis par un parterre de Blancs, tous assis à de petites tables rondes en contrebas de la scène. Tous ces Noirs avaient un accent, ne semblaient pas maîtriser parfaitement la langue dans laquelle ils jouaient, et cependant leurs sketches fonctionnaient à merveille et le public en redemandait. Cet accent ne venait pas de nulle part, et trouver des compatriotes, noirs de surcroît, au cœur d'une ville où il ne connaissait personne permit à Arkan de s'intégrer rapidement dans une société qu'il était en train de découvrir. Après qu'ils eurent fait connaissance, il s'associa à cette troupe qui pratiquait un vaudeville basé sur l'auto-dérision autant que sur les situations mises en scène, un fil narratif ténu reliant des morceaux de bravoure entre eux,

certains se déguisant en femme, en vieillard ou en enfant pour mieux tenir leur partie. Il était comédien et boxeur, deux activités qui semblaient très éloignées l'une de l'autre, mais qui lui correspondaient. Il n'avait eu de cesse d'endosser tel ou tel rôle pour survivre jusque-là, et ne désirait rien tant que continuer d'acquérir des capacités physiques à même d'annihiler toute tentative de lynchage à son encontre.

Ses premiers combats de boxe furent peu concluants, totalisant un match nul et deux défaites. Son entraîneur ne semblait pas lui en tenir rigueur, lui expliquant qu'il allait lui falloir apprendre à tenir sur la durée, ce qu'il ne savait pas faire pour l'instant, n'ayant jamais dépassé les deux ou trois rounds. Les combats amateur lui avaient permis de se familiariser avec la plupart des règles mais il lui manquait encore certaines qualités. Il ne savait que très peu utiliser son jeu de jambes, ayant tout misé sur ses poings et l'allonge de ses bras, et il se déplaçait mal sur le ring. Il devait aussi apprendre à frapper au corps, sur les côtés ou l'abdomen, et pas seulement tenter de toucher le visage de manière systématique, même si en tant que puncheur, c'est ce qu'on attendait de lui. Cela suffisait quand il n'avait face à lui que d'autres amateurs, mais désormais il se retrouvait avec des combattants aguerris, qui encaissaient ses coups ou les esquivaient. Sa carrière de comique en revanche prit un peu plus d'ampleur encore quand la troupe fut repérée par un manager qui souhaita les intégrer à des revues au music-hall ; six Noirs réunis sur scène donnaient une touche d'exotisme et leur spectacle faisait rire. Trois mois plus tard, une tournée fut montée, et Arkan dut mettre la boxe entre parenthèses

pour accompagner la troupe sur les routes, ce qui ne fut pas pour plaire à Ossof, son entraîneur, lequel lui fit promettre qu'il devrait payer, d'une manière ou d'une autre, la faveur qu'il lui faisait en le laissant partir. Avec la troupe, ils se produisirent dans plusieurs capitales, parcoururent des pays jusque-là totalement inconnus d'eux, firent une multitude de rencontres et durant ces jours d'insouciance, il parvint enfin à se départir de cette tenace sensation d'étrangeté et de culpabilité qui ne cessait de s'emparer de lui. Arkan ne parvenait pas à développer un sentiment d'appartenance à ce nouveau continent qu'il visitait, et des images de son enfance lui revenaient de plus en plus fréquemment en mémoire, le visage de son père, de ses frères et sœurs à qui il n'avait donné aucune nouvelle depuis son départ voilà bientôt six ans. Il leur manquait, sans nul doute, et il se promit qu'à son retour à Caréna, il leur écrirait un mot pour leur dire où il était, ce qu'il était devenu, soudain fier du chemin parcouru. Mais la fin de la tournée n'apporta pas la satisfaction espérée, le manager du groupe s'étant volatilisé avec la caisse le soir de leur dernière représentation, en laissant tous les artistes sur le carreau. De retour au gymnase, Arkan apprit que Thom Tillis avait eu des mots avec Ossof, et que le grand rouquin qui ne savait pas tenir sa langue ni même s'excuser avait dû partir sur-le-champ. En attendant un nouveau partenaire d'entraînement, il lui faudrait travailler avec l'autre boxeur blanc, le petit trapu, un certain Silas qu'il n'appréciait guère, trop nerveux, trop excité et vantard, persuadé qu'il était un futur champion du monde. Et comme la troupe n'avait plus de revues de music-hall où se produire, Arkan

dut trouver un nouvel emploi complémentaire. Il se tourna vers les activités qu'il connaissait le mieux, alla traîner au champ de courses de Bacanis, en grande banlieue de Caréna, et se fit embaucher comme palefrenier pour quelques heures par semaine. Aucun propriétaire de chevaux n'avait semblé convaincu par les talents de jockey qu'il avait mis en avant, et de toute manière, il n'avait plus la carrure adéquate. Il enchaînait les heures de travail, n'avait pas encore pris le temps de contacter sa famille, et malgré ses déboires, il restait persuadé que les choses allaient s'arranger très bientôt. Il fêta ses dix-huit ans en compagnie de ses camarades de la troupe et d'Ivars Fukuea, et lui qui se laissait rarement aller à des écarts de conduite, il arrosa son anniversaire plus que de raison. Le lendemain matin, lorsqu'il se réveilla la tête comme prise dans un étau et le cœur au bord des lèvres, à son chevet, les yeux bridés d'Ivars le fixaient sans émotion particulière quand il lui annonça sobrement : « Lève-toi, c'est la guerre. »

8 – Filem Perry

Après le déjeuner, j'étais repassé au bureau en coup de vent et pour une fois j'avais laissé Pat à la garde de Mayid, avant de reprendre la route pour retourner à Virínia. L'annonce de la mort de Fresco était trop brutale et j'étais persuadé que je devais revenir creuser cette piste. Sur place, la criminelle locale avait bien fait son boulot, et rien ne semblait contredire la thèse du suicide. Quand je me garai devant chez lui, les équipes étaient encore là, et plusieurs agents faisaient le tour des pavillons environnants pour une enquête de voisinage. L'inspecteur en charge des lieux, un trentenaire moustachu dont je ne parvenais pas à capter le regard derrière des lunettes aux verres teintés, accepta de me laisser entrer chez Fresco et nous discutâmes quelques instants. Pour lui, il n'y avait aucun doute, Ern Fresco était au bout du rouleau, il vivait seul dans ce pavillon depuis près de deux ans déjà, contraint de réduire son train de vie et de quitter la maison familiale qu'il occupait auparavant en plein centre de Virínia. Il disposait aussi autrefois d'une maison secondaire en bord de mer, ainsi que d'un appartement à la montagne, toutes propriétés dont il s'était séparé pour combler ses dettes personnelles ou celles de son groupe.

Il n'avait pas d'épouse, ni d'enfants, on ne lui connaissait pas de relation amoureuse, et ses voisins le dépeignaient comme un homme taciturne et silencieux, qui ne recevait presque jamais de visites. La holding qu'il dirigeait était au bord du gouffre, et aux yeux du jeune inspecteur cette descente aux enfers professionnelle expliquait amplement son suicide. Je ne le remis pas en question, cette théorie était plausible, et le suicide ne semblait effectivement pas faire de doute, mais j'avais une autre interprétation, plus instinctive que réfléchie peut-être, basée sur les coïncidences. Je n'y croyais pas, aux coïncidences, ou plutôt, dès que l'une d'elles pointait le bout de son nez dans une enquête, cela éveillait directement une alerte en moi. Nous étions venus voir Fresco au sujet du gamin mort, nous lui avions mis la photo de l'enfant sous les yeux, il semblait fébrile alors, et la nuit suivante il mettait fin à ses jours ? Et ces deux faits ne devaient avoir aucun lien entre eux, aucune relation de cause à effet ?

L'intérieur de la maison de Fresco était un véritable capharnaüm où s'entassaient les meubles de toutes sortes, son garage débordait d'armoires, de tables basses, de sommiers, et les pièces du pavillon connaissaient la même enflure mobilière, y compris dans le salon où, pour se pendre à la poutre centrale, il avait dû éloigner deux des trois canapés qui s'y trouvaient réunis. Je finis par comprendre qu'à la vente de la maison familiale et des résidences secondaires, Fresco avait sans doute récupéré une partie des meubles, pensant peut-être les vendre plus tard, ou les conserver pour un futur plus reluisant où il en aurait eu l'usage. Toujours est-il qu'on avait un mal fou à circuler chez lui, des cartons

de livres, de disques, de vaisselle, de draps, d'objets divers, étaient amassés le long des murs, dans les couloirs, le bureau, la cuisine et jusque dans la salle de bains du rez-de-chaussée. La seule pièce qui offrait un semblant de normalité était la chambre à l'étage où, outre le lit et une table de nuit, ne se trouvaient qu'une armoire ancienne et une commode à côté de la fenêtre. Et ce fut le plateau de cette commode qui attira tout de suite mon attention. S'y trouvaient disposées des voitures miniatures, deux maquettes en bois, trois imitations d'œufs de Fabergé, et toute une série de petits bibelots décoratifs, ensemble de réalisations des entreprises Fresco à n'en pas douter. Parmi ces bibelots, deux boîtes à musique qui, si elles ne disposaient pas du même motif sur le couvercle que celle trouvée sur l'enfant mort, étaient fabriquées de manière identique. Fresco avait donc très bien pu être en possession de la boîte. En ouvrant les tiroirs, je tombai sur toutes sortes de choses dont je ne m'expliquais pas la présence dans une commode, et encore moins dans une chambre. Il y avait là une antique machine à écrire mécanique dont la place était a priori dans le bureau, ou dans un musée, un ensemble de savonnettes aromatisées qui auraient dû se trouver dans la salle d'eau, des colliers et des laisses pour chiens à mettre dans l'entrée ou au garage, mais aussi dans le dernier tiroir une boîte en métal contenant des cigarettes, un morceau de hasch et des feuilles à rouler, des paquets de gâteaux entamés, une canette de bière pleine et une autre vide, trois magazines porno et enfin un vieux album de photos. Je m'arrêtai sur cet album un instant, le dépliant et le feuilletant. Fresco était vraiment un type étrange, d'un côté sa

baraque était un foutoir sans nom, mais d'un autre il tenait son album avec une attention toute maniaque, et dans les premières pages chaque photo était disposée au cordeau, un liseré coloré dessiné à la main tout autour, et une étiquette tapée à la machine collée dessous, indiquant une date, un lieu, situant l'image prise. Les premières n'étaient constituées que de lui-même enfant à divers âges, mais pas une seule où apparaissaient ses parents. Parmi les suivantes, j'en repérai une unique de sa mère et aucune de son père, puis de nombreux paysages, des villes, des couchers de soleil, jusqu'à des flous artistiques, des gros plans improbables de pierres, de racines, de lichen, un pneu de voiture, un miroir brisé sur le sol, sans plus aucune chronologie dans les clichés, les dates se mélangeant allègrement. Ce qui commençait comme un album de famille ordonné se modifiait au fil des pages, et peut-être des ans, et outre le portrait de sa mère, une seule photo, dans tout le volume, réunissait d'autres individus : Fresco plus jeune, âgé d'une vingtaine d'années, était au centre, avec deux autres jeunes à ses côtés, un basané au teint sombre et un Blanc souriant à pleines dents. La légende indiquait « Alfrid Murlock et Mumad, amis pour la vie » – au moins Fresco avait-il eu des amis par le passé, malgré le statut de solitaire invétéré que lui avait collé sur le dos l'inspecteur local. Ce dernier vint me trouver dans la chambre au moment où je refermais l'album, pour me signifier que son équipe avait fini et qu'ils allaient quitter la maison. Je lui demandai s'il avait du neuf, mais il n'avait pas grand-chose à ajouter ; l'enquête de voisinage n'avait rien apporté de plus, sinon que Fresco avait reçu deux visites, une première

quelques jours auparavant, ce qui était assez rare pour être souligné selon son voisin le plus immédiat, et la seconde lorsque moi-même et Mayid étions venus l'interroger, et qui n'avait été remarquée par personne. Mais pour le reste, il n'y avait rien à signaler sur le soir de sa mort, aucunes allées et venues suspectes a priori, aucun bruit particulier pendant la nuit selon les voisins. Fresco s'était suicidé discrètement, sans tambour ni trompette. Je fis remarquer à l'inspecteur qu'il était curieux que Fresco n'ait pas laissé un mot expliquant son geste, ce à quoi il me répondit en haussant les épaules et en tournant les talons. Alors que je le suivais pour sortir de la chambre, cette question de l'absence d'un mot d'adieu me fit remarquer un bout de papier qui dépassait du tiroir de la table de nuit. Je m'approchai pour le consulter, lus : « Alfrid, rdv Pristin, cf. rançon », et la lumière fut. Le filament brûlant de la petite ampoule qui avait été actionnée dans mon esprit à l'idée d'une étrange coïncidence venait de s'allumer pour de bon. En rassemblant les éléments, nous avions : des boîtes à musique similaires à celle trouvée sur le gamin, une visite chez Fresco des jours avant la nôtre alors qu'il ne recevait personne d'habitude, la mention d'un rendez-vous fixé à Pristin, lieu de la découverte du cadavre, et enfin son suicide après que nous étions passés l'interroger justement au sujet de ce meurtre ; trop de coïncidences pour ne pas creuser plus loin. Je me retournai, rouvris le dernier tiroir de la commode, retrouvai la page qui m'intéressait dans l'album et décollai la photo de Fresco avec ses deux amis, dont un avec un nom complet, un certain Alfrid Murlock. Je descendis l'escalier, sortis de la maison, mais au lieu de

rejoindre ma voiture, je m'arrêtai un instant sur le perron. Avant de partir, je devais tenter quelque chose à tout hasard. Je traversai le jardin et allai sonner à la porte du voisin le plus proche. Après m'être présenté à un homme rondouillard, engoncé dans un costume gris mal coupé, je lui demandai s'il se souvenait de la visite que Fresco avait reçue quelques jours plus tôt, s'il pouvait me fournir plus de détails, et je lui montrai la photo. Il la regarda brièvement, affirma en levant un sourcil que ce n'était sûrement pas le « bronzé », qu'il s'en souviendrait si ça avait été le cas, et que ça pouvait ressembler à l'autre, en plus vieux évidemment, mais sans pouvoir l'affirmer puisqu'il ne l'avait vu que de loin sortir de sa voiture de sport. Cependant, il ajouta que Fresco et l'homme venu le voir devaient être intimes, parce qu'ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre sur la pelouse devant la maison, se donnant réciproquement de grandes tapes dans le dos et parlant fort. Insistant pour d'autres détails, il m'indiqua la marque de la voiture de sport, et sa couleur rouge flamboyant ; la taille approximative du conducteur, sa couleur de cheveux, ses vêtements. Je pris les coordonnées du voisin à toutes fins utiles, le remerciai et repris la route après avoir salué l'inspecteur qui attendait avec impatience que j'en termine.

En chemin vers le commissariat de Bacanis, au volant et l'esprit vagabondant, je délaissai l'enquête un moment et je ne pus m'empêcher de penser aux deux camps qui s'affrontaient au sein de la brigade. Il y avait ceux qui s'estimaient être les importants représentants de l'État et en cela les garants d'un régime immuable dont ils étaient les rouages fidèles ;

et il y avait ceux qui pensaient qu'il fallait changer les choses, moderniser la police, former les agents tout autant aux subtilités administratives de la justice et à la connaissance de la société qu'à l'usage de la matraque. Et tout cela, sans même s'avancer sur le terrain hautement sensible et dangereux de la politique ou de la religion, même si ces questions infusaient dans toutes les têtes et influençaient le choix de tel ou tel camp. Le petit microcosme du commissariat n'était pas loin d'être à l'image de la nation tout entière. Si le pays, comparativement à d'autres, avait peut-être un peu mieux traversé la grande crise qui avait secoué le monde dix ans auparavant, socialement les différences entre classes restaient marquées, et politiquement le système était très instable. Les gouvernements se succédaient. De nombreux micro-partis se chamaillaient sans cesse, tous bords confondus, sans qu'une majorité forte se dégage au parlement. Et il fallut qu'enfin certains mouvements populaires se fédèrent pour qu'une forme d'autorité politique puisse s'installer, mettant au pouvoir des forces réformatrices contre celles de conservateurs qui avançaient en ordre dispersé. Cela ne se fit pas sans heurts, et quelques manifestations dégénérèrent, avec des morts à la clé. Et malgré l'arrivée des réformateurs, de nouvelles grèves eurent lieu, les ouvriers réclamant un encadrement des horaires de travail pour quitter ce qui ressemblait plus à de l'esclavage qu'à un labeur volontaire. On en arrivait à un paradoxe tout national, avec les membres de l'opposition, tenants d'un ordre moral autoritaire, qui se frottaient les mains dès qu'une grève trop houleuse provoquait l'intervention des forces de police et, bien souvent,

des drames, tandis qu'un gouvernement élu, et sensiblement proche des revendications populaires, se retrouvait inapte à résoudre rapidement les difficultés économiques et était aux prises avec ses propres partisans se révoltant. Servan, mon supérieur, faisait partie de la première catégorie, un commissaire à l'ancienne, incapable de la moindre évolution, et qui ne s'embarrassait pas des détails quand il fallait rapidement boucler une affaire, quitte à trouver le coupable idéal en fabriquant des preuves. Pour ma part, j'avais tendance à verser dans l'autre camp, mais je ne me faisais pas beaucoup d'illusions sur mes capacités à peser sur les décisions internes et j'étais de toute manière en fin de carrière. Le jeune Frin, lui, était l'avenir de la profession, et j'espérais bien qu'il ferait le bon choix et saurait faire progresser le travail de la police dans le futur. En arrivant au bureau, Pat me fit la fête et je dus m'excuser auprès de Mayid de rentrer si tardivement. Mais plutôt que de le libérer pour qu'il regagne son domicile, je ne pus m'empêcher de lui faire part de mes découvertes en fouillant la maison de Fresco. J'estimais que nous avions désormais une piste un peu plus sérieuse, même si le faisceau d'indices demeurait assez mince. Mais un scénario avait pris naissance qui pouvait expliquer certaines zones d'ombre de cette affaire. Il n'y avait que trois mots sur le papier trouvé chez Fresco : un nom, l'indication de la ville et « rançon ». Cette dernière précision éclairait d'un autre jour l'absence, de la part des parents, d'une déclaration de disparition correspondant au signalement du garçon. Si le gamin avait été victime d'un enlèvement et que les parents avaient décidé de gérer ce drame sans faire appel à la police, en

remettant par exemple la rançon aux ravisseurs, ils n'auraient rien signalé à nos services. Cette hypothèse péchait sur un point cependant : depuis la découverte du corps, un appel à témoins avait été lancé, l'information relative à la mort de l'enfant circulait dans les médias régionaux, pourquoi alors ne s'étaient-ils pas manifestés ? Cela restait à déterminer, tout comme il faudrait rapidement se pencher sur la description de l'homme qui avait rendu visite à Fresco, son rôle dans l'affaire, s'il était Alfrid Murlock, et si non, où trouver cet individu. Après avoir laissé Mayid rentrer enfin chez lui, je téléphonai à Virínia et laissai un message à l'inspecteur moustachu pour lui demander de placer la maison de Fresco sous scellés, afin que nous puissions retourner y faire des investigations si nécessaire. Il était très peu probable que l'on y trouve la trace d'un passage du gamin, mais il fallait qu'une équipe s'en assure. Je laissai aussi un message à un collègue du service des immatriculations de véhicules, lui demandant s'il pouvait me retrouver le nom des propriétaires d'un certain modèle de voiture de sport de couleur rouge. Je m'apprêtais à poursuivre quand Pat vint se placer à mes pieds sous le bureau, avant d'émettre un léger grognement. Je ne savais pas si Mayid l'avait sorti pendant mon absence, dans tous les cas son grommèlement caractéristique me fit comprendre qu'il en avait assez d'être au commissariat. Il me restait à accomplir une dernière démarche, mais qui attendrait le lendemain puisqu'à cette heure tardive personne ne répondrait à ma demande : une recherche dans nos registres nationaux de police au nom d'Alfrid Murlock.

9 – Alfrid Murlock

Il avait les yeux fermés et le visage tendu vers le soleil du matin, offert aux rayons, quêtant un peu de chaleur et de vitamine D. Alfrid aimait rester ainsi, debout devant la fenêtre, dans un silence relatif, pour simplement profiter d'un ciel bleu et radieux, en prenant garde de ne pas rester trop au soleil ; son bronzage risquait de ne pas être assez uniforme, l'ombre des barreaux voilant la clarté, quelle que soit la posture qu'il choisissait, leur écart pas assez grand pour que son visage entier puisse se dorer à la lumière. Mais tout ça serait bientôt terminé se disait-il, sa peine de trente jours de cellule touchait à sa fin. Trente jours, et la perte de son grade de sergent, voilà ce que lui avait coûté son affection pour la race canine et, accessoirement, le fait d'avoir quasiment battu à mort un aspirant maître-chien. Ce dernier, un jeune type originaire de Fryam qui baragouinait un patois incompréhensible, avait lâché son chien, persuadé qu'il pourrait le maîtriser sans peine à la voix et que l'animal lui obéirait. Seulement voilà, quand on faisait une formation de déminage, il arrivait un moment où le passage à la pratique s'effectuait à armes réelles et plus seulement avec de pâles imitations. Il était là pour apprendre, et son chien autant que lui, mais lui savait

que si le champ d'exercice où il se trouvait était composé d'objets inoffensifs, celui qu'il jouxtait n'était utilisé qu'à la toute fin de la formation. Et dans celui-là, ça ne rigolait plus, on n'avait pas droit à l'erreur, dernière étape du métier avant d'être déployé dans une unité combattante. Le gars de Fryam savait donc très bien se situer, mais le chien lui n'en savait rien ; et quand il aperçut de l'autre côté du champ une chienne en plein entraînement final, n'étant plus attaché, il courut vers elle, et l'autre eut beau crier « au pied ! », ce fut peine perdue. Lorsque la mine explosa, son chien vola dans les airs et fut littéralement coupé en deux, et la chienne et son maître qui s'exerçaient furent tous deux blessés par des éclats. Murlock était alors en train d'expliquer aux aspirants une méthode pour soulever en douceur, avec la pointe d'un couteau, une mine repérée par leur chien, quand l'explosion eut lieu. Tout le monde se coucha immédiatement à même la terre. Murlock finit par relever la tête quand la poussière fut retombée. Il vit la chienne blessée tenter de s'écarter de son maître ensanglanté et couché au sol, lequel la tenait encore fermement en laisse d'une main. Alfrid bondit sur ses pieds, et s'approcha de l'aspirant originaire de Fryam qui, à genoux dans la terre, regardait, effaré, son chien gisant en morceaux une quinzaine de mètres plus loin. Il eut à peine le temps de relever la tête et de croiser le regard du sergent qu'il se prit un grand coup de crosse de revolver dans la mâchoire, ce qui le projeta au sol, puis ce fut un ballet de coups de pied lui labourant le ventre, avant qu'Alfrid ne se penche sur lui et ne le termine à coups de poing au visage. Il fallut trois hommes pour l'écarter de sa victime et le maintenir au sol,

tandis que la police militaire débarquait, et que de l'autre côté du champ de mines factices une ambulance se garait et deux brancardiers accouraient vers le maître-chien blessé et sa chienne. Lui se releva tout seul, choqué, un bras en sang mais capable de tenir sur ses jambes, mais sa chienne qui haletait et couinait dut être déposée sur le brancard, puis ce fut au tour de l'aspirant tabassé d'être embarqué, inconscient. Alfrid, menotté, prit la direction du poste de police militaire de la caserne. Dans les jours qui suivirent, il passa en conseil de discipline devant son supérieur, un lieutenant-colonel à cheval sur les principes qui, bien que comprenant sa réaction face à une recrue ayant commis une erreur de jugement qui aurait pu entraîner le décès d'un autre homme, ne pouvait pas laisser passer la façon dont il avait quasiment battu à mort cet aspirant. Outre son mois de prison, et sa rétrogradation au grade de caporal, le tribunal militaire jugea que, si Murlock souhaitait tant en découdre que cela, ce n'étaient pas les lieux qui manquaient pour qu'il s'adonne à ce plaisir, en particulier le front de Bretani où il serait transféré, dès la fin de sa peine, dans une section de reconnaissance et déminage.

Alfrid était devenu instructeur depuis quelques mois seulement après avoir terminé sa propre formation au centre des sous-officiers. La guerre battait son plein depuis plus de deux années et cette affectation à l'arrière, dans des camps d'entraînement, lui convenait parfaitement. La perspective de rejoindre une unité combattante n'avait jamais compté parmi ses options privilégiées, bien au contraire, son propre père, militaire de carrière, ayant été parmi les premiers à

tomber dès le déclenchement des hostilités. Depuis, il ne se faisait pas d'illusions sur la dureté de ce qui l'attendait, même s'il avait choisi l'armée au sortir du lycée faute d'avoir envisagé d'autres orientations. Enfant, il avait vécu dans des casernes, tréballé d'une région à une autre par son père, au gré de ses mutations, et la vie à l'armée, il pensait la connaître assez bien pour s'y faire sans difficulté. Cependant, ce qu'il avait vécu à l'époque était valable en temps de paix. Devenu un jeune homme, il avait signé pour la discipline, la vie commune en baraquements, les entraînements sportifs, la bouffe médiocre, et tout le reste jusqu'à la coupe de cheveux. Mais même si cela faisait partie des risques du métier, il ne s'était pas engagé pour se faire trouer la peau. Aussi, quand la porte de sa cellule fut ouverte et qu'il sortit prendre l'air dans la cour, il avait déjà planifié la suite des événements et pris sa décision : il était hors de question qu'il finisse en charpie, dans un quelconque coin reculé du pays, pour les beaux yeux de la patrie reconnaissante.

Ils étaient trois dans le fourgon militaire qui les transférait de la prison à la caserne la plus proche de Bretani, et l'un des deux autres hommes, Gorack, une brute épaisse au nez tordu que tous les détenus évitaient pendant la promenade de peur de se prendre une raclée pour un simple regard mal interprété, était convenu d'un plan avec Alfrid. Alors que le véhicule roulait, ils sautèrent ensemble sur le troisième soldat, un grand blond maigrichon, Alfrid le bâillonnant d'un chiffon qu'il lui appliqua fermement sur la bouche, tandis que son comparse le bourrait de coups dans le ventre jusqu'à ce qu'il en vomisse à travers le bâillon et en perde

connaissance. Alfrid essuya les vomissures sur ses doigts avant de taper du poing sur la cloison de séparation entre eux et le conducteur, et d'appeler au secours en criant. Le fourgon se gara sur le bas-côté, le policier militaire passager en descendit pour se rendre à l'arrière et ouvrir la porte, découvrant un homme inconscient sur le sol dans une flaque de vomi et de sang. Quand il se pencha pour prendre le poulx du blondinet inerte, Alfrid se saisit de lui par une clé de bras, et son compagnon lui ôta son pistolet de la ceinture. Ils le firent redescendre, longèrent le fourgon jusqu'au conducteur, puis menacèrent ce dernier, qui quitta l'habitable et rejoignit son camarade sur la chaussée. Alfrid et son comparse les laissèrent là tous les deux en démarrant aussitôt, les portes arrière pas même fermées et claquant à tout va. Après quelques kilomètres, alors qu'ils arrivaient à proximité de la petite ville de Plötan, Alfrid demanda à descendre du véhicule, fit le tour du fourgon, et jeta un œil à l'arrière où l'autre soldat était encore, allongé, geignant désormais, la bouche ouverte par intermittence, comme un poisson hors de l'eau quêtant l'air avant de mourir. Il ne s'attarda pas sur ce pauvre bougre qui n'avait pour fonction que d'avoir servi d'appât. Ce que son complice allait bien pouvoir en faire lui passait au-dessus de la tête, et il ferma correctement les portières pour qu'elles ne battent plus au vent. Il fit un signe au conducteur qui l'observait dans son rétroviseur, et le fourgon démarra en le laissant là, sur le bord de la route. Il finit à pied la centaine de mètres qui le séparait de l'entrée de la ville, arpenta cette dernière quelques minutes avant de trouver un panneau d'indication pointant vers la gare.

Il monta sans billet dans le train express qui le mènerait directement de Plötan à Caréna, et aucun contrôleur ne vint vérifier s'il était en règle ou pas.

En sortant de la gare, il demanda à un premier passant, qui ne savait pas, puis à un second, qui lui savait, où il pouvait trouver un bureau de poste à proximité. Il avait réfléchi pendant le trajet en train, et il considérait que si Caréna était une ville dangereuse parce que grouillante de policiers, militaires autant que civils, et qu'il allait sans doute être rapidement recherché, c'était aussi la plus grande cité du pays, et là où il avait le plus de chances de passer inaperçu en se perdant dans la foule. Encore lui fallait-il dénicher un point de chute, un moyen de subsistance, et un appui quelconque pour se cacher. Et pour cela, il n'avait qu'une seule adresse à trouver, celle de son ami Mumad Fartao, vieux camarade qu'il n'avait pas revu ni contacté depuis le lycée mais qui, il en était sûr, l'accueillerait à bras ouverts en souvenir du bon vieux temps. Feuilletant un annuaire au bureau de poste, il ne trouva pas exactement ce qu'il cherchait, Mumad n'y apparaissant pas, en revanche, il y avait une Maral Fartao, dans un quartier situé sur la rive gauche de Caréna, et il pouvait toujours commencer par là. Après une heure de marche, il la trouva assise dans sa loge, son châle sur les épaules, la fenêtre ouverte donnant sur la rue, en train de tricoter tout en écoutant à la radio la retransmission d'une messe. Sa chevelure brune épaisse, le teint olivâtre et sombre de sa peau, les yeux profondément noirs, l'air de famille était troublant, Mumad ayant hérité des mêmes traits. Il frappa à la porte, se présenta comme le vieux camarade de

lycée de son fils, et s'enquit d'un moyen de le contacter. Elle ne parut pas surprise de le voir, Mumad lui avait parlé d'Alfrid et même montré une photo autrefois, et le félicita pour son uniforme et son engagement de soldat, mais elle mit tout de même en doute le caractère ancien de leur lien de camaraderie, soulignant qu'ils étaient tous deux âgés de vingt ans environ. Toutefois, alors qu'elle lui avait ouvert sa porte avec une amabilité certaine, l'évocation de son fils la rendit soudain acariâtre, et lorsque Alfrid insista pour qu'elle le renseigne, elle fit une moue écœurée, prit un bout de papier où elle inscrivit quelque chose, et lui tendit en disant : « Allez voir à cet endroit, c'est là que traînent les gens dans son genre. » Elle referma la porte sans rien ajouter, et Alfrid se sentit étrangement dépité, surpris par le comportement et le changement d'humeur de cette femme.

L'adresse indiquée par la mère de Mumad le ramena sur ses pas, près de la gare centrale, dans une ruelle qui devait servir d'urinoir de fortune à bien du monde tant elle empestait la pisse. Quelques mètres après avoir dépassé cette odeur nauséabonde, il trouva le numéro indiqué sur le bout de papier, une porte peinte en rouge vif à laquelle il sonna. Un homme trapu, en costume noir, balafre géante sur le côté droit du visage qui remontait jusqu'à un œil mort, ouvrit et le dévisagea en silence. Alfrid se présenta au borgne, lui dit qu'il souhaitait voir Mumad, et ce dernier, après un soupir d'ennui et une fouille en règle, le laissa entrer. Il pénétra dans un couloir mal éclairé, paré d'épaisses tentures rouges sur les murs, qui débouchait sur une sorte de hall présentant plusieurs portes, et un escalier sur le côté qui montait vers

l'étage. Le borgne l'invita à s'asseoir sur un sofa rond qui trônait au milieu du hall, rouge lui aussi, avec des coussins colorés disposés dessus, et une tige dorée en son centre au sommet de laquelle se tenait un angelot rondouillard aux ailes déployées, arc et flèche à la main. Cette représentation de Cupidon, les lumières tamisées et le décor environnant ne laissèrent guère de doutes à Alfrid quant à la destination de cet établissement, mais il ne savait pas encore s'il s'agissait d'un lupanar de seconde zone ou d'un bordel pour bourgeois argentés. Il s'interrogeait toujours sur ce point lorsqu'il entendit une exclamation, « Putain, c'est pas vrai ! », tout de suite suivie de son prénom et du bruit de pas dans l'escalier. Il se leva tandis que Mumad descendait les marches quatre à quatre et s'avancait vers lui. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le borgne, qui était resté bras croisés à ses côtés, jusque-là circonspect, dut s'apercevoir qu'il n'y avait pas de menace à craindre, et s'éclipsa par l'une des portes.

Alfrid et Mumad s'installèrent dans un petit salon à l'étage et une demi-douzaine de verres éclusés fut nécessaire avant qu'ils n'aient fini de se raconter les grandes lignes de leurs parcours respectifs ces deux dernières années. Fartao avait évité l'appel pour des problèmes pulmonaires, était passé à travers les mailles des filets de l'armée, et dirigeait une petite entreprise assez particulière grâce à un coup de chance au jeu. Lors d'une partie de poker, un de ses adversaires n'avait pas eu de quoi payer ses dettes, sinon en nature. C'est ainsi qu'il hérita d'une première fille, une brune un peu ronde, pas très grande mais avec une certaine élégance, et s'engagea dans une carrière de souteneur qui prit de l'ampleur plus

rapidement qu'il ne l'avait escompté. Cette fille lui rapportait pas mal, il s'en occupait correctement, la protégeait, faisait attention à ses clients, mais surtout elle parla autour d'elle, et deux autres prostituées acceptèrent bientôt de se mettre sous sa protection. Les temps étaient plus durs pour les indépendantes, la guerre battait son plein, certains soldats en permission étaient parfois violents, et une femme seule risquait de prendre des coups, voire bien pire. Les trois filles n'étaient pas mécontentes de pouvoir compter sur un homme jeune et fort capable de foutre dehors à coups de pied et de matraque celui qui les importunerait. Mumad se retrouva vite à la tête d'un réseau, deux autres filles le rejoignant, et en à peine huit mois, il gagna suffisamment pour embaucher un homme de main qui jouait les costauds à sa place, et loger les filles dans ce bordel qu'il avait monté près de la gare. Alfrid était complètement sous le charme de son ami retrouvé et de cette existence passionnante en comparaison de ses histoires de petit soldat et de chien coupé en morceaux. Si ni l'un ni l'autre n'avaient eu de nouvelles d'Ern Fresco, le troisième larron de leur trio au lycée, ils se jurèrent à nouveau une amitié indéfectible et, cette fois, estimèrent qu'ils ne devraient plus se quitter. Alfrid n'avait de toute manière guère le choix, sa désertion le condamnait à une vie de clandestinité, et rejoindre celle que menait Mumad lui sembla alors d'une logique tout à fait imparable.

À Caréna, le milieu avait beaucoup changé avec le conflit, les cartes avaient été rebattues dans bien des quartiers, nombre d'hommes de main ayant disparu, enrôlés dans une guerre dont bien souvent ils ne revenaient pas. Les bordels avaient

parfois changé de main avec l'absence de certains souteneurs, et pour le quartier de la gare, il y avait eu une répartition du territoire entre Mumad, qui possédait un lupanar plutôt fréquenté par la petite bourgeoisie et un bar topless réservé à tous les hommes de couleur et aux immigrés, une certaine madame Gilberty, que la haute société appréciait, chez qui on trouvait des tables de jeu au sous-sol et des filles à l'étage, et enfin Sentis Mbaté, un ancien marchand de sommeil qui utilisait les chambres pourries autrefois louées aux ouvriers comme lieux de passe pour une petite dizaine de filles de seconde zone. À dix-neuf ans, Mumad était le plus jeune dans le circuit, et certains avaient cru que son âge était une faiblesse qu'il fallait exploiter. C'était mal le connaître, et bien que personne n'en apportât jamais la preuve, deux morts suspectes lui étaient imputées selon la rumeur. Vrai ou faux peu importait, que ces deux gêneurs soient morts de sa main ou de celle d'un tiers commandité par lui, il jouissait désormais d'une réputation et d'un certain respect. Il proposa à Alfrid de le loger chez une de ses gagneuses, qu'il lui décrivit comme une blonde au cheveu filasse mais à la poitrine généreuse et au cul large, et c'est ainsi que Ferline entra dans sa vie.

Une dizaine de jours après ces retrouvailles, Alfrid disposait d'un petit appartement trois pièces, avec une chambre à part où Ferline recevait parfois certains clients, et une chambre commune, puisque très vite il ne se contenta plus de baiser avec elle mais la garda pour la nuit, au point de former une sorte de couple. Il toucha aussi de nouveaux papiers, et remisa sa carte d'identité militaire dans un petit coffre

encastré dans un mur près de la cheminée, pour devenir Alfrid Nitti, officiellement représentant de commerce. En dehors de son nom de famille et de cette profession passe-partout, tout le reste était identique, son prénom, sa taille, la couleur de ses yeux, et son adresse à Caréna. Passeport, permis de conduire, carte d'identité, attestation médicale et jusqu'à une carte de donneur de sang, il disposait de toute la panoplie grâce aux contacts de son ami Mumad à qui il était infiniment redevable. Ce qui poussa Alfrid à chercher un moyen, sinon de rembourser, au moins de démontrer combien il appréciait ce qu'on faisait pour lui. Il proposa bientôt à Mumad de monter une nouvelle filière dans son entreprise. Il connaissait l'armée, son fonctionnement et il avait encore quelques contacts à droite et à gauche avec des sous-officiers qui avaient été en formation avec lui. Il pouvait faire passer un message aux soldats désireux de désertre : moyennant finances, Alfrid et Mumad proposeraient des options pour quitter le pays sans se faire repérer par la police militaire, changer d'identité et embarquer sur un navire à destination d'un autre continent. Rapidement, les éléments de cette chaîne se mirent en place ; le faussaire pour les papiers, les relais sur le territoire, les moyens de transport et de subsistance, ils n'eurent guère besoin de plus de trois mois pour tout planifier. Restait à trouver des clients, et sur ce point, ils maîtrisaient moins bien leur sujet. Il fallut attendre que la troisième année de guerre fût sur le point de se terminer, deux jours après Noël, pour qu'ils exfiltrèrent depuis les lignes leur premier déserteur. Fils d'un armateur important, celui-là avait bien tenté d'éviter sa mobilisation,

mais en vain ; il s'était retrouvé en première ligne dès la fin de sa formation, et comptait déjà parmi les rares survivants de son unité. Il n'en pouvait plus et était prêt à donner n'importe quoi pour s'extirper du borbier, quitte à faire appel au compte en banque de son paternel. Alfrid ne s'en laissa pas conter, et fixa une somme largement supérieure à leur première estimation, ce qui mit Mumad en colère, ce dernier jugeant qu'Alfrid allait perdre ce client et faire fuir les autres en montant ainsi les prix. Mais il n'eut pas gain de cause, le type paya immédiatement et en liquide de surcroît, ce qui permit à Alfrid de montrer fièrement les liasses de billets à Mumad, lequel avoua son erreur, ce qui était assez rare de sa part. Une fois le premier déserteur parvenu à l'étranger, Alfrid régla quelques détails que cette première expérience avait mis en lumière, en particulier la question de la « disparition » soudaine du type au sein de son unité, qui devait être maquillée de manière à leur laisser un ou deux jours de battement avant qu'elle ne soit signalée. Mais il trouva des solutions, et bientôt ce premier exemple fit des émules, au point qu'il fut contraint d'embaucher plus de personnel, et de graisser plus de pattes aussi, pour cacher tous ces pauvres types dont certains n'étaient pas simples à gérer. Avec ceux qui avaient encore toute leur tête, ça roulait parfaitement, et leur filière était bien huilée ; mais parfois, le candidat au départ avait la cafetière un brin fêlée, il en avait trop vu ou vécu, et il lui manquait quelques lumières aux étages supérieurs. Ceux-là, il fallait les accompagner presque pendant tout le trajet. Dès qu'ils arrivaient dans une ville, on leur trouvait un chaperon, une femme en général, qui ne

les quittait pas d'une semelle jusqu'à ce qu'ils embarquent au port de Serillo. Mais à l'exception d'un seul épisode dramatique, qui vit un gars se mettre à paniquer dans une gare, puis se faire courser par la police et enfin, après avoir essayé d'assommer les flics avec une barre de fer, se faire abattre en pleine rue, la plupart des désertions furent correctement gérées et particulièrement rentables. Et si, un peu plus d'une année après avoir été mise en place, la guerre ne s'était pas terminée, cette filière d'exfiltration de déserteurs aurait pu être la plus profitable de toutes leurs activités.

La fin du conflit ne signa pas pour autant un retour à la vie normale pour Alfrid. Il était et restait déserteur, et même si une loi d'amnistie vit le jour quelques années plus tard, elle impliquait un minimum de repentir. S'il ne risquait plus le peloton d'exécution, le tarif était tout de même de purger une peine de prison avant de retrouver la vie civile, et ça, Alfrid ne voulait pas en entendre parler. Il était désormais Alfrid Nitti, avait fini par prendre Ferline pour compagne, et elle ne tapinait plus. Il lui fit un enfant, lequel, malheureusement, ne vécut que six mois avant d'être emporté par une méningite foudroyante. Chacun a peut-être une limite psychique au-delà de laquelle le cerveau cesse de se battre pour assurer sa survie, et elle fut atteinte pour Ferline ce jour-là. Ce dernier événement, ce fut probablement trop pour elle, et elle se mit à la boisson, au point de tomber d'inanition parfois. Un an après la disparition du bébé, Alfrid était sorti, puisqu'il ne passait presque plus de temps chez eux et dormait à droite et à gauche, et Ferline, saoule au dernier degré, décida de fêter l'anniversaire de la mort du nourrisson

en se transformant en bougie géante: elle s'immola par le feu. Si l'incendie gagna très vite l'appartement, elle ne réussit pas son suicide immédiatement, des voisins ayant appelé les secours dès les premières flammes. Les pompiers maîtrisèrent le feu et Ferline fut transportée à l'hôpital dans un état grave. Elle succomba à ses brûlures après plusieurs jours d'agonie durant lesquels Alfrid ne mit jamais les pieds dans sa chambre. Il ne régla pas non plus les frais d'obsèques, et le corps de Ferline termina dans une fosse commune. Un nouvel appartement, un peu plus éloigné de la gare cette fois-ci, dans un quartier bourgeois, et une nouvelle fille qu'il sortit du trottoir, suffirent à Alfrid pour qu'il se reconstitue un petit nid douillet. Au fond, se disait-il, il était un type simple, qui ne s'embarrassait pas de rêves de grandeur ou de désirs de riches possessions, et il se fit la réflexion que de fait il se contentait d'assez peu de choses: un foyer, une femme pour le tenir, son boulot de proxénète, et son amitié pour Mumad. En y pensant, à cette amitié, il songea qu'il lui faudrait prendre le temps, un de ces jours, de retrouver celui qui les avait soudés un peu malgré lui, Ern Fresco. Ce dernier avait sans doute bien changé au fil du temps. Il se fit la promesse de bientôt le recontacter et de renouer avec lui en l'amenant au bordel, pour qu'ils y retrouvent Mumad et qu'ensemble ils reconstituent leur trio d'antan. Une promesse qu'il mit plus de quinze ans à tenir.

10 – Filem Perry

Sortir du lit était aussi difficile chaque matin. Au réveil, si j'avais la sensation que tout mon corps avait repris vie après le sommeil, ma jambe, elle, semblait toujours dans les limbes et il me fallait la soulever avec les mains, actionner ma rotule artificielle, refaire circuler le sang, avant de pouvoir poser le pied sur le tapis à côté du lit et enfin me lever. Pat sortait de son panier dès que j'étais debout, et je ne savais pas comment il faisait pour s'éveiller presque simultanément à mon lever alors que je ne faisais pas le plus petit bruit et qu'il semblait dormir pesamment ; une sorte de sixième sens canin sans doute. Il me suivait alors dans la cuisine, tandis que je préparais mon café et me coupais une tranche de pain, tournant et retournant autour de moi, remuant la queue, fébrile, bien qu'il dût avoir pris l'habitude désormais et sût que j'allais le sortir dès la fin de mon petit déjeuner. Je passai une petite demi-heure à faire le tour du quartier pour que Pat fasse ses besoins, et comme chaque jour je profitai de ce moment pour me remettre les idées en place, me remémorant les éléments du dossier tandis que le chien tirait sur sa laisse et me faisait déambuler au gré des odeurs qui l'attiraient. Mayid devait déjà être au bureau, et peut-être

qu'en lançant une recherche sur le nom d'Alfrid Murlock il allait trouver une piste, et mes collègues des immatriculations devaient revenir vers moi au sujet de la voiture de sport rouge entrevue chez Fresco. Je restais circonspect quant à l'absence de signalement de la part des parents du gamin mort et me mis en tête de passer à la vitesse supérieure avec les médias, en sautant de l'échelle locale à l'échelle nationale, afin de diffuser beaucoup plus largement l'information.

La circulation sur la rocade de Bacanis était infernale ce matin-là, et j'arrivai au bureau plus tardivement que d'habitude. Mayid s'était levé tôt et il m'attendait avec impatience, il avait du nouveau mais pas forcément ce à quoi on pouvait s'attendre. Il m'expliqua qu'il avait fait chou blanc avec Alfrid Murlock dans les registres de la police nationale. On ne connaissait pas ce gars-là, et pour cause... cela faisait plus de vingt ans qu'il avait disparu des radars. Ce fut dans les registres de l'armée qu'il trouva une occurrence de ce nom, parmi les déserteurs que la police militaire recherchait toujours et qui s'étaient littéralement évaporés. Alfrid Murlock avait disparu lors de la troisième année du conflit, dans des circonstances assez troubles. Instructeur militaire, il n'avait pas su tenir ses nerfs lors d'un accident impliquant un jeune soldat, et après un mois au trou, il avait été envoyé au front. Ce fut pendant le transfert qu'il déserta, en compagnie d'un autre soldat rencontré en prison. Depuis ce jour, il n'était réapparu nulle part. Pendant longtemps, la police militaire avait émis l'hypothèse de sa mort. En effet, l'autre soldat déserteur, un certain Gorack, avait été arrêté un mois seulement après son échappée belle, et ça avait

très mal fini pour lui. Pendant sa cavale, il avait assassiné le troisième détenu qui était avec eux durant le transfert. Il avait avoué le meurtre en plaçant l'accident, la bagarre qui avait mal tourné pendant leur évasion, et avait conduit la police militaire jusqu'au corps qu'il avait enseveli dans les bois. Malheureusement pour lui, l'armée ne lui reconnut pas de circonstances atténuantes, le soupçonna d'avoir aussi tué Murlock et caché son corps, ce qu'il nia farouchement, et il fut fusillé. Mayid arrêta là son récit, le laissant en suspens comme pour vérifier que je l'écoutais avec toute l'attention requise, ce que je lui signifiai en lui demandant de poursuivre. La police militaire avait fait une croix sur Murlock, pensant qu'elle ne retrouverait vraisemblablement jamais son cadavre, jusqu'à ce que, six années plus tard, on découvre sa carte d'identité militaire dans le petit coffre-fort d'un appartement de Caréna qui avait pris feu. L'incendie détruisit presque tout l'appartement, et fit une victime, une femme, mais on retrouva intact le contenu du coffre, avec un peu d'argent à l'intérieur, quelques bijoux qui appartenaient à la morte, et cette carte militaire au nom de Murlock dont ni la police locale, ni a fortiori la police militaire, ne s'expliquaient la présence. L'armée rouvrit le dossier du déserteur, remettant en doute sa première hypothèse, et attendu que, peut-être, en définitive, Murlock n'était pas mort et circulait encore quelque part sur le territoire. Ils cherchèrent auprès du propriétaire de l'appartement, qui s'avéra être un marchand de sommeil bien connu du milieu, et qui, évidemment, ne révéla rien lors de son interrogatoire, expliquant que la locataire était une certaine Ferline dont il ne connaissait pas le nom de famille, qu'il

n'y avait aucun bail mais un accord oral entre eux, et qu'elle réglait le loyer à la semaine, en liquide. Pour le reste, Alfrid Murlock ne lui disait rien, la seule chose qui le préoccupait c'était de devoir payer les travaux de réparation de l'appartement, puisque Ferline n'était pas assurée, et qu'elle avait eu la mauvaise idée de mourir à l'hôpital, ce qui l'empêchait de se retourner contre elle. Mayid ajouta qu'il avait longuement discuté avec la police militaire et que ces derniers avaient à nouveau classé le dossier dans leurs archives, considérant être dans un cul-de-sac. Au demeurant l'histoire était bien belle, mais elle ne m'avancait pas du tout, et Murlock avait désormais tout du fantôme insaisissable.

Ce ne fut qu'après le déjeuner qu'une nouvelle petite lueur s'alluma dans mon esprit, bien que très faiblement. Le service des immatriculations me recontacta au sujet de la voiture de sport, et ce modèle était assez rare pour qu'on n'en trouve pas des centaines sur le territoire. En recoupant les propriétaires de ces véhicules dans la région de Virñia où habitait Fresco, et jusqu'à Caréna pour élargir la recherche, on n'en recensait qu'une bonne quinzaine : trois femmes et treize hommes. Je confiai la moitié de la liste à Mayid et je m'occupai de l'autre, mais il ne fallut pas longtemps avant qu'un élément troublant n'apparaisse. À son second appel, Mayid reposa son téléphone et me regarda en silence, tandis que je terminais ma conversation avec une femme qui essayait de me faire comprendre toutes les subtilités des nuances de rouge, en m'indiquant que son bolide était unique, d'une teinte qu'on ne trouvait sur aucun modèle de série, qu'elle avait fait repeindre spécialement sa voiture pour atteindre cette qualité de rouge dit

« amarante », et que dans ces conditions elle ne pouvait être confondue avec d'autres propriétaires qui eux n'avaient que du rouge « passe-velours ». Mayid piaffait d'impatience et me demandait de raccrocher le combiné téléphonique en faisant de grands signes. Je finis par admettre poliment que nous avions peut-être fait une erreur, qu'entre « passe-velours », « carmin » et « amarante » on pouvait certes se tromper, et que nous ne manquerions pas de rectifier cette méprise auprès du service des immatriculations. La conversation terminée, Mayid m'informa qu'une des voitures en question était entre nos mains, à la fourrière de la police, et que son conducteur était depuis la veille derrière les barreaux, pour excès de vitesse, refus d'obtempérer et délit de fuite. Pris en chasse par des motards, il avait refusé de se garer sur le bas-côté, avait même essayé de renverser une des motos d'un coup de volant, puis avait accéléré sur l'autoroute jusqu'à finir par les semer. Cependant, arrivé au péage, il avait beau avoir détruit la barrière pour passer en force, il avait dû freiner juste après en se retrouvant face à un barrage de véhicules de police. Le conducteur, ajouta Mayid, n'était pas inconnu de nos services, son casier comportant quelques éléments notables, et en tout premier lieu le proxénétisme aggravé ; il s'appelait Alfrid Nitti.

La similitude des prénoms, entre Nitti et Murlock, m'interpella, bien qu'elle puisse paraître totalement anodine. Même prénom que celui que nous recherchions, même voiture que celle aperçue devant chez Fresco, ce genre de coïncidences, encore une fois, ne me plaisait pas ou, à tout le moins, nécessitait une vérification. Je laissai à Mayid le soin de travailler

sur le reste de la liste des propriétaires et décidai d'aller rendre une petite visite à ce Nitti qui éveillait ma curiosité. Arrêté sur l'autoroute, il avait été transféré dans une prison de la grande banlieue de Caréna mais qui se trouvait à l'opposé de Bacanis. Je dus rouler une heure, dans les bouchons, pour y parvenir et Pat, sur la banquette arrière, m'observait avec cet affreux regard de chien battu qui signifiait son besoin de sortir. Sur le parking de la prison, je me résolus à lui faire faire le tour de l'aire de stationnement, non sans éveiller l'intérêt des visiteurs qui venaient de se garer et du planton dans sa guérite d'accueil. Ce fut vers lui que je me dirigeai après avoir ramené Pat dans la voiture, sortant ma carte de police, et lui indiquant l'objet de ma venue. J'entrai et après un premier sas de sécurité, on me fit patienter dans une petite pièce sans fenêtre et qui sentait affreusement la sueur. Au bout d'un quart d'heure, un garde vint me chercher pour me conduire au parloir, et ce fut derrière une vitre renforcée qu'Alfrid Nitti m'apparut, en tenue de taulard, mal rasé, le regard franc, un peu surpris cependant, la quarantaine, cheveux bruns, taille moyenne et carrure respectable mais commune. Je pris quelques secondes, avant d'engager la conversation, pour détailler son visage ; sa barbe de trois jours assez fournie m'empêchant d'être catégorique quant à sa ressemblance possible avec la photo trouvée chez Fresco. Et puis, près de vingt-cinq ans séparaient l'adolescent photographié au lycée de l'homme que j'avais en face de moi et qui venait de s'asseoir.

« Vous avez fait une belle balade en voiture... Dommage que votre bolide se retrouve à la fourrière aujourd'hui, dis-je pour une entrée en matière, sans m'avancer plus loin.

– Vous êtes qui au juste ? Vous me voulez quoi ? Un avocat j'en ai un, et vous avez pas la tête d'un baveux..., lança-t-il d'une voix rocailleuse qui masquait mal son agacement.

– Je n'ai pas pris le temps d'une convocation à mon bureau, vous m'excuserez. Je viens faire connaissance disons. Je suis inspecteur à Bacanis.

– Si t'es flic, t'as rien à faire au parloir. Tu veux qu'on cause ? alors tu prends rendez-vous avec mon avocat et après, mais seulement après, tu viens ici », dit-il en se levant et s'appuyant des deux mains sur la petite tablette en bois qu'il avait devant lui pour me surplomber et, qui sait, tenter de m'impressionner.

Le passage soudain du vouvolement au tutoiement m'indiqua aussi que le bonhomme n'appréciait guère les forces de police et ne les respectait pas. Alors qu'il commençait à me tourner le dos et avant qu'il ne demande au gardien de lui ouvrir la porte pour repartir en cellule, je lui lançai :

« Alfrid Murlock, ça te dit quelque chose ? »

Dos tourné, il se figea net, laissant lentement retomber ses bras le long du corps, les épaules affaissées quelques secondes, nuque pliée, tête penchée vers l'avant. Son geste ne dura pas, il se reprit presque immédiatement, releva les épaules et la tête, et se retourna vers moi :

« Je n'ai aucune idée de qui ça peut être. Je suis censé le connaître, ton gars ?

– Tu dois même le connaître intimement. Si je ne me trompe pas, tu l'as dans la peau...

– Tu me prends pour une pédale ? s'énerva-t-il.

– Si on arrêta de jouer, on gagnerait du temps. Alfrid Murlock, disparu il y a vingt-trois ans, déserteur pendant la

guerre et recherché depuis. Passé chez une certaine Ferline, il y a dix-sept ans, morte brûlée vive... Et qui a disparu à nouveau. Je continue ?

– Non, je ne vois pas. Bonne chance pour trouver ton gars. Salut », dit-il en frappant à la porte du parloir. Le garde ouvrit, le fit passer dans le couloir et referma la porte derrière lui au moment où je lançais, en forçant le ton, un « on se reverra » lointain.

Je restais sur ma faim, et je savais que cette entrevue improvisée, qui n'avait pas la même saveur qu'un interrogatoire en bonne forme, risquait de ne mener à rien. Mais j'étais venu ici sans volonté particulière, sur une simple coïncidence douteuse, comme pour m'assurer que mon esprit tordu me jouait des tours, et que je voyais des liens là où il n'y avait probablement rien. J'avais tenté ma chance en essayant de le pousser un peu, en vain. Restait que quelque chose clochait ; la façon dont son corps avait réagi quand il me tournait le dos – les épaules basses du perdant – me mettait la puce à l'oreille, la première réponse qu'il m'avait faite aussi, au lieu de simplement mettre fin à la discussion tout de suite. Enfin, à bien y regarder, et malgré les quelque vingt ans d'écart, il y avait une certaine ressemblance entre le jeune sur la photo et cet homme sortant de cellule ; rien de flagrant, d'évident, mais assez pour chercher à aller plus loin. En quittant le parloir me vint une idée, et plutôt que de repasser par l'entrée, je me dirigeai en boitillant vers l'administration de la prison. J'expliquai au fonctionnaire que je trouvais dans le bureau des admissions les raisons de ma visite, et ne lui posai qu'une seule question : le dossier d'Alfrid Nitti comportait-il bien ses

empreintes? C'était le cas, et j'en profitai pour en réclamer une copie. Je dus attendre encore de longues minutes qu'il appelle qui de droit, avant d'obtenir ce relevé d'empreintes. Et en rentrant au bureau, je le confiai à Mayid en lui demandant de contacter nos collègues de la police militaire, afin que ces derniers puissent pratiquer un rapprochement entre ce jeu d'empreintes de Nitti et celui existant dans le dossier militaire de Murlock. S'il s'avérait que les deux jeux correspondaient, Nitti allait me revoir très vite. Et lorsqu'une petite heure plus tard, Mayid déboula dans le bureau tout excité, j'étais persuadé que c'était pour m'annoncer que les deux Alfrid n'en faisaient qu'un seul. Je me trompais. Dans la matinée, les chaînes d'information nationales s'étaient fait l'écho de la découverte du corps, une femme s'était enfin manifestée au standard de la police, et le gamin mort avait désormais un nom : Tierno Neria.

11 – Tierno Neria

Dès le début, les tétées au sein furent difficiles. Tierno présentait des rougeurs autour de la bouche, son estomac ne cessait de gargouiller, et il était sujet à des gaz, des régurgitations et des diarrhées trop fréquentes pour ne pas alerter le médecin. Au bout d'une semaine, il n'avait presque pas pris de poids, et Marieka, sa grand-mère, s'inquiétait sans le montrer à Amily qui ne se rendait pas compte de l'état de son fils. Si l'accouchement à la maison s'était relativement bien passé, les problèmes alimentaires de Tierno créèrent cependant des difficultés entre lui et sa mère, Amily étant à la fois affectée depuis des mois par le rejet du père de l'enfant et par son incompréhension face à ce bébé fragile qui semblait ne pas supporter de prendre son sein. Le pédiatre diagnostiqua une probable et violente allergie aux protéines de lait de vache, ce qui nécessita de radicalement modifier le régime alimentaire d'Amily, en lui interdisant les laitages, les fromages, le beurre, la crème fraîche, tout ce qui pouvait contenir du lait. Il y eut encore des moments de tension extrême, le bébé semblait parfois à deux doigts de s'étouffer, produisant un sifflement à chaque respiration, mais après quelque temps, Tierno finit par se remettre, tolérant l'allaitement de sa mère,

et reprenant du poids progressivement. À partir du deuxième mois, l'acceptation du sein par Tierno engendra une véritable révolution chez Amily qui cessa de voir dans cet enfant une forme de vie étrangère, à la fois contrainte douloureuse et portrait de l'homme qui l'avait délaissée. Tierno devint enfin son fils, qu'elle prit dans les bras avec désir et plaisir, n'appréciant rien tant que le moment où il enfouissait sa tête contre son sein et cherchait son téton avec avidité pour se nourrir, s'endormant parfois contre sa peau avant d'avoir fini, puis s'éveillant après quelques instants pour reprendre une tétée.

Amily refusa catégoriquement de divulguer le nom du père, aussi Marieka fit-elle les démarches administratives pour sa fille, en donnant à l'enfant le nom de Neria. Tierno continua de prendre du poids, Marieka cuisinant pour sa famille des repas spécifiques en tenant compte des contraintes alimentaires, et Amily l'allaita jusqu'à ses treize mois. Dans son berceau, Tierno ne vit guère d'autres endroits que la maison familiale et le jardin attenant. Sa mère et sa grand-mère ne portaient que rarement en promenade, sinon parfois dans un des grands parcs de la capitale situé à proximité, et Amily était sujette à des crises d'angoisse soudaines qui rendaient ses balades dangereuses, pour elle ou pour l'enfant. Il ne fit pas beaucoup plus de déplacements quand il déménagea avec sa mère, le jour où son père vint les chercher tous les deux. Trop petit, sans doute ne réalisait-il pas ce qui se passait autour de lui, incapable de conscientiser le moment, mais personne ne pouvait affirmer qu'il n'avait pas ressenti un trouble émotionnel, en lui-même, auprès de sa mère qui le tenait dans ses bras, voire dans les yeux de son père qu'il voyait

pour la première fois. Quelques jours avant qu'il ne fasse ses premiers pas, il découvrit donc ce qui allait être sa chambre dans l'appartement où son père, Mumad, l'avait emmené. Jusque-là il n'avait connu que le couffin posé au pied du lit de sa mère. Ce nouvel environnement le perturba le premier soir, et il s'avéra incapable de s'endormir sans sentir à ses côtés la respiration maternelle à laquelle il s'était habitué. Mais son père fut inflexible sur cette nouvelle disposition, et il lui fallut plusieurs semaines pour trouver ses marques dans cet espace qui était le sien, avec ce petit lit à barreaux où il reposait, un mobile géant représentant un goéland flottant au-dessus de sa tête. Marchant enfin, il passa le plus clair de son temps à déambuler dans l'appartement, se remettant à quatre pattes de temps en temps, par flemme ou par habitude, et cherchant sans cesse sa mère du regard. Cette dernière était toujours aux prises avec des crises d'angoisse régulières et Tierno avait du mal à comprendre pourquoi, parfois, elle l'enfermait dans sa chambre une heure durant en lui disant qu'elle était là, à côté, mais qu'elle devait rester seule.

Quand il eut deux ans et demi, Amily l'amena dans une crèche contre l'avis de Mumad qui ne voulait pas que son fils se mêle aux autres enfants aussi vite et pensait qu'il était aussi bien à la maison. Elle jugeait au contraire qu'il avait besoin de voir d'autres petits de son âge et qu'il était en âge d'apprendre à vivre en société. Ce fut une révélation pour Tierno qui ne demandait pas mieux que de retrouver d'autres enfants là-bas, de participer à des activités de dessin, de musique, de pâte à modeler, ou à des jeux de compréhension organisés par la femme qui gérait ce lieu et se piquait de révolutionner les

méthodes éducatives. Dans l'après-midi il retrouvait sa mère, et le soir, parfois seulement, son père, qui ne vivait pas avec eux mais passait les voir régulièrement, et de temps à autre restait plusieurs jours, avant de repartir. Tierno se faisait une image particulière de ce père qui imposait des règles strictes quand il était présent, et qu'il craignait pour avoir reçu un certain nombre de tapes sur les doigts, le dos ou le dessus de la tête quand il n'agissait pas comme il le devait, courait dans ses jambes à un moment qui lui déplaisait, faisait trop de bruit, renversait son assiette, ou n'acceptait pas d'aller se coucher à l'heure. Il n'était pas non plus très agréable quand son parrain venait à la maison, et qu'ensemble ils abusaient du vin à table, se mettaient à parler fort, et bientôt ne supportaient plus que Tierno, qui ne parvenait pas à s'endormir, se plaigne auprès de sa mère du bruit qu'ils faisaient. Mais il aimait profondément cet homme qui savait aussi le prendre dans ses bras et le câliner, lui caresser les cheveux et lui raconter des histoires, qui le tenait par la main pour partir se balader dans les rues et lui offrir une glace, ou le bordait dans son lit en se couchant à ses côtés quelques minutes le temps qu'il s'endorme. Ce fut à son anniversaire, pour ses quatre ans, qu'il lui fit le plus beau cadeau qu'il pouvait espérer : un petit chien. Tierno s'était fait quelques amis à la crèche, mais il n'y allait qu'une partie de l'après-midi, passait ses matinées seul avec sa mère, et Amily était toujours occupée à quelque chose, rarement assez attentive à ses demandes. Il avait aperçu un petit chiot dans la rue, tenu en laisse par un enfant un peu plus âgé que lui, et depuis il en réclamait un à cor et à cri. L'apparition du bichon maltais dans les bras

de son père fut le plus grand bonheur de sa vie et illumina son visage d'un sourire radieux. Il trépignait, battait des mains, criait sa joie et tendit les bras pour pouvoir tenir le chiot contre lui aussi vite que possible. Les autres enfants présents à la fête anniversaire l'entourèrent immédiatement pour regarder l'animal, le toucher, tous réclamant de caresser ses longs poils blancs et soyeux. Tierno remercia son père avec effusion et lui demanda comment le chien s'appelait. Ce dernier lui rétorqua qu'il était à lui, qu'il pouvait lui donner le nom qu'il souhaitait, et il le baptisa Bala.

Depuis ce jour, Tierno adorait son père. Malgré ses absences, malgré les moments où il le grondait ou le punissait, il lui vouait une reconnaissance absolue pour lui avoir offert Bala. Il passait la matinée avec le chien, le sortait, jouait avec lui, le peignait et le brossait, participait à son bain quand sa mère le passait sous l'eau, et quand il rentrait de la crèche il s'enfermait avec lui dans sa chambre et lui racontait tout ce qui lui passait par la tête. Le jeune chien restait calme, ne se manifestait que rarement en aboyant, le regardait en inclinant la tête de côté parfois, comme s'il comprenait ce que l'enfant lui disait. Il y eut pourtant un soir, quelques mois plus tard, où le portrait flatteur que Tierno se faisait de son père vola en éclats... Cet après-midi-là sa mère le confia à la concierge pendant une heure, et Tierno s'amusa avec Bala dans la cour de l'immeuble. Au retour d'Amily, la concierge et sa mère discutèrent. Le soir même, après avoir dîné en famille, son père étant arrivé tôt pour une fois, et alors qu'il était dans sa chambre avec le chien, il entendit des cris. Ses parents se disputaient, ce qui n'était pas nouveau pour

lui, mais le niveau sonore était plus élevé que d'habitude, et bientôt il entendit un grand bruit sourd qui fit trembler la cloison de sa chambre. Il sortit précipitamment, aperçut sa mère qui était allongée au sol, le dos contre le mur, se tenant l'arrière de la tête, et son père debout devant elle. Il se dirigea tout de suite vers son père et se planta entre lui et sa mère, levant la tête et le fixant. Ce fut tout juste si ce dernier lui jeta un regard. Il le bouscula, râla et prit sa veste avant de quitter les lieux. Sa mère se releva lentement, expliqua que la tête lui tournait, et alla s'asseoir à la table de la cuisine pour reprendre son souffle et ses esprits. À partir de ce jour, Tierno la vit régulièrement errer dans un état second, parfois incapable de bouger de son lit pendant deux heures, puis se levant enfin pour cuisiner un repas en retard, ou au contraire elle laissait refroidir celui qu'elle avait commencé de préparer et fini par oublier sur la table de la cuisine. Il se mit à manger à des heures complètement aléatoires, ne prenait des bains qu'une ou deux fois par semaine, rata à plusieurs reprises l'école maternelle qu'il avait intégrée depuis peu et ne changeait de vêtements que lorsqu'elle pensait à laver ceux qui étaient sales, ce qui n'était plus aussi fréquent. Son père n'était presque plus jamais présent le soir, en revanche chaque week-end, il venait le chercher et l'amenait chez sa tante Almara à la campagne. Du moins c'était ainsi que Tierno se représentait la campagne, une petite maison de ville qui disposait sur l'arrière d'une grande parcelle de terrain clôturée et laissée quasiment à l'abandon, qu'un voisin venait arranger une fois par an en taillant quelques buissons, débroussaillant et élaguant les

arbres en bordure du ruisseau tout au fond de la parcelle. Le reste de l'année, les herbes hautes poussaient à l'envi, et Almara ne s'embarrassait pas à tondre ni à tailler au-delà d'un mètre ou deux au niveau de la terrasse extérieure. Cet endroit devint le royaume de Tierno, où dès qu'il faisait beau il passait le plus clair de son temps avec Bala, observant les insectes, papillons et fourmis, coléoptères de toute nature, les têtards qui grandissaient dans un repli de la rivière, seul accès qu'il avait à l'eau, les bords étant clôturés, ou construisant une sorte de tipi dans un coin du jardin avec trois branches mortes et une toile cirée élimée qu'Almara l'avait laissé prendre. Sa tante n'était pas tendre avec lui, ne faisait preuve que de rares gestes d'affection, et tout de noir vêtue, elle ne souriait presque jamais. Mais il appréciait cette femme qui l'accueillait chez elle, le laissait faire à peu près tout ce qu'il voulait tant qu'il restait dans la maison ou le jardin, et qui adorait son chien Bala. Tierno attendait avec impatience la fin des vacances d'automne qui approchaient, parce qu'il avait compris qu'après cette période il fêterait son anniversaire, et qu'il recevrait des cadeaux pour ses cinq ans. Sa mère lui expliqua qu'il passerait les deux semaines de vacances chez sa tante, ce qui le ravit.

Un matin d'octobre, il jouait comme à son habitude dans le jardin d'Almara. Un soleil d'été indien resplendissait et chauffait la terre sèche de ses rayons. La plupart des hautes herbes étaient jaunies, et certaines parties du terrain avaient souffert de la sécheresse et présentaient une terre craquelée et dure. Là, Tierno avait trouvé deux scarabées et avait construit avec des brindilles deux couloirs de course. Bala était attaché

à un piquet à côté de lui afin qu'il ne vienne pas perturber les insectes et mettre son museau au beau milieu de son terrain de jeu. Il venait de relâcher les deux scarabées qui avancèrent le long des brindilles, l'un lentement, l'autre plus vite – le premier finissant même par s'arrêter et faire demi-tour, tandis que le second s'apprêtait à franchir la ligne d'arrivée –, quand Tierno entendit une voix l'appeler. Il se tourna, aperçut un homme qui se tenait devant la clôture du jardin et mit un petit moment à le distinguer nettement, ébloui par le soleil. C'était son parrain, Alfrid, l'ami de son père. Tierno s'approcha de lui, tandis que Bala dans son dos chouinait attaché à son piquet et voulait le suivre. Alfrid lui fit un grand sourire, lui dit de venir un peu plus près pour le prendre dans ses bras. Après l'avoir embrassé, il lui demanda comment il allait, lui parla doucement, le reposa de l'autre côté de la clôture, et lui indiqua qu'il venait le chercher pour aller retrouver son père quelque part. Tierno acquiesça et lui donna la main, mais après quelques mètres parcourus dans le chemin il se ravisa et s'arrêta, demandant à Alfrid d'aller chercher Bala pour qu'il les accompagne. Son parrain lui dit que ce n'était pas la peine, qu'ils n'en avaient pas pour longtemps, qu'ils reviendraient très vite et qu'il pourrait retrouver son chien à ce moment-là. L'enfant jeta un regard en arrière, aperçut le pelage blanc de Bala qui gigotait au milieu du jardin, toujours attaché à son piquet. Il hésita, mais reprit la main d'Alfrid et s'engagea à sa suite. Il ne revit jamais Bala.

12 – Filem Perry

Au matin, j'eus quelques difficultés à m'extraire d'un rêve étrange qui avait envahi ma nuit et à reprendre mes esprits en promenant le chien après le petit déjeuner. La journée et la soirée de la veille avaient été longues, et j'avais dormi plus que de coutume alors que je n'avais jamais eu besoin d'un réveil pour me lever à l'heure. Après la diffusion de l'information au niveau national, la mère du gamin mort s'était enfin manifestée, et il avait fallu en passer par la reconnaissance du corps, une étape qui était toujours délicate. On lui avait indiqué nos locaux où elle s'était présentée en fin de journée. Je fus surpris par son jeune âge, décontenancé un instant en la voyant entrer dans le bureau : une petite gamine noire et menue, si frêle même qu'on aurait dit une enfant timide, fragile, qui venait d'être grondée par un parent. Elle n'avait pas encore vingt-deux ans, et nous annonça que Tierno, son fils, aurait eu cinq ans dans quelques jours. J'en déduisis qu'elle avait accouché à dix-sept ans ; une enfant-mère me regardant avec des yeux de biche éperdue, suppliante. J'étais mal à l'aise, et j'eus toutes les peines du monde à lui demander de m'accompagner à la morgue. Son mari, nous indiqua-t-elle, était en voyage d'affaires depuis

trois semaines déjà, elle seule était donc en mesure de reconnaître officiellement l'enfant. Le légiste avait terminé son travail depuis un moment déjà, et les embaumeurs avaient fait des miracles en préparant le corps de telle manière qu'il avait récupéré sa main coupée et était prêt pour être placé dans un cercueil. Ce fut cependant sur un chariot métallique froid et recouvert d'un tissu blanc qui ne laissait apparaître que la tête, que sa mère le reconnut en s'effondrant en larmes. Je fus contraint de la soutenir pour éviter qu'elle ne se blesse en tombant. Et je la pris dans mes bras longuement pour lui laisser le temps de pleurer, geindre, me frapper la poitrine de ses poings et enfin s'abandonner à la douleur et se calmer. Le légiste recouvrit le gamin du drap blanc, et je lui fis un signe du menton pour qu'il remette le corps dans son casier. Si elle tenait de nouveau sur ses jambes, cette mère, j'en avais conscience, n'était plus en état d'être interrogée. Je lui indiquai donc qu'il nous faudrait lui reparler très rapidement, le lendemain si possible, mais que, bien sûr, nous allions la raccompagner chez elle pour qu'elle puisse se reposer. Elle partit avec Mayid, et je regagnai mon bureau en étant perturbé par cette jeune fille, comme si je ne parvenais pas à admettre qu'elle était bien la mère, ce que le carnet de santé qu'elle nous avait fourni prouvait néanmoins. En le feuilletant, je m'arrêtai sur la date de naissance du père de l'enfant, dont le nom n'était pas mentionné, en tiquant ; Amily Neria et son époux avaient vingt et un ans de différence. Je n'avais pas à porter le moindre jugement moral a priori sur les personnes qui apparaissaient dans une enquête, mais je ne pouvais m'empêcher de me remettre à compter,

et de m'interroger sur un homme de trente-sept ans mettant enceinte une fille de seize ans. Il y avait forcément détournement de mineur, mais le plus curieux restait que, dans ces situations, le père plus âgé ne reconnaissait jamais l'enfant, de crainte d'être poursuivi. Comment l'administration avait-elle pu laisser passer cela ? Comment un médecin avait-il pu ne pas réagir ? Comment un pédiatre avait-il laissé remplir ce carnet de santé sans broncher ? À moins que, peut-être, ce ne fût la mère de l'enfant qui y inscrivît certaines informations de manière tardive ?

Le lendemain matin n'était pas plus singulier que n'importe quel autre au réveil, et pourtant, après avoir enfilé mes pantoufles et lentement rejoint la salle de bains, je ne pus m'empêcher de pratiquer un geste qui ne faisait pas partie de mes habitudes. J'avais toujours passé assez peu de temps à faire ma toilette, me douchant rapidement, brossant mes dents avec énergie, comme pressé d'en finir, m'habillant mécaniquement et ne faisant que rarement attention à ma mine devant le miroir. Mes cheveux coupés en brosse ne nécessitaient qu'assez peu de soins de coiffure, je ne me regardais presque jamais de près, sinon lorsque je me rasais, ou bien un œil jeté subrepticement à mon reflet avant de refermer la porte de la salle de bains chaque jour. Ce matin-là cependant quelque chose attira mon regard et m'arrêta net, comme si je me découvrais pour la première fois. Aux rides naissantes autour des yeux, au creusement de celles à la commissure de mes lèvres, et aux plis qui striaient une partie de mon front, s'étaient ajoutés peu à peu des cheveux blanchissants, d'abord au niveau des tempes, puis autour

des oreilles et sur le haut du crâne. Je n'y avais jamais pris vraiment garde, balayant d'un revers de main ces marques de vieillesse et d'usure qui viennent s'emparer de nos corps sournoisement, rendant visible un âge que seule la peau semble porter tant l'esprit a occulté cet état et nous fait croire, me faisait croire, à une forme de jeunesse improbable et comme éternelle. Jusque-là, sans doute avais-je estimé que les affres de la guerre, les blessures subies, ma jambe mal en point, la perte de camarades ou de proches, que tout cela avait été bien plus dur et cruel que le passage du temps, et qu'il était inutile de porter quelque importance aux changements de mon apparence. Ce matin-là, je dus pourtant me rendre à l'évidence que le grisonnement ou la blancheur n'avaient plus seulement recouvert le contour de ma chevelure mais désormais son entièreté ou presque. Sans plus parvenir à quitter mon visage des yeux dans le miroir qui me faisait face, les iris bleu clair qui ressortaient plus encore de ma face crayeuse, sous cette touffe grise de cheveux secs, je vis dans mon dos Pat qui m'avait rejoint et se tenait dans l'encoignure de la porte, le museau levé, le regard tourné vers moi, comme s'il s'interrogeait lui aussi et se demandait ce que faisait son maître, immobile et silencieux, devant cette glace depuis quelques minutes déjà. Je l'interpellai à voix haute en lui demandant ce qu'il voyait. Il ne pouvait évidemment pas me répondre, mais ma question lui fit tout de même incliner la tête sur le côté, à l'arrêt une seconde, puis il s'ébroua comme perturbé par l'interrogation posée. Et je répondis à sa place, me parlant à moi-même à voix haute : « Un vieil homme, ou pas loin... »

J'arrivai au bureau deux minutes avant qu'Amily Neria ne nous rejoigne, comme je le lui avais demandé la veille. Bien que je comprenne le trouble et le désespoir qui l'étreignaient sans nul doute, il était temps qu'elle fournisse des réponses à certaines questions. Aussi, après lui avoir offert un café, et nous être installés, moi derrière le bureau, elle dans un fauteuil confortable, je commençai à l'interroger.

« Madame Neria, je tiens à vous dire, à nouveau, combien je suis affligé, et désolé, pour le décès de votre fils. Je sais que c'est difficile, mais nous avons besoin de savoir certaines choses.

– Dites-moi, lâcha-t-elle d'une petite voix fluette et sans parvenir à me regarder en face.

– Lorsque votre fils...

– Tierno, m'interrompit-elle, levant la main et, cette fois, plongeant ses yeux dans les miens.

– Lorsque Tierno a été trouvé, il était... décédé depuis vingt-quatre ou quarante-huit heures déjà.

– Ils ont parlé d'un chien...

– Les journalistes disent souvent n'importe quoi. C'est un chien qui l'a trouvé, mais pas tué. Donc, j'en reviens à ce que je disais... Je ne comprends pas. Votre fils était-il avec vous ces derniers temps? Quand vous avez appelé au standard, vous avez dit qu'il avait disparu, mais quand exactement?

– Je ne sais pas. Je veux dire qu'il n'était pas avec moi, mais chez sa tante, à Pristin. Mon mari l'a déposé chez elle, il y a plus de quinze jours. Quand il est parti pour ses affaires, il m'a dit qu'il passerait là-bas et laisserait Tierno en vacances chez sa tante. Il devait y rester avant de reprendre l'école.

– Quelque chose m'échappe. Excusez-moi d'insister mais... les vacances scolaires, en automne, ça dure deux semaines, c'est bien ça? Et ça fait bien dix jours qu'elles sont terminées. Donc, depuis tout ce temps, Tierno aurait dû reprendre l'école. Il devait revenir chez vous, après les vacances, non?

– J'ai été malade...

– Quand?

– Je... j'ai fait une dépression, et j'étais dans une clinique. Je croyais que Tierno était encore chez sa tante, qu'il avait raté la rentrée. Je croyais que... je croyais... je ne sais pas. Il aimait tellement être là-bas. Il jouait avec le chien, il adorait son chien », dit-elle avant de fondre en larmes en se cachant le visage dans le creux des mains. Puis, après quelques instants, séchant ses larmes, elle releva la tête et me regarda à nouveau, les yeux rougis.

« Excusez-moi. Je ne veux pas vous brusquer. Vous pouvez m'indiquer la clinique où vous étiez? dis-je pour changer de sujet.

– La Clinique des Prés, à Kourimon.

– Bien. Merci. Revenons encore sur un point. La tante, c'est votre sœur, ou celle de votre mari?

– De mon mari.

– Selon vous, Tierno ratait l'école parce que vous étiez malade et qu'il restait en définitive chez sa tante, c'est ça?

– Oui, il est petit, c'est pas grave de rater l'école à son âge. »

Puis elle ajouta, après un silence :

« Il *était*... petit.

– Donc, avant de tomber sur l'information au sujet de sa mort, vous pensiez qu'il était encore chez sa tante?

– Non.

– Comment ça, non ?

– Je l’ai appelée, il y a peut-être une semaine ou dix jours. Elle m’a dit que Tierno avait disparu, qu’il valait mieux que je rentre. Puis elle s’est ravisée.

– Il y a quoi... disons huit jours, la tante vous annonce la disparition de votre fils, vous demande de revenir à Caréna, puis revient sur ses déclarations ?

– Oui, elle m’a dit que je ne devais pas m’inquiéter. Que Tierno allait bien. Que mon père s’occupait de tout. Mais c’était faux, puisqu’il est mort ! Il est mort. Il est mort. Il est mort ! »

Elle s’était mise à crier, se levant en serrant les poings, pleurant et bavant tout à la fois, avant de s’affaler sur sa chaise comme un sac qui tomberait au sol, sanglotant et chouinant tel un petit animal apeuré. Une de mes collègues, alertée par les cris, poussa la porte du bureau et me regarda d’un air farouche et inquisiteur. Je lui indiquai que je n’avais pas touché cette femme, en aucune manière, et qu’elle était la bienvenue pour me donner un coup de main. Elle la prit dans ses bras, et l’entraîna dans le couloir jusqu’aux sanitaires réservés aux femmes. L’entretien devait s’arrêter là, la mère de Tierno n’était plus en état de poursuivre et je dus faire venir un médecin qui lui administra un calmant et me conseilla de la faire raccompagner chez elle. La jeune fille qui était entrée dans mon bureau vingt-quatre heures plus tôt était encore plus fragile que je ne le pensais. La perte de son fils venait visiblement détruire le peu de construction intérieure stable qui existait chez elle. La voir, la côtoyer, lui parler, être en

face d'elle, cette fille diaphane qui paraissait s'étioler sur pied, était une sorte de calvaire, comme si on m'imposait d'être au chevet d'une mourante que je ne connaissais pas mais qu'il me faudrait rassurer avec autant d'affection que s'il s'agissait de ma propre sœur ou femme. Mayid, assis à son bureau, laissait son regard se perdre au loin par la fenêtre ouverte, et Pat s'était pelotonné dans son panier en nous tournant le dos, comme pour signifier qu'il ne voulait surtout pas participer à ce triste échange entre humains. J'essayai de reprendre pied en me concentrant sur les informations qu'Amily avait transmises malgré tout. Pendant qu'elle était internée dans une clinique pour dépression, son fils était en vacances chez sa tante, et ce fut pendant ce séjour qu'il disparut. Quand exactement, je n'en savais rien. Je ne remettais pas en doute les déclarations de la mère, mais la tante pouvait avoir raconté n'importe quoi, je trouvais d'ailleurs surprenant qu'elle ne lui ait annoncé la disparition de l'enfant que sept ou huit jours plus tôt, alors qu'à cette date il était déjà mort et avait donc disparu vingt-quatre heures auparavant, voire plus. Avant de s'effondrer complètement, elle avait aussi mentionné son père qui, apparemment, s'était occupé de cette disparition. En prenant un carnet sur mon bureau, je remis par écrit les éléments en place : *le père de l'enfant est absent (en voyage d'affaires), la mère est absente (dans une clinique), le petit est en vacances (à Pristin, donc à proximité du lieu où on l'a trouvé), mais il disparaît (chez sa tante), on ment à la mère pour ne pas l'effrayer (la tante ne l'informe que tardivement), mais c'est le grand-père maternel qui gère la disparition (vrai ou faux ? Pourquoi ? Était-ce un enlèvement ?)*. Et

j'ajoutai deux autres lignes sur le carnet : *L'information sur la découverte de l'enfant mort qui paraît au niveau local sans que personne réagisse (la mère n'était pas dans la région, mais la tante si, à Pristin, alors pourquoi n'a-t-elle pas contacté la police ?) ; si le grand-père gérait la disparition, par exemple en réglant une rançon, pourquoi lui non plus ne s'est-il pas mis en contact avec les autorités une fois le corps découvert ?*

Je venais de terminer de rédiger ces différentes questions, laissant un instant mon esprit vagabonder, cherchant ce que je pouvais ajouter, quand le téléphone sonna et interrompit mes divagations. Un sergent de la police militaire m'informait qu'il me passait un lieutenant, lequel prit la communication en entrant directement dans le vif du sujet : « Perry ? Votre recherche d'empreintes, là, vous savez, celles du dossier Nitti ? Ben, on a eu un retour. Et ça correspond. Je crois que vous avez retrouvé Murlock, notre déserteur. Si c'est bien le cas, bravo, parce que ça va nous permettre de boucler un dossier ouvert il y a plus de vingt ans. Prévenez-nous quand vous en aurez terminé avec lui, qu'on puisse l'interroger nous aussi. On a pas mal de questions à lui poser. »

13 – Arkan Neria

Arkan venait tout juste d'acquérir une certaine indépendance. Il avait loué une petite chambre chez une logeuse à quelques pas du gymnase et y avait apporté la plupart de ses affaires quelques jours plus tôt. Il espérait ainsi se donner le sentiment d'une certaine forme d'installation définitive, une façon de s'ancrer quelque part. Depuis son arrivée, il n'avait guère eu le temps de s'occuper des affaires du monde, ne se focalisant que sur ce qu'il avait à faire et ne portant qu'une très lointaine attention à ce qui se passait autour de lui, bien incapable d'ailleurs de comprendre les tenants et les aboutissants d'un pays qu'il connaissait encore peu. Il n'avait donc pas suivi les soubresauts politiques internationaux, et il ne se sentait redevable envers aucune patrie. Il avait fui sa terre d'origine, laquelle ne prenait pas part au conflit, et ne savait pas encore s'il pouvait s'estimer intégré dans sa nation d'adoption. Cependant, il avait trop donné pour arriver jusque-là, atteindre ce continent dont il rêvait gamin, y débiter une nouvelle vie ; il ne laisserait pas cette guerre entrer dans son univers et le pousser à filer de nouveau. Grâce à sa nationalité, il pouvait rester neutre, personne ne lui en tiendrait rigueur et parmi la troupe de comédiens

noirs, la plupart avaient opté pour cette forme de retrait prudent. Ossof, émigré mais naturalisé, avait quitté Caréna et s'était rapidement exilé pour ne pas avoir à répondre à la mobilisation générale, mais Silas fut parmi les premiers de son entourage à rejoindre une caserne, et le grand boxeur basané, avec qui il n'avait jamais réussi à créer des liens, un certain Vinko, le suivit deux jours plus tard. Le gymnase se vida rapidement de la vie qui, d'habitude, y palpitait. Plus d'entraînements, plus aucun match de boxe programmé, le manager en fuite on ne savait où, la plupart des hommes absents, Fukuea lui-même rejoignit un groupe de l'armée. Arkan avait noué, depuis peu, une relation avec une jeune femme, chanteuse de cabaret partie en tournée avec lui, et avec qui, alors, il ne s'était rien passé ; mais à leur retour ils s'étaient recroisés un soir dans un café, et avaient fini par passer la nuit ensemble. Elle se nommait Marieka Pline, avait débuté comme danseuse avant d'accéder au chant, et elle était blanche, ce qui posait à Arkan des problèmes de conscience sans fin. Lorsqu'ils se retrouvaient dans une salle de spectacle, un café, avec leurs amis de la troupe du music-hall, et bien sûr dans leur intimité, chez elle ou dans la récente chambre de bonne en location, Arkan vivait pleinement auprès d'elle et rien ne l'arrêtait. En revanche, lorsqu'il leur arrivait de faire les magasins, de se tenir la main dans la rue, de marcher bras dessus, bras dessous dans le centre de la capitale, il sentait le regard des passants autour de lui, celui de cette vieille promenant son caniche et détournant la tête avec une moue de dégoût, celui de cette femme avec sa poussette et ses deux enfants en bas âge traversant l'avenue et qui, manquant de

le bousculer, étouffa un petit cri en apercevant sa silhouette sombre à proximité, celui de cet ouvrier sur son échafaudage qui, les voyant passer en contrebas, ne se gêna pas pour cracher devant leurs pieds, ou de cet homme en costume-cravate qui lui donna un coup d'épaule sans s'excuser, ce à quoi Arkan se contraignit à ne pas répondre, par égard pour Marieka. Et pourtant, malgré ces formes de rejet qui le blessaient, Arkan n'éprouvait plus la peur, il n'était plus cet enfant qui n'osait pas regarder un Blanc en face, il ne vivait plus à l'ombre de lois lui commandant de passer de l'autre côté du trottoir, de s'asseoir à une place dédiée dans un bus ou un train, et il pouvait utiliser une fontaine à eau à sa guise sans risquer une méchante tape sur la tête. Ce monde n'était plus celui de son enfance, ce monde valait la peine que l'on se batte pour lui, Marieka valait la peine que l'on se batte pour elle, et il se devait de défendre ceux et celles qui l'avaient accueilli. Un seul membre de la troupe de Noirs partageait son avis, Saki Horn, un ancien trompettiste reconverti en humoriste et créateur de la plupart de leurs sketches. Horn lui parla de la légion des volontaires, un groupe qui était constitué de tous les étrangers se battant aux côtés des troupes nationales. Malgré les plaintes et les récriminations de Marieka qui n'approuvait pas son choix, il s'engagea et gagna bientôt avec Horn un camp d'entraînement militaire.

La guerre faisait rage depuis plusieurs mois quand Arkan et Saki Horn furent intégrés dans un régiment d'infanterie et, alors qu'un des plus rudes hivers jamais connus s'abattait sur le pays, ils rejoignirent la ligne de front. Les troupes s'étaient enlisées dans la neige et la terre gelée, les avancées et les

retraites avaient alterné sans parvenir à déterminer quel camp était vainqueur, tant et si bien que les deux armées campaient désormais dans leurs secteurs respectifs, l'une en face de l'autre. En parvenant au sein de la position où sa compagnie avait été affectée, Arkan fut séparé de son camarade, Saki partit rejoindre une autre section de soldats dans une unité de sapeurs. Lui fut versé dans une brigade de mitrailleurs et se lia d'amitié avec son servent de munitions, originaire d'un pays dont la neutralité semblait pourtant à toute épreuve, qui se disait écrivain et poète, avait un nom à coucher dehors et préférait qu'on l'appelle par son nom de plume, Balizé Cendres. Les quelques années d'expérience d'Arkan en tant que jockey ne furent pas sans effet sur sa carrière de boxeur, mais aussi sur celle de soldat. Quand il montait à cheval, il avait appris à vivre avec la souffrance, les coups de sabot et les chutes étant monnaie courante. En moyenne, il tombait une fois sur dix montes, si bien qu'il avait fini par s'habituer à vivre avec des douleurs continues, haussant son seuil de tolérance. Ses collègues cavaliers ne l'avaient d'ailleurs accepté qu'à cette aune : être capable de supporter les conditions de vie et d'exercice du métier, d'apprendre à contrôler ses ressentis, à gérer ses sensations, sans se plaindre ni réclamer de quoi calmer ses maux. Il s'intégra ainsi à son bataillon et se fit une place parmi ses camarades, sans que les différences de langues parlées et de cultures soient un frein, ces derniers ayant vite compris qu'il possédait un caractère de fer. Cette endurance, il en eut besoin très tôt, dès les premiers temps sur le front, pour parvenir à encaisser les bombardements qui faisaient trembler la terre, assourdisaient l'espace environnant et qui

paralysaient de peur la plupart des hommes. Deux jours après Noël, il apprit que son compatriote Saki Horn et ses camarades avaient tous été anéantis par un tir d'artillerie, alors qu'ils tentaient de creuser une nouvelle voie destinée à se rapprocher d'un poste avancé ennemi. Arkan ne pleura pas son compagnon, ils savaient tous deux qu'ils risquaient leur vie en s'engageant. Cette annonce de mort fut le début d'une série de mauvais pas. D'abord une escarmouche où il perdit deux camarades, puis, le surlendemain, Cendres et lui participèrent à un mouvement vers le nord du terrain qu'ils devaient couvrir. Une offensive d'envergure avait été lancée et les obus pleuvaient de part et d'autre à un rythme infernal. Le bruit était si fracassant qu'Arkan, recroquevillé dans un trou terreux, se sentait comme anesthésié, complètement abasourdi, incapable de se mouvoir, de parler, d'agir d'aucune manière, sinon de regarder, au ralenti, les explosions qui faisaient rage tout autour de lui et soulevaient des mètres cubes de terre où, ça et là, s'inscrivaient des bouts de chair emportés par le feu. Il ne savait plus s'il criait ou s'il se taisait, s'il tenait encore la mitrailleuse entre ses mains ou s'il rêvait qu'il la tenait, quand il sentit tout son corps s'élever dans les airs avant de retomber lourdement sur le côté. L'explosion d'un obus l'avait déplacé sur au moins trois mètres, il éructait, recrachait de la terre et de la poussière, et c'était bon signe, cela signifiait qu'il vivait encore. Complètement cotonneux, les jambes lourdes, la bouche pâteuse, le crâne comme martelé de coups sourds, il chercha Cendres du regard, aperçut une partie de son bras, tendit ses doigts vers lui, et quand il enserra la main de son camarade ce fut pour relever un avant-bras

sans aucun homme au bout. Un mètre plus loin, Cendres gisait sous une couche de terre, mais il gigotait et geignait comme un goret qu'on égorge. Arkan le retourna, enleva sa ceinture et lui fit un garrot au niveau de l'épaule droite, avant de se mettre à crier à son tour, appelant les brancardiers à leur secours. L'offensive se poursuivit sans eux, et leur compagnie avança d'un bon kilomètre avant d'être arrêtée par un nouveau barrage d'artillerie. Arkan avait appris à minimiser son état, certes. Lorsqu'il était jockey et que son patron lui demandait s'il était assez en forme pour monter à cheval, côtes fêlées ou pas, hématomes sur les cuisses ou pas, mauvaise sensation à la cheville ou pas, mal au crâne après une chute ou pas, il répondait toujours présent et passait sous silence ses problèmes physiques. Et lors de ses matchs de boxe, il avait vécu à peu près les mêmes choses, les soigneurs, à chaque fois qu'il revenait dans son coin sur le ring, l'interrogeaient sur sa capacité à continuer, et malgré ses tourments, une arcade sourcilière ouverte, une contracture musculaire, un os de la main fêlé, il ne se sentait pas capable d'avouer qu'il avait mal. Il jugeait que la douleur, d'une manière ou d'une autre, était provisoire, qu'elle finissait toujours par passer, qu'il fallait la surmonter en silence et continuer d'avancer. Une position qui avait ses limites et qu'il apprit à relativiser au contact des autres sur le front. Au début, drapé dans sa force de caractère, qu'il portait fièrement comme une médaille sur la poitrine, il eut tendance à regarder de haut certains de ses compagnons, qu'il dépréciait, les pensant trop faibles ou trop douillets. Mais quand il côtoya la mort chaque jour, qu'il assista à des actes de courage et de bravoure

complètement fous, qu'il vit des hommes gravement blessés continuer de se battre pour leurs camarades, il mit sa fierté dans sa poche, se concentra sur ce qu'il avait à faire, et se contenta d'aider comme il pouvait ceux qui, parmi les soldats survivants revenant d'une mission dans des états effroyables et le regard perdu, avaient encore la capacité de se traîner jusqu'au poste de secours. Sur les cinquante-six hommes de la légion présents lors de l'offensive, sept furent blessés légèrement, quatre plus durement dont Cendres qui perdit son bras droit, et tous les autres périrent. Arkan fut blessé légèrement à la bouche et à l'épaule, et grièvement à la cuisse. Il fut rapatrié dans un hôpital de campagne en seconde ligne, où il resta cinq jours entre la vie et la mort. Les chirurgiens sauvèrent sa jambe, et il put, après de nombreuses séances de rééducation, marcher de nouveau à petits pas dans le parc de l'hôpital. En revanche, il était désormais jugé inapte au service dans l'infanterie et, dès qu'il fut en état de tenir tout à fait sur ses jambes, on le renvoya à Caréna.

Là, Arkan retrouva Balizé Cendres, manche droite relevée et cousue sur l'épaule, mais arborant un large sourire, plus disert que jamais et plaisantant sur ses progrès à utiliser sa main gauche pour écrire ses poèmes. Marieka était venue avec lui pour l'accueillir à la gare et elle proposa à Arkan de s'installer chez elle, sa chambre chez une logeuse n'étant plus disponible et le gymnase ayant définitivement fermé ses portes en son absence. Plusieurs semaines s'écoulèrent, que Neria passa dans des cafés, auprès de Cendres et de nombreux amis artistes qu'il lui présentait, dans les bras de Marieka aussi, et à tenter de s'entraîner encore un peu à la boxe dans une salle de

quartier qui disposait d'un sac de frappe. Mais les nouvelles du front étaient mauvaises, et malgré l'horreur qu'il avait vécue, il ne pouvait s'empêcher de se trouver inutile et lâche, à vivoter ainsi à l'arrière. Sans revenu, il vivait aux crochets de Marieka, qu'il avait épousée quelques semaines après son retour, et de la générosité de ses amis, or il supportait de moins en moins cette situation de dépendance. Lors d'une soirée à laquelle Cendres l'avait convié, il fit la connaissance d'un lieutenant-colonel qui dirigeait une école d'aviation et parlait avec passion des jeunes qu'il formait. Arkan lui demanda s'il lui semblait envisageable, malgré l'état de sa jambe encore faible, d'être affecté dans ce corps d'armée et de voler lui aussi. Devant son dévouement, sa volonté de continuer le combat envers et contre tout, son courage et sa ténacité, le lieutenant-colonel fut assez impressionné pour lui promettre de trouver un moyen de le réintégrer dans l'armée de l'air. Une promesse facile, qui n'engageait à rien, songea Arkan, mais qui s'avéra plus concrète lorsqu'il reçut un ordre de mission quelque temps plus tard. Il partait dans le sud-ouest du pays pour faire un stage de mitrailleur de queue dans l'aviation. Le jour même, Marieka lui annonça qu'elle était enceinte, ce qui ne manqua pas de le perturber. Il ne pouvait pas refuser de partir, il avait fait son possible pour cela, et en même temps, cette grossesse annoncée le culpabilisait, et lui donnait le sentiment d'abandonner sa femme, justement quand elle avait besoin de lui. Ce fut donc presque à reculons qu'il finit par quitter son épouse et prendre un train pour rejoindre la caserne de l'armée de l'air où il était affecté. Arrivé sur place, il fit sensation malgré lui,

aucun Noir n'ayant encore franchi les grilles de l'aérodrome militaire, et le planton de garde dans sa guérite se sentit obligé de vérifier à deux reprises son ordre de mission. Il intégra une escadrille de formation qui volait sur des appareils biplaces, lesquels pouvaient être utilisés tout autant pour des reconnaissances, des attaques au sol, que des interceptions de bombardiers ennemis. Tous les aspirants ou presque étaient des néophytes, certains tout juste mobilisés, quelques volontaires plus âgés et quelques autres, enfin, qui avaient demandé un changement d'affectation. Pendant son entraînement, son pilote tomba malade, les oreillons lui déformant le bas du visage et le clouant au lit, fiévreux. On réaffecta Neria au pilotage, en attendant que son camarade reprenne ses fonctions. Mais au bout d'une dizaine de jours, ce dernier développa une pancréatite et une infection qui contraignirent l'armée à le réformer. L'apprentissage d'Arkan se poursuivit et il acquit rapidement les bases nécessaires au maniement d'un appareil. Lorsqu'il revint en permission, après avoir terminé sa formation principale, le ventre de Marieka s'était arrondi, et il était officiellement le premier soldat noir à servir dans l'aéronautique alliée. Malgré l'imminence de l'accouchement, il brûlait de rejoindre une unité de combat, mais sa nomination n'était pas du goût de tout le monde. Si sa nation de naissance était restée neutre jusque-là, elle avait fourni un certain nombre de conseillers militaires, et des soutiens logistiques et médicaux, parmi lesquels un médecin de l'armée du nom de Bérati Tornberg qui avait pour fonction d'intégrer les étrangers dans les forces de la coalition. Arkan devait passer devant lui avant de pouvoir obtenir une entrée

définitive dans une école de pilotage qui lui permettrait de valider le long apprentissage effectué auparavant, et d'obtenir un véritable brevet de pilote. Or, deux semaines avant sa convocation, son pays d'origine entra enfin officiellement dans le ballet des armes aux côtés des alliés, ce dont Neria se réjouit bien évidemment, sans comprendre ce que cela allait impliquer. À peine la déclaration de guerre fut-elle envoyée que nombre de ses compatriotes se portèrent volontaires, et parmi eux une grande majorité de Noirs. Son gouvernement et ses représentants au sein du haut commandement allié commencèrent à émettre quelques craintes, estimant que tous ces Noirs, qui allaient débarquer dans un pays où ils seraient traités d'égal à égal avec les Blancs, risquaient de se retourner contre leur propre nation à leur retour. Arkan en fit les frais, Tornberg, fervent admirateur de la ségrégation, ne valida pas son affectation dans l'aviation en lui rédigeant un certificat médical négatif. Contrarié par cette mise en disponibilité, il fut accueilli par une nouvelle plus sombre encore à son retour à Caréna. Marieka avait fait une fausse couche tardive, l'accouchement avait été déclenché en urgence, mais malgré les efforts de l'obstétricien, elle avait perdu le bébé.

Le couple se remit difficilement de la perte de cet enfant, un garçon, avait-on appris à Neria, qui vécut deux minutes avant de succomber. Elle l'avait appelé Mélias, ce qu'Arkan découvrit en signant le certificat de décès et les papiers nécessaires aux pompes funèbres. Ils ne parlèrent presque pas de cette disparition, Marieka se comportant étrangement à cet égard, comme si elle avait résolu de classer ce drame dans

une partie définitivement close de sa vie, pour ouvrir une autre porte devant elle. Arkan de son côté ne savait comment gérer cette façon d'écarter la mort, et il avait demandé à voir le corps du nourrisson avant la mise en bière, pour inscrire cette image dans son esprit et rendre plus vive, plus évidente, plus tranchante la blessure ressentie. Marieka rangea la layette du nouveau-né dans un tiroir, descendit à la cave le couffin qui devait accueillir l'enfant, et reprit son travail de chanteuse au cabaret. Lui rendit des services, vivota, bricolant à droite et à gauche, remplaçant parfois un serveur dans un bar de nuit, aidant à déménager ou à déplacer des charges là où il fallait un coup de main. Mais le lieutenant-colonel qui l'avait aidé une première fois vint à nouveau à son secours. Il fit invalider la visite médicale de Tornberg, réclama et obtint une contre-visite auprès d'un autre médecin militaire, et cette fois-ci Neria finit par être breveté pilote. À l'été, il rejoignit le quinzième groupe de chasse, une escadrille dont le rôle était d'intercepter les appareils ennemis dans la zone même où Arkan avait été fantassin. Après une période où elle avait paru plus distante et silencieuse, Marieka semblait avoir repris une vie normale, mais Arkan, lui, passait trop de temps inactif, et ne cessait de se remémorer le petit corps sans vie de l'enfant. Aussi, quand il eut l'occasion de repartir se battre, il sauta dessus sans hésitation, et il s'intégra assez rapidement à son groupe de pilotes et de mécaniciens. Il fit plusieurs vols d'essai et après ce temps d'adaptation, il fut accepté en mission. Dès sa première sortie il livra un combat aérien dont il revint indemne tandis que l'adversaire, touché par un tir, réussit à prendre la fuite. Piloter fut une sensation

complètement nouvelle qui s'approchait de ce qu'il avait pu ressentir quand il était jockey, sur un point en particulier. Certes, l'avion et le cheval n'avaient pas grand-chose en commun, mais il ressentait la même impression de pouvoir s'enfermer dans sa bulle intérieure pendant quelques instants. Durant une course, c'était sur un temps bref, ramassé sur lui-même, quelques minutes extrêmes où il faisait corps avec son cheval, n'entendant que le bruit des sabots, parfois les cris d'autres jockeys à proximité, mais comme fusionné avec sa selle, il respirait au rythme de l'accélération de la monture sous lui. Dans le cockpit de l'avion, dès qu'il eut maîtrisé les commandes au point de les utiliser de manière automatique, sans plus songer à ce qu'il devait faire mais en pratiquant d'instinct, il eut aussi le sentiment de faire corps avec sa machine, d'être capable de déceler, au bruit du moteur, si l'appareil avait un problème ou pas, et surtout de se sentir empli d'une immense sensation d'émancipation, naviguant, quand le ciel était clair, dans un espace sans obstacle, sans frein, sans contrainte extérieure d'aucune nature, l'horizon complètement ouvert devant lui. Pendant ces moments-là, il ne pensait plus à rien ni à personne, pas même à Marieka ; il était seul, et pleinement lui-même dans cette solitude sans entraves. Mais il savait que ces émotions pouvaient être source d'erreurs de pilotage, de fautes d'inattention, parfois de drames, cette sorte d'enivrement du vol libre risquant de lui faire rater le repérage d'un appareil adverse. Il restait donc aux aguets, sans cesse à l'affût de l'ennemi. Et si pas une mission ne s'effectua sans lui procurer quelques montées d'adrénaline, ce n'était rien à côté de ce sentiment

particulier, cette solitude entêtante qui réduisait l'espace des hommes à une prise de vue depuis le ciel, magnifiant le monde, tout en le maintenant à distance de soi. Quant à la vie sur la base aérienne, elle s'organisa avec ses routines, ses exercices d'alerte et ses sorties parfois inutiles, ses nuits entrecoupées de bruits de sirènes qui ne lui offraient que rarement la plénitude d'un véritable repos, ses repas commencés et arrêtés après quelques bouchées, ou ses courses subites qui lui faisaient laisser en plan une lettre en cours d'écriture. Arkan fut accepté par ses camarades pilotes comme par les mécaniciens en charge de son avion, tous respectant le sérieux qu'il mettait dans ses missions et la confiance qu'on pouvait lui prêter quand un autre aviateur avait besoin d'un soutien pendant un combat. Bientôt, il adopta une petite chienne beagle, Fria, qui l'accompagnait au bord de la piste de décollage, s'y couchait et attendait chaque jour son retour. À quelques reprises, il l'embarqua à bord. Et la chienne, à ses côtés dans le cockpit, se rappelant à lui d'un jappement ou d'un grognement, en posant son museau sur sa cuisse, le ramenait bien vite au réel et aux manœuvres de pilotage quand son esprit divaguait un peu trop dans les nuages. Plusieurs missions se succédèrent, parfois pour des interceptions, parfois pour de simples reconnaissances. Comptant bientôt deux victoires à son actif, il revint à chaque fois, y compris le jour où son appareil fut sévèrement touché, une vraie passoire, qu'il réussit malgré tout à poser sur la piste d'un aérodrome de campagne. Sa chienne devint la mascotte de l'escadrille. Sur la carlingue de son chasseur, au niveau du moteur, il fit peindre une devise : *Tout sang coule rouge.*

Arkan était prudent, il n'avait rien d'un casse-cou adepte d'acrobaties aériennes, et n'était pas non plus en quête de médailles, prêt à tout pour empiler les victoires sur son tableau de chasse. Pendant une mission, il volait consciencieusement, en respectant les consignes de son chef d'escadrille, et en couvrant son ailier. On ne pouvait donc pas remettre en question ses qualités de pilote. Mais Bérati Tornberg, probablement vexé d'avoir été mis sur la touche, revint à la charge en cherchant un moyen de se débarrasser de ce Noir qui, décidément, ne voulait pas mourir. Il tenta de mettre sur pied une nouvelle visite médicale pour le déclarer inapte. Le commandant de la base aérienne avait trop besoin de ses pilotes pour se prendre à ce jeu et cette nouvelle manœuvre capota. Ce fut Neria qui, bêtement, lui apporta sa tête sur un plateau. En novembre, de retour d'une permission qu'il avait passée avec Marieka, il fit du stop, de nuit, pour rejoindre le terrain d'aviation. Un camion militaire ralentit pour l'embarquer. Lorsqu'il arriva à son niveau, les phares l'éclairant parfaitement bien, le chauffeur gueula un « putain de nègre » avant de repasser une vitesse et d'accélérer. Arkan courut après le camion, en vain. Un pilote, qui arrivait juste derrière en voiture, lui proposa de monter. Bientôt la voiture dépassa le camion, et Arkan demanda au conducteur de bien vouloir s'arrêter un peu plus loin au milieu de la route en laissant ses clignotants allumés. Le camion les rejoignit rapidement, stoppa derrière la voiture, et le chauffeur descendit pour s'enquérir de la raison de cet arrêt en plein milieu de la route. Arkan, qui s'était caché, agenouillé sur le côté du véhicule, surgit alors et sans même

lui adresser la parole commença à tabasser le chauffeur après l'avoir poussé au sol. Des soldats, passagers à l'arrière du camion, en descendirent pour séparer les deux hommes qui se battaient dans l'obscurité. Ils maîtrisèrent Arkan avant qu'il ne tue le chauffeur du camion de ses poings rageurs, ce dernier resta étendu au sol, inconscient. Le pilote qui avait pris Arkan en stop le ramena à la base, et l'affaire aurait dû en rester là. Mais un aviateur noir qui étendait pour le compte un adjudant-chef blanc, ça ne pouvait pas passer inaperçu indéfiniment, tout au moins est-ce ce qu'Arkan pensa dans une forme de réflexe de culpabilité ressurgissant de son enfance. Et il crut bon de prendre les devants, en tentant de s'expliquer, avant que cette histoire ne s'ébruïte, ne soit amplifiée et déformée, et ne lui retombe dessus. Il transmet donc une lettre au quartier général dans laquelle il donnait les détails de l'affaire, en s'excusant d'avoir réagi aussi vivement, mais en justifiant cette réaction malgré tout. Bérati Tornberg n'en demandait pas tant. Il récupéra le courrier et s'en servit comme d'une preuve du comportement violent et disproportionné d'Arkan, qui ne méritait en aucun cas de figurer parmi les pilotes de renom constituant l'escadron. L'affaire s'envenima rapidement, Arkan cherchant à se défendre en proposant un procès et des témoignages pour dissiper le malentendu, ce à quoi, bien sûr, l'état-major fut particulièrement défavorable. Pour couper court à toute cette histoire, et ne plus faire de vagues, une mutation fut considérée comme la meilleure solution, et Neria quitta le quinzième de chasse pour être redéployé à l'arrière, sur un aérodrome du sud du pays où les hommes ne s'occupaient

que de maintenance d'avions. Il y pratiqua des vols de vérification, visant à s'assurer que les zincs réparés fonctionnaient bien, mais cela ne dura guère. Quelques semaines plus tard, un courrier du service des armées l'informa qu'il avait été déclaré définitivement inapte au vol et qu'il ne devait plus monter dans un avion, sinon comme passager désormais. Les journées s'allongèrent alors, et Arkan les passa à se maintenir en forme, reprenant la course à pied autour du périmètre de la base, la musculation pour rétablir tout à fait sa jambe, et tapant dans un sac de sable qu'il avait pendu à la poutre de son baraquement. Jusqu'à ce jour de décembre où il apprit qu'il était renvoyé dans ses foyers, en attendant l'ordre administratif de sa démobilisation définitive.

14 – Filem Perry

La confirmation de l'identité d'Alfrid Murlock n'avait plus tout à fait la même saveur désormais. Découvrir que Nitti était bel et bien le déserteur disparu vingt-trois ans plus tôt, qu'il était donc aussi l'ami d'adolescence d'Ern Fresco, et celui, probablement, qui était venu le voir le 12 octobre, quinze jours avant la disparition du gamin, venait conforter mes recherches, certes. Cela résolvait d'une part une énigme ancienne et d'autre part me confirmait que les deux hommes se connaissaient et se côtoyaient encore récemment, cependant cela ne m'apportait rien d'autre. J'avais suivi cette piste en pensant qu'à partir de la boîte à musique, il me serait peut-être possible de remonter jusqu'à une connaissance de l'enfant qui pourrait l'identifier d'une manière ou d'une autre. Mais la mère du garçonnet nous avait finalement fourni cette information, la victime était Tierno Neria, quatre ans et demi, bientôt cinq, disparu du domicile de sa tante. J'hésitais à abandonner la piste Murlock, qui ne reposait sur rien ou presque, pour tout simplement le remettre entre les mains de la police militaire. Il était ami avec Ern Fresco ? La belle affaire, c'était son droit et ça ne l'impliquait en rien dans la mort de l'enfant. D'ailleurs, Ern Fresco

lui-même était au centre de mes questionnements. Il avait peut-être produit et détenu une boîte à musique retrouvée sur l'enfant, soit, mais encore ? Quel lien concret je pouvais faire avec cet enfant ? Aucun. Lui avait-il offert cette boîte ? Et si oui, pourquoi, quand et comment le prouver ? Fresco s'était suicidé après notre visite à son domicile, mais peut-être, ainsi que le pensait l'inspecteur de Virnia, cela n'avait-il aucun rapport avec mon affaire, et qu'il avait seulement mis fin à ses jours en raison de son entreprise qui périssait et de ses nombreuses difficultés financières. Je n'avais pas coutume de boire plus que de raison, ni même de prendre le moindre apéritif. J'avais toujours mal supporté l'alcool, et je me contentais d'un verre de vin occasionnel lors d'un bon repas, ou d'une coupe de champagne pour Noël, mais ce soir-là, sans raison véritable, j'eus besoin de me poser quelque part pour faire le point. Laissant Pat au bureau aux bons soins de Mayid, je traversai tout simplement la rue en boitillant pour m'asseoir à une table à la terrasse d'un café et commander un premier cognac, vite avalé, puis un second que je sirotai lentement. Je me posais trop de questions, mélangeais des ruminations morales quant à la famille de la victime à des hypothèses saugrenues ou des pistes de travail que Servan, mon chef de service, aurait écartées d'un revers de main dès le début de cette affaire. Est-ce que j'allais trop loin avec cette histoire de boîte à musique ? Seul Mayid, assurément trop jeune, manquant d'expérience, me suivait sans broncher ni émettre quelque remarque quant à ma conduite de l'enquête. Je ne savais pas si c'était une forme de confiance aveugle ou s'il cachait bien son jeu et n'en

pensait pas moins. Je me souvenais du jour où il avait cru bon de me faire part de ce qu'on racontait sur moi, penaud, le regard fuyant, comme s'il avait un reproche à se faire sur cet état de fait. Mais il n'avait nul besoin de s'étendre sur les bruits de couloir qui circulaient sur mon compte. J'avais de bonnes oreilles, qui traînaient toujours là où il ne fallait pas, et cela faisait belle lurette que je savais ce que certains de mes collègues pensaient de moi. Une partie me jugeait trop proche de la retraite pour ne pas espérer m'y pousser un peu plus vite encore, non pas tant pour prendre ma place, qui n'avait rien d'enviable, que pour faire le ménage dans ce qu'ils estimaient être la vieille garde aux méthodes trop conventionnelles et qui passait trop de temps à finasser sur les enquêtes à leur goût. D'autres collègues ne me calculaient simplement pas, m'ignorant, comme si je faisais partie des murs en somme, que je me fondais dans le décor du poste de police. Restait une dernière frange qui s'interrogeait, se moquait gentiment de ma démarche claudicante, de mon chien, faisait courir le bruit que j'aimais les hommes puisqu'aucun ne me voyait jamais avec une femme, les plus mauvaises langues, qui n'appréciaient guère la race canine, ajoutaient que j'étais sans doute adepte de zoophilie. Mayid avait découvert, un brin naïvement, qu'entrer dans la police n'impliquait pas obligatoirement de connaître un profond sens de la camaraderie ou de la solidarité, et que l'esprit de corps n'empêchait pas la mesquinerie des hommes. Je n'étais pas très apprécié, je le savais. Il ne restait que deux ou trois membres de ma génération dans cette brigade, et notre position minoritaire nous faisait passer pour des

dinosaures appelés à disparaître, mais je gardais tout de même de bons rapports avec plusieurs inspecteurs dont j'appréciais la compétence. Alors les rumeurs, les petites histoires qu'on colportait sur moi, je les laissais s'écouler comme le sable dans la paume de la main, sachant pertinemment qu'il n'y avait rien à retenir d'elles au creux de mon poing. Et puis, peut-être y avait-il un fond de vérité malgré tout... Je me sentais de plus en plus fatigué par ce métier, par ces crimes qui semblaient se répéter à l'infini sans jamais trouver de conclusion définitive, et qui réapparaissaient sans cesse sous de nouvelles formes. Je n'avais plus la fibre qui, au début de ma carrière, me faisait encore espérer changer le monde en trouvant un coupable et en le plaçant derrière des barreaux. Je savais que celui-là ou celle-ci serait très bientôt remplacé par un ou une autre sur la liste des meurtriers grossissant les statistiques nationales de la délinquance et des crimes. Pour autant, les effets du cognac commençant à se faire sentir, je relâchai la pression intérieure et peu à peu une forme de réponse se profila dans mon cerveau embrumé : tout n'était pas que réflexion claire, qu'éléments factuels, jamais. Il y avait, dans une enquête de terrain comme dans la vie, des fragments d'inconnu, des soupçons naissant à partir d'une poussière, des idées surgies instinctivement plutôt qu'accouchées grâce à la raison. Cette boîte à musique était troublante à plus d'un titre. On aurait pu retrouver n'importe quoi dans les poches du gamin : un mouchoir, un bonbon, un bout de papier quelconque, une feuille morte ou une fleur qu'en savais-je, ou un jouet fait pour un enfant de son âge, or il n'y avait rien d'autre que cette boîte à musique. Qui

donnait des boîtes à musique à des gamins de cinq ans ? Pourquoi avait-il cela sur lui au moment de sa mort ? Et puis, décidément, le suicide de Fresco juste après notre visite ne passait pas et le papier trouvé avec le mot « rançon » ne pouvait pas être anodin. Il me fallait cesser de douter ainsi et poursuivre le chemin sur lequel je m'étais engagé jusque-là, aller au bout de cette piste, l'épuiser complètement quitte à ce qu'elle s'avère totalement vaine. Je finis mon cognac, payai l'addition, retraversai la rue pour réintégrer le bureau, et appelai la prison centrale de Caréna afin de convoquer Nitti/Murlock dans les plus brefs délais.

Évidemment, il disposait d'un avocat, maître Hanzi Natié, et bien sûr ce dernier prétextait qu'il lui fallait voir son client en urgence avant de l'accompagner en audience à mon bureau. Transféré seulement en fin de matinée, Murlock resta assis et menotté devant moi pendant une bonne demi-heure, gardant le silence, mâchoire serrée, en attendant l'avocat qui nous rejoignit en retard. Natié arriva passablement décoiffé, sa robe d'avocat à moitié boutonnée, l'air un peu ahuri. Il prit place à ses côtés et après les échanges d'usage, je pus enfin entrer dans le vif du sujet :

« Vous êtes bien Alfrid Nitti, quarante-trois ans, anciennement représentant de commerce, aujourd'hui sans profession connue, habitant à Caréna et arrêté pour excès de vitesse, refus d'obtempérer et délit de fuite ?

– Toujours la même, hein ? Vous répétez toujours les mêmes trucs, les gars ! Tu n'en as pas marre des fois ? À chaque audition par un flic, c'est belote et rebelote. Évidemment que c'est moi, tu le sais très bien.

– Eh bien justement... c'est toute la question. Enfin, une partie de la question. Parce que vous n'êtes pas Alfrid Nitti.

– Pardon ? Vous insinuez que mon client n'est pas Nitti ? m'interrompt l'avocat, qui donnait le sentiment d'être complètement à côté de ses chaussures tandis que Murlock se tortillait sur sa chaise, soudain moins à l'aise qu'il ne l'avait laissé paraître jusque-là.

– Maître, s'il vous plaît, vous pouvez me laisser développer ? Ensuite, vous interviendrez si vous le jugez nécessaire, d'accord ? Donc, je continue, merci. Et non, ce n'est pas Nitti. Ce nom est une identité d'emprunt qu'il a endossée il y a bien longtemps. Je vous engage, maître, à regarder ces comparaisons d'empreintes dont je vous laisse une copie, dis-je en glissant un dossier sur mon bureau devant lui avant de poursuivre. Alfrid Nitti est en réalité Alfrid Murlock, sergent, ou plutôt devrais-je dire caporal Murlock. Engagé dans l'armée, instructeur militaire, et déserteur recherché depuis plus de vingt ans.

– N'importe quoi ! s'emporta Murlock, y a erreur sur la personne. J'ai jamais été à l'armée, moi. J'ai été réformé, j'ai même pas fait la guerre.

– Non, vous n'avez pas fait la guerre, ça c'est vrai. Mais réformé, pas du tout. Dégradé et mis au trou, oui. Et non seulement vous avez déserté, mais en plus vous vous êtes rendu complice d'un meurtre au passage.

– De quoi ? Vous êtes dingue ! ? s'indigna violemment Murlock.

– Votre camarade Gorack, avec qui vous vous êtes fait la belle pendant votre transfert vers le front, ça vous revient ?

C'était il y a vingt-trois ans, mais ça, vous n'avez pas dû l'oublier. Comme vous devez vous rappeler Jovan Milner, l'autre soldat qui était avec vous ? Celui que vous avez tabassé dans le fourgon militaire.

– Ah, ça... lâcha Murlock malgré lui, la feinte d'un énervement soudain lui faisant tomber le masque.

– Vous reconnaissez ces événements, donc ? Murlock, puisque c'est bien votre nom, insistai-je en élevant la voix, avant d'ajouter : Gorack s'est fait prendre en cavale. Il a fini par avouer le meurtre de Milner. Et il a été fusillé pour ça.

– Ne dites plus rien, dit son avocat d'un ton théâtral et pathétique, en posant la main sur le bras de Murlock.

– Et merde, fait chier, fit-il en repoussant la main de l'avocat d'un geste brusque.

– Taisez-vous, bon sang, lui intima à nouveau son avocat.

– Toi, le baveux, ça suffit. C'était il y a plus de vingt ans, y a prescription de toute façon. Et puis j'y suis pour rien moi. On l'a juste tabassé, mais quand je l'ai laissé dans le fourgon, il était bien vivant. Pas en grande forme, mais vivant. J'ai aucune idée de ce que Gorack en a fait. Je connaissais même pas son nom à ce type. Gorack m'a lâché sur la route, à côté d'une ville, je sais plus laquelle. C'est loin tout ça. Puis il est parti avec le camion de l'armée, et on s'est jamais revus. Chacun sa vie et basta. J'savais même pas qu'ils l'avaient repris et fusillé, putain.

– Je vous avais dit qu'on se reverrait, Murlock... Mais pour votre désertion et le meurtre de Jovan Milner, vous expliquerez tout ça à la police militaire en temps et en heure. Parce que moi, ça ne m'intéresse pas.

– Pardon ? Mais alors, pourquoi nous sommes là, mon client et moi ? interrogea l’avocat qui écarquillait tellement les yeux qu’on pouvait craindre qu’ils sortent de leurs orbites.

– Maître, nous sommes là parce que votre client, Alfrid Murlock, appelons-le ainsi désormais, est peut-être partie prenante d’une autre affaire, bien plus récente celle-là. C’est pour ça que je voulais l’interroger. Et avant, il me fallait lui remettre les idées au clair sur son identité.

– Hein ? Mais c’est quoi ce bordel encore ? intervint Murlock qui semblait ne plus trop comprendre ce qui était en train de se passer.

– Ern Fresco, ça vous parle ? Votre ami de lycée.

– Quoi, Fresco ?

– Il est mort. Il s’est pendu.

– Toujours été lâche celui-là... lâcha-t-il entre ses dents après un silence.

– Pardon ? Pourquoi lâche ? À quel propos ?

– Un faiblard, si tu préfères. Un trouillard qu’on devait dorloter au lycée. Un inadapté à presque tout. Pas foutu de se battre. Pas foutu de baiser une fille. Pas foutu de grand-chose d’ailleurs...

– Eh bien... c’est parfait... j’adorerais que mes amis parlent de moi comme ça. Surtout après ma mort. Ça fait chaud au cœur.

– C’était pas mon ami.

– Ah bon ? Sur une photo où vous apparaissez, il vous jure pourtant une amitié éternelle. Et puis, vous êtes allé chez lui, il y a un peu plus de trois semaines, c’est donc que vous étiez liés.

– Non, on n’était pas *liés* comme tu dis. Il a jamais été mon ami, mais lui le croyait, c’est pas pareil.

– Donc cette photo du lycée est fausse, vous n’étiez pas proches ? Si c’est le cas, que faites-vous dessus à ses côtés ?

– C’était une buse. Une vraie brêle. Un boulet. Mais il avait du fric. Beaucoup de fric. Un fils à papa plein comme une soupe. Alors, j’étais gentil avec lui, ouais, et en échange il me payait des trucs, mes clopes, mes bouteilles, mon hasch, les cadeaux que je faisais aux filles. Il était content ce con. Il était toujours content de payer. Il avait l’impression, je sais pas, de participer. Il attendait peut-être que je lui offre une place au pieu avec ma copine... j’en sais rien.

– Attendez, vous me parlez de votre jeunesse là ? Vous aviez quoi, dix-sept ou dix-huit ans ? Et lui pareil. Mais depuis, il s’en est passé des choses. Dans sa vie comme dans la vôtre.

– Quoi, depuis ?

– Depuis le lycée, ça fait plus de vingt ans ! Une amitié aussi longue, ou une relation si vous préférez, ça laisse des traces, des choses en commun. Vous avez changé, vous comme lui.

– Mais qu’est-ce que tu me fais chier avec Fresco, toi ? Tu crois que je suis resté pote avec ce gars ? Qu’on s’enfilait des bières et qu’on se marrait tous les deux ? Tu me prends pour qui ?

– Je ne comprends pas. Vous n’étiez pas en relation avec Fresco pendant toutes ces années ?

– En *relation* avec Fresco ? Ça veut dire quoi, *en relation* ? Je te l’ai dit, c’était pas mon pote.

– Mais alors, je vous le redemande, que faisiez-vous chez lui il y a un peu plus de trois semaines ?

– Rien. Je rendais visite, c'est tout, dit-il en se tournant cette fois vers son avocat et en le regardant droit dans les yeux.

– Vous rendiez visite à un homme que vous n'aimiez pas particulièrement, dont vous n'étiez pas proche ? Dans quel but, cette visite ?

– Parler du bon vieux temps, dit-il en se grattant la joue et en levant les yeux au ciel.

– Vous vous foutez de moi ? ! On n'en est plus là, Murlock, va falloir me dire ce que vous savez et répondre un peu mieux que ça à mes questions. Votre désertion, je m'en fous. Même ce que vous avez fait ces dernières années, je m'en fous, à vrai dire. Mais là, j'enquête sur un meurtre, alors il va falloir coopérer mieux que ça.

– Sur un meurtre ? intervint l'avocat qui sortit soudain de son silence et n'en finissait plus de tomber des nues. Mon client est soupçonné ? À quel titre vouliez-vous l'auditionner exactement ?

– Écoutez maître, c'est une enquête de routine pour le moment, concernant Murlock, il n'y a pas de quoi s'alarmer. Ce n'est qu'un témoin éventuel, et rien d'autre, dis-je en tentant de temporiser.

– Un témoin ? C'est en tant que témoin que vous l'avez fait venir ici ? insista-t-il en se levant.

– Honnêtement, je ne sais pas encore quel rôle il a pu jouer dans cette affaire... alors... avouai-je, avant qu'il ne m'interrompe.

– Et donc vous allez à la pêche, c'est ça ? Eh bien, ce sera sans nous. Si vous n'avez pas de quoi l'inculper ou une raison précise pour continuer cet interrogatoire, mon client

n'a pas à coopérer plus avant, ni à continuer à vous parler. Et je vous prierai de bien vouloir nous laisser un instant, mon client et moi-même », fit-il, joignant le geste à la parole et m'indiquant la porte.

À contrecœur, je quittai mon bureau et passai dans le couloir. À l'exception de sa fausse identité révélée, je n'avais strictement rien de tangible à opposer à l'avocat de Murlock. Ce dernier vint me rejoindre, m'indiqua que son client ne parlerait plus et que si je souhaitais l'auditionner à nouveau il me faudrait lui en justifier la raison de manière précise. Je hélai un planton de garde qui s'occupa de remettre les menottes à Murlock et de le descendre au rez-de-chaussée où une fourgonnette de la pénitencière allait le prendre en charge pour son retour en cellule. En sortant de la pièce, un petit sourire aux lèvres, il me décocha un regard malicieux, et en m'asseyant de nouveau derrière mon bureau, j'avais le sentiment d'avoir raté le coche. La conduite de cet interrogatoire n'avait pas été du tout telle que je l'espérais. Je pensais que se retrouver devant son mensonge et sa double vie depuis tant d'années, de voir ressurgir sa véritable identité, et de sentir planer la menace d'une complicité de meurtre lors de son évasion, que tout cela produirait un tel électrochoc qu'il serait relativement docile. Je m'étais complètement trompé sur le caractère du bonhomme, en me basant sur une fausse impression. Lorsque j'avais découvert la photo de Fresco avec deux camarades, dont Alfrid Murlock à ses côtés, influencé par la légende inscrite sous le cliché, je m'étais imaginé naïvement de vrais copains de classe, des amis effectivement « pour la vie ». Mais avais-je, moi, des

amis « pour la vie » depuis le lycée ? Non. Peut-être avais-je souhaité, à une époque, disposer de telles amitiés, et peut-être m'étais-je ainsi projeté dans la fiction que Fresco semblait s'être créée de toutes pièces. Dans tous les cas, il n'en était rien ; Fresco s'illusionnait, Murlock n'avait aucune affection pour lui. Je me demandais même pour qui il avait une once de sentiment. L'annonce du suicide de Fresco ne lui avait fait ni chaud ni froid, et me revenait à l'esprit la mention de la femme morte brûlée vive dans l'appartement où on avait retrouvé la carte d'identité militaire de Murlock. Je repris alors le dossier que l'armée m'avait fait suivre. Je ne savais pas ce qu'il avait fait pendant la vingtaine d'années qu'il avait passée sous une nouvelle identité, mais contrairement à ce que je lui avais dit, cela m'intéressait. J'étais curieux de nature et il ne me fallut pas longtemps pour penser que cette carte militaire retrouvée dans un coffre, c'était bien lui qui avait dû l'y mettre. Cela signifiait qu'il avait certainement vécu dans cet appartement, probablement avec cette femme. Était-il alors représentant de commerce ? J'en doutais. Je savais qu'en tant que Nitti, il avait un casier déjà fourni, en particulier pour proxénétisme, même si cette mention était relativement récente dans son parcours. Son dossier militaire m'apportait d'autres éléments. En particulier une fiche d'un psychiatre de l'armée qui avait rédigé un rapport circonstancié après l'événement qui avait déclenché sa mutation sur le front. En quelques lignes, le médecin croquait Murlock comme un enfant de soldat brinquebalé de caserne en caserne des années durant, mère décédée d'un cancer des ovaires quand il avait huit ans, père mort au champ d'honneur dans les premiers

jours de la guerre. Devenu pupille de la nation à dix-sept ans et demi, il avait terminé sa scolarité dans un établissement privé sous contrat avec l'État. Je présumais que c'était là qu'il avait rencontré Fresco. Mais la fiche mentionnait surtout son caractère impulsif, sujet à de possibles actes de violence, son affection pour les animaux, ce qui nous faisait un point commun, mais en parallèle son manque total de compassion pour les êtres humains. Le psychiatre concluait que, si la guerre n'avait pas battu son plein à l'époque de la rédaction de cette fiche, Murlock n'aurait probablement jamais intégré les rangs de l'armée et aurait été réformé pour son psychisme trop dangereux. Non qu'il n'ait pas eu les qualités requises pour être soldat, au contraire même. Son manque d'empathie en faisait un parfait exemple de ce qu'on pouvait attendre d'un individu qui irait trouer la peau d'un autre homme sans aucun remords. Mais justement, il pouvait tout aussi bien se retourner contre ses camarades ou, pire, contre ses supérieurs.

Murlock me glissait à nouveau entre les doigts... Néanmoins je ne comptais pas m'arrêter en si bon chemin et j'étais persuadé que je parviendrais à lui faire cracher ce qu'il savait, tôt ou tard. J'allais donc continuer à creuser, et en parallèle, il me faudrait aussi renouer le dialogue avec la mère du gamin décédé, dont l'histoire était définitivement trop embrouillée à mes yeux. Je demandai alors à Mayid de fixer un nouveau rendez-vous avec Amily Neria.

15 – Amily Neria

Elle était née dans les derniers jours de la guerre et avait représenté, pour ses parents, un cadeau du ciel. Elle n'apprit que bien plus tard qu'elle était une enfant de remplacement. Quand elle-même allait donner naissance, qu'elle dut faire des démarches administratives et eut besoin du livret de famille... Tout au moins est-ce ainsi qu'elle interpréta la découverte d'une mention restée longtemps secrète, celle de Mélias, un frère aîné, grand prématuré, qui n'avait vécu que deux minutes avant de succomber. Arkan et Marieka, ses parents, eurent beau lui soutenir qu'elle avait toujours été désirée, que sa venue au monde n'était en aucun cas une consolation à la perte de son frère, qu'elle n'avait pas été conçue pour prendre la place d'un mort, le fait de lui avoir caché cette information des années durant était à ses yeux suffisant pour démontrer une intention, consciente ou inconsciente. Et dans cette intention, elle plaçait une forme de désamour familial, un sentiment de classement entre elle et sa petite sœur, se voyant toujours reléguée à la seconde place alors qu'elle était pourtant l'aînée. Mais Amily ne fut pas tout de suite, comme le soulignaient parfois ses parents, une « enfant à problèmes ». Petite fille, elle était adorable, profondément

attachée à son père, toujours à la recherche de ses bras, prodigant de formidables élans de tendresse à sa mère, joyeuse et ouverte au monde, lumineuse, même, disait-on d'elle. Et puis, vers quatorze ans, après la disparition de son petit frère Jayden atteint d'une double pneumonie, elle entra dans une zone grise, écartant d'anciennes camarades qui l'accompagnaient depuis des années, au profit de nouvelles amitiés ; une en particulier, avec une jeune fille nommée Léini, plus âgée d'une année, élevée seule par sa mère réfugiée et veuve de guerre, souvent livrée à elle-même et qui n'avait pas son pareil pour déclencher l'hostilité des enseignants et de l'administration scolaire. Avec Amily, elles formèrent bientôt un duo inséparable et, au début, ses parents ne prêtèrent pas grande attention à elles, pensant qu'Amily allait soutenir son amie et lui apporter un peu d'équilibre. Mais ce fut l'inverse qui se produisit, Léini l'entraîna lentement dans sa chute, et en l'espace de quelques mois les résultats d'Amily à l'école s'effondrèrent. Ils la découvrirent un soir complètement saoule dans sa chambre, et elle fit une fugue pendant deux jours avant que son père ne la retrouve en banlieue de Caréna. Amily avait quinze ans, elle venait de rater son année scolaire qu'elle devrait redoubler, son père ne sut jamais ce qui s'était vraiment passé durant sa fugue mais n'envisageait rien de très bon, aussi fut-il décidé de trancher dans le vif du sujet. Ses parents modifièrent son régime scolaire, pour la réinscrire en pension complète, ajoutant l'interdiction de sortie en dehors du week-end qu'elle devait passer à la maison. Son père estimait qu'il materait ainsi la révolte dans l'œuf, et qu'Amily serait contrainte de couper ses attaches avec

Léini. D'un certain point de vue, la stratégie produisit son effet, et Amily retrouva un niveau scolaire décent, sembla s'appliquer dans son travail et renouer avec une sociabilité normale. Mais c'était compter sans la formidable inventivité de cet âge qui cherchait et finissait toujours par trouver les moyens de détourner les contraintes parentales. Être enfermée avait redoublé son désir de dissidence, et Amily voyait donc Léini en cachette, presque chaque week-end, un peu plus souvent même pendant les vacances scolaires. Cette dernière n'était plus du tout scolarisée, sa mère ne parvenait pas à s'en occuper, et elle passait le plus clair de son temps dehors en compagnie de groupes de garçons. De rencontres en rencontres, Léini ne cessait de raconter ses aventures amoureuses à Amily, laquelle vivait sa maturation sentimentale par procuration, mêlant ses rêves de jeune fille, puisés dans une mythologie romanesque, aux confidences beaucoup plus crues de son amie qui lui faisaient fantasmer une formidable révélation charnelle.

À la fin de l'hiver, à l'occasion de ses seize ans, ses parents acceptèrent de la récompenser pour avoir redressé la barre et réussi son année d'études, en lui permettant de partir trois jours à la plage avec Tissia, une nouvelle camarade de pension. Ce qu'ils ne savaient pas, bien sûr, c'était que Léini rejoindrait leur fille sur la côte, et qu'elle ne viendrait pas seule. Deux hommes l'accompagnaient quand elle débarqua, s'extrayant d'une voiture venue se garer dans un crissement de pneus devant la belle maison de bord de plage qui appartenait aux parents de Tissia. Le premier avait vingt-huit ans, se prénomait Jonaël, et à la manière dont il embrassa Léini

à pleine bouche à peine sorti du véhicule, Amily, qui les avait vus arriver depuis la terrasse, comprit que ce devait être l'amant de son amie. Le second, celui qui conduisait, mit quelques secondes à sortir de la voiture, faisant vrombir le moteur comme s'il cherchait à repérer un problème mécanique à l'oreille. Quand enfin il coupa le contact, Amily ne put retenir un petit sourire furtif en l'observant debout à côté du bolide et s'étirant au soleil, très bronzé, cheveux bruns mi-longs, lunettes sombres, de grande taille avec des épaules plutôt larges, il avait trente-sept ans et se prénommaït Mumad. Après une première journée où ils firent tous connaissance, deux camps se dessinèrent rapidement, d'un côté Léini et Jonaël toujours collés l'un à l'autre, et Amily et Mumad qui ne cessaient de se lancer des regards ou des sourires complices, et de l'autre, Tissia, isolée dans cette maison de plage où ses invités prenaient désormais toute la place et où elle ne se sentait plus chez elle, attendant déjà la fin du week-end. Si Léini et Jonaël allèrent naturellement se coucher ensemble, Mumad gagna sa chambre d'ami, tandis qu'Amily et Tissia regagnaient chacune la leur. Cette nuit-là, Amily dormit peu, espérant sans oser se l'avouer tout à fait que Mumad viendrait frapper à sa porte pour la rejoindre, ce qu'il ne fit pas. Le lendemain matin ils décidèrent d'aller à la plage chacun de leur côté, Léini et Jonaël remontèrent vers la droite, Amily et Mumad à gauche, et Tissia s'installa à une centaine de mètres devant la maison, expliquant qu'elle préférait ne pas prendre de coups de soleil et pouvoir rentrer quand elle voudrait. L'astre solaire resplendissait haut dans le ciel bleu, aucun nuage à l'horizon, seulement un peu de

vent rasant qui parcourait les dunes et faisait voler le côté des parasols, apportant un peu de fraîcheur dans cet avant-goût d'été. Amily et Mumad marchèrent assez longuement dans le sable, prirent de la distance avec la plupart des gens venus se poser à proximité des entrées principales en bas des dunes, puis continuèrent encore un peu le long des vagues pour dépasser cette fois la partie nudiste, non sans poser quelques regards sur les rares corps présents, hommes et femmes, avec leurs défauts, leurs beautés, leurs sexes exposés au soleil, rien qui les excite vraiment mais provoquant parfois un sourire..., petit moment de moquerie maligne et sans mépris véritable. Après avoir dépassé les nudistes, ils avaient enfin trouvé un lieu un peu reculé où poser leurs serviettes, planter un parasol, et ne plus voir d'autres personnes à proximité de chaque côté. Leur petite installation effectuée au pied des dunes, ils prirent le chemin de l'océan et se plantèrent quelques minutes debout devant les vagues. La marée était montante, les rouleaux se faisaient plus vifs, l'eau qui baignait leurs pieds et leurs mollets leur paraissait encore glaciale. Ils prirent le temps, restèrent un peu au soleil jusqu'à sentir la chaleur devenir trop grande et le besoin de se mettre à l'eau plus évident, malgré la fraîcheur de l'océan à cette période de l'année. Amily portait un maillot une pièce blanc qui mettait en valeur ses formes... compressait un peu ses seins, donnait à Mumad le plaisir de regarder ses fesses et ses cuisses arrondies, le grain de sa peau noire. Il n'avait pas retiré ses lunettes de soleil, ce qui empêchait Amily de voir où se posait son regard, mais elle sentait ses yeux sur elle. À ses côtés, la peau mate de Mumad, la finesse

de ses jambes, les biceps bien dessinés de ses bras, les pectoraux fermes de son torse, la force qui émanait de lui formaient sans doute un petit contraste soulignant leurs différences, fragilité de l'une et maturité de l'autre, mais le regard que d'autres pouvaient porter sur eux n'avait strictement plus aucune importance, parce qu'à cet instant, là, sur ce bout de plage, pour Amily ils étaient comme seuls au monde. Seuls, mais à deux pour entrer dans l'océan progressivement, sentir l'eau glacée remonter le long de leurs corps, leur saisir les chairs, surtout lorsqu'elle parvint au niveau du ventre et dans le bas du dos... Il leur fallut quelques minutes pour s'immerger tout à fait, les vagues cinglant leur thorax, fouettant leur peau d'une eau vive, remuante. Une vague fit glisser Mumad en arrière et il plongea malgré lui, retenant de justesse ses lunettes de soleil avant qu'elles ne disparaissent dans les rouleaux. Amily lui prit la main pour le ramener à elle, et après avoir un peu reculé vers le rivage, ils s'enlacèrent un instant, l'eau au niveau du buste, épaules et visage aspergés de gouttelettes virevoltantes. Ils sortirent des flots à petits pas, transis, pour revenir vers leurs serviettes. Étendue sur le dos, gouttes d'eau ruisselant sur le corps, elle sentit son souffle un peu plus soutenu, la fraîcheur de l'océan qui avait durci ses seins sous le tissu du maillot mouillé. À l'ombre du parasol, il daigna remonter ses lunettes dans les cheveux, tournant son visage vers elle pour enfin échanger un regard... De son côté, elle avait privilégié un chapeau crème, qu'elle n'avait pas remis en revenant à sa serviette. Leurs regards se trouvèrent et s'ouvrirent l'un à l'autre, et... elle sut alors, au fond de ses yeux, qu'il était attiré par ses tétons bruns pointant

sous le maillot, qu'il lui suffisait de prendre sa main dans la sienne, de la ramener vers elle pour la déposer sur sa poitrine. Il glissa alors sur sa serviette, se rapprocha, l'embrassa, et Amily s'abandonna à ce baiser, elle le laissa repousser les bretelles du maillot de ses épaules jusque sur ses bras, puis les faire glisser tout à fait... Sa respiration commença à s'accélérer quelque peu pendant qu'il caressait ses seins, puis il y apposa sa bouche, léchant, lapant presque comme un chat le bout de ses tétons, tandis que sa main sur la nuque de Mumad remontait dans ses cheveux noirs de jais, doigts caressant le haut de sa tête... Après cet abandon total à sa poitrine, il releva son visage comme s'il remontait du fond des abysses..., elle posa un léger baiser sur ses lèvres, puis le repoussa sur sa serviette pour l'y allonger sur le dos. Son maillot était désormais baissé jusqu'à mi-taille, laissant ses seins libres, découvrant une partie de son ventre, elle se pencha vers lui, et lui dit « C'est ton tour... » elle posa ses mains sur son torse, le caressa, l'embrassa dans le cou, puis déposa une foule de petits baisers le long de son thorax, pressant ses paumes sur son ventre, les laissant divaguer le long de son buste, et il put sentir son souffle chaud accompagnant chacun de ses gestes, sa respiration sur sa peau. Il ferma les yeux... mit les mains dans le dos d'Amily, le caressa longuement..., son excitation était montée d'un cran, la sienne aussi. Il voulut la déshabiller tout à fait, se sentir en elle, la prendre ainsi sur la plage, mais il ne pouvait plus bouger, il s'était complètement abandonné à ses attouchements, qui à la fois le remplissaient de douceur et de désir, et le vidaient de son énergie ou sa capacité d'action... De sa main, Amily dénoua

les liens resserrant son short de bain, et elle s'empara de son sexe en érection pour lui appliquer une douce caresse. C'était si agréable de sentir la chaleur de son corps, d'entendre sa respiration, un tout petit gémissement lui indiquant son propre plaisir à agir de la sorte avec lui, qu'elle souhaitait faire durer ce moment le plus longtemps possible, le laissant complètement soumis à son bon plaisir... Mumad lui demanda de calmer ses ardeurs un moment... Elle relâcha son sexe, un peu à regret, pour redescendre sa main et faire glisser tout à fait son short de bain. Il s'appliqua à en faire de même avec elle, repoussant le maillot humide sur ses fesses, le roulant le long de ses cuisses sombres. Il y eut un instant de maladresse pour le faire passer jusqu'à ses pieds, mais peu importait... Ils étaient nus désormais, laissant retomber un peu leur excitation pour reprendre un ballet de caresses communes cette fois, entrecoupé de quelques baisers, lesquels alternaient une forme de tendresse, lèvres contre lèvres, et quelques élans de langue impromptus... De sa main droite, il souleva sa cuisse, passa son bras dessous pour écarter un peu plus ses jambes. Côte à côte, ni dessus ni dessous, il n'eut pas le temps de poser sa main sur son sexe qu'elle s'en empara pour le placer en elle. La position n'était pas forcément la plus confortable, et pourtant leurs corps se trouvaient ainsi assemblés, collés l'un à l'autre, dans un mouvement de reins qui fit légèrement crisser le sable sous leurs serviettes. Ils jouirent ensemble et restèrent collés, chacun dans les bras de l'autre, le temps de reprendre leur souffle.

Amily aimait à se remémorer cette scène fondatrice de leur rencontre. Cela avait été si important pour elle. Elle avait

perdu sa virginité deux ans plus tôt, lors de sa fugue qui avait fait long feu. Elle avait choisi le garçon qui l'avait déflorée pour son physique agréable et parce qu'elle n'éprouvait pas le moindre sentiment pour lui. Cela avait été un passage obligé, une sorte d'étape technique dont Léini lui avait parlé en lui expliquant qu'il y aurait un mauvais moment à passer, peut-être un peu de sang, mais rien de grave. Et Amily ne voulait pas de cela pour la fois où elle ferait véritablement l'amour. C'était ainsi qu'elle s'était représenté les choses, et c'était ainsi qu'elle s'était offerte à Mumad. Elle n'imaginait pas, alors, les conséquences de ses actes. Et après ce week-end à la plage, tout s'enchaîna très vite. Elle tomba amoureuse de Mumad, et chaque journée qu'elle passait avec ses parents loin de lui la rendait folle d'impatience. Elle parvint à le voir à trois reprises encore à la fin du printemps et au cours de l'été, une fois dans l'appartement de Jonaël où vivait désormais Léini, et deux fois dans une chambre d'hôtel. Mais à l'automne, avec la reprise des cours, sa condition de pensionnaire toute la semaine devint rapidement intenable. Elle commença à faire le mur pour aller le rejoindre dans un petit appartement dont il disposait du côté de la gare centrale. Son manège ne passa pas inaperçu et elle fut convoquée avec ses parents chez le directeur. L'entrevue se passa mal, elle fit une crise de nerfs, se mit à crier, traita son père de tortionnaire, les accusa de vouloir l'étouffer, d'être prisonnière et privée de tout, tant et si bien qu'ils durent la ramener chez eux, la direction de l'établissement ne souhaitant plus l'avoir dans ses locaux. Elle n'y resta pas longtemps. Le soir même, après avoir réuni quelques affaires, elle fugua à nouveau, et

cette fois avec un point de chute : l'appartement de Mumad. Mais ce dernier hésita à la recueillir, ce qu'Amily ne comprit pas. Elle avait seize ans, elle venait de fuguer, il ne voulait pas risquer d'être arrêté pour détournement de mineur. Il tenta de lui expliquer la situation, mais elle ne voulait rien entendre, et il dut la ramener chez ses parents de force, la déposant devant la maison en lui signifiant qu'il serait toujours là pour elle, mais qu'ils devraient attendre qu'elle soit majeure pour s'installer ensemble. Amily s'enferma dans sa chambre. Elle y resta cloîtrée une semaine, refusant de s'alimenter, au grand désespoir de sa mère qui ne savait plus quoi faire. Et puis un soir, une semaine après que Mumad l'eut ramenée chez elle, elle fit un malaise, tombant d'inanition faute d'avoir assez mangé et bu. Le médecin qui l'ausculta préconisa du repos, une infirmière à domicile pour la contraindre à se nourrir, au moins de la soupe dans un premier temps si elle n'avalait rien d'autre. Il annonça aussi à Amily, devant sa mère médusée, qu'elle était enceinte.

Amily, définitivement déscolarisée, vécut l'ensemble de sa grossesse chez ses parents, et accoucha d'un petit garçon qu'elle prénomma Tierno. Entièrement focalisée sur son fils, elle coupa les ponts avec Léini, laquelle ne chercha pas à la joindre pendant près d'une année. Marieka s'occupa de sa fille cadette, de son aînée et de son petit-fils et elle pensait qu'avec le temps tout finirait par rentrer dans l'ordre, qu'Amily apprendrait à être une bonne mère, que les crises d'angoisse qui l'étouffaient parfois se stabiliseraient. C'était compter sans le père du garçon, Mumad Fartao qui, elle ne sut jamais comment, finit par apprendre qu'Amily avait eu un

enfant de lui. Quelque temps après qu'elle eut fêté ses dix-huit ans, il sonna à la porte et se présenta à Marieka. Le père était parti en tournée avec un groupe de musique qu'il manageait, et il n'était heureusement pas présent ce jour-là, sans quoi cela aurait certainement mal tourné. Mumad indiqua qu'il avait reconnu l'enfant à l'état civil, qu'Amily était désormais majeure et qu'en conséquence il venait les chercher tous les deux. Marieka eut beau argumenter, défendre sa position, réclamer, jusqu'à supplier même, il resta inflexible, et Amily n'aida pas sa mère. Elle prit l'enfant dans ses bras, la regarda avec une forme de lassitude et de tristesse que Marieka n'avait jamais vue dans ses yeux, et partit avec Mumad le soir même. Ce dernier l'installa dans son petit appartement près de la gare, et lui fit découvrir avec fierté la chambre d'enfant qu'il avait préparée pour Tierno. Au fil du temps, Amily finit par osciller entre plusieurs émotions et sentiments au sujet de Mumad. Parfois, il redevenait le prince charmant dont elle avait rêvé, celui qui l'avait éblouie par sa beauté, son charme, son charisme, qui lui avait procuré un profond plaisir charnel, et qui était, malgré tout, le père de son enfant, pour lequel il pouvait avoir de vrais gestes de tendresse. Parfois, il était ce beau parleur insupportable qui croyait tout savoir et ne la laissait jamais discourir en public, qui crachait sur ses « bourgeois de parents » comme il les appelait, et qui disparaissait des nuits entières sans qu'elle sache jamais ce qu'il trafiquait. Et parfois enfin, il était ce qu'elle n'avait pas vu en lui, cet homme qui lui faisait peur, capable de crier sur Tierno ou de le secouer quand il ne supportait plus ses babillages d'enfant, qui déboulait sans la prévenir avec son

copain Alfrid et réclamait un dîner en lui tapant sur les fesses, les deux compères puant la cigarette, le sexe et l'alcool.

Elle ne sut jamais exactement de quoi Mumad vivait. Il lui disait qu'il était dans les affaires, et quand il était à la maison, il ne parlait jamais de son travail. Et elle ne chercha pas à l'interroger. Quand Tierno fêta ses quatre ans, il y eut pourtant un petit événement qui modifia sensiblement et définitivement le regard qu'elle portait sur son compagnon. La fête d'anniversaire battait son plein dans l'appartement, il y avait plusieurs enfants de l'école de Tierno, ainsi que leurs mamans, quand on sonna au bas de l'immeuble. Mumad passa la tête à la fenêtre, et indiqua à Amily qu'il descendait cinq minutes dans la rue et revenait pour découper le gâteau de Tierno et le voir souffler ses bougies. Amily se pencha à son tour à l'extérieur et vit Alfrid, le parrain de Tierno, qui avait garé une décapotable sur le trottoir. Mumad sortit de l'immeuble, se dirigea vers lui, et ce fut la première fois qu'Amily le vit crier sur son ami. Il lui demanda ce qu'il fichait, s'il avait oublié qu'il ne devait jamais venir ici s'il n'était pas seul, et il lui ordonna de foutre le camp tout de suite. Alfrid semblait paniqué, il balbutia des excuses, mais lâcha, assez fort pour qu'elle l'entende depuis le deuxième étage : « La pute a fait une overdose, bordel, j'en fais quoi maintenant ? » Amily distingua une paire de jambes qui dépassaient d'un imperméable posé sur la banquette arrière de la voiture. Mumad n'eut pas l'air étonné de la situation, ni même inquiet, et lui intima l'ordre d'aller à un certain Baron rouge et de l'y attendre. Alfrid regagna sa voiture et démarra, tandis que Mumad remontait chez lui. Amily l'observa alors d'un

autre œil, elle le vit arborer un grand sourire, tellement convaincant, tellement naturel, en s'approchant de Tierno et en lui ébouriffant les cheveux. Il se comportait comme si rien ne venait de se passer dans la rue, ayant repris son calme en quelques minutes à peine. Puis il invita tous les enfants à passer à table, alluma les bougies sur le gâteau, et demanda à son fils de souffler dessus. Pour cadeau, Mumad avait trouvé un adorable petit chien blanc, un bichon maltais qu'il avait sorti d'un carton caché dans la chambre, au grand étonnement d'Amily qui n'était pas au courant de cette surprise. Tierno était aux anges, les autres enfants surexcités, tous en rond autour de l'animal, à vouloir le caresser. À cet instant, c'était un père parfait, aimant, adorable avec son fils et pourtant, quelques minutes plus tôt, il parlait sur le trottoir avec son ami d'une pute qui avait fait une overdose et qui était peut-être morte sur la banquette arrière de la voiture.

Elle mit plusieurs mois à tourner et retourner cet épisode en pensée avant de sauter le pas, mettant de côté ses dernières hésitations, pour effectuer des recherches sur ce Baron rouge que Mumad avait cité. Elle découvrit assez rapidement le lieu en question, une boîte de nuit privée située à seulement trois rues de chez elle, dans une ruelle où elle ne mettait jamais les pieds. Elle était déjà passée devant cependant, et laissant Tierno à la garde de la concierge, elle alla jusque devant la porte rouge qui signalait l'endroit. Il n'y avait rien de remarquable de l'extérieur, seulement une porte de couleur, dans une rue crasseuse et puante qui n'en comportait pas, et une petite plaque en laiton avec une sonnette et le nom « Baron rouge » gravé en lettres d'imprimerie. Elle ne resta

pas longtemps sur les lieux, n'ayant nullement l'intention d'entrer, mais en rebroussant chemin, elle croisa une fille qui s'engageait dans la ruelle. Elle ne devait pas être beaucoup plus âgée qu'elle, la vingtaine tout au plus, blonde, paupières fardées et rouge à lèvres brillant, une peau d'une blancheur effrayante, presque diaphane, et les yeux enfoncés dans les orbites malgré un fond de teint réparti en masse sur les tempes et les joues qui tentait de les masquer au mieux. Amily lui jeta un regard, faillit lui adresser la parole, mais l'autre la croisa sans faire attention à elle, le regard fixe, la démarche chaloupée, et alla sonner à la porte rouge. De retour dans son immeuble, elle récupéra Tierno chez la concierge et engagea la conversation avec cette dernière. Qu'y avait-il de mieux qu'une concierge pour connaître la vie du quartier ? Celle-ci ne se fit pas prier, ravie d'engager une discussion et de pouvoir médire au passage. Bien sûr qu'elle connaissait le Baron rouge, tout le monde connaissait l'endroit. Cette boîte était déjà là avant-guerre, et c'était une sorte de référence dans le quartier. Dans sa jeunesse, on lui avait dit de ne pas trop traîner devant, de peur qu'on l'emmène à l'intérieur et qu'on ne la revoie plus jamais. Les gens disaient ça pour vous faire peur, dit-elle en riant, mais il y avait une part de vrai évidemment. Amily fit la moue, comme si elle ne comprenait pas l'allusion, ce qui permit à la concierge d'enchaîner et de mettre les points sur les « i », comme elle s'y attendait. Le Baron rouge était une boîte de nuit certes, on pouvait y boire un verre et danser, mais c'était aussi un club, où on pouvait « discuter » entre hommes et femmes. Il fallait comprendre que la discussion tournait plutôt au

niveau de la ceinture, et plus les filles « discutaient », plus elles gagnaient.

Bien qu'elle ne se fît plus beaucoup d'illusions sur le père de son enfant, Amily avait sans doute voulu ne pas voir certaines choses le plus longtemps possible. Désormais, elle était contrainte de les regarder en face et elle prit son courage à deux mains pour affronter Mumad. Elle attendit un soir qu'il rentre dîner, et fut assez patiente pour le laisser finir son repas et se sentir bien chez lui, avant de l'interroger sur le Baron rouge. La discussion s'envenima très vite, Mumad n'étant pas homme à devoir rendre des comptes à qui que ce soit et encore moins à sa femme. Il lui rappela d'ailleurs qu'elle n'était pas son épouse, seulement la mère de son enfant et qu'elle ferait mieux de conserver un profil bas, plutôt que de lui chercher des poux dans la tête. Des filles, il pouvait en avoir autant qu'il le souhaitait, ce n'était pas ce qui manquait, alors elle devait rester à sa place. Mais Amily, cette fois-là, ne s'en laissa pas conter et l'attaqua de plus belle, le harcelant de questions, lui demandant s'il était oui ou non le patron du Baron rouge, ce qu'il y faisait, s'il s'occupait de prostituées, ce qu'il magouillait avec son copain Alfrid. Et quand elle osa soulever l'épisode de l'overdose, sous-entendre qu'une fille était peut-être morte, toute à sa colère, elle ne vit pas venir la gifle qui la cueillit violemment et l'envoya au sol. Mumad la souleva par le col pour la relever, lui asséna une seconde gifle, puis une troisième, la tint devant lui ses doigts enserrant sa bouche, et lui avoua tout. Oui il s'occupait de putes, cela faisait près de vingt ans, et il ne croyait pas une seconde qu'elle n'était pas au courant, que sa copine Léini

ne lui avait jamais rien dit alors qu'elle avait fini par tapiner pour lui. Il l'insulta, lui crachant au visage une saillie dont il sembla très fier et qui le fit rire à gorge déployée : pour une petite Noire, elle se la jouait un peu trop oie blanche. Elle croyait quoi ? Que l'appartement où elle vivait, que les draps de soie dans lesquels elle dormait, que la viande qu'elle mangeait, que le putain de chien qu'il avait offert au gamin, que tout ça tombait du ciel ? Il fallait payer. Et il bossait pour ça, pour elle, pour le même. Et en ce moment, c'était pas simple, la concurrence était rude avec des filles venues du Sud et des souteneurs pas faciles à manœuvrer. Alors bordel, elle devait cesser de se plaindre. Et plutôt que d'être une gentille femme reconnaissante, elle lui faisait une scène ? Il la relâcha en la jetant lourdement par terre et Amily se cogna contre le mur. À ce moment, Tierno sortit de sa chambre et vint se placer devant les jambes de son père sans rien dire, le regardant, ses petits bras croisés sur la poitrine. Mumad soutint son regard, puis détourna les yeux en continuant de maugréer, se saisissant de sa veste accrochée à une patère. Il s'écarta, ouvrit violemment la porte et la claqua derrière lui en sortant.

Après cet épisode, Amily sombra progressivement. Les crises de panique, qui avaient fini par s'espacer avec le temps, revinrent en nombre jusqu'à l'empêcher de passer une seule journée normalement. Un médecin lui prescrivit des médicaments qui la mirent dans un état second quasi permanent. Elle ne vivait plus que sur des habitudes, des gestes à faire chaque jour, hagarde, comme se réveillant soudain d'un long sommeil pour partager un moment de tendresse avec Tierno,

puis replongeant dans un abîme intérieur. À l'automne, alors que les vacances scolaires approchaient, elle eut un sursaut de conscience. Elle ne pouvait pas rester ainsi, il lui fallait réagir. Elle décida de se sauver et de sauver Tierno. Il lui fallait un plan de bataille, qu'elle mit au point en trois étapes. La première était de se rétablir mentalement et physiquement pour disposer d'assez de forces pour l'étape suivante. Elle allait donc laisser Tierno à Almara, la sœur de Mumad, la seule femme qui fût véritablement gentille avec elle et en qui elle eût une certaine confiance. Ensuite, elle se ferait interner pour quelques semaines, le temps de se remettre suffisamment, de reprendre des forces. La seconde phase serait de récupérer Tierno et de fuir avec lui. Elle avait mis de l'argent de côté pour cela. Elle trouverait des solutions. Mais il fallait que son père l'aide. C'était la troisième phase, retrouver ses parents, espérer leur pardon, leur indulgence, leur amour, afin qu'ils l'accueillent avec son fils et les protègent.

Rien de tout cela ne se produisit.

16 – Filem Perry

Il se faisait tard, et Pat avait posé son museau sur ma cuisse, me montrant à sa manière qu'il était temps de quitter le bureau, et par la même occasion d'aller faire un tour au square tout proche avant de rentrer. Je ne m'étais pas trompé, il avait besoin de se soulager, et à peine étions-nous entrés dans le jardin qu'il fila derrière un bosquet. La nuit était déjà tombée, bien que nous ne soyons qu'en fin d'après-midi, et la lumière du soleil ayant disparu, un froid glacial parcourait les rues et dissuadait tout autant les passants que les promeneurs de chiens de sortir le nez dehors. J'étais complètement seul dans ce square, et je laissai Pat circuler sans l'attacher, marchant dans les allées obscurcies, et repensant à la fiche psychiatrique consacrée à Murlock, qui me laissait dubitatif. Je ne croyais pas, comme la police militaire en avait émis l'hypothèse, qu'il était susceptible d'être le complice de Gorack dans le meurtre du troisième soldat. Lui s'en dédouanait, et j'avais tendance à penser qu'il disait vrai. Son manque d'empathie pour les autres, son passé familial, tout ça ne faisait pas forcément de lui un tueur. Moi aussi j'avais perdu ma mère, enfant, et mon père n'était pas un modèle non plus. Elle était institutrice, eut un cancer du sein foudroyant, comme ma grand-mère

du reste, mais ça je ne l'appris que plus tard, et disparut de ma vie quand j'avais neuf ans. Quant à mon père, boulanger de son état, je le voyais peu. Il se levait tôt, faisait la sieste quand nous rentrions de l'école mes frères et moi, et à son réveil, il sortait son ceinturon et levait haut son bras pour nous apprendre à nous tenir comme il faut ; quelques coups de cuir qui claquaient sur nos fesses, le bas du dos ou les épaules, et agrémentaient nos couchers, au point de ne plus savoir parfois comment nous tenir dans le lit. Mes frères n'étaient plus là désormais, la guerre les avait mâchés, avalés, et en partie recrachés ; l'un, dans l'infanterie, avait été abattu sur le front d'Alduz, l'autre, aviateur, avait été porté disparu au-dessus de l'océan et on ne retrouva jamais le moindre de ses restes. Moi j'avais survécu sur le front de Bretani, alors il avait bien fallu que je m'en occupe, du père, puisqu'il n'y avait plus que moi. Il me reconnaissait encore, quand j'allais le visiter de temps à autre dans sa maison de retraite spécialisée, mais je ne me faisais guère d'illusions, ça ne durerait pas. Non pas qu'il fût sur le point de mourir, puisqu'il était physiquement en pleine forme pour son âge, en revanche, qu'il continue de me reconnaître comme son fils, c'était une autre paire de manches. Cela faisait un moment qu'il avait oublié comment on pétrissait le pain, et toutes les heures, toutes les nuits, qu'il avait passées devant les fours, de la poudre de farine plein les cheveux, les mains blanchies, le dos voûté à force d'enfourner des baguettes et de les ressortir pour les poser sur des chariots. Oubliés aussi la boulangerie, les étals et la caisse, la façon dont il déambulait dans le magasin, vers midi, se montrant fièrement à la clientèle

dans son tablier blanc, tout auréolé de cette odeur de pain chaud qui semblait l'absoudre de tous ses crimes, de chacun de ses coups de ceinture sur ses fils, de chacun de ses jurons, de son mépris affiché pour ses trois garçons qui, était-ce si surprenant, avaient tous décidé de faire autre chose de leur vie et de ne pas entrer en apprentissage à quinze ans pour lui succéder. Oubliée encore, sa femme, disparue depuis si longtemps à ses yeux qu'il n'en parlait jamais, ne l'évoquait pas, ni à Noël, ni aux anniversaires, comme si elle n'avait été là que pour donner naissance aux enfants avant de s'effacer du paysage. Oubliées ses parties de pêche avec le charcutier d'à côté, son inséparable compère avec qui certaines soirées arrosées se terminaient en gueulantes effroyables, qui me faisaient enfouir ma tête dans l'oreiller en tentant, vainement, de me rendormir, avant qu'ils ne s'effondrent ivres morts sur la toile cirée de la table de la cuisine. Toutes ces images me revenaient par vagues, tandis que je combattais le froid en tapant des pieds et en me frottant les mains, tournant et retournant dans ce square. Au bout de vingt minutes, j'étais frigorifié et j'appelai Pat qui vint me rejoindre avant de nous diriger vers la voiture. Après avoir démarré, je poussai le chauffage à fond, et ce fut le morceau *La vie est ce que tu en fais* de l'album *Couleur du printemps* qui se mit à résonner dans l'habitable. Effectivement, pensai-je, pour une part tout au moins, la vie était ce que nous en faisions, c'était valable pour moi, pour mon père, comme pour Murlock. Mais lui ne semblait pas avoir beaucoup évolué au fil du temps. Bien sûr, vivre sous une fausse identité devait peser à la longue, on apprenait à mentir continuellement, jusqu'à

finir même par croire à ses propres mensonges. Mais Murlock avait eu une seconde chance, une possibilité de refaire sa vie justement, d'en changer complètement le cours pour se dessiner un autre destin. Or, je ne le voyais pas comme un meneur, y compris dans son domaine particulier, mais plutôt comme un petit malfrat, un proxénète de deuxième zone. À quarante ans passés, qu'avait-il réalisé? Il allait être jugé pour une désertion qui lui pesait sur le crâne comme une épée de Damoclès depuis près de vingt-cinq ans, et il était en prison pour une mauvaise conduite au volant de son bolide de course, sans doute un des objets de valeur qu'il possédait et dans lesquels il plaçait sa réussite. Et alors que je me garais sur le parking à proximité de mon appartement, effectuant un créneau, je pensai soudain au véhicule de Murlock, avec une idée en tête qui ne me quitta pas de la nuit, y compris quand je me levai à deux reprises pour aller aux toilettes. En me recouchant, je me demandai aussi si c'était ça le début de la vieillesse, passer son temps après la cinquantaine à se relever la nuit pour aller pisser, et si l'étape suivante serait d'oublier de me réveiller, comme mon père, et de finir par me faire dessus.

Le lendemain matin, je repris la voiture. Quand la chanson *Hé Bulldog* se faisait entendre dans le poste, Pat au mieux levait l'oreille, sinon se tenait assis sur la banquette arrière et répondait aux aboiements qu'on entendait à la fin du morceau. Cette fois-là, peut-être comprit-il que je n'étais pas d'humeur et quand la chanson passa, il se contenta de bouger une oreille. Je me repassais le film de l'interrogatoire dans ma tête. Murlock avait reconnu avoir recroisé Fresco, c'était

donc bien lui qui s'était rendu dans la banlieue de Virnia avec un bolide rouge passe-velours, celui avec lequel il s'était fait arrêter. Au lieu de me diriger vers le bureau, j'allai directement à la fourrière de la police de Bacanis où j'avais fait rapatrier la voiture de sport. Le gardien des lieux me conduisit jusqu'à elle, et me remit les clés. Précautionneusement, j'ouvris la portière conducteur, passai une tête à l'intérieur, regardai si je trouvais quelque chose sur les sièges en cuir. Rien de particulier : un gobelet blanc avec une paille, d'une boisson quelconque, traînait à l'arrière, et il y avait des traces et des fragments de terre sombre sur les tapis de sol au niveau du siège passager comme du siège conducteur. Je fis le tour du véhicule, ouvris l'autre portière, puis la boîte à gants, mais il n'y avait rien de notable : un papier d'assurance, le carnet d'entretien, un chiffon, une bougie de remplacement, et un boîtier d'ampoules pour les phares et les feux arrière. Je m'écartai un peu, fis quelques pas à reculons jusqu'au coffre que j'ouvris d'un coup de clé, sans toucher à la poignée. Le coffre était vide, sinon un bidon d'huile de moteur posé sur la gauche, et une couverture vert foncé, soigneusement pliée au milieu. Je reculai à nouveau pour bénéficier d'une vue d'ensemble du véhicule. Les portières grandes ouvertes sur les côtés et l'arrière, associées à la forme longiligne du bolide de course, lui donnaient une allure d'étrange oiseau mécanique rougeoyant qui allait s'envoler au-dessus du parking. Me sentant un peu ridicule, je me demandai ce que je faisais là au juste, ce que j'avais espéré trouver dans cette voiture. J'étais sur le point de rabattre le battant du coffre et de faire demi-tour quand une nouvelle petite lumière s'alluma dans

un recoin de mon esprit : le rapport d'autopsie du gamin. Il avait été étouffé, pas étranglé ; étouffé au moyen d'un tissu en laine dont certaines fibres étaient restées coincées dans sa gorge. Je ne me souvenais pas de la couleur de ces fibres, mais j'avais sous les yeux une belle couverture, en laine épaisse. Je retournai à la guérite du gardien et appelai une équipe qui viendrait étudier la voiture sous toutes les coutures. J'embarquai cependant la couverture, que j'amenai au laboratoire de la police pour qu'il l'analyse au microscope et qu'on puisse effectuer une comparaison avec les fibres retrouvées dans la trachée du gamin.

Au bureau, Mayid m'informa qu'Amily Neria avait repoussé le rendez-vous que nous lui avions fixé, étant dans l'obligation de s'occuper des pompes funèbres et de l'organisation de la cérémonie pour l'enterrement de l'enfant. Je m'étonnai que son mari ne soit pas rentré de son voyage d'affaires et qu'il n'ait pas daigné prendre contact avec nous. Ou bien était-il de retour, mais lui aussi en train d'organiser avec sa femme les funérailles qui devaient avoir lieu le lendemain ? J'avais des questions à lui poser et le plus rapidement possible, de même qu'à sa sœur, la tante chez qui l'enfant était en garde au moment de sa disparition. Je demandai à Mayid de me trouver son adresse, et dans la demi-heure qui suivit j'étais en route pour Pristin, Pat ronflant allègrement sur la banquette arrière de la voiture. Je n'avais pas prévu de rendre visite à Victas Greletti, dont la maison de garde-barrière près de la gare était sur ma route, à l'opposé cependant de l'adresse de la tante, mais lorsque je passai devant chez lui, je l'aperçus en train d'en sortir, tenant Roxi par sa laisse. Je m'arrêtai

à sa hauteur pour le saluer brièvement, Pat s'éveilla et vint coller sa truffe à la vitre en remuant la queue lorsqu'il repéra Roxi à l'extérieur. Mais je ne leur fis pas le plaisir de me garer et de les laisser batifoler ensemble, et poursuivis ma route jusqu'au domicile d'Almara Niet, une petite maison de ville, à la limite du quartier bourgeois de Pristin et non loin de la rivière qui coulait dans le centre. Croiser Greletti aurait dû me préparer à cette rencontre, et pourtant je ne fis le rapprochement que plus tard. Greletti avait eu des parents mêlant deux couleurs de peau, mais le métissage n'avait pas eu le même effet sur lui que sur sa sœur, elle était le portrait de sa mère noire, tandis que lui n'avait que très peu hérité de ses traits, et était presque aussi blanc de peau que son père. Tierno Neria et sa mère étaient noirs tous les deux, aussi avais-je cru, dans une forme de logique absurde, que son père l'était aussi, et donc que la sœur de ce dernier le serait de même. Ce n'était pas le cas, Almara Niet n'était pas noire mais son apparence était typique du sud du continent, teint très mat, cheveux bruns amples, relevés en un chignon lourd, nez aquilin prononcé, regard obscur où il était impossible de distinguer l'iris des pupilles. Elle se présenta à moi habillée d'une longue robe sombre, me laissa sur le pas de la porte sans me convier à entrer, et son air revêche, sa manière de me répondre sèchement, les bras croisés, menton relevé, tout m'indiquait que je n'étais pas le bienvenu et que ma visite impromptue la dérangeait. Niet était son nom d'épouse, qu'elle avait conservé en mémoire de son mari, mort vingt-deux ans plus tôt sur le brancard d'un hôpital de campagne à Iback, à quelques kilomètres de là. Veuve de guerre, elle n'avait jamais

eu d'enfant, ni refait sa vie, et à un peu plus de quarante ans elle semblait porter le deuil éternel de son époux à la fois comme une carapace et comme un signe distinctif criant au monde entier qu'elle était une victime, elle aussi. Elle me confirma les déclarations de la mère de l'enfant : elle avait bien accueilli le petit pour les vacances, ne devait à l'origine l'avoir qu'une dizaine de jours, puis Amily ayant été hospitalisée, le père lui avait demandé de le garder plus longtemps. Un matin, alors qu'elle pensait que Tierno jouait dans le jardin derrière la maison, en l'appelant pour le déjeuner, elle s'était aperçue qu'il avait disparu. Elle l'avait cherché partout dans la maison, croyant qu'il s'y était peut-être caché, puis avait questionné les voisins, fait le tour du quartier, en vain. Le plus curieux était que Bala, son petit chien, était toujours là, lui, alors que l'enfant ne s'en séparait quasiment jamais. Elle avait essayé de prévenir le père, qui n'était pas joignable, puis la mère, laissant un message à la Clinique des Prés à Kourimon, et elle avait fini par appeler le grand-père maternel. Ce dernier lui indiqua qu'il s'occupait de tout, s'excusa en expliquant qu'il aurait dû la prévenir qu'il venait chercher l'enfant, ce qu'il avait fait dans la matinée, ajoutant avoir amené le petit à une fête et être en retard, c'est pourquoi il n'avait pas pris le temps de lui en parler en arrivant, qu'elle ne devait pas s'inquiéter et qu'il resterait avec lui désormais à Caréna, jusqu'à ce que sa mère vienne le récupérer. C'était cinq jours avant qu'on ne retrouve le corps de l'enfant dans les bois à proximité de la gare de Pristin. Je n'y comprenais plus rien. L'enfant n'avait donc pas disparu de chez elle, mais il avait été amené chez le grand-père et donc il aurait

disparu depuis là-bas ? J'insistai et je lui demandai de me répéter cette information, de me donner tous les détails dont elle se souvenait, mais elle ne m'en dit pas plus, réaffirmant seulement ce qu'elle avait déclaré. Je l'interrogeai alors sur son absence de réaction quand nous avions diffusé l'information relative à la mort de Tierno dans les médias locaux. Elle parut surprise, me demanda dans quels journaux cela avait été diffusé et, se penchant pour prendre dans ses bras un petit bichon maltais qui nous avait rejoints à la porte, m'annonça qu'elle ne lisait que des magazines et jamais la presse, et qu'elle ne s'intéressait pas aux actualités.

Sans être parvenu à autre chose avec cette femme revêche et peu loquace, qui certes était touchée par le deuil de son neveu mais qui ne faisait guère d'efforts pour coopérer et aider à établir la lumière sur son décès, je rebroussai chemin. J'étais venu pensant ajouter des faits clairs et confirmés dans le déroulé des événements, et je repartais avec de nouvelles questions. Surtout, cette famille commençait à sérieusement m'intriguer. La mère de l'enfant qui avait mis plusieurs jours à joindre la police, même si elle était souffrante, et qui apparaissait si frêle psychologiquement, éveillait ma curiosité autant que mon empathie. La tante que je venais de voir stimulait, elle, ma suspicion, tant il était étrange qu'elle se borne à accepter le discours du grand-père sur la disparition soudaine du petit sans chercher plus loin. Ce grand-père mystérieux, et enfin le père de l'enfant, absent, ce qui me troublait tant il me paraissait évident qu'à la seconde où il avait eu connaissance de la nouvelle, il aurait dû revenir auprès de sa femme et interroger les autorités sur ce qui

s'était passé avec son fils. En outre, si la tante disait vrai, et que le grand-père avait effectivement récupéré l'enfant, il était pour le moins surprenant que l'on ait retrouvé son corps non pas à proximité de Caréna, lieu de résidence du grand-père, mais à Pristin, lieu de résidence de la tante... L'enterrement de Tierno devait avoir lieu le lendemain en milieu d'après-midi, et je ne doutais pas de les voir tous réunis autour de la tombe, mais ce ne serait ni le lieu ni le moment pour un interrogatoire en règle. Je fis demi-tour pour rejoindre ma voiture, l'esprit encombré d'interrogations multiples.

Comme la plupart des gens, ma vie avait repris son cours après-guerre, et comme tout le monde, j'avais rapidement détourné le regard devant les vestiges des combats de rue, les ruines de maisons effondrées ou soufflées par des bombardements, pour cesser de penser au passé et me projeter vers l'avenir. Et comme pour tous les autres, ça avait fonctionné à merveille. Les chantiers de reconstruction avaient vite fleuri aux quatre coins du pays, et quand on passait devant l'un d'eux, on ne voulait plus se remémorer la guerre. Au contraire, on observait le ballet des grues, des engins de terrassement, et l'intense circulation des hommes en tous sens comme la marque d'un renouveau, une manière d'effacer nos traces de guerriers sanguinaires qui avaient tout fait pour s'entretuer quelques années durant, et faisaient désormais semblant de penser que tout cela n'avait été qu'un hoquet de l'histoire, terrible certes, mais passager, un malaise de civilisation dont nous étions remis désormais. En quittant Almara Niet, je laissai mon chien divaguer sur le trottoir,

lever la patte et uriner sur un poteau ou une façade quand, alors que je n'y avais pas fait attention de prime abord, mon regard fut attiré par un trou dans un mur contre lequel Pat venait de lâcher un jet jaunâtre. Je regardai plus attentivement, reculai d'un mètre, puis carrément jusqu'au milieu de la chaussée pour disposer d'une perspective plus large. Et je tombai sur une myriade de trous qui s'alignaient presque tous à la même hauteur, formant une sorte de ligne sur une dizaine de mètres de large environ. On ne voyait plus nulle part ce genre de stigmates de la guerre et je fus surpris. Je compris pourquoi ce mur n'avait pas été refait à neuf, et pourquoi on avait gardé la trace de tous ces impacts de balles quand je m'approchai d'une petite plaque en cuivre qui était disposée à l'extrémité du mur. Elle faisait état de ce qui s'était passé ici plus de vingt ans plus tôt, et de la mémoire que ce lieu devait conserver, celle de quelques hommes dont les noms apparaissaient en liste alphabétique, des soldats fusillés pour lâcheté devant l'ennemi et désertion. Je m'interrogeai néanmoins sur le sens de cette plaque commémorative. Elle avait été posée là par le gouvernement en manière d'explication, mais était-ce pour soutenir ces exécutions de l'époque ou pour les condamner a posteriori ? La formulation était si neutre, relatant simplement les faits, la date, les noms des victimes, sans prendre parti, sans mentionner un crime, une erreur militaire, qu'on pouvait mettre en doute une quelconque volonté pacifique de réconciliation ou l'expression de quelque remords. Prenant à nouveau du recul, passant sur le trottoir d'en face, je regardai encore cet alignement de trous et de fissures dans le plâtre. Ils étaient

tous situés à hauteur d'homme, au niveau du thorax, là où d'autres soldats avaient pointé leur arme en visant le torse de leurs camarades, le cœur palpitant dans la poitrine dont ils allaient éteindre le mouvement saccadé d'un claquement de doigts, d'une pression sur la détente. Et puis, sur le côté, l'un complètement à droite, et l'autre complètement à gauche, il y avait deux trous dans le mur qui étaient positionnés si bas, presque au niveau du sol, que les tireurs devaient vraiment être de piètres soldats. Mais je me ravisai presque aussitôt, songeant que penser ainsi c'était aller dans le sens d'un quelconque sous-officier un peu obtus se moquant de ses recrues et de leurs balles perdues, et je finis par supputer qu'après tout, ces deux tireurs-là avaient peut-être bien visé au contraire, exactement là où ils le souhaitaient, à côté des corps de ceux qu'ils devaient assassiner ce jour-là. Non pour sauver les victimes, ils n'en avaient assurément pas les moyens, mais au moins pour ne pas cautionner la fusillade, pour ne pas juger ces camarades un peu trop hâtivement, ne pas craindre de reconnaître dans leur geste de désertion la part commune qui animait chaque homme prenant une arme, celle de la peur. Cette part de terreur ou de désarroi, variable d'un individu à un autre, mais que personne, aucun de ceux et celles qui avaient participé à ce conflit, ne pouvait remettre en cause ou effacer ; une peur que tous avaient connue, que tous connaîtraient à un moment ou à un autre, avec laquelle certains avaient pu vivre et composer, et d'autres non. Fallait-il tuer ces derniers pour autant ? L'Histoire, ici, sur ce mur, semblait répondre par l'affirmative. Mais je savais qu'ailleurs, en d'autres circonstances, cela n'avait pas

été le cas. Il n'y avait aucune règle, aucune morale non plus. C'étaient encore des hommes qui avaient pris la décision de fusiller ces déserteurs, qui avaient fait un choix, non pas basé sur le code militaire, mais sur leur propre code de conduite, placé derrière le paravent de l'honneur ou du drapeau, qu'importe. Je passai mon chemin, et finis de faire faire sa petite promenade à Pat avant de regagner la voiture, en repensant à l'affaire qui m'occupait et à celui qui avait peut-être tenu le petit Tierno dans ses bras jusqu'à l'asphyxier. Quel homme, et selon quel code de conduite personnel, pouvait prendre un enfant de cinq ans en otage et l'étouffer de ses propres mains ? Il était temps de passer à la vitesse supérieure, de cesser de respecter poliment la souffrance de la famille, et de convoquer les parents et le grand-père aussitôt que possible. De retour à Bacanis, je m'apprêtais à lancer ces convocations quand Mayid entra dans mon bureau avec des feuillets à la main, qu'il me déposa sur la table. Je relevai la tête, croisai son regard, et le vis sourire en me disant : « Je crois qu'on le tient. » Il parlait du meurtrier de l'enfant.

17 – Arkan Neria

L'Arc de triomphe resplendissait au soleil au bout de la grande avenue qu'arpentait Arkan. Ce jour de décembre signait à la fois son retour à Caréna et à la vie civile, à vingt-deux ans à peine. Il retrouva Balizé Cendres à la terrasse d'un café où les jeunes filles en fleur de la bourgeoisie, accompagnées de leurs mères ou tantes, venaient prendre un chocolat chaud quand elles avaient terminé de dévaliser les magasins de vêtements qui pullulaient aux alentours et regorgeaient d'invendus que les boutiquiers soldaient pour s'en débarrasser. Ni Neria, ni Cendres n'étaient là pour prendre un thé ou un chocolat, mais pour fêter une nouvelle bien plus essentielle qui nécessitait d'être arrosée d'une ou plusieurs coupes de champagne : Marieka était de nouveau enceinte. Arkan espérait que, cette fois-ci, elle ne perdrait pas le bébé, et il lui avait promis qu'il ne retournerait plus au front et serait présent pour elle. Emportés dans leur élan, les deux amis vidèrent une bouteille entière, et Cendres entraîna Arkan dans une soirée au long cours, déambulant d'un bar à un restaurant, puis dans une soirée organisée dans un appartement en passe d'être démoli, et qui se termina sous les voûtes d'une cave où, toutes portes closes, se donnaient

des concerts particulièrement bruyants. Ce fut là, dans un recoin sombre et un peu humide qui amplifiait les sonorités, qu'il découvrit le jeu d'un virtuose de la batterie. En dehors des tambours de fanfare militaire, la musique était pour lui surtout composée d'instruments à cordes et à vent – guitare, banjo, trompette, saxophone – mais il méconnaissait profondément les percussions. Il ne décolla pas de ce recoin de toute la soirée et quand le concert se termina, il paya une bière au musicien et ne cessa de l'interroger sur son instrument qui avait éveillé en lui une profonde curiosité. Arkan se prit littéralement de passion pour la batterie, instrument qui lui rappelait un peu le maniement d'un avion, avec cette obligation de maîtriser à la fois ses pieds et ses mains, de coordonner l'ensemble et en même temps nécessitant une énergie qui mettait en branle ses besoins d'exercice physique. Il disposait de temps libre, et entre ses différents petits boulots, il se fit donner des cours. Il avait une idée derrière la tête : parvenir à arrondir ses revenus en jouant à droite et à gauche, pour remplacer un musicien au pied levé ou intégrer un ensemble déjà constitué. Mais pour cela, il lui faudrait maîtriser l'instrument, ce qu'il parvint à faire sans trop de difficultés en quelques mois. Sans doute ne serait-il jamais un joueur de génie, il ne possédait pas ce talent et jouer un morceau de bout en bout lui demandait une concentration importante et n'avait rien d'inné chez lui, mais dans un premier temps il chercha avant tout à tenir le rythme et suivre ce qu'on lui demandait de faire, ce qui n'était déjà pas si mal pour un autodidacte. Il intégra bientôt un groupe qui se produisait chaque soir, dans des lieux souvent différents, et

dont le batteur, revenu un temps dans la formation pendant une période de convalescence, avait dû réintégrer son unité de combat. La guerre avait beau faire encore rage, les soldats en permission, les réformés, les femmes solitaires, les jeunes pas encore mobilisés, tous cherchaient à oublier, quelques heures durant, la situation du pays et le destin de leurs proches en se laissant transporter par la musique. Il reprit aussi les entraînements de boxe, une petite salle s'étant établie non loin de la maison de banlieue que Marieka avait trouvée pour eux, ce qui lui permit de remonter sur un ring avec un sparring-partner d'occasion, un jeune de seize ans, petit et trapu, qui frappait à l'aveugle mais dont l'enthousiasme compensait le manque de technique.

Marieka venait d'avoir vingt-trois ans et elle accoucha, un jour avant la signature de l'armistice qui mit fin à la guerre. Ils prénommèrent leur fille Amily, petite métisse joufflue et pleine d'énergie qu'Arkan, malgré l'amour et l'affection qu'il lui portait, mit un certain temps à intégrer à sa vie, l'enfant leur faisant vivre un enfer chaque nuit. Elle refusait catégoriquement de dormir seule dans son berceau, et Marieka prit l'habitude de rapatrier le nourrisson dans le lit, coïncé entre eux deux, ce qu'Arkan ne supportait pas. Pendant quatre mois, il passa beaucoup de temps dehors, rentrant le plus tard possible chez lui, s'endormant sur le canapé ou le fauteuil, et laissant sa femme et sa fille dans le confort douillet de leur lit. Un soir où le groupe ne jouait pas et où il n'avait trouvé personne pour l'accompagner dans un bar, contraint de rester chez lui et excédé de partager sa couche avec le bébé, il prit Amily dans ses bras, la mit dans son berceau, déposa

celui-ci là où il serait le plus éloigné de leur chambre, dans la salle de bains, et ferma la porte derrière lui. Bien sûr, ils se disputèrent avec Marieka, faillirent en venir aux mains tant le ton était monté, mais restèrent finalement dans la chambre, tandis qu'Amily criait à en perdre haleine derrière la porte de la salle de bains au fond du couloir. Elle finit par s'endormir, épuisée, mais se réveilla deux heures plus tard, cria de plus belle, puis se rendormit, et ainsi toute la nuit durant, Arkan empêchant sa femme d'aller trouver l'enfant. Si Marieka ne lui adressa pas la parole la journée du lendemain, elle ne put que constater, lorsqu'elle coucha à nouveau Amily dans son berceau, que la petite ne faisait plus d'histoires. Arkan expliqua à son épouse que c'était son père, ayant suivi sept naissances, qui lui avait donné la marche à suivre. Depuis qu'il avait été démobilisé, il avait enfin renoué le contact avec sa famille de l'autre côté de l'océan ; les communications coûtaient trop cher pour qu'elles s'éternisent, aussi s'écrivaient-ils désormais. Son père, avec le temps, avait cessé de se cacher et avait retrouvé un travail dans une menuiserie où il passait ses journées à découper des planches à partir de troncs d'arbres tout juste dégrossis. Ses frères et sœurs avaient tous fini par se caser, et la famille s'était agrandie de bien des neveux et nièces qu'il ne connaissait pas. Contrairement à de nombreux Noirs, aucun de ses frères ne s'était engagé pour participer à cette guerre qui avait vu tomber la plupart de ceux qui s'y étaient risqués. Et quand ce n'était pas le cas, c'était qu'ils étaient revenus un bras ou une jambe en moins comme Cendres, ou la gueule de travers comme Thom Tillis. Arkan avait croisé ce dernier à la salle de boxe de son quartier.

Le grand rouquin n'était pas passé par là pour s'entraîner, il n'en aurait plus jamais la possibilité, la moitié de son visage ayant été emporté par un éclat d'obus, mais pour voir Neria. Les retrouvailles furent difficiles, Tillis n'avait jamais été très loquace mais la disparition d'une partie de sa mâchoire n'arrangeait pas sa capacité à communiquer, et il notait sur un petit carnet ses questions et ses réponses. Ce fut Arkan qui parla pour deux, et le reste de leur échange, en particulier s'agissant de leurs souvenirs de guerre, se traduisit par des regards qui, de toute manière, en disaient aussi long que des mots. Suivi par les médecins militaires qui tentaient de trouver des solutions pour son handicap facial, Tillis n'en était pas moins sans emploi, et sa maigre pension de l'armée ne satisfaisait pas à tous ses besoins, particulièrement celui de combler son ennui chronique depuis qu'il ne pouvait plus boxer. Arkan qui, à force de se produire un peu partout avec son groupe, commençait à connaître beaucoup de monde dans le milieu de la nuit à Caréna, trouva à Tillis une place de portier dans une boîte, terme élégant pour signifier videur, ce qui correspondait parfaitement à sa carrure de géant, sa capacité à jouer des poings et sa face détruite assez effrayante pour dissuader tous ceux qui souhaitaient faire du grabuge.

Depuis qu'Amily faisait ses nuits, Fria, la petite chienne beagle qu'Arkan avait ramenée de la base aérienne, avait pris l'habitude de se coucher au pied du lit. Marieka ne manqua pas de faire remarquer que cette chienne avait, *de facto*, plus de droits que leur propre fille, ce qu'Arkan admit volontiers, tout en lui signifiant d'un ton définitif, qui n'attendait pas de réponse, qu'avec un animal la question n'était pas la

même que pour un enfant. Et de toute manière, la chienne était aussi pour elle une présence réconfortante en l'absence d'Arkan qui passait la plupart de ses soirées dehors. Quand il ne jouait pas avec son groupe, il retrouvait ses amis de la troupe de Noirs d'avant-guerre, et quand ce n'étaient pas eux, c'était Cendres, ou les multiples relations qu'il lui avait fait rencontrer, ou bien un match de boxe amateur auquel il assistait, voire auquel il participait. Il espérait toujours parvenir un jour à briller suffisamment sur un ring pour être repéré par un nouvel entraîneur, Jarid Osof ayant définitivement disparu pendant la guerre. Son habileté avec ses poings ne lui fut pas non plus inutile, lorsque, quelque temps après la fin du conflit, alors que nombre d'hommes circulaient encore en uniforme dans les rues, qui rentrant d'un camp de prisonniers, qui attendant encore son bon de sortie définitive d'une caserne, il eut maille à partir avec un prévôt de la police militaire. Il traînait avec Patmi Narval, un ami de Cendres avec qui il passait certaines de ses soirées d'après-match, ce dernier étant fêru de boxe et s'improvisant soigneur à l'occasion. Il avait disputé un combat qui s'était soldé par une défaite aux points, ce qu'Arkan détestait, ayant toujours le sentiment que l'appréciation de l'arbitre manquait d'objectivité. Malgré sa déception, et la contrariété d'avoir perdu, ni lui ni Narval ne faisaient la moindre histoire, et ils s'étaient accoudés au bar tranquillement. Arkan était fatigué et n'avait qu'une envie, c'était de boire une bière bien fraîche au comptoir avec son ami. Aussi ne réagit-il pas tout de suite quand il sentit quelqu'un le bousculer en passant dans son dos ; le bar était bondé, et n'importe qui pouvait

trébucher ou se retrouver serré contre quelqu'un d'autre. Mais cela se produisit une seconde fois, peu de temps après, au point qu'il se retourna pour signifier au gêneur de bien vouloir prendre ses distances. Un militaire lui tournait le dos, debout, en train de s'esclaffer devant deux autres types, l'un portant une vareuse de soldat, l'autre un veston civil. Arkan remarqua les insignes de la police militaire sur les épaules du malotru, et il lui demanda de se calmer, de s'écarter un peu ou de s'installer à une table dans la salle. L'homme ne se retourna pas pour lui faire face, mais s'adressa à ses deux comparses devant lui : « Vous entendez ça ? Y a un singe qui parle derrière moi. Je croyais qu'on était dans un bar, là, pas dans un zoo, les gars », partant d'un rire gras pour conclure sa petite diatribe. Ce n'était pas la première fois que Neria était traité de singe, et habituellement il parvenait à se contenir, mais pas cette fois-là. Par réflexe, il ferma le poing, hésita une fraction de seconde et balança de toutes ses forces un grand coup dans les reins du prévôt qui poussa un cri strident et s'écroula aussitôt. Le type à la vareuse se baissa pour secourir son comparse, tandis que le veston essaya de répliquer en armant une frappe qu'Arkan n'eut aucun mal à esquiver, répliquant d'un direct du droit au creux du sternum qui fit plier son adversaire en deux. Le veston crachait ses poumons à quatre pattes sur le parquet suintant, tandis que le prévôt, qui se tenait le bas du dos, geignait dans les bras du troisième type qui n'esquissa pas un geste contre Neria. Tillis, qui avait repéré du coin de l'œil qu'il se tramait quelque chose, avait quitté son poste à la porte d'entrée et les avait rejoints pour s'assurer que tout allait bien. Il releva

le prévôt, l'accompagnant vers la sortie, et le trio quitta le bar tant bien que mal. Narval regarda Arkan sans rien dire, ce dernier conservant les poings serrés, debout et immobile, les yeux dans le vide. L'altercation en resta là, et malgré son air rembruni, Arkan finit par esquisser un sourire, fit un clin d'œil à son ami et termina sa bière en silence.

Le lendemain de cet accrochage, tandis que le prévôt allait déposer une main courante au commissariat qui ne donna lieu à aucune suite, Arkan reçut une lettre de son père qu'il lut et relut comme s'il ne comprenait pas, ou ne voulait pas comprendre, son contenu. Il lui annonçait que des émeutes avaient eu lieu au pays, les Noirs se révoltaient contre leurs conditions de vie misérables et certains, menés par d'anciens soldats revenus de la guerre, avaient manifesté violemment contre le gouvernement. La police avait chargé, tapé à coups de bâton, un manifestant avait tiré en l'air avec une arme, déclenchant en retour une réponse disproportionnée et, pour finir, un véritable massacre. Les policiers avaient tiré sur la foule, sans aucune sommation, abattant hommes, femmes et vieillards, et lorsqu'on avait fait le décompte des morts, les victimes laissées sur le bitume sanglant dépassaient la centaine. Son frère aîné avait pris part aux émeutes, s'en était sorti indemne et s'était réfugié chez son père, à quelques rues de là. Mais quelques jours plus tard, sans que l'on sache exactement ce qui s'était passé, on avait retrouvé son corps dans une ruelle du même quartier. Il avait été tabassé à mort, probablement lynché par une milice blanche en représailles, mais personne ne pourrait jamais le prouver. Après l'enterrement, son père avait accueilli sa belle-fille et son

petit-fils qui vivaient chez lui désormais. Arkan ne pleura pas. Il était certes triste, un peu abasourdi par la nouvelle, en même temps il n'y avait que très peu d'éléments de surprise dans cette annonce. L'épisode du policier militaire dans le bar la veille et l'annonce du lynchage de son frère se superposèrent dans son esprit et firent ressurgir des souvenirs d'enfance qu'il avait enfouis profondément et qui le rendirent plus sensible à son environnement, plus attentif à la façon dont les gens le traitaient, aussi. Ce fut sans doute ce qui expliqua un autre incident qui ne tarda pas à se produire. Un peu plus de deux mois après l'annonce de la mort de son frère, il déjeunait avec Marieka au restaurant pour fêter son embauche dans un club comme musicien et directeur artistique, grâce à une relation de Patmi Narval, un propriétaire de bars et de clubs qui lui avait fait confiance. Il allait pouvoir cesser de tourner à droite et à gauche au gré de contrats parfois très aléatoires et parvenir à s'installer dans un rythme de vie plus confortable. Ils étaient à table, Amily à leurs côtés dans un landau, et avaient entamé le plat de résistance quand deux hommes vinrent s'installer à la table voisine, un grand blond en costume et un moustachu au teint mat. À les entendre parler, Arkan comprit qu'il s'agissait de deux compatriotes, soit des touristes visitant Caréna, soit deux hommes en voyage d'affaires se payant un restaurant à la mode. Ils discouaient un peu trop fort, croyant que personne autour d'eux ne comprenait ce qu'ils disaient, Arkan suivit leur échange malgré lui, le retour de sa langue maternelle dans l'oreille le perturbant même un peu quand il reconnut dans certaines intonations un accent de l'Ouest. L'un des hommes

détaillait le menu, et la carte n'étant pas traduite, il épelait le nom des plats sans parvenir à les nommer correctement, interrogeant son ami sur ce que pouvait bien signifier tel ou tel intitulé. Le moustachu lui répondit : « Sinon, tu peux prendre du boudin noir, c'est la spécialité ici. D'ailleurs, regarde, y en a un bon gros spécimen qui gigote dans le landau à côté », ce qui ne manqua pas de produire un éclat de rire complice chez son interlocuteur lorsqu'il jeta un œil sur Amily, laquelle mâchouillait sagement un doudou dans son couffin. Arkan reposa sa fourchette, regarda Marieka en silence un long moment, tant et si bien que cette dernière finit par cesser de manger aussi et lui demanda si cela allait. Il hésita, ne sachant pas comment réagir, si même il lui fallait répondre ou laisser tomber et terminer son repas calmement avec sa femme et sa fille. Mais quelque chose commençait à bouillir en lui qu'il ne parvint pas à maîtriser. Il traduisit à Marieka ce que le moustachu venait de dire à propos de leur fille, se leva de table, et s'approcha de celle des deux hommes, se baissant pour placer son visage à la hauteur du grand blond, avant de prendre la parole posément dans leur langue : « Chez les Noirs, on préfère le boudin blanc, de préférence grand et blond, et qu'on croque d'un coup sec... », asséna-t-il en y ajoutant un claquement de dents. Interloqués, échangeant des regards entre eux, aucun des deux hommes ne répondit ni ne se tourna vers Arkan qui insista : « Regardez-moi en face quand je vous parle. » Le grand blond serra la mâchoire mais baissa les yeux sur son assiette, tandis que le moustachu s'enhardit d'un : « Tu ferais moins le malin si on était au pays. » Arkan lui répondit

qu'il était à sa disposition et qu'ils pouvaient tous deux aller régler ça dehors immédiatement, mais le maître d'hôtel du restaurant les avait repérés et venait de se poster devant eux pour s'enquérir d'un problème éventuel. Arkan ne s'en laissa pas conter : « Il n'y a aucun problème, au contraire. Je viens de retrouver deux compatriotes, et ils insistent pour nous offrir le repas. Et comme nous sommes pressés et devons partir avec ma femme, j'accepte leur offre avec plaisir. » Le maître d'hôtel interrogea les deux hommes du regard, mais ces derniers n'ayant rien saisi de ce qu'Arkan venait de dire dans une langue étrangère, ils soupirèrent, écartèrent les mains en signe d'incompréhension, ce qui fut interprété par le maître d'hôtel comme une acceptation. Marieka s'était levée et s'apprêtait déjà à pousser le landau vers la sortie, quand Arkan salua le moustachu et le grand blond, et en emboîtant le pas à sa femme leur lança un « Merci pour le déjeuner ». Ils avaient fait une cinquantaine de mètres dans la rue, lorsque le moustachu, ayant compris ce qui se passait en voyant l'addition d'Arkan sur le bord de la table, sortit en courant du restaurant et leur cria après. Tout à sa course vers eux, à peine les avait-il rejoints qu'il fut soulevé du sol par un crochet du droit qui le cueillit sous la mâchoire et l'envoya voltiger dans les plates-bandes. Arkan n'eut pas à s'acharner, étendu pour le compte, le moustachu, allongé dans des feuilles mortes à proximité d'un arbre, ne bougeait plus d'un pouce, et Marieka et lui poursuivirent leur chemin. Le deuxième homme, sorti à son tour du restaurant, était resté immobile sur le pas de la porte, sa serviette encore à la main.

L'affaire ne s'arrêta pas là pour autant. On connaissait Arkan dans ce restaurant, et le grand blond s'avéra être un journaliste, membre d'une célèbre milice ségrégationniste, et qui ne voulut pas perdre la face. Il fit sa petite enquête, identifia Arkan, et porta plainte, rédigeant lui-même un article à charge publié dans son journal et relatant l'événement de manière diffamatoire et délirante. Il raconta qu'il avait été victime d'un Noir l'ayant escroqué en lui faisant payer son repas, que ce dernier avait agressé son ami à la déloyale en utilisant un poing américain, et qu'il avait découvert que cet ancien soldat, affirma-t-il, avait tout du couard, engagé dans l'aviation pour échapper au front avant d'être renvoyé de l'armée pour refus de voler. La police ayant été saisie de l'affaire à la suite de la parution de l'article, Arkan fut interpellé à son travail et interrogé, avant d'être remis en liberté avec une convocation pour le tribunal. Il ne bénéficia que de peu de temps pour se préparer, mais prit un avocat et dut comparaître quelques semaines plus tard. Il gagna le procès, fit condamner le journaliste pour diffamation, tant quant à son passé militaire dont il démontra le vrai visage que s'agissant de l'hypothèse de l'usage d'un poing américain, que ses talents de boxeur rendaient peu crédible. Et le juge lui laissa le bénéfice du doute quant à l'escroquerie de la note de restaurant, le maître d'hôtel n'ayant pas été en mesure de se prononcer de manière catégorique pour l'une ou l'autre des parties. Le soir du jugement, la petite chienne beagle qui, depuis quelque temps, semblait avoir des difficultés à digérer, et geignait parfois quand elle faisait ses besoins, se coucha pour la nuit dans son panier. Il ne l'entendit pas geindre à nouveau pendant son sommeil,

ni tourner et retourner sur elle-même jusqu'à ce qu'elle ne bouge plus, et elle ne se réveilla pas le lendemain. Cette fois, en caressant le corps inanimé de la chienne au pied du lit, Arkan pleura. Il ne chercha pas à savoir s'il était responsable de quelque chose, s'il n'avait pas été assez attentif à l'animal et à son comportement. Il prenait souvent les événements du monde ainsi, comme ils se présentaient, avec un certain fatalisme. Il mit le corps dans un vieux drap, puis dans un grand sac marin, et emporta une petite pelle de jardinage que Marieka utilisait pour repoter des fleurs. Il quitta Caréna en bus et s'arrêta dans la première banlieue qu'il trouva où il distinguait une forêt lointaine. Il traversa le village, dépassa les dernières maisons, s'engagea sur un pont au-dessus d'une petite rivière et s'enfonça dans les bois. Il pleuvait ce jour-là, la terre était meuble et sombre, il creusa assez facilement à l'aide de sa petite pelle de jardinage. Quand il eut rebouché la tombe de fortune, il ne dit rien, ne resta pas une seule seconde de plus sur place, se retourna et reprit le chemin de Caréna en sens inverse. La vie semblait toujours lui faire un cadeau d'une main avant de lui reprendre de l'autre. Il lui paraissait parfois que même lorsqu'il obtenait une victoire, sur le ring, pendant la guerre ou au tribunal, en parvenant à rebondir toujours pour continuer d'avancer, il y avait malgré tout une force contraire, un malin génie qui venait se rappeler à son bon souvenir pour lui faire comprendre qu'il lui faudrait toujours se battre, qu'il y aurait des embûches, qu'il y aurait des pertes à subir, et qu'il devrait faire avec.

Continuer d'avancer, ce fut ce qu'il s'employa à faire de multiples façons. En tant que directeur artistique, il devint

un organisateur de fêtes très courues par la haute société de Caréna. Une violente épidémie sévissait sur tout le continent, et les morts s'accumulaient, particulièrement chez les jeunes générations, ajoutant ces décès aux deuils de la guerre. Les gens cherchaient à s'enivrer, à rire, à oublier, comme si l'esprit de la fête pouvait effacer les souffrances, ou rendre inaudibles, invisibles, les voix étouffées et le décor pesant d'un pays malade dans lequel tous devaient pourtant naviguer et survivre. Arkan ne prenait qu'une très faible commission, parfois ne se payait pas lui-même, pour développer son affaire et progressivement atteindre une certaine reconnaissance. Cela fait, il put alors commencer à augmenter ses prix et dégager un petit bénéfice pour lui-même. Il entreprit aussi, dans le même temps, de monter un orchestre important, composé de plus d'une vingtaine de musiciens de tous horizons, qu'il fit tourner dans les lieux à la mode de la capitale et sur des scènes en région, et qui remporta un vif succès à chaque fois. Un impresario finit par les repérer et leur proposa de jouer six mois à l'étranger, lors d'une tournée dans les pays du Moyen-Orient. Arkan dut laisser Marieka et Amily pour prendre la route, confiant à son ami Narval le soin de gérer ses affaires en son absence. La tournée se déroula à merveille et lui permit de découvrir des pays et des cultures auxquels il ne pensait pas avoir accès un jour. Mais elle lui réserva aussi quelques surprises, pas toujours agréables. Vers la fin de son séjour, alors que l'orchestre s'appêtait à donner un des ultimes concerts prévus, il fut contacté dans son hôtel par Jarid Ossof. Ce dernier n'était jamais revenu de son exil d'avant-guerre, mais il avait appris

qu'Arkan était de passage. Les retrouvailles furent étranges, Ossof n'ayant guère changé malgré une vie nouvelle dans un environnement tout à fait différent, tandis qu'Arkan avait vécu beaucoup trop d'événements pour voir son ancien entraîneur du même oeil qu'autrefois. Pourtant, ce dernier lui proposa de disputer deux matchs de boxe dans un tournoi pour amateurs qu'il organisait en ville, avec un peu d'argent à la clé s'il acceptait. Neria n'aurait pas à rester sur le ring plus que nécessaire, et pouvait ne faire que de la figuration s'il le souhaitait, mais Ossof avait besoin d'adversaires pour ses jeunes poulains. Tant pour ne pas déplaire à Ossof, qui avait cru en lui autrefois et envers qui il s'estimait en dette, que par un orgueil déplacé qui le poussait à espérer encore en son destin de boxeur professionnel, Arkan accepta. Il escomptait impressionner son monde avec une maîtrise technique que ses adversaires ne posséderaient pas. Et le premier match, il le remporta par K.O dès le second round, ce qui le mit en confiance. Sans doute trop, puisque le second match s'avéra vite beaucoup plus compliqué. Arkan fit une erreur de taille en croyant qu'il pouvait reprendre la boxe sans être secondé par un entraîneur de métier l'accompagnant et l'aiguillant pendant ses combats. Si un boxeur était effectivement seul sur un ring, agissant de son propre chef, et réagissant aux coups de l'adversaire, pendant les minutes de repos, quand il revenait dans son coin, aux côtés du soigneur il y avait presque toujours l'entraîneur, distillant ses conseils et s'inquiétant de la tactique à adopter. Arkan, un peu trop imbu de lui-même, avait toujours pensé que les coachs qu'il avait eus ne servaient qu'à l'entraînement et n'avaient guère

d'utilité sur le terrain. Pour lui, la minute de récupération dans le coin était nécessaire pour qu'il reprenne son souffle, boive un coup d'eau, retrouve un rythme cardiaque plus calme et qu'on lui recouse les plaies éventuelles ou qu'on arrête ses saignements. Il n'avait pas besoin de s'entendre dire ce qu'il fallait faire, surtout à un moment où il ne voulait qu'une chose : conserver sa concentration, garder sa rage au cœur, et ne se focaliser que sur sa volonté de détruire le type qu'il avait face à lui. Or l'entraîneur, quand il était bon, apportait beaucoup à un boxeur pendant un combat, parfois même il permettait de changer le cours d'un match en orientant son poulain vers telle faiblesse de l'adversaire que lui seul, depuis le bord du ring, pouvait voir et qui modifiait sensiblement la tactique mise en place avant la rencontre. Arkan perdit des matchs non seulement parce qu'il n'avait pas réussi à battre l'autre boxeur, mais aussi parce qu'il avait refusé d'écouter les consignes pertinentes du coach, n'en faisant qu'à sa tête. Cette fois-ci, Arkan était seul, Ossosof se trouvait de l'autre côté du ring, et son adversaire était un coriace, un basané d'une tête de plus que lui, et à la carrure imposante mais filiforme qu'il n'arrivait pas à atteindre, ses coups manquant cruellement d'allonge. L'autre circulait bien sur le ring, sans danser en tous sens, mais en esquivant les coups, en particulier quand Arkan cherchait sa tête pour mettre fin au combat par un crochet définitif. Sans parvenir à mettre l'autre à terre, il essaya de brusquer le corps-à-corps, mais à force de taper en vain l'abdomen musclé qui lui faisait face, il finit par se casser la main dans le gant de boxe, hurla de douleur et prit une droite en pleine

mâchoire qui l'envoya au tapis. Le combat fut arrêté. Non seulement il perdit ce match par K.O., mais de surcroît il ne fut plus en mesure de jouer de la batterie le lendemain et dut être remplacé durant le concert, ainsi que lors des deux dernières représentations de la tournée.

Le retour à Caréna fut donc plus piteux qu'il ne l'avait espéré. Sa blessure à la main mit du temps à se résorber, et le médecin qui l'examina lui confia qu'il avait peu de chances de pouvoir à nouveau boxer, le cartilage était trop abîmé désormais et un os s'était mal ressoudé. Sa carrière sportive allait peut-être s'arrêter là, mais il pouvait encore jouer de la batterie, monter des groupes, organiser des événements, et le propriétaire du café-concert où il travaillait, Le Grand Duc, lui proposa de prendre la gérance de l'établissement. Amily avait commencé à marcher et à parler, une nourrice s'occupait d'elle, sa mère ayant repris le chant. Ils avaient quitté le petit rez-de-chaussée de villa que Marieka avait trouvé en banlieue et s'étaient installés dans un grand appartement non loin de la gare, dans une ruelle animée et festive. S'il devait faire une croix sur la boxe, les ressources financières d'Arkan lui permettaient désormais de voir l'avenir avec une certaine confiance : il avait des projets, pensait pouvoir bientôt réunir des capitaux pour racheter le café-concert et il espérait un deuxième enfant.

18 – Filem Perry

Il était trop tard pour me rendre à la prison centrale de Caréna, et trop tard aussi pour organiser un transfert pour un interrogatoire dans nos locaux. Tout en lançant la convocation et en prévenant au passage son avocat, je devais donc attendre le lendemain pour retrouver Alfrid Murlock et, cette fois, avec un probable motif d'inculpation pour meurtre à l'issue de son audition. Ce que Mayid m'avait glissé entre les mains au bureau, c'étaient des analyses, de retour du laboratoire. Il n'y avait aucun doute possible, les fibres retrouvées dans la gorge de Tierno correspondaient parfaitement avec la laine de la couverture présente dans le coffre de la voiture de Murlock. Si nous ne pouvions pas déterminer avec une totale exactitude que cette couverture était bel et bien l'arme du crime, un doute raisonnable s'imposait. D'autant que s'ajoutaient d'autres analyses sur les traces de terre trouvées dans la voiture, et cette terre sombre correspondait à celle d'une forêt ou d'un sous-bois, en aucun cas celle d'un square ou d'un parc du centre-ville de Caréna. Murlock, accompagné d'une autre personne, puisque la terre se trouvait aussi côté passager, avait donc récemment mis les pieds dans les bois quelque part. Enfin, dernier élément et le plus imparable à

lui opposer s'il cherchait à nier son implication, sur le gobelet qui traînait à l'arrière de la voiture on avait trouvé deux empreintes partielles correspondant au pouce et à l'index droits du gamin. Alors oui, Mayid pouvait sourire et se réjouir, nous avions assez d'éléments tangibles pour suspecter Murlock, au moins d'avoir été au contact de l'enfant, de l'avoir transporté dans sa voiture, et d'être le propriétaire de la couverture dans laquelle le petit avait probablement été étouffé. Cependant, à ce stade, rien ne permettait d'affirmer qu'il était coupable du meurtre. Il pouvait n'avoir été qu'un chauffeur, ou encore n'avoir fait que transporter le corps, tandis qu'un tiers, un complice quelconque, était l'assassin. En outre, il m'importait autant de retrouver le meurtrier du gamin que de comprendre le pourquoi et le comment de l'affaire.

Il m'était difficile de ne pas éprouver une certaine impatience et je n'étais pas le seul. Mayid ne tenait pas en place, sa jambe gauche s'agitait nerveusement sous son bureau et il ne cessait de se plaindre du temps qui passait trop lentement. J'avais pris une petite demi-heure pour sortir Pat dans le quartier et en fin de journée, nous avons reçu la confirmation du futur transfert de Murlock pour interrogatoire, ainsi que l'accord de son avocat qui serait à nouveau présent pour l'audition. Je libérerai Mayid un peu plus tôt ce soir-là, en l'incitant à se vider la tête pour être frais et disponible le lendemain matin. À sept heures, après une nuit agitée, entrecoupée de réveils et d'endormissements successifs où se mélangeaient des fragments de l'affaire en cours et des souvenirs d'ébats avec Tanéa, je me pressai et écourtai la balade de Pat pour

être au bureau assez tôt, la journée s'annonçant longue. Dès huit heures, Hanzi Natié, l'avocat, était assis dans le couloir à attendre l'arrivée de son client et je me gardai bien de le faire entrer ou de lui montrer les pièces du dossier, lui laissant tout le loisir de la découverte. Alfrid Murlock arriva une vingtaine de minutes plus tard, et après que les menottes lui furent retirées, il s'installa avec son avocat dans mon bureau, puis Mayid nous rejoignit pour assister à l'audition. Murlock ne paraissait pas particulièrement perturbé par cette nouvelle convocation, et il arborait un petit sourire narquois que j'allais me faire un plaisir d'effacer de son visage :

« Alfrid Murlock, cette fois, je ne pense pas que vous puissiez vous en sortir facilement. J'ai fini par saisir la raison de votre délit de fuite sur l'autoroute. Vous n'aviez pas intérêt à ce que votre voiture tombe entre nos mains. »

Son sourire disparut pour laisser la place à des lèvres pincées, une respiration forcée qui relevait les arêtes de son nez et un regard malsain : il venait de comprendre.

« Outre la terre, retrouvée sur les tapis de sol à l'avant, outre la couverture dans le coffre, on a aussi retrouvé un gobelet à l'arrière. La couverture est similaire à celle qui a servi pour étouffer un enfant d'environ cinq ans, Tierno Neria, dont on a découvert le corps dans les bois, à Pristin, il y a neuf jours. Et le gobelet portait justement les empreintes partielles de cet enfant. »

C'était assez simple et direct pour couper la chique de l'avocat qui me regardait, éberlué, sans savoir comment réagir, et osait à peine se tourner vers son client, lequel venait de passer du statut de déserteur et de fou du volant à celui de meurtrier

potentiel. J'avais porté l'estocade, il suffisait maintenant de dérouler mon argumentaire pour achever la bête :

« Murlock, on ne va pas s'amuser au chat et à la souris. Vous êtes mouillé jusqu'au cou dans cette affaire et nier ne servirait à rien. Alors, écoutez-moi, est-ce qu'on peut avancer, oui ou non ? Vous êtes prêt à coopérer ?

– Putain... dit-il entre ses dents, je savais que cette histoire de gamin nous foutrait dedans. »

À cet instant, Mayid reçut un coup de fil, il écouta son correspondant, raccrocha, finit de griffonner quelque chose sur un bout de papier, se leva et vint me déposer le message. Je dépliai le papier et lus ce qu'il avait inscrit, avant de reprendre l'interrogatoire.

« Vous n'allez pas le croire. On vient de m'indiquer que dans la maison d'Ern Fresco, on avait récupéré des chaussures pleines de terre. Après analyse, c'est une terre similaire à celle trouvée dans votre voiture.

– Bordel ! cria Murlock en tapant du poing sur mon bureau et en faisant sursauter l'avocat.

– Laissez-moi deviner, Murlock... La personne qui vous accompagnait dans la voiture, c'était Ern Fresco, n'est-ce pas ?

– Ce putain de lâche... il a bien fait de se buter, lui, lâchant-il dans un souffle.

– Bon, Murlock, je vous raconte la petite histoire à laquelle je crois. Il était une fois deux vieux copains de lycée, vous et Fresco. Vous aviez besoin d'argent, en tout cas, on sait que Fresco en avait besoin, et vous aussi certainement. Vous montez un plan d'enlèvement contre rançon. Vous kidnapez l'enfant. Mais ça tourne mal, l'un de vous tue le gamin, et

impossible alors de l'échanger contre l'argent. Votre plan tombe à l'eau. Vous décidez de vous débarrasser du corps et vous allez le balancer dans un bois. Seul problème, au-delà de quelques centimètres, la couche de terre est trop dure et vous n'avez pas les bons outils. Vous laissez le gamin à moitié sous des feuilles et vous vous faites la malle. (Je laissai passer un temps avant de reprendre.) Fresco rentre chez lui, et trois jours plus tard, tu te fais avoir pendant un banal contrôle de police, au cours duquel tu paniques et tentes de fuir. Évidemment, nous, on finit par retrouver le gamin. J'ai bon dans l'ensemble ? »

J'étais passé au tutoiement pour lui signifier à mon tour que je ne le considérais plus que comme un coupable, envers lequel j'avais moins d'égards.

– T'as bon ? t'as bon ? Non mais putain, on est où là ? On joue aux devinettes ou bien ? » dit Murlock en se tournant vers son avocat, attendant qu'il réagisse.

Mais ce dernier restait sans mot dire, complètement dépassé par la tournure des événements, et je profitai de son silence pour enfoncer le clou.

« Le truc, c'est que Fresco n'a pas le profil. De vous deux, c'est lui le gentil. C'est lui qui a dû donner au gamin une boîte à musique, peut-être pour le rassurer, je ne sais pas, en tout cas dans un geste de tendresse, d'affection envers lui. Il devait être paniqué le même, ne rien comprendre à ce qui se passait. Mais de l'empathie, Murlock, toi, t'en as pas, si on en croit le rapport d'un psy de l'armée. Alors je pense que si on doit trouver celui qui a tué le gamin, à mon avis, c'est vers toi qu'on va se tourner. Et puis, faut pas oublier

que toi tu es là, tu vas être jugé, et que Fresco, lui, il est déjà six pieds sous terre. Alors va falloir m'expliquer ce qui s'est vraiment passé, pourquoi vous avez enlevé ce gamin, lui en particulier, qui vous avez contacté pour la rançon, comment il est mort exactement, pourquoi vous l'avez balancé à Pristin plutôt qu'ailleurs, bref, remplir les cases vides de l'histoire. Allez, Murlock, t'as plus grand-chose à perdre... balance.»

Il resta silencieux deux minutes, tourna la tête vers Mayid dans son dos, regarda de haut son avocat qui était recroquevillé sur sa chaise, puis revint vers moi, serrant les dents si fort qu'on voyait ses maxillaires se contracter le long de sa mâchoire. Il souffla fortement par le nez, et me dévisagea sans ciller avant de me lancer :

« T'as raison, mon con, j'ai pas d'empathie comme tu dis, et j'en ai rien à foutre de toi, du baveux et de ton collègue. Mais alors... vraiment rien... »

Et à ces mots, jetés avec force postillons, il se releva, s'approcha soudainement de moi et m'asséna un grand coup de tête qui m'atteignit en pleine face. Sous le choc, mon nez explosa en sang, et je tombai à la renverse de ma chaise, tandis que d'un mouvement de hanches, il balançait un grand coup de pied dans le thorax de Mayid qui s'était levé de son bureau et valdingua contre le mur.

Murlock bouscula son avocat lequel, tentant de le retenir, bascula à terre et se retrouva nez à nez avec Pat, qui s'était levé dans son panier et aboyait au visage du juriste. Murlock ouvrit la porte et balança un coup d'épaule au planton qui était de garde devant notre bureau ; ce dernier se retrouva projeté contre la cloison, le souffle coupé. Il s'engagea dans

le couloir, atteignit l'escalier au moment où un collègue était en train de monter les marches avec un homme menotté, suivi par un autre collègue de la pénitenciaire, et tous deux racontèrent comment le fugitif avait agi sous leurs yeux. La sortie de l'escalier par le bas semblant compromise, Murlock se tourna et monta à grandes enjambées vers l'étage supérieur du bâtiment. Il était à peine arrivé au second que l'alerte était donnée dans tout le commissariat, et il continua son ascension pour atteindre le cinquième et dernier étage. Déjà, de nombreux policiers avaient sorti leur arme de service et s'engageaient dans l'escalier à sa poursuite. Je m'étais relevé, pris de vertige, aveuglé par le sang que j'avais sur le visage et cherchant un peu désespérément à m'essuyer les yeux, pendant que Mayid s'était remis sur pied, avait enjambé l'avocat par terre et s'était rué dans le couloir. La suite, c'est lui qui me la détailla quand il revint dans le bureau quelques minutes plus tard. J'avais trouvé des mouchoirs dans un de mes tiroirs, je m'étais nettoyé les yeux, et j'essayais de contenir le saignement de mon nez en gardant la tête penchée en arrière. Pat n'avait pas bougé ou presque quand Murlock avait pris la fuite, on ne pouvait pas dire que j'avais fait de lui un chien de garde particulièrement efficace. J'interrogeai Mayid, revenu essoufflé dans le bureau :

« Vous l'avez eu ?

– Non... Il s'est échappé... définitivement.

– Quoi ?

– Il a couru sur le toit. Quand les collègues sont arrivés, il s'est aperçu qu'il n'y avait pas d'issue. On s'est déployés et on a réduit le cercle. J'ai voulu lui parler, mais il n'a rien

écouté. Il a pris de l'élan et a essayé de sauter sur le toit de l'immeuble à côté. Il a raté son coup. C'était trop loin de toute façon, jamais il n'aurait pu l'atteindre. Il s'est écrasé dans la rue, en bas. »

Lorsque Mayid lâcha ces quelques mots, je vis une expression sur son visage, comme jamais je ne l'avais vue dans les traits du jeune inspecteur : peur et colère mélangées, trouble et écoëurement à la fois. Tout en gardant mon mouchoir collé au nez, j'empoignai l'épaule de Mayid et l'engageai à ma suite dans le couloir pour emprunter l'escalier, sortir du commissariat et rejoindre la rue. Alfrid Murlock gisait sur le bitume froid, les bras en croix, une jambe repliée sous lui formant un angle improbable. Il était tombé sur le dos, et l'arrière de son crâne, en heurtant le sol, avait littéralement explosé, dispersant os, sang et cervelle tout autour de sa tête. Avec d'autres collègues, nous restâmes ainsi un moment tous en cercle autour du cadavre dans la rue. Les plus jeunes détournaient la tête ou s'écartaient, rapidement saisis par des haut-le-cœur, les plus âgés comme moi et quelques autres regardions le corps avec un détachement particulier, qui n'avait pas grand-chose à voir avec le métier, mais plutôt avec nos expériences respectives du front, vingt ans plus tôt. Le chef de poste vint nous disperser et recouvrir Murlock d'une couverture, tandis qu'une sirène d'ambulance se faisait entendre au loin. Si la mort ne me touchait pas autant qu'auparavant, en tout cas moins que Mayid qui, livide, n'était plus aussi enthousiaste que la veille quand il pensait que nous tenions notre meurtrier, c'était tout de même la première fois de ma carrière que je perdais un suspect ainsi. Je savais que

l'inspection générale ne tarderait pas à me taper sur l'épaule gentiment et à me convoquer pour que je m'explique sur ce drame, et Servan me passerait un savon sans prendre de gants. Certes, j'avais fait enlever les menottes de Murlock, ce qu'on pouvait me reprocher, mais cela ne suffisait pas à justifier sa fuite. Même menotté, il aurait eu la capacité de mettre le coup de tête et le coup de pied qui nous avaient écartés de son chemin, Mayid et moi. Un infirmier vint me placer des mèches dans le nez, m'ausculta et me rassura en m'expliquant qu'il n'y avait rien de cassé, le cartilage de la cloison nasale n'était que fêlé, mais que ce serait encore douloureux pendant une journée ou deux. Il souhaitait tout de même me poser une attelle, mais je refusai sa proposition et au bout d'une heure je pus enlever les mèches. Hanzî Natié, l'avocat, me salua et souhaita m'indiquer, avant de me quitter, qu'il n'était pas du tout au courant des possibles chefs d'accusation relevés contre son client pendant l'interrogatoire, ce qui ne m'étonnait pas mais ne m'apportait rien de plus. Le chef de poste me somma de prendre un après-midi de repos et je rentrai chez moi vers midi, encore un peu migraineux et complètement dépité. Je profitai de ce temps de latence pour promener Pat dans un petit jardin public, près de mon appartement, qui avait la particularité de conserver une végétation et des arbres dans un état relativement sauvage, une flore peu entretenue et seulement taillée de chaque côté des petits sentiers de terre battue, laissant aux chiens le loisir de se perdre dans les taillis. Mais vers treize heures, n'ayant rien pu avaler à l'heure du déjeuner, la faim se fit sentir, et je regagnai mon appartement.

Je venais de terminer une omelette au fromage quand le téléphone sonna. La maison de retraite médicalisée où se trouvait mon père se permettait de me relancer, s'inquiétant de mon silence, j'avais raté les dernières visites programmées. Je n'avais rien de mieux à faire pour le moment, et je décidai de me débarrasser de cette corvée et d'y faire un saut. Sur le chemin, la chanson éponyme de l'album *Tes funérailles, mon procès* passa sur le poste de la voiture, et son titre me fit un instant culpabiliser d'avoir laissé mon père sans nouvelles, avant que je ne change de morceau et n'écarte cette mauvaise impression par la même occasion. Portman était une petite ville qu'on associait aux maladies pulmonaires, en particulier parce qu'elle disposait du plus grand sanatorium du pays, mais elle avait d'autres qualités, thermales notamment, qui en faisaient un centre de cure réputé. Dans ces conditions, la ville s'était développée autour de ses atouts, hôtellerie pour les familles de patients, maisons secondaires pour les curistes, et une foule de services pour les personnes âgées. Lorsque mon père eut plus de quatre-vingts ans et fut atteint d'une sénilité de plus en plus préoccupante, j'avais dû me résoudre à vendre la boulangerie et l'appartement au-dessus, et à utiliser l'argent récupéré pour le placer dans une maison spécialisée. En y arrivant, entrant à l'intérieur de cette bâtisse, un ancien château réhabilité, à peine mis-je le pied dans la grande salle de réfectoire, que je me sentis mal à l'aise. Je détestais ces lieux où l'on parquait nos vieux malades, et même si je ne portais pas particulièrement mon père dans mon cœur, je culpabilisai à nouveau, mais d'avoir dû le placer dans un tel endroit. La seule chose qui me rassurait un peu, c'était de savoir que

sa maladie progressait vite et qu'elle lui faisait totalement perdre conscience de ce qui l'entourait ; en un sens, il ne se rendait plus vraiment compte de là où il vivait. Cette fois-là cependant fut une visite décisive. Je ne l'avais pas vu depuis un mois environ, alors que je m'étais engagé à lui faire une visite au moins trois fois par mois, et désormais il était définitivement passé dans les limbes : il ne me reconnaissait plus du tout. Jusque-là, il pouvait me confondre avec l'un de mes frères morts, ou encore avec mon oncle, voire avec son propre père, mais aujourd'hui il n'y avait plus aucune confusion dans ses yeux bleu pâle, seulement un grand vide. Nous nous baladâmes dans le parc, et il semblait malgré tout heureux de prendre l'air, de regarder le ciel, les arbres, acquiesçant en souriant quand je lui faisais remarquer tel petit moineau qui venait de se poser sur un banc, tel poisson rouge en train de nager dans un bassin. Il avait maigri, et je dus resserrer sa ceinture pour assurer le maintien de son pantalon, m'étonnant d'être là, à prendre soin de cet homme que j'avais maudit enfant et dont je ne rêvais alors que de lui enlever cette lanière de cuir avec laquelle il nous punissait violemment, pour la faire disparaître à tout jamais. Ce sentiment d'un étrange retournement du temps m'accompagna sur la route du retour, et en songeant à mon père, je ne pus m'empêcher de faire de nouveau le lien avec l'affaire du gamin. La tentative d'évasion et la mort de Murlock avaient bouleversé l'agenda des rendez-vous, puisque j'avais dû quitter mon poste. Mayid avait annulé la convocation du père et du grand-père de Tierno et dut la reporter après l'enterrement qui devait avoir lieu le jour même à Caréna, en fin d'après-midi.

Je me rendis sur place en retard, laissai Pat dans la voiture et m'installai au fond de l'église, une cinquantaine de minutes après le début de la cérémonie. Un petit cercueil en bois beige clair était disposé devant l'autel, des gerbes de fleurs tout autour, et je distinguai de dos la silhouette frêle de la mère de Tierno, assise à gauche de l'allée, un homme à ses côtés qui entourait ses épaules de son bras et que je présumai être son mari, mais que je voyais mal de loin, Almara Niet venait ensuite, vêtue de la même robe sombre que lorsque je lui avais rendu visite. De l'autre côté de l'allée, à droite, il y avait un couple, homme noir et femme blanche, entre quarante et cinquante ans, qui se tenait la main, et une jeune fille café au lait, d'une vingtaine d'années ou peut-être moins, avec à ses côtés un grand type rouquin à la carrure imposante. Une rangée vide séparait la famille du reste des prie-Dieu de l'église où s'étaient installés des tas de gens que je n'identifiai pas, à l'exception de la haute stature de Victas Greletti que je repérai au troisième rang sur la droite. Comme lui, tous ces gens étaient peut-être des inconnus venus se recueillir sur la dépouille de ce gamin victime d'un drame dont la presse avait parlé. Cette église était particulièrement sombre, la lumière peinant à passer à travers les vitraux peints, et après un long discours du prêtre, ce dernier entama une nouvelle messe que je m'abstins d'écouter, m'éclipsant discrètement pour aller attendre dehors. Je respectais la cérémonie religieuse voulue par la famille, mais mes croyances avaient été largement bousculées par les années de guerre et j'étais devenu un véritable mécréant qui ne souhaitait pas s'imposer de longues prières superflues. Le cimetière était situé juste en

face du parvis de l'église, ce qui impliquait que la procession s'effectuerait à pied dès la fin de la cérémonie. À la sortie, la plupart des gens bifurquèrent à droite et à gauche du parvis et partirent dans les rues adjacentes, ne laissant qu'une dizaine de personnes, dont Greletti qui m'aperçut et me fit un signe de tête, attendant que la famille sorte à son tour. Bien qu'il soit particulièrement léger, le cercueil disposait de quatre porteurs des pompes funèbres, derrière lesquels vinrent Amily Neria et son mari, Almara seule, puis le couple et l'autre jeune fille métisse avec le rouquin. À la lumière du jour finissant, je pus enfin détailler un peu plus les personnes présentes, et me rendre compte que le mari avait effectivement le même teint mat que sa sœur, cheveux noirs de jais, yeux sombres, lèvres pincées, les joues rasées de près, en costume noir avec une écharpe rouge bordeaux autour du cou, bel homme d'une bonne quarantaine d'années, à la prestance naturelle, au charme certain, et je ne doutais pas de l'effet qu'il pouvait produire sur les femmes. Plus étrange était le sentiment persistant d'avoir déjà vu cet homme quelque part, sans que je parvienne à le replacer dans un contexte particulier. Amily Neria était effondrée et comme ailleurs à la fois, elle ne cessait de pleurer tout en marchant, mais étrangement n'essuyait pas ses larmes, elle se cramponnait au bras de son mari et serrait ses mains entre elles, les yeux rivés sur le cercueil. Le couple qui suivait, accompagné de la jeune fille, était tout aussi troublant, avec la même différence de comportement entre homme et femme, couleurs de peau inversées. Elle portait un petit chapeau noir avec voilette, et pleurait, un mouchoir gris posé sur le visage, ne cessant de tamponner

le coin de ses yeux, tandis que lui ne versait pas une larme, le regard fixé droit devant lui, il suivait la procession avec une grande dignité. Alors qu'il tenait la main de sa femme, je voyais qu'il serrait les dents et, le bras le long du corps, son poing droit. Il y avait une tension évidente en lui, et quand j'emboîtai le pas au cortège, à trois ou quatre mètres de cet homme, je m'aperçus que ce n'était pas le cercueil de l'enfant qu'il fixait ainsi, mais les parents de dos, le père de Tierno en particulier. Le dernier à fermer la marche était le grand rouquin au physique d'armoire à glace, et dont je ne parvenais pas à saisir les traits du visage. Je mis un peu de temps avant de comprendre pourquoi : une partie de sa joue gauche, de sa mâchoire et du menton était engoncée dans une sorte de masque couleur chair. Celui-là, je savais par où il était passé, et même si on ne les voyait plus qu'assez rarement désormais, il m'arrivait de croiser encore certaines gueules cassées de la guerre. Après avoir circulé un bref instant dans l'allée du cimetière, le cortège s'arrêta devant une tombe à la terre fraîchement retournée, et le cercueil fut déposé juste à côté. Les employés des pompes funèbres s'empressèrent de ramener les gerbes de fleurs, qu'ils disposèrent tout autour de la stèle funéraire qui en jouxtait une autre sur laquelle était gravé le nom de Maral Fartao, et le silence retomba. J'étais resté en retrait, à côté d'un arbre dans l'allée, et Victas Greletti m'avait rejoint sans mot dire. Les parents prirent très brièvement la parole pour dire combien ils aimaient leur fils, Amily Neria essayant de lire un discours préparé qu'elle abandonna, trop saisie par l'émotion, le père n'ajoutant que quelques mots de réconfort, avant de faire un signe au maître

de cérémonie, lequel indiqua aux fossoyeurs qu'ils pouvaient procéder à la mise en terre. Autant la messe à l'église avait été longue, autant la mise en terre du cercueil fut rapide. Victas Greletti me souffla un au revoir avant de tourner les talons et de quitter le cimetière, et je l'imitai en le suivant à quelques mètres de distance. Je m'installai au volant de ma voiture, garée à deux pas du parvis de l'église, et j'attendis que la famille quitte à son tour le cimetière. Almara Niet, Amily et son mari partirent dans une direction, l'autre couple et la jeune fille métisse dans une autre, accompagnés de la gueule cassée, et j'aperçus dans le rétroviseur ces derniers monter dans une voiture garée un peu plus loin derrière la mienne. Je démarrai, quittai la place de parking et suivis la voiture en question, une berline de luxe bleu marine, qui bientôt se retrouva derrière celle d'Amily Neria, les deux véhicules avançant de concert dans une circulation fluide. Je pensais qu'ils iraient sans doute chez Amily Neria pour une réunion familiale comme il était de coutume après un enterrement, mais arrivées à un feu, la berline bleue tourna à droite et l'autre voiture à gauche. Ne sachant laquelle choisir, je décidai de suivre la berline, qui remonta les boulevards, puis la grande avenue de l'Arc de triomphe, avant de tourner dans une rue en pente des beaux quartiers. Elle ne se gara pas pour autant, fit seulement un arrêt devant une maison bourgeoise, les deux femmes descendirent de voiture, puis elle repartit, l'homme noir au volant, le grand rouquin à ses côtés. J'en conclus qu'il avait déposé femme, et sûrement fille, à la maison, avant de poursuivre son chemin. Je pensais qu'il allait me conduire dans le quartier des affaires, le standing

de sa demeure, le luxe de la voiture, tout m'indiquait un homme d'une certaine stature financière, et dans mon esprit parfois un peu convenu cela signifiait la banque ou les placements boursiers. Mais la berline repartit dans l'autre sens, fit une bonne partie du trajet inverse, repassant par la grande avenue et les boulevards pour rejoindre le quartier de la gare et s'arrêter devant l'un des plus célèbres cabarets de la capitale. L'homme, que j'avais fini par identifier comme le probable père d'Amily Neria, descendit du véhicule, fut salué par l'employée qui tenait le guichet à l'entrée du cabaret, et y entra d'un pas décidé pendant que le rouquin à la gueule cassée faisait le tour de la voiture et prenait le volant pour aller se garer dans le parking souterrain.

À l'arrêt dans une petite ruelle où j'avais trouvé une moitié de place où stationner, débordant allégrement sur un passage piéton, je fis le point sur ce que je savais. Alfrid Murlock était mort, mais sa fuite était autant un aveu de culpabilité que le faisceau de preuves matérielles contre lui, et il était très probable que son complice fût Ern Fresco. Avec ces deux-là, j'avais sans nul doute les kidnappeurs et, peut-être, le ou les meurtriers de l'enfant. En revanche, je n'avais pas pu pousser l'interrogatoire assez loin pour en apprendre plus sur les mobiles de l'enlèvement, les circonstances de la mort du gamin, l'éventuelle rançon, versée ou pas, et par qui : le père, le grand-père ? J'écartai Amily Neria de ma liste, considérant qu'elle n'était pas en état psychologique pour tenir un rôle dans cette histoire. Mais Almara, si acariâtre et revêche, semblait assez solide mentalement pour aller déposer la rançon par exemple, et ça collait avec le lieu où

le corps avait été retrouvé, Pristin, où elle habitait. Tout à mon histoire avec Murlock, persuadé de tenir une piste sérieuse, j'avais négligé d'autres personnes qui m'apparaissaient soudain essentielles, au point d'avoir confié à Mayid le soin d'envoyer les convocations du père et du grand-père, dont je m'apercevais que je ne disposais même pas du nom, ni de l'adresse. Je vieillissais et faisais des erreurs, ou bien, à trop vouloir déléguer au jeune, je ne maîtrisais plus l'ensemble du dossier. Ces informations étaient au bureau, à Bacanis, aussi m'y rendis-je immédiatement. Sur la rocade de Caréna la circulation était à nouveau infernale, un accident de camion ayant réduit la route à deux voies au lieu de trois, m'imposant presque une heure de trajet au ralenti avant d'atteindre la banlieue. J'étais pressé, et je ne laissai pas à Pat le temps de s'arrêter pour renifler tout et n'importe quoi, le tirant avec la laisse pour le faire avancer et j'entrai au poste en claudiquant au pas de course. Quand enfin je croisai Mayid qui était sur le départ, il me remit le dossier des convocations dans lequel quelques surprises m'attendaient, en particulier les fiches de renseignements rédigées par mon adjoint.

J'appris que le père d'Amily se nommait Arkan Neria, un nom qui ne me disait rien, en revanche l'inscription de sa profession fit le lien avec ma petite filature : c'était le patron du Grand Duc, le cabaret de Caréna où toutes les célébrités se pressaient chaque soir. Il avait quarante-trois ans, marié à Marieka Pline depuis vingt-trois ans, père de deux filles, l'aînée étant Amily, la cadette, Maely, devait être la jeune fille croisée à l'enterrement. Mais surtout, le fait qu'Amily porte le même nom que son père modifia encore un peu

mes perspectives. J'avais pensé que Neria était son nom de femme mariée, elle-même faisant référence à son «époux» dans nos échanges, or il s'agissait de son nom de jeune fille. Elle n'était donc pas mariée au père de son enfant, bien qu'elle le laissât croire. Ce qui m'amena à la fiche du fameux compagnon, et géniteur de Tierno, dénommé Fartao, âgé lui de quarante-deux ans, ayant un statut de célibataire. En recoupant les informations, l'acte de naissance de Tierno ne mentionnait que la mère, en revanche son carnet de santé était signé par les deux parents, sans mentionner le nom du père, et je trouvai à l'état civil la date qui manquait : il n'avait reconnu l'enfant qu'un an et trois mois après sa venue au monde. Cette reconnaissance tardive de paternité, le fait qu'Amily se présente comme son épouse, mais qu'aucun mariage n'ait pourtant eu lieu, attisaient ma curiosité. Le regard dur et froid d'Arkan Neria posé sur son beau-fils à l'enterrement me revint en mémoire, tout comme les deux voitures se séparant et partant chacune de leur côté. Je commençais à penser que le grand-père de Tierno ne voyait pas d'un très bon œil que sa fille ait pu porter l'enfant d'un homme qui avait le même âge que lui. Elle avait accouché à dix-sept ans, le père de l'enfant n'avait reconnu le bébé que lorsqu'Amily Neria avait atteint sa majorité et alors qu'elle avait vingt et un ans passés, il ne l'avait toujours pas épousée. Nul doute que les relations entre Neria et Fartao ne devaient pas être au beau fixe. Sans compter, à la réflexion, que s'il y avait eu enlèvement et demande de rançon, en toute logique le plus à même de payer une belle somme était Arkan Neria, sauf si son beau-fils, qui déclarait une profession d'agent

commercial, disposait lui aussi d'une belle condition financière. Avant de lui permettre de partir, je demandai à Mayid de se renseigner plus en détail sur chacun d'eux et de me faire un rapport complet dès que possible, afin que j'en dispose pour les entrevues prévues le lendemain. Si la version du grand-père me semblait essentielle pour éclairer certains points nébuleux, je m'aperçus que je n'avais pas prêté assez d'attention, dans cette affaire, à la place tenue par le père, Mumad Fartao.

19 – Mumad Fartao (1)

Mumad ne posséda jamais la moindre photo de son père. Il l'avait croisé, enfant, à une seule reprise, quand il était venu à la loge de sa mère et avait déposé une liasse de billets sur la nappe de la table du salon. Il devait avoir six ou sept ans et n'était jamais parvenu à conserver une image très claire de cet homme, sinon son épaisse barbe noire qui lui revenait et une vague impression de dureté à son égard. Il lui semblait être né aux alentours de cinq ans, et n'avait aucun souvenir de sa petite enfance, comme si celle-ci n'avait jamais existé, quelques bribes éparses, des anecdotes qu'on lui avait racontées surnageant dans les brumes de sa mémoire. Sa mère ne lui en parlait jamais, son père était parti quand Mumad était encore petit, voilà tout, il n'y avait rien d'autre à ajouter et il devait faire avec ça. Bien plus tard, alors qu'il venait de fêter ses seize ans, elle lui lâcha quelques informations supplémentaires : il était le fils d'un immigré, arrivé sur le continent dans la cale d'un bateau et sans un sou en poche. Clandestin pendant de longues années, le père avait travaillé un peu partout, mais surtout sur des chantiers de construction. Ce qu'elle ne dit pas, mais que Mumad découvrit un peu avant la disparition de sa mère, emportée par une tumeur

au cerveau à cinquante-huit ans, c'est que son père n'était pas qu'un petit ouvrier du bâtiment courbant l'échine. Il avait rejoint un réseau de clandestins qui trafiquaient dans la drogue, le blanchiment d'argent et le racket. C'était un homme de main qui, disait-on, était particulièrement apprécié pour ses talents avec un couteau. Il apprit ces éléments de la bouche d'un individu l'ayant bien connu, Keran Sanjay, patron du second clan qui tenait la distribution de drogue dans la capitale. Sanjay était un client régulier du Baron rouge, le club que Mumad avait réussi à racheter un peu avant la fin de la guerre et où il faisait travailler plusieurs filles. Malgré leur différence d'âge, Sanjay ayant quinze ans de plus que Mumad, les deux hommes se respectaient, chacun très professionnel dans sa branche, et ils avaient fini par devenir de bons amis, partageant un dîner à l'occasion, quelques verres, voire quelques parties fines. Les confidences que Sanjay lui fit sur son père ne furent pas immédiates et il fallut du temps avant qu'il se sente assez en confiance pour lui en parler, d'autant que cela pouvait avoir quelques implications secondaires. Le père de Mumad avait disparu peu après ce seul souvenir qu'il gardait de lui, à une période trouble de conflits entre bandes rivales qui avait secoué une bonne partie du milieu à Caréna et avait fait de nombreux morts. Son père avait participé à ces affrontements, et on lui attribuait quelques décès dans le camp adverse quand, sans que l'on sache ni comment ni qui s'était chargé de lui, il n'avait plus donné signe de vie. Pour tout le monde, son corps devait sans doute être au fond du fleuve, lesté de quelque poids pour qu'il ne remonte jamais à la surface. Et Sanjay était un peu gêné,

puisqu'à l'époque, lui faisait partie de l'autre camp. Alors âgé d'une trentaine d'années, et ayant dû tout récemment être un peu ferme avec un concurrent, montrer qu'il n'était pas homme à se laisser marcher sur les pieds, Mumad ne fut pas le moins du monde bouleversé par ce qu'il apprit sur son père, et indiqua à Sanjay qu'il y avait prescription et qu'il n'était pas du genre à vouloir se venger. Que son père ait disparu en étant assassiné par un tiers lors d'une guerre des gangs était à ses yeux assez banal, et cela faisait partie des risques du métier. De plus, il ne l'avait quasiment pas connu, et n'éprouvait donc aucun attachement particulier à son égard. Cependant, la perception de son ascendance en fut sensiblement modifiée et il se mit à s'interroger sur une hérédité inconsciente qui aurait influé sur son destin, comme s'il partageait avec son père les gènes du milieu, l'attirait pour cette part obscure de la société. Malgré ses tentatives pour l'éduquer comme un petit garçon modèle, malgré même ses démarches pour obtenir une bourse qui lui avait permis d'intégrer un lycée de prestige à dix-sept ans, sa mère avait échoué à en faire un homme respectable, à tout le moins un de ces individus gris et présentables qu'elle aurait rêvé qu'il devienne. Quelque chose de plus fort et de plus profond, ce sang paternel qui coulait dans ses veines, se disait-il, l'avait conduit sur une autre voie.

Fartao avait vite appris à vivre en restant continuellement sur ses gardes. Il y avait toujours un concurrent qui, à un moment ou un autre, cherchait à agrandir son territoire, toujours un de ses proches, souteneur à sa solde, homme de main, comptable, client, pute ou intermédiaire quelconque

qu'il fallait tenir à l'œil parce qu'il ou elle pouvait se retourner contre lui. Il avait développé une forme de paranoïa utile, qu'il maîtrisait, pensait-il, la jugeant profondément nécessaire à sa survie, mais le revers de la médaille était de n'accorder sa confiance à personne. Seule sa propre mère en bénéficiait, même si cette dernière l'avait rejeté et n'acceptait aucun des cadeaux qu'il essayait de lui faire régulièrement pour revenir dans ses bonnes grâces. Aussi, quand Alfrid Murlock ressurgit de son passé de lycéen et atterrit au Baron rouge un beau jour, alors que la guerre battait son plein, il sut qu'il pourrait enfin s'appuyer sur un bras droit qui ne le trahirait pas. Il avait eu la chance de se faire réformer et de ne pas participer à la grande boucherie dans laquelle son pays et presque tous les États limitrophes étaient plongés alors, tandis qu'Alfrid, s'étant orienté vers l'armée à la fin du lycée, avait fait le choix de quitter ses camarades et d'éviter de se faire découper en tranches sur le billot des combats. Ce statut de déserteur offrait à Fartao la possibilité de maintenir son ami à ses côtés, et il lui mit très vite le pied à l'étrier en le cachant chez une de ses filles, une de celles dont il pensait bien que Murlock serait friand. De fait, le courant passa très vite entre ces deux-là, et après quelques nuits passées avec Ferline, Mumad confia à Alfrid la tâche de s'en occuper, de la faire travailler correctement, de récupérer l'argent des clients et d'en garder un pourcentage pour lui. Il se montra très doué, ne s'embarrassant pas de questions morales ou pudiques, encore moins de problèmes sentimentaux qui paraissaient lui être complètement étrangers, et s'avéra honnête et fiable quant aux rentrées financières. Après quelques mois, Mumad

lui délégua donc la gestion d'autres filles, afin que lui-même puisse se consacrer à l'agrandissement de son réseau d'une part, et au développement d'activités diverses à partir du Baron rouge d'autre part. Il faisait ainsi l'entremetteur entre certains clients et des prêteurs sur gage pour des crédits particuliers, et utilisait la boîte comme plaque tournante pour des échanges de marchandises : tabac de contrebande, bijoux volés, drogue. Ensemble, ils montèrent aussi une filière d'exfiltration pour des candidats à la désertion, ce qui leur rapporta pas mal d'argent le temps que le conflit dura, et permit à Mumad d'étendre son carnet d'adresses. Sa vie intime, à l'instar de celle de son bras droit, se résumait à une relation avec une de ses bonnes gagneuses, Soane, la première fille qu'il fit travailler, qu'il avait installée dans un petit appartement près de la gare. Et plusieurs années passèrent sans qu'il y eût jamais rien de notable dans le cœur de Mumad, sinon quelques inquiétudes pour telle ou telle de ses filles. En particulier lorsque l'une d'elles tombait enceinte et qu'il fallait la faire avorter clandestinement, ce qui provoquait parfois des hémorragies incontrôlables se soldant par la disparition de la fille, ou bien quand une autre avait touché à la drogue, pratique qu'il interdisait formellement dans tout son réseau et qu'il punissait sévèrement par des cures de désintoxication brutales. Un de ses employés, Jonaël, avait pour fonction de rabattre des proies, et il sillonnait les soirées de jeunes gens, proposant un peu de hasch pour se faire introduire, et repérant telle ou telle jeune fille susceptible d'être ramenée dans ses filets. Parfois, Mumad mettait la main à la pâte et testait la fille identifiée pour confirmer

ou infirmer le choix fait par Jonaël. C'est ainsi qu'il croisa la route d'une gamine de dix-sept ans, Léini, particulièrement dévergondée, qui s'avéra adepte de sexe violent, ce qui n'était pas vraiment à son goût, n'ayant jamais eu quelque inclination pour les pratiques sadomasochistes. Mais Léini n'avait que peu d'attaches familiales, son père était mort et sa mère, qui avait fait partie des réfugiés de la première heure, avait tout perdu dans sa fuite face à l'avancée ennemie et multipliait les petits boulots pour survivre, laissant sa gamine livrée à elle-même. La fille fut facile à manipuler et vite prête à intégrer le réseau. Si partager le lit de Jonaël et Léini ne fut pas une expérience particulièrement agréable pour Mumad, qui jouit trop vite et ne retira pas un grand plaisir de ces ébats à trois, il ressentit un étrange besoin de nouveauté, de changement, comme lassé de ces expériences dont il avait fait le tour. Il avait trente-sept ans, vivait dans une forme de routine depuis une quinzaine d'années, partageant son temps entre les filles de son réseau qui tapinaient dans plusieurs quartiers autour de la gare, son club principal, le Baron rouge, et un second bar topless qu'il avait monté, ainsi que les différents trafics auxquels il participait ou qu'il dirigeait. Quelque chose lui manquait qu'il ne savait pas nommer. Aussi accepta-t-il, par une curiosité un brin fataliste, n'attendant rien, mais espérant que, peut-être, il y trouverait un peu de sel, de partir avec Jonaël et Léini pour deux trois jours de plage dans le Sud afin de profiter d'un printemps anticipé qui avait donné au pays de chaudes journées. Sur place, ils devaient retrouver une amie de Léini et une autre fille qui les hébergerait, et à son arrivée, il se passa un événement auquel

il ne s'attendait pas. En découvrant la frêle silhouette de seize ans, la peau noire, luisante au soleil, le visage juvénile et tendre, le regard pétillant d'Amily Neria, il fut troublé. De lui-même, Mumad était incapable de mettre des mots sur cette rencontre tant le lexique sentimental lui était étranger. Jonaël pouvait estimer qu'il était tombé sous le charme d'Amily quand Léini pensait qu'il avait éprouvé pour elle un soudain désir, et sans doute y avait-il une part de ces deux sensations mêlées. Mais plus profondément encore, il avait eu devant lui l'image de l'innocence, même si c'était une vision biaisée, fantasmée, détournée, puisque rapidement Amily redevint à ses yeux une femme comme les autres, avec ses pulsions, ses élans, ses faiblesses. Il interdit cependant à Jonaël d'y toucher, et après les trois jours passés à la plage, il lui demanda d'intégrer Léini dans le réseau, tout en faisant en sorte qu'elle s'éloigne le plus possible d'Amily, laquelle devint sa chasse gardée.

S'ils avaient très vite fait l'amour, le lendemain de leur rencontre, sur la plage, Mumad n'en gardait pas un souvenir particulièrement vivace. Elle avait fait preuve d'initiative, ce qui lui avait plu parce qu'il n'aurait pas supporté qu'elle soit trop prude, de même qu'elle n'était plus vierge, ce qui était une bonne chose, il ne voulait pas passer le premier, conscient de l'image de vieux lubrique venu la déflorer qui lui aurait alors collé à la peau. Amily devint une sorte de parenthèse, l'expression d'une autre existence, d'un autre monde, cet espace qui lui était interdit par les choix qu'il avait faits et qui revêtait l'image d'une normalité que sa mère avait tenté de lui inculquer en vain. Après quelques rendez-vous

volés dans des hôtels, rapidement il mit Soane à la porte du petit appartement qu'il lui avait assigné jusque-là. Il le fit redécorer et repeindre, et invita Amily à l'y rejoindre le plus souvent possible. Il la présenta aussi à sa mère, qui vivait toujours dans sa loge de concierge et ne lui adressait plus la parole. Ce jour-là, quand il frappa à la porte vitrée dans le couloir de l'immeuble, qu'elle écarta les rideaux et que leurs regards se croisèrent, il espérait qu'elle ferait un geste de bonne volonté en le voyant accompagné d'une jeune femme. Mais la rencontre ne se passa pas comme il l'avait souhaité. Sa mère eut effectivement la politesse de leur ouvrir et de les faire entrer, les installa autour de la table nappée immuable et leur proposa de partager un thé. Cependant, lorsque Mumad lui indiqua qu'Amily était sa petite amie, sa mère toussota, avant de lui asséner : « Décidément, tu ne t'arranges pas, mon fils. » Il réagit trop promptement, ne lui laissant pas le loisir de répondre : « C'est quoi le problème au juste ? C'est parce qu'elle est noire ? Venant de toi qui as couché avec mon immigré de père, ça te va bien, c'est sûr. » Et sur ces paroles, il se leva, prit Amily par la main et ils sortirent sans se retourner. Il ne sut jamais si sa mère, par ces mots, avait effectivement sous-entendu une remarque raciste, si c'était plutôt le jeune âge d'Amily qui l'avait choquée, ou si elle commençait à dérailler à cause de sa tumeur au cerveau et n'avait aucune véritable intention malsaine. Un mois plus tard, elle mourut subitement d'un accident vasculaire cérébral l'ayant surprise alors qu'elle passait le balai dans la cour de l'immeuble. Amily assista aux obsèques, Mumad était accompagné de son ami Alfrid et de sa sœur Almara, laquelle

ne bougeait jamais de chez elle mais qui fit le déplacement depuis Pristin, et tous les quatre déposèrent un bouquet de fleurs devant un petit caveau familial sans éclat, perdu dans une contre-allée du cimetière principal de Caréna.

Début septembre, Amily débarqua à l'appartement avec ses valises, lui annonçant qu'elle quittait la maison familiale, arrêta ses études et venait s'installer chez lui définitivement. Mumad détestait les surprises, et il n'avait pas vu venir ce changement de perspective chez elle, persuadé de maîtriser la situation et de savoir gérer cette gamine. Sa réaction n'en fut que plus immédiate et, comme souvent chez lui, brutale. Il la prit par le bras, qu'il serra fortement, se saisit de ses deux valises, et dévala l'escalier en l'entraînant à sa suite. Au pied de l'immeuble, il ouvrit la portière de sa voiture, balança les valises sur la banquette arrière, et assit Amily de force sur le siège passager. Perdue, elle pleurait, geignait, disait ne pas comprendre ce qui lui prenait, lui demandait des explications entre deux sanglots. Il lui en donna brièvement, expliquant qu'il était hors de question qu'elle s'installe à demeure, qu'elle était encore mineure, et qu'il n'avait aucune envie de se retrouver au poste pour une connerie pareille, si ses parents décidaient de porter plainte. Il la ramena chez elle, la déposa et lui remit ses valises sur le trottoir sans ajouter un mot, avant de redémarrer. L'idylle tournait court alors qu'il n'envi-sageait pas du tout d'y mettre un terme, mais le comportement d'Amily l'avait mis en colère. Il avait le sentiment d'être pris en défaut par cette fille qui venait s'imposer à lui, alors que dès le début il avait décidé de l'utiliser pour ce qu'elle était, en aucun cas d'en faire une compagne, voire

une épouse. « Et puis quoi encore ! » se répétait-il en boucle. Sans compter qu'elle l'avait mis en danger, et qu'il s'apercevait un peu tardivement de son erreur d'appréciation. Si sa jeunesse l'avait attiré, s'il aimait son innocence, c'étaient aussi deux éléments qui pouvaient lui coûter cher. À un moment où il était en négociation avec Sanjay pour une importante cargaison de drogue qui devait transiter par le Baron rouge, il était suicidaire de risquer de se faire arrêter par les flics pour une histoire de mœurs ridicule. Il avait trop besoin de cette affaire pour la faire capoter bêtement. Il coupa ainsi les ponts avec Amily, ne chercha pas à la contacter, et ne répondit pas à ses appels pendant près de deux mois. Jusqu'à ce que la femme de ménage, qui s'occupait de nettoyer l'appartement près de la gare, lui fasse remettre une lettre qu'elle avait trouvée là-bas glissée sous la porte. En la lisant, il comprit qu'il avait commis une plus grande erreur encore. Amily était enceinte, mais cette fois, difficile de la faire avorter clandestinement comme il le faisait avec ses filles, elle était chez ses parents et comptait y rester jusqu'à la naissance de l'enfant. Cette petite garce voulait simplement qu'il sache qu'il allait être père.

Il avait plus urgent à faire quand il apprit sa future paternité, et malgré sa colère il prit sur lui pour mettre de côté cette histoire, finaliser le transport de la drogue tel que prévu et gérer le blanchiment de ce qu'il allait toucher en échange de la marchandise. Il laissa passer un peu de temps, tentant de se remémorer la date de naissance d'Amily, sans y parvenir, mais pensant être approximativement dans la bonne évaluation du moment où elle serait majeure. La date probable arrivant, il reprit contact avec elle. Il lui en voulait tellement de l'avoir

manipulé de cette manière, de lui avoir fait un enfant dans le dos, littéralement, qu'il avait dans l'idée de la sortir de chez ses parents, puis de trouver une façon de se venger d'elle. La première partie de son plan fonctionna ; Amily ne sut résister au retour de l'homme qu'elle aimait envers et contre tout, lui pardonna, et quand il lui promit de reconnaître l'enfant et de les faire vivre sous son toit, elle céda. La seconde partie fut plus compliquée qu'il ne l'avait pensé, parce que Mumad n'avait pas du tout anticipé la présence du bébé qui, jusqu'à ce qu'il le voie, n'était qu'une notion abstraite pour lui. Mais bientôt il le tint dans ses bras, vit ses grands yeux noirs s'ouvrir et le regarder fixement, sa petite main potelée se tendre et ses doigts s'emparer de son pouce, et soudain il ressentit une forme de fierté : il avait créé quelque chose, cet enfant, et il allait lui transmettre son nom. Difficile dès lors d'écarter la mère de l'équation, en tout cas dans un premier temps. Il ne voulait pas que son fils, prénommé Tierno, ne bénéficie pas de l'amour de sa mère comme lui-même avait pu compter sur la sienne. Il les installa donc dans l'appartement près de la gare, et prit l'habitude d'y passer une partie de ses soirées et de ses nuits comme un bon père de famille ; il finit effectivement par reconnaître l'enfant, sans toutefois aller jusqu'à épouser Amily. Il ne croisa qu'une fois ses beaux-parents, lors du baptême de Tierno. L'un comme l'autre le toisèrent avec un mépris condescendant, la mère l'ignorant et se focalisant sur sa fille et son petit-fils, le père, qui devait avoir à peu près son âge, l'observant avec une forme de rage sourde dans le regard qui en disait long sur son désir de lui casser la gueule. Mais Mumad n'en avait

cure ; il se fichait éperdument de ce beau-père la vertu, du beau costume du dimanche qu'il portait ce jour-là, de la montre en or qu'il avait au poignet, et des bijoux qu'exhibait sa belle-mère. Leur argent, leur réussite, les valeurs qu'ils représentaient n'étaient rien pour lui. Il savait que le père d'Amily possédait Le Grand Duc, un des cabarets les plus prisés de Caréna, mais s'ils naviguaient tous les deux dans l'océan de la nuit, ils ne côtoyaient pas les mêmes poissons ; Mumad avait affaire aux requins et aux murènes voraces, Arkan Neria jouait avec des dauphins virevoltants et aimables. Ils ne l'aimaient pas, et c'était réciproque. À leurs yeux, il leur avait volé leur fille et leur petit-fils, mais elle était majeure, avait fait son choix, et l'enfant était son fils. Il n'avait aucun compte à leur rendre et n'était pas prêt à jouer la comédie d'une quelconque bienséance pour rentrer dans le rang. Aussi ne les salua-t-il pas à la fin de la cérémonie de baptême, laissa Amily leur dire au revoir et leur faire embrasser le bébé, puis il rapatria femme et enfant chez lui.

Durant environ quatre années, les choses se tassèrent entre Mumad et Amily. Elle semblait l'aimer et l'accepter tel qu'il était, et lui avait passé un accord tacite avec lui-même en laissant à Amily une sorte de bénéfice du doute, tout en profitant de son fils qui grandissait à vue d'œil pour son plus grand plaisir. Il avait cloisonné sa vie de famille et sa vie professionnelle de telle manière qu'il ne mélangeait jamais les deux. Ayant acquis un petit appartement plus haut dans les étages de l'immeuble, il y avait installé un bureau et pouvait au besoin y traiter ses affaires sans qu'elles passent la porte de son foyer. La seule personne qui outrepassait cette frontière

entre ses deux vies c'était Alfrid, parrain de Tierno, qui venait régulièrement pour dîner, pour les fêtes ou l'anniversaire du petit, mais toujours seul. Mumad avait été clair sur ce point : interdiction d'amener une pute chez lui. Un interdit qu'Alfrid faillit enfreindre pour les quatre ans de l'enfant. Ce jour-là, une fête se déroulait dans l'appartement, Mumad n'attendait qu'Alfrid pour sortir le gâteau et faire souffler les bougies à son fils. Il arriva effectivement, mais pas en tant que parrain de l'enfant. Cet abruti se pointa au bas de l'immeuble en décapotable avec une fille à moitié morte sur les sièges arrière. Mumad dut descendre les escaliers quatre à quatre, le remettre à sa place et lui ordonner de déguerpir. Après être remonté et avoir offert à Tierno un bichon maltais qui lui avait coûté les yeux de la tête, il laissa les enfants s'amuser avec le chien en compagnie d'Amily, tandis qu'il partait au Baron rouge rejoindre Alfrid. La fille qu'il trimbalait avait fait une overdose et quand il l'avait déposée au club, elle était déjà morte. Mumad était furieux et confia à Alfrid le soin de réparer ses erreurs et de faire disparaître le corps. Surtout, il lui demanda si lui aussi touchait à la drogue, ce qu'Alfrid nia farouchement. Depuis que Mumad faisait affaire avec Sanjay, il devenait de plus en plus difficile de contrôler l'accès des putes au poison qu'elles s'injectaient dans les veines. Se servir de la boîte comme lieu de transit et parfois de revente en gros lui avait permis d'augmenter sensiblement ses profits, mais dans le même temps, il avait fait entrer un loup coriace dans une bergerie où lui, petit berger, commençait à avoir du mal à tenir ses brebis. Alfrid lui cachait quelque chose, il le sentait, et cet épisode avec la pute morte ne lui disait rien de

bon. Quand il revint en fin de soirée après s'être débarrassé du cadavre, Mumad le plaqua contre un mur, bien décidé à lui faire cracher le morceau. Et ce fut ainsi qu'il apprit que sa petite entreprise était peut-être en train de prendre l'eau de toutes parts sans qu'il s'en soit aperçu, son rôle de père l'ayant ramolli peut-être, à tout le moins ayant éteint sa part de paranoïa qui, jusque-là, lui avait souvent sauvé la mise. Keran Sanjay, qui disait être son ami, avec qui il partageait des dîners et des soirées depuis plusieurs années, avait placé certains de ses hommes dans l'organisation de Mumad. Rien qui se remarque au début, un patron de café asiatique, chez qui ses filles tapinaient, remplacé par un autre ; un livreur qui effectuait des tournées dans tous les quartiers de son territoire pour procurer aux filles du nécessaire de toilette, des capotes, parfois du maquillage, des collants, etc. ; un petit souteneur qui avait paraît-il triché au jeu et dont les dettes accumulées avaient accéléré sa perte, celui-là avait disparu mystérieusement, et fut remplacé par un homme proposé opportunément par Sanjay. Progressivement, d'année en année, toute une partie du réseau de Mumad, des putes jusqu'au personnel intermédiaire, avait été infiltrée par des hommes de Sanjay. Ce dernier préparait un sale coup, Alfrid en était presque certain, mais il n'avait pas réussi à remettre en place toutes les pièces du puzzle, ni à comprendre ce qu'il tramait exactement. Il avait des soupçons, des indices, des suspicions sur tel ou tel individu, mais rien de probant, pas assez de matière pour avertir Mumad avec certitude. Dans tous les cas, et l'épisode de l'overdose de la pute le confirmait, la drogue circulait désormais partout dans le réseau, au Baron

rouge, dans son bar topless, comme chez les souteneurs et chez les filles. Quand Alfrid eut fini de lui exposer tout ce qu'il croyait savoir, Mumad faillit lui enfoncer sa main dans la bouche tant la colère montait en lui et le faisait bouillir. Il se contenta de frapper de toutes ses forces dans un mur, lequel s'avéra être une cloison de plâtre où son poing et une partie de son bras s'enfoncèrent comme dans du beurre, mais non sans faire saigner ses phalanges au passage.

Mumad prit le temps de vérifier les dires d'Alfrid. Pendant plusieurs semaines, il fit le tour de son territoire, chaque coin de rue où une fille tapinait, chaque bar ou restaurant devant lequel ou à l'intérieur duquel elles levaient des clients, les quelques appartements dont il disposait près de la gare, le Baron Rouge et son bar topless. Il passa en revue chacun de ses employés, les souteneurs à sa solde, les barmaids, les serveurs, les putes, les livreurs, le comptable, le banquier, les relais dans les bars et restaurants, les logeurs ou logeuses des immeubles où les filles disposaient d'une chambre. Il vérifia les emplois du temps, les connexions des uns avec les autres, fit surveiller certains, inspecta leurs comptes en banque. Il contrôla tout et tout le monde, et quand il eut fini sa tournée, de retour au Baron rouge un soir, il reçut un appel de Keran Sanjay. Ce dernier lui demanda s'il avait terminé son petit tour du propriétaire, et s'il avait compris ou bien s'il fallait qu'il lui mette les points sur les «i». Il lui laissait un choix, en toute amitié disait-il : soit il réunissait trois millions dans les deux semaines et lui donnait cette somme, et à l'avenir lui verserait un pourcentage mensuel sur ses rentrées d'argent, soit son réseau éclaterait de l'intérieur et, étant donné la

différence de puissance entre Sanjay et lui, il ne faisait guère de doute que la plupart de ses employés encore fidèles se rangeraient derrière le plus fort. Mumad prit le coup bas en silence, indiqua qu'il allait réfléchir à sa proposition et qu'il lui ferait part de sa décision dans les jours suivants. Sa première idée fut de réveiller le dragon endormi, réunir des hommes de main, les armer, et entrer en guerre ouverte pour faire ravalier sa morgue à Sanjay. Mais il se ravisa, c'était un geste d'orgueil, qui finirait en bain de sang et sans aucune certitude de succès. Son propre père avait laissé sa peau autrefois dans ce genre de guerres fratricides. Il devait gagner du temps, réunir la somme demandée et payer, pour mieux prendre Sanjay à son propre jeu, l'infiltrer à son tour, et le déchoir de son trône. Seul problème, il était loin d'avoir les réserves suffisantes pour dénicher autant d'argent en si peu de temps. Et il avait besoin de quelques jours pour trouver le moyen de réunir la somme demandée. Il pensa d'abord à tout ce qui était envisageable auprès de son réseau, mais il avait beau faire et refaire ses calculs, il n'y arrivait pas. Et ce fut un soir qu'il rentrait au Baron rouge, passant en voiture devant Le Grand Duc, qu'il pensa à son beau-père. Lui était riche, assez pour se procurer une telle somme en peu de temps et il ne le ferait évidemment jamais pour Mumad qu'il détestait. Il ne le ferait peut-être même pas pour sa propre fille qui s'était détournée de lui. En revanche, il le ferait pour son petit-fils. Il suffisait, pensa Mumad, d'organiser un vrai-faux enlèvement de Tierno, de demander une rançon au beau-père, de récupérer l'argent puis de rendre l'enfant à sa mère et l'affaire était dans le sac. Mais ce dernier pouvait

aussi ne pas jouer franc-jeu et contacter la police... Il lui fallait donc trouver une manière de faire sans que lui-même puisse être inquiété. Murlock l'aiderait, mais ils étaient trop proches l'un de l'autre, une piste trop facile à remonter si cela tournait au vinaigre. Il fallait quelqu'un qui puisse à la fois travailler pour lui et, le cas échéant, porter le chapeau. Quelqu'un d'assez naïf pour cela, mais d'assez capable aussi. Quelqu'un qui, même s'il se faisait prendre, ne donnerait pas son nom ou celui de Murlock, mais en même temps quelqu'un d'assez faible pour être manipulé, voire sacrifié si nécessaire. Il ne trouvait pas, ne parvenait pas à mettre un nom sur cette perle rare, avant qu'en désespoir de cause il sonde Murlock sur le sujet et que la lumière se fasse : Ern Fresco. Jamais il n'aurait songé à ce type boutonneux et crédule que Murlock et lui avaient exploité une année durant au lycée, lui faisant croire à une amitié éternelle, le protégeant de ceux qui voulaient lui faire du mal, en échange de ses largesses financières. Ce fut Alfrid qui lui souffla cette idée. Cela faisait des années qu'il se demandait ce que Fresco était devenu, questionnement qui n'avait jamais effleuré l'esprit de Mumad, lequel trouva la piste assez intéressante pour être creusée. Alfrid fit donc des recherches, retrouva la trace de Fresco et se renseigna sur lui. Les années avaient passé, ils n'étaient plus les jeunes lycéens d'antan, mais Ern n'avait pas tant changé que cela. Son père était mort en lui léguant non pas une fortune, mais une entreprise. Le vieux n'avait jamais vraiment mis d'argent de côté, il avait toujours tout réinvesti dans sa holding, et il espérait qu'Ern prendrait sa suite pour faire grandir encore l'empire familial. Ern ?!

Alfrid et Mumad riaient en pensant à cette idée étrange de voir en Ern un héritier capable de faire fructifier quoi que ce soit. Et de fait, il ne fallut pas longtemps avant que l'empire ne commence à se fissurer de partout. Ern avait essayé de se diversifier, mais il n'avait jamais été et ne serait jamais un gestionnaire, et peu à peu il avait vendu ce qu'il avait pu pour maintenir encore à flot les quelques entreprises principales qui constituaient le conglomerat mis en place par son défunt père. Il était donc pétri de dettes et financièrement aux abois, ce qui faisait parfaitement l'affaire de Mumad et Alfrid. Le plan fut mis au point assez rapidement. Mumad était de plus en plus absent du domicile familial, et il lui suffirait de prétexter un voyage d'affaires quelconque pour s'en éloigner et se procurer un alibi. Les vacances scolaires approchaient, et il était envisageable de laisser Tierno chez sa tante Almara à Pristin, un endroit plus ouvert et accessible pour aller le récupérer que Caréna, et surtout moins soumis à d'éventuels témoins extérieurs. Murlock s'en chargerait, le petit le connaissait, ce qui faciliterait les choses, et ils estimaient qu'il était trop jeune pour que sa parole, plus tard, puisse vraiment compter. Puis il emmènerait l'enfant chez Ern, qui le garderait chez lui jusqu'à l'échange. Ern se chargerait aussi de récupérer la rançon, afin que lui seul soit identifiable par son beau-père ou se fasse arrêter si la police se pointait lors de la remise de l'argent. Mumad, lui, se confectionnerait un alibi pour être insoupçonnable, mais vérifierait que tout se déroule sans accroc, en particulier la garde de Tierno chez Ern qui l'inquiétait un peu malgré tout. Le jour, le lieu et l'heure de la remise de la rançon furent

déterminés par Mumad. Il évalua que si le gamin était enlevé à Pristin, chez sa sœur, la police ne songerait sans doute pas à ce que l'échange de l'enfant contre la rançon s'effectue lui aussi à Pristin, à la gare plus précisément. L'été précédent, Amily avait fait une crise dépressive, et il l'avait envoyée dans une clinique, une petite ville près de Voldij, à une centaine de kilomètres de Caréna. À l'époque, les psychologues qui traitaient sa femme l'avaient contacté, pensant que revoir son fils aiderait leur patiente, aussi Mumad avait-il envoyé Tierno là-bas en train, trop pris par ses affaires pour pouvoir l'accompagner. Pour cela, il avait confié le gamin à un service spécialisé des Chemins de fer qui s'occupait des enfants en bas âge, assurant leur transport et leur sécurité. L'idée lui était donc venue d'utiliser ce service pour la remise de la rançon à la gare de Pristin, il s'organisa même pour semer un peu plus le doute chez son beau-père et soudoya un des agents des Chemins de fer afin qu'un enfant noir soit présent ce jour-là dans le wagon. La rançon récupérée, il suffirait d'aller déposer Tierno chez sa tante en pleine nuit par exemple.

Mumad était particulièrement fier de son plan, qu'il jugeait quasiment imparable, et surtout suffisamment sûr pour, quoi qu'il advienne, assurer la sécurité de son fils tout en plaçant Fresco en première ligne, ce qui le protégeait lui. Il éprouvait même une forme de jubilation intérieure en pensant qu'il allait faire d'une pierre deux coups : à la fois réunir l'argent nécessaire pour gagner du temps avec Sanjay, et remettre à sa place ce beau-père qui le détestait et le regardait de haut depuis toujours. Mais peut-être n'était-il pas encore assez mûr pour savoir qu'aucun plan ne se déroulait jamais exactement

comme prévu. Et encore moins quand, pour qu'il fonctionne correctement, ce plan reposait sur deux personnalités aussi diamétralement opposées, le franc Murlock en qui il avait confiance, mais aussi brutal que simpliste, et le complexe Fresco, aussi tendre que maladroit, et dont la faiblesse de caractère pouvait tout faire dérailler.

20 – Arkan Neria

Amily avait eu six ans à l'automne et elle s'apprêtait à fêter son dernier Noël en fille unique. Marieka attendait leur deuxième enfant, dont la naissance, prévue pour la fin de l'année, était imminente et elle avait dû arrêter de chanter depuis qu'elle enchaînait étourdissements et malaises, et que le médecin lui avait conseillé de rester le plus possible couchée. La pandémie de grippe semblait être définitivement derrière eux, mais elle avait laissé des traces : des bidonvilles nés comme des champignons dans toute la périphérie de la ville, des vieux ne pouvant plus subvenir à leurs besoins disparaissant dans des hospices, des hommes ayant perdu leur emploi contraints de mendier dans les rues de Caréna, des bandes de gamins crasseux qui traînaient un peu partout, et des femmes ayant fini par se prostituer pour survivre. Celles qui tombaient enceintes craignaient encore le retour de cette grippe qui, si elles en réchappaient, serait synonyme de malformations pour leur bébé comme ce fut le cas quelques années plus tôt pour une partie des enfants nés en pleine épidémie. Et Marieka vivait dans cette peur permanente, attentive au moindre symptôme respiratoire, ce qui rendait Arkan nerveux. De son côté, s'il lui arrivait de ressentir une

sorte de tension au creux de la paume et des douleurs articulaires autour des phalanges, il avait complètement récupéré l'usage de sa main. Il s'éloigna cependant définitivement de la boxe, sport auquel il ne participerait plus qu'en spectateur averti. À vingt-huit ans, cette partie de sa vie était derrière lui, et il se consacrait désormais pleinement à la gestion du Grand Duc dont il s'occupait seul, le propriétaire du cabaret se contentant de récupérer ses dividendes sur les profits et lui laissant le champ libre pour organiser le lieu à sa guise. Dans ces années d'après-guerre où la population n'avait en tête que de se projeter vers l'avant, vivre du mieux possible et profiter, l'établissement était rapidement devenu une des références pour qui voulait passer une agréable soirée à Caréna. Et si alentour, dans le quartier de la gare, la plupart des gens vivaient chichement, certains au contraire avaient su faire fructifier leurs affaires. La coupure en deux camps distincts marquait bien plus la société qu'autrefois, même si cela ne semblait pas être ressenti de cette manière par toute une frange de la population qui acceptait son sort en serrant les dents, comme encore trop heureuse de voir s'éloigner le cauchemar de la guerre et le spectre de la maladie. Dans les classes supérieures, et parmi ceux qui avaient su tirer leur épingle du jeu, on était tout aussi aveugle au monde environnant, et tous les arrivistes, commerçants ventrus, politiciens revenus aux affaires, bombaient le torse, tout à leur suffisance d'avoir été nommés vainqueurs du conflit. Arkan ne faisait pas de politique, n'analysait pas le monde qui l'entourait de manière critique, cherchant avant tout à faire vivre sa famille, à réussir dans ses entreprises, sans

se départir d'une certaine rectitude morale toute personnelle. Il s'adressait donc à ceux et celles qui étaient susceptibles d'être intéressés par ce qu'il offrait, et il avait assez vite compris qu'il avait tout intérêt à modifier le fonctionnement du Grand Duc s'il voulait continuer à maintenir ou augmenter les tarifs d'entrée. Il avait recruté un des cuisiniers les plus courus de sa génération, permettant au cabaret d'allier bonne table et spectacles, en échange d'une certaine montée en gamme de la clientèle, de plus en plus aisée. Et quand sa deuxième fille, Maely, naquit juste après Noël, il était à la tête d'une entreprise florissante. Pour autant, Neria avait poursuivi ses activités diverses, continuant d'organiser des soirées spéciales, costumées, aux musiques variées, aux thèmes choisis, dont une partie de la grande bourgeoisie raffolait. Son carnet d'adresses s'était ainsi largement développé, au point qu'avec le soutien d'un banquier, il envisagea de faire une offre au propriétaire du Grand Duc pour lui racheter l'affaire. Mais ce dernier n'eut pas l'air d'apprécier qu'Arkan souhaite quitter ainsi la place qui lui était assignée, et cette offre de rachat, qui aurait pu contenter les deux parties, devint au contraire une source de contentieux entre eux. Le propriétaire n'apporta aucune justification particulière, quelques mois plus tard, quand il le remercia, mais Neria resta persuadé que le fait d'avoir montré sa capacité à racheter l'affaire d'une part et de s'être affirmé comme un entrepreneur ambitieux d'autre part, mais noir et étranger, avait déplu au point de lui coûter sa place. Le coup fut rude, mais il en fallait plus pour le déstabiliser. Arkan, qui ne manquait pas de ressources, utilisa ses contacts pour poursuivre ses activités

et chercher à investir dans une autre affaire. Son choix se porta sur un endroit plus petit, le café-concert où il avait trouvé une place à Thom Tillis autrefois, et dont le propriétaire souhaitait se débarrasser pour jouir d'une retraite méritée dans le sud du pays. Il investit les lieux, non sans y faire venir le cuisinier du Grand Duc, débauché pour l'occasion, une bonne partie de la troupe de chant, certains des musiciens et même la barmaid du cabaret. En l'espace de deux ans, son café-concert s'agrandit, et il reçut quelques célébrités, comme la romancière et actrice Elinor Sutherland, de passage à Caréna. Il effectua des travaux de rénovation, le public suivit et l'affaire prospéra tandis que le propriétaire du Grand Duc était aux abois et que l'ancienne clientèle s'en détournait. L'établissement périlait lentement, et de mauvais placements, avec des pertes record pendant la crise boursière, ne lui permirent pas de le renflouer. La grandeur n'étant plus à l'ordre du jour, les habitués d'autrefois ne nommaient plus le lieu que « Duc », et la nouvelle clientèle commençait à ressembler à celle des bas-fonds, plusieurs petits malfrats et quelques truands locaux en ayant fait leur quartier général.

Pour les huit ans d'Amily, qui signaient aussi l'anniversaire de la fin de la guerre, un épisode particulier eut lieu qui renvoya Arkan des années en arrière. Pour rendre hommage aux pilotes étrangers volontaires, qui avaient officié dans l'armée de l'air pendant le conflit, un monument fut érigé. Il n'était pas invité à l'inauguration, mais d'anciens camarades de son escadrille l'avertirent que Bérati Tornberg, le médecin militaire qui était parvenu à le faire sortir des rangs de l'armée, le poursuivait toujours de sa haine, des années

après leur dernière confrontation. Ce dernier n'avait rien trouvé de mieux que de se faire nommer responsable de l'édification du monument et il avait prévu d'y faire inscrire le nom de tous les pilotes ayant participé à la guerre, sauf celui de Neria. Tornberg avait même l'intention de faire graver son propre patronyme sur l'édifice, considérant qu'il avait joué un rôle essentiel au cours du conflit et que cette inscription lui était due. Arkan prit contact avec le ministère des Anciens combattants, s'étonna que son nom ne figure pas sur la liste prévue pour le monument, menaça de porter l'affaire dans la presse grâce à l'un de ses contacts au *Journal de la Nation* et Tornberg dut faire marche arrière. Neria en profita pour réclamer une invitation à l'inauguration officielle, qu'il obtint, et deux semaines plus tard, il était avec les autres rescapés en uniforme de parade, à effectuer le salut militaire devant le monument. Au pied de la statue représentant un aviateur en tenue, sur deux grands panneaux de pierre similaires aux Tables de la Loi, les seuls noms gravés en définitive étaient ceux des hommes morts au combat, le ministère n'ayant trouvé que cette solution pour ne pas perdre la face, permettant d'effacer Arkan comme envisagé initialement, mais obligeant par la même occasion à effacer aussi le patronyme de ses camarades survivants et celui du cher docteur Tornberg, instigateur de la mascarade.

Les années passèrent. La situation sociale ne s'arrangea guère, bien qu'Arkan tentât de ne pas s'occuper de politique, il dut ménager une partie de sa clientèle, tout en en écartant une autre. Parmi les fidèles du cabaret, il y avait de nombreux membres des cabinets ministériels, en particulier aux Affaires

étrangères, et en la matière le pays brillait par ses contradictions, ne cessant de placer la liberté parmi les valeurs fondatrices de la nation, tout en la refusant à la plupart des territoires qu'il gardait sous sa coupe et qui revendiquaient leur désir d'indépendance. Certains responsables étrangers ne purent plus venir à Caréna, et Arkan se garda bien de prendre parti pour eux, même si personnellement il avait tendance à pencher pour leur cause. Dans le même temps, un membre de son personnel, le cuisinier en chef, fut arrêté par la sûreté intérieure le soupçonnant de velléités terroristes pour un groupe anarchiste qui voulait renverser la table d'une démocratie jugée hypocrite et impérialiste. Arkan ne le connaissait pas assez pour le défendre devant ses juges, mais il lui procura l'aide d'un avocat qui permit de réduire sa peine d'emprisonnement. Il dut le faire remplacer aux cuisines, tout comme il perdit deux de ses musiciens noirs retournés dans leur pays d'origine défendre des causes qui paraissaient perdues d'avance, au sein de mouvements nationalistes prêts à la révolte. Le système économique colonial semblait permettre au pays d'être mieux préparé à la crise que les autres en s'appuyant sur ses territoires éloignés, mais il était pourtant tout aussi soumis aux fluctuations des marchés, et les prix du blé, du cacao, du riz, du caoutchouc, des arachides explosaient. Entre ces difficultés internationales qui provoquaient des troubles intérieurs avec manifestations et attentats ponctuels, et une pauvreté parfois endémique dans les populations émigrées, constituées par des réfugiés de guerre arrivés en masse pendant le conflit, des tensions commençaient à naître un peu partout. Amily et Maely

grandissaient, la seconde développant un teint de peau plus clair que sa sœur, l'aînée ayant sensiblement plus hérité de son père que de sa mère en matière de pigmentation. Et si cela n'eut aucune incidence jusqu'à sa dixième année, des problèmes se produisirent dans son école, Amily ayant été maltraitée par quelques-unes de ses camarades de classe. Bien qu'Arkan se sente complètement intégré, ces relents racistes ne le surprirent pas. Amily était dans sa onzième année quand Marieka se décida à la faire changer d'établissement et ils l'inscrivirent dans un pensionnat privé où sa couleur de peau ne la pénalisait pas. C'était une dépense importante, mais Neria avait désormais les moyens, son café-concert avait atteint la reconnaissance espérée, et de nombreux artistes se bouscuaient pour s'y produire. Il était de plus en plus absent de chez lui, passant ses nuits auprès de ses invités, dans de grands appartements de Caréna, voire d'imposantes demeures dans la banlieue de la capitale, lors de soirées qu'il organisait pour de riches clients. Les relations avec Marieka se distendirent sous l'effet de cette vie nocturne et d'une vie diurne qui se résumait souvent à dormir jusque tard dans l'après-midi avant de repartir au café-concert. La période était aussi complexe au niveau financier, beaucoup de nations s'étaient reconstruites en dépendant des banques, lesquelles n'étaient pas au mieux de leur forme, les valeurs boursières dévissaient régulièrement et Arkan, inquiet, multipliait ses sources de revenus de peur d'un affaïssement économique. Cependant, après plusieurs échanges houleux, Marieka en vint à parler de divorce, ce qu'Arkan ne souhaitait pas et il convint qu'il devait parvenir à déléguer davantage afin d'être plus présent

au domicile familial. Il se contraignit à un agenda réglé à l'avance sur plusieurs mois, afin d'assurer à sa femme une vie commune digne de ce nom, en s'imposant des repos hebdomadaires et des soirées en famille avec ses filles. Les choses s'apaisèrent, au point qu'ils décidèrent d'avoir un troisième enfant. Un garçon vint au monde, succédant dans l'ordre des naissances à Maely, qui avait alors sept ans et Amily, treize. Arkan souhaita le prénommer Jayden, en mémoire de son frère mort lynché après les émeutes qui avaient secoué son pays juste après-guerre. La situation sembla assez saine et sereine matériellement pour qu'il se lance dans un projet qui lui tenait à cœur. Il ruminait depuis longtemps d'avoir été renvoyé du Grand Duc comme un malpropre, aussi n'avait-il pas seulement jeté son dévolu sur le café-concert en le faisant prospérer, il avait également économisé avec en tête de parvenir un jour à acquérir le cabaret. Et il se souviendrait toute sa vie de ce jour où, au matin son fils Jayden faisait ses premiers pas en se dirigeant vers lui alors qu'il buvait son café, parvenant à tendre ses petites jambes et à s'accrocher à une chaise avant d'avancer en titubant jusqu'à lui, et l'après-midi, il signait l'acte de propriété du Grand Duc, alors fermé et à l'abandon. L'ancien propriétaire n'était jamais parvenu à conserver les qualités qui avaient fait la réussite de l'établissement quand Arkan le gérant, et ayant multiplié de mauvais placements à l'étranger, il dut le fermer puis envisager de vendre son bien pour la moitié de sa valeur à peine. Arkan s'empessa de reprendre pied au Grand Duc, laissant le café-concert en gérance et réinvestissant ce cabaret, en rêvant de lui redonner ses lettres

de noblesse. Si la crise touchait toute une partie de la société autour de lui, Neria avait été plus sérieux que d'autres et n'avait pas placé son argent n'importe où. Tandis que certains de ses bons clients faisaient faillite, que d'autres disparaissaient purement et simplement, une nouvelle bourgeoisie semblait sortir des rangs, avec les poches pleines, et elle était prête à dépenser pour faire la fête. Le Grand Duc redevint rapidement le lieu indispensable où il fallait être vu, et de nombreuses célébrités en firent à nouveau leur repaire, attirant dans leur ombre le beau monde du spectacle. Arkan connut un véritable âge d'or de l'univers de la nuit, et reprit ses mauvaises habitudes en conséquence, s'absentant de plus en plus du domicile conjugal. À ses absences, s'ajouta un événement dont Marieka ne se remit jamais tout à fait. Jayden n'atteignit pas ses trois ans. Il fut emporté par une double pneumonie, maladie dont seule Marieka ou presque s'occupa, son mari n'étant jamais là pour entendre leur fils tousser à n'en plus finir, jusqu'à s'étouffer dans ses propres glaires. Amily, qui avait alors presque quinze ans, en fut elle aussi particulièrement touchée, s'étant prise d'affection pour son petit frère dont elle s'occupait dès qu'elle le pouvait. Maely quant à elle, du haut de ses dix ans, conservait comme à son habitude une forme de retrait qui intriguait, ne permettant jamais de savoir ce qu'elle pensait ou ressentait véritablement, une neutralité affichée que seuls quelques gestes de tendresse envers son père semblaient troubler. Arkan reprit sa place de *pater familias*, le temps d'un deuil autour duquel toute la famille tenta de se ressouder, affrontant chacun à sa manière la disparition de cet enfant. Pour Neria, qui avait déjà perdu

un premier bébé à la naissance, le destin semblait s'acharner sur les garçons, comme si la transmission de son nom lui était interdite, et il ne pouvait se tourner vers personne pour s'en plaindre, n'ayant pu maîtriser les ressorts hasardeux de la mort qui s'étaient mis en branle pour chacun de ses fils. Surtout, il ne parvenait pas à communiquer avec Marieka, chacun d'eux semblant s'isoler dans son deuil, ne faisant corps que lorsqu'ils avaient à gérer une difficulté avec leurs filles. Arkan eut parfois le sentiment de rentrer chez lui comme un comédien qui monte sur scène, endossant un costume de circonstance auprès de sa femme, alors qu'il restait convaincu en son for intérieur qu'elle et lui ne vivaient pas la perte de Jayden de la même façon. Marieka semblait épuisée, comme vidée de toute énergie, l'esprit le plus souvent ailleurs, quand Arkan s'activait sans cesse, faisait des allers-retours permanents entre la maison, le Grand Duc et son ancien cabaret, et multipliait les rendez-vous. L'une paraissait étouffer sous le poids de sa propre ombre, quand l'autre faisait en sorte de ne plus avoir le temps de s'observer dans une glace, de crainte peut-être de se regarder en face. Marieka entretenait la mémoire de Jayden, Arkan la fuyait.

Quant à leur fille aînée Amily, elle avait besoin de se sentir entourée, et Marieka changea son régime de sortie d'école, afin qu'elle devienne demi-pensionnaire et puisse passer les nuits à la maison avec sa sœur. Ni sa mère, ni son père, ni même sa sœur ne virent le changement se produire en elle. Chacun interpréta ses échecs scolaires à l'aune de la disparition de son frère, jugeant que le choc avait été si rude qu'elle n'était pas capable de conserver assez de rectitude

dans le suivi de ses études. Arkan se persuada que le comportement d'Amily était à la fois maîtrisable par la discipline et l'effort individuel, et par une forme d'écoute paternelle attentionnée mais stricte. Quand elle fit une fugue et disparut durant deux jours, Marieka paniqua, et Arkan dut se rendre à l'évidence que sa méthode éducative ne fonctionnait pas. Thom Tillis, s'il était un portier et un videur efficace, avait aussi l'avantage de naviguer entre deux eaux, entretenant des connaissances dans des milieux plus interlopes que la haute bourgeoisie qu'aimait côtoyer Neria. Par son intermédiaire, il trouva une piste pour remettre la main sur sa fille. Un petit trafiquant indiqua à Tillis une villa de banlieue où nombre de jeunes se regroupaient et où Amily pouvait se trouver. Arkan s'y rendit avec Thom, rencontra Léini, une amie d'Amily qui semblait dans un état second et qui leur indiqua qu'elle était dans un lit au premier étage, endormie après avoir visiblement abusé de l'alcool. Il fallut que Tillis la porte après l'avoir réveillée tant elle ne tenait plus sur ses jambes. À son retour, Marieka se chargea d'elle. Elle l'accompagna dans la salle de bains où elle vomit longuement, avant de lui faire prendre un bain et de la coucher. Le lendemain, Arkan remit les pendules à l'heure, lui expliquant qu'elle n'aurait plus l'occasion de faire ce genre de petite virée, et qu'elle serait désormais mise au régime sec, renvoyée en pension assortie de conditions plus strictes : toute sortie en dehors de l'enceinte de l'établissement, hormis les week-ends à la maison, lui serait interdite. Et il eut gain de cause cette fois-ci, les résultats scolaires d'Amily, qui redoublait son année, furent remarquables, et après quelques mois elle

prit la tête de sa classe. La famille déménagea aussi de son appartement pour investir une maison avec jardin, certes encore modeste, mais dans un quartier un peu plus huppé que celui de la gare, bien plus calme et mieux fréquenté où Amily ne risquait pas de mauvaises rencontres. L'année de ses seize ans, tandis que sa petite sœur les accompagnerait en voyage, Marieka et Arkan acceptèrent de laisser Amily passer quelques jours à la plage, dans la résidence secondaire d'une camarade de classe. Tissia, la jeune amie qui invitait sa fille, fit l'objet d'une enquête en règle, tant auprès de l'école quant à son comportement, qu'auprès de ses parents, de très respectables notaires que Marieka rencontra à deux reprises pour organiser ce séjour à la mer. Amily en revint métamorphosée, souriante, aimable, enjouée comme jamais elle ne l'avait été l'année précédente. Arkan fut persuadé que tout était désormais rentré dans l'ordre et se consacra à ses affaires, sans plus faire cas des problèmes causés par cette adolescente, se concentrant sur un match de boxe d'exhibition qu'il essayait de monter dans une nouvelle salle de sport qu'il venait d'acquérir, et dont il espérait faire un des hauts lieux du noble art à Caréna. Il tomba ainsi des nues, quelque temps après la rentrée des classes, quand le directeur de la pension le convoqua avec Marieka pour leur annoncer que les frasques de leur fille étaient allées trop loin. Elle avait apparemment fait le mur à de nombreuses reprises, revenant en pleine nuit dans la chambre commune de la pension, réveillant ses camarades plus d'une fois, et parfois dans un état alcoolisé nécessitant un passage à l'infirmerie pour le reste de la nuit. L'établissement leur avait adressé

plusieurs courriers, qu'elle avait apparemment interceptés pour y répondre elle-même, contrefaisant leur signature. Elle fut renvoyée de l'école pour une semaine, et Arkan, furieux contre elle, la harcela sur le chemin du retour afin de savoir pourquoi elle agissait ainsi. Marieka ne put rien y faire, le père et la fille ne cessèrent de crier, jusqu'à ce qu'Arkan, hors de lui, gifla Amily. Le soir même, elle disparaissait, s'échappant par la fenêtre du premier étage de la maison. Marieka voulut appeler la police, leur fille étant mineure, elle s'inquiétait de tout ce qui pouvait lui arriver dehors, mais Arkan l'en dissuada, préférant dans un premier temps essayer de la retrouver à nouveau par ses propres moyens. Comme lors de sa fugue précédente, il appela Thom Tillis qui mit en branle toutes ses relations, mais cela ne porta pas ses fruits et celui-ci rappela deux heures plus tard pour s'excuser de n'avoir pour le moment aucune piste à fournir. Au cœur de la nuit, alors que Marieka, ne parvenant pas à dormir, se préparait une tisane dans la cuisine et qu'Arkan fumait en silence dans le salon, lui qui n'avait pourtant jamais été très porté sur le tabac, ils entendirent le bruit d'un véhicule devant la maison. À quatre heures du matin, une voiture s'était garée au niveau du portail et, laissant tourner le moteur, tous feux allumés, deux personnes en étaient sorties. Arkan se dirigea vers la porte, ouvrit et sortit sur le perron pour tenter de distinguer qui était devant chez lui. Dans la lumière résiduelle des phares, il aperçut la silhouette fragile de sa fille et celle d'un homme qui déposait deux valises sur le trottoir. Amily pleurait et répétait « pourquoi ? » en boucle, mais l'homme ne s'attarda pas, claqua la portière côté passager, fit le tour

de la voiture, monta à l'intérieur et démarra aussitôt. Ayant atteint le portail en courant, Arkan eut juste le temps de distinguer une ombre au volant, et Marieka, arrivée sur le perron, sa tisane à la main qu'elle renversa en apercevant sa fille, courut à sa rencontre à son tour. À nouveau, elle la prit par les épaules et la ramena à l'intérieur de la maison, tandis qu'Arkan emportait les deux valises en maugréant. Il voulut s'entretenir avec Amily dans la foulée de son retour, mais sa femme lui interdit, arguant qu'elle n'était visiblement pas en état pour cela et qu'une discussion à base de gifles n'arrangerait rien. Ce dernier argument fit mouche, renvoyant Arkan à la culpabilité d'avoir porté la main sur son enfant, et lui imposant le silence.

Dès le lendemain, Maely, qui avait toujours été un peu distante avec sa sœur, sentit qu'il s'était passé quelque chose de particulier durant cette nuit, quoique ses parents ne lui en aient rien dit. Elle se rapprocha d'Amily à cette période, passant du temps avec elle dans sa chambre, parfois sans rien faire d'autre que de lire à ses côtés, ne cherchant pas à soutirer quelque secret à sa sœur, faisant seulement montre de sa solidarité. Amily gardait le silence le plus souvent, daignant répondre aux questions usuelles du quotidien, mais refusant tout échange avec son père. Au bout d'une semaine cloîtrée dans sa chambre, Amily mangeait à peine et ne buvait pas assez. Marieka s'inquiéta de sa santé. De fait, Amily finit par faire un malaise, et Maely paniquée déboula dans le salon en criant qu'il fallait appeler les secours pour sauver sa sœur, tombée évanouie sur le tapis, au pied du lit. Le médecin qui l'ausculta conclut à de l'anémie, mais avertit que dans son état

cela pouvait être encore plus grave si elle n'était pas surveillée et si elle ne buvait pas correctement. Arkan ne comprit pas immédiatement la remarque, alors que Marieka ne put s'empêcher de plaquer sa main sur sa bouche en entendant le diagnostic. Ce ne fut qu'après le départ du médecin que sa femme lui expliqua qu'ils deviendraient bientôt grands-parents. Amily était enceinte d'au moins quatorze ou quinze semaines et il était préférable qu'une infirmière à domicile suive le reste de sa grossesse, en particulier pour veiller à ce qu'elle se nourrisse correctement. Arkan encaissa la nouvelle stoïquement, mais resta longuement debout devant la fenêtre du salon, le regard perdu vers l'extérieur, en silence. Il observa un oiseau qui passait dans le jardin, picorait quelque chose dans l'herbe, puis sautillait un peu plus loin, faisait un bref vol pour se rendre à deux mètres sur la gauche, avançant quelques instants sur le perron avec ses petites pattes, dodelinant de la tête, semblait même, l'espace d'une seconde, regarder vers la fenêtre, avant de prendre son envol, de faire un arrêt sur une branche du tilleul, puis de disparaître dans le ciel. Est-ce cela, avoir des enfants ? songea Arkan. On les nourrit, on leur apprend à se tenir droit, à marcher sur cette terre, à aller à droite et à gauche en grandissant, à reconnaître le monde devant eux, mais on ne voit pas vraiment vers où ils regardent, bientôt on ne sait plus ce qu'ils aiment, ce qui les attire, encore moins ce qu'ils pensent, et puis un jour ils font un dernier arrêt devant leurs parents, prennent leur élan, et s'envolent dans le ciel pour y vivre leur vie.

Il n'avait rien vu venir, il n'avait jamais imaginé une seule seconde que sa fille puisse avoir une relation amoureuse autre

que fantasmée, encore moins une relation sexuelle. Pour lui, elle était une enfant de seize ans, seulement une enfant, toujours une enfant. Mais cette enfant allait être mère.

Il n'était plus question de ramener Amily dans sa pension et de continuer à la scolariser. Elle fêta ses dix-sept ans chez eux et accoucha à domicile d'un petit garçon. Arkan suggéra de l'appeler Tierno, comme son propre père, ce qu'Amily accepta. Marieka s'occupa de sa fille et de son petit-fils et sembla trouver dans ces activités une nouvelle raison de vivre, à tout le moins se focalisa-t-elle sur cet enfant et cessait-elle de se plaindre sans cesse des absences d'Arkan. Il ne parvint jamais à connaître le nom du géniteur de l'enfant, sa fille refusant catégoriquement d'aborder le sujet avec lui. Pour aller dans le sens de Marieka, qui prônait le pardon et la compréhension, il se rangea derrière l'idée d'un petit-fils sans père qui serait élevé et éduqué chez ses grands-parents. Pour Arkan, Tierno était à la fois le fruit d'une relation qui le hérissait, ne supportant pas l'image d'un homme touchant sa fille de seize ans, et le garçon qu'il n'avait pas réussi à avoir avec Marieka. Le petit grandit et Amily, qui avait été étonnamment peu maternelle avec lui au cours des premières semaines après sa naissance, retrouva progressivement ses capacités affectives et finit par l'aimer profondément. Arkan passa enfin une année au calme, sa fille aînée tournée vers son enfant, sa femme aux petits soins pour eux, et sa fille cadette qui commençait à s'ouvrir au monde et aux autres, faisant preuve d'élans de tendresse envers son petit neveu comme il ne lui en avait jamais vu faire. Ses affaires au Grand Duc et au café-concert tournaient toutes seules, et il décida de

revenir à certaines de ses passions, en particulier la musique, montant un groupe avec deux anciens de la troupe de Noirs, et se remettant à jouer de la batterie, malgré un poignet droit plus faible qu'autrefois. Il dut d'ailleurs bientôt se résoudre à laisser sa place à un batteur plus compétent que lui sur la durée, s'étant rendu compte qu'il n'était plus capable de tenir le rythme derrière sa caisse claire plus d'une heure. Mais il faut croire qu'Amily n'en avait pas fini avec son père, puisqu'elle lui réserva une nouvelle surprise. Arkan ne sut jamais si c'était une manière de lui faire payer son absence pour le jour de ses dix-huit ans ou s'il s'agissait d'une simple coïncidence. Ne pouvant plus jouer, il avait décidé de manager le groupe de musique qu'il avait créé et avait trouvé quelques dates pour une tournée. Il se devait d'accompagner les musiciens et s'était excusé auprès d'Amily, invoquant la nécessité pour le groupe de disposer de son manager, et expliquant qu'il ferait en sorte d'être présent dès que possible avec un beau cadeau. Il avait prévu de lui offrir un petit beagle, qui serait aussi un compagnon de jeu pour son petit-fils, mais à son retour, quand il passa la porte de chez lui, souriant, avec le chiot dans les bras, sa fille et Tierno avaient disparu.

Cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'une fugue. Marieka lui expliqua que leur fille était partie avec un homme venu les chercher, elle et l'enfant, la veille, au terme d'une journée d'anniversaire qui avait été joyeuse et sans nuages. Elle lui dépeignit cet individu comme un homme bien plus âgé qu'Amily. Il devait avoir au moins une trentaine d'années, brun, la peau mate, un peu plus grand qu'Arkan, et à qui elle reconnaissait un charme certain, dans le genre beau

ténébreux, précisa-t-elle. Il s'était présenté à la maison, était entré, avait accepté de prendre le thé très poliment, tandis qu'Amily semblait comme pétrifiée et ne le quittait pas des yeux. Marieka avait essayé de comprendre la raison de sa venue, et il lui avait annoncé qu'il comptait récupérer son fils, qu'il l'avait reconnu à l'état civil, et qu'il voulait aussi la mère de son enfant. Elle tenta de l'en dissuader, expliqua qu'Amily était très bien chez eux, que tous étaient aux petits soins pour l'enfant, que sa fille ne souhaitait pas partir, ce fut peine perdue et Amily l'avait suivi, emportant le strict nécessaire, sans même chercher à discuter avec sa mère. Marieka était complètement abattue, contenait ses larmes sans y parvenir et tremblait, et Arkan n'en revenait pas, le comportement de sa fille était pour lui incompréhensible. Il lui fallut une journée à tourner en rond dans la maison avant de pouvoir réagir tant il était abasourdi. Amily était majeure désormais, et même s'il la retrouvait, il ne pourrait la contraindre à revenir sous son toit. Il se rendit au café-concert et parla avec Thom Tillis, qui se mit sur la piste du père de Tierno. Il mit du temps à le retrouver, n'ayant guère d'indices à sa disposition, sinon les quelques noms fournis par Marieka, des amies d'Amily, qu'il consulta les unes après les autres. La plupart d'entre elles ne lui apprirent rien, et il ne parvint pas à mettre la main sur Léini immédiatement. Elle avait disparu de l'école et sa mère ne savait pas où la trouver, sauf peut-être auprès d'un certain Jonaël avec qui elle fricotait. Tillis expliqua tout cela à Arkan quand, plus d'un mois après le départ d'Amily, il lui fit son rapport. Il avait fallu être un peu persuasif avec le Jonaël en question, et Tillis lui avait rappelé son passé de

boxeur, faisant en sorte de ne pas toucher son visage pour qu'il puisse parler. Jonaël, le ventre en feu, lui indiqua comment retrouver Léini qui avait terminé sa course de jeune étoile filante à tapiner sur les bords de la rocade de Caréna. Avec elle aussi Tillis avait dû être tranchant, mais cette méthode du plat de la main n'avait pas donné de résultat, aussi lui proposa-t-il de l'argent, ce qui débloqua la situation et elle finit par lui livrer un nom : Mumad Fartao. Selon elle, c'était l'homme qui avait mis Amily enceinte et en toute logique ce devait être celui qui était venu la chercher. Neria fit alors son enquête sur le bonhomme et découvrit auprès de qui sa fille avait choisi de vivre plutôt que de rester chez eux. Le plus étrange sans doute était la proximité qu'il entretenait avec cet homme, le Grand Duc et son café-concert se situaient tous les deux dans le quartier de la gare, au même titre que Le Baron rouge et le bar topless qui appartenaient à Fartao. Deux établissements qui faisaient de leur propriétaire au mieux un magouilleur peu regardant sur ce qui se passait chez lui, au pire un proxénète de première catégorie, et dans tous les cas une de ces sangsues qui naviguaient en eaux troubles dans le monde de la nuit. Arkan en côtoyait de ces limaces-là, certaines venaient aux spectacles, parfois accompagnées d'une jeune femme à leur bras, il connaissait leur réputation, savait les observer sans trop s'en approcher, et avait appris à s'en méfier. Il n'avait jamais croisé ce Fartao jusque-là, mais il n'avait pas besoin de l'avoir déjà vu pour savoir à quoi s'attendre. Et plus il en savait sur lui, moins il parvenait à saisir ce qui pouvait pousser sa fille vers un tel homme. Il en vint à croire qu'Amily avait fait son choix,

qu'elle préférait vivre avec ce futur repris de justice qui, à coup sûr, finirait derrière les barreaux un jour ou l'autre, il en était persuadé. Mais s'il acceptait à contrecœur que son enfant se détourne de lui, de son éducation, des valeurs qu'il avait essayé de lui transmettre, de sa mère et de sa petite sœur, il ne pardonnerait jamais à Fartao de lui avoir arraché son petit-fils. Ils eurent l'occasion de revoir Tierno lors de son baptême, mais pendant les deux années qui suivirent, Amily ne chercha jamais à recroiser ses parents, pas même pour les fêtes de fin d'année, pas même pour les invier à l'anniversaire du petit. Cela conforta Arkan dans ce qu'il pensait de sa fille, qu'elle avait renié sa famille purement et simplement. Marieka sembla s'éteindre à petit feu, conversant de moins en moins, passant ses journées avec le petit beagle que son mari avait ramené le lendemain du départ d'Amily et Tierno, à suivre les devoirs de Maely, refusant à cette dernière toute sortie où elle n'était pas accompagnée par elle-même ou une personne de confiance. En conséquence, Maely régressa. Elle qui s'était ouverte au monde, se replia à nouveau, perdit son élan, une partie de ses sourires aussi. Et Arkan s'interrogea sur ce destin qui semblait s'acharner, se demandant quand les coups du sort s'inverseraient pour leur permettre de reprendre une vie normale. Il ne s'attendait pas, quelques jours avant le cinquième anniversaire de Tierno, à un nouveau retournement des plis de l'existence, quand il fut appelé au Grand Duc par un inconnu lui proposant de récupérer son petit-fils contre une rançon.

Après un temps d'hésitation, il fit comme il avait toujours fait, décida de s'occuper de cette affaire seul, sans faire appel

aux autorités, et joignit Thom Tillis. Il le mit au courant de ce qui se passait et ils discutèrent. L'homme qui l'avait contacté au téléphone était anxieux, mal à l'aise, sa voix chevrotait à certains moments, ils en conclurent que ce n'était pas quelqu'un de très habitué à commettre un crime. Pourtant, Arkan était persuadé que cela ne venait pas de nulle part et un doute le tenaillait sourdement. Il ne se connaissait pas d'ennemis, du moins pas qui soient capables d'un enlèvement d'enfant. Ils auraient usé d'autres manœuvres contre lui s'il avait fait quelque chose le justifiant. Ce qui n'était pas le cas. Le Grand Duc était géré de manière saine, il ne fricotait pas avec la pègre, bien qu'il dût s'acquitter d'une protection comme tout le monde dans ce quartier. En premier lieu donc, qui pouvait chercher de l'argent auprès de lui de cette manière ? En second lieu, il avait toujours laissé sa vie familiale un peu en retrait, et peu de personnes autour de lui savaient pour Amily et son petit-fils ; sa grossesse était restée discrète et son accouchement à la maison était passé inaperçu pour la plupart des gens, excepté la sage-femme et le médecin de famille présents pour l'assister. Arkan ne se répandait pas sur le départ de sa fille et Marieka non plus, il fallait donc être relativement proche d'eux pour qu'une personne ait l'idée d'enlever cet enfant précisément. Plus il y réfléchissait, plus il était persuadé qu'il devait chercher parmi ses proches. Enfin, il ne comprenait pas pourquoi il avait été contacté lui, plutôt que les parents de Tierno quitte à ce que ces derniers fassent appel à lui ensuite. Que faisait sa fille et où était le père du petit ? Mais il lui fallait aussi réunir la somme demandée, et ce ne fut pas de tout repos. Trois millions, il ne les avait pas

dans un coffre à la banque, et encore moins dans les caisses du cabaret. Il convoqua son comptable, vérifia l'état de ses finances, et appela quelques amis susceptibles de lui prêter un peu d'argent pour compléter la somme. Pendant ce temps, Tillis se rendit à l'adresse où Amily vivait selon lui, mais il ne la trouva pas. Elle ne répondait pas au téléphone non plus. Il alla jusqu'à pousser la porte du Baron rouge pour demander à voir Mumad Fartao, mais on lui indiqua qu'il était parti en voyage d'affaires et ne rentrerait pas tout de suite. Arkan ne dit rien à Marieka, ne rentra pas chez lui ce soir-là, de crainte de croiser son regard et de ne pouvoir lui mentir. Il resta au Grand Duc et s'installa dans son bureau sans parvenir à dormir de la nuit. Le lendemain, l'argent dans une mallette prévue à cet effet, il attendit le coup de fil qui devait le guider pour la suite. Mais ce fut un autre appel qui le surprit et le décontenança : une certaine Almara, qui se présenta comme étant la tante de Tierno, cherchait à joindre les parents de l'enfant, et faute d'y parvenir elle l'appelait lui. Elle s'inquiétait de savoir où était le petit. Arkan hésita, bredouilla, avant de mentir et de répondre que Tierno était avec lui, qu'il l'avait récupéré pour l'amener à une fête et que tout allait bien, sa mère viendrait le chercher bientôt. Lorsque l'homme qui l'avait appelé la veille le rappela, il était encore perturbé par le coup de fil précédent et l'histoire qu'il avait inventée de toutes pièces pour ne pas affoler cette tante sortie de nulle part, susceptible de prévenir la police et de tout faire capoter. L'homme au bout du fil lui indiqua de se rendre à la gare de Pristin l'après-midi même et d'attendre un train qui arriverait vers 15 h 40. Il devait se tenir sur le quai au niveau

de la voiture 11 et remettre la rançon avant de récupérer Tierno dans le wagon. Arrivé à la gare, il positionna Thom Tillis à quelques mètres de lui au cas où, et attendit comme on lui avait demandé. Quand le train entra en gare son cœur s'emballa, mais il garda son calme et patienta jusqu'à ce qu'il s'arrête pour se placer devant la porte du wagon. Plusieurs personnes descendirent et partirent à droite et à gauche, et puis un homme aux cheveux frisés, de petites lunettes rondes sur le nez, qui ressemblait à une sorte de comptable un peu ahuri, sortit et se dirigea vers lui. Arkan le regarda droit dans les yeux, tandis que l'autre détournait le regard, parlant trop vite pour être compris. Il se reprit, posant plus calmement ce qu'il avait à dire, et réclama la mallette tout en indiquant du doigt le wagon derrière lui et la silhouette de Tierno qui attendait à l'intérieur. Arkan distingua effectivement à travers la vitre teintée un groupe de cinq enfants, parmi lesquels se trouvait un gamin noir. Il n'avait pas vu son petit-fils depuis trois ans, ce dernier avait forcément grandi, changé, mais sur le moment il ne prit pas le temps de s'interroger longuement, il finit par remettre la mallette et courut vers la porte pour s'engouffrer dans le wagon. Il fit quelques pas, s'approcha des enfants, écarta de la main une jeune fille en uniforme des Chemins de fer qui s'était placée devant lui, se baissa à la hauteur de l'enfant noir qui lui tournait le dos et aperçut une longue tresse de cheveux. Il comprit tout de suite son erreur, laissa la petite fille noire en s'excusant et se précipita hors du wagon. L'homme qui avait pris la mallette avait disparu, mais Arkan tourna la tête du côté où devait se trouver Tillis, et ne le vit pas. Il pria

pour que Thom ait suivi le kidnappeur, mais il le retrouva essoufflé sur le parking, les mains sur les genoux. Ce dernier lui expliqua qu'il avait été pris dans un mouvement de foule et n'avait pas pu suivre l'homme à la mallette d'assez près. Quand enfin il avait retrouvé sa trace dans la gare, il était déjà éloigné et il l'avait suivi sur le parking, arrivant trop tard sinon pour le voir démarrer et partir au volant d'une voiture. Comme il était venu avec Arkan, il n'avait pas les clés de leur véhicule commun pour le poursuivre. Les seuls éléments que Tillis avait réussi à glaner c'était une partie de la plaque d'immatriculation et le modèle du véhicule.

Arkan n'était pas effondré, il était furieux : contre lui-même, contre les ravisseurs, contre Tillis, contre la terre entière. Perdre l'argent ne l'irritait pas, c'était plutôt le sentiment de s'être fait avoir dans les grandes largeurs qui le hérissait, et l'inquiétude de ne pas retrouver son petit-fils qui venait s'ajouter à ce péché d'orgueil. Il se ressaisit, décidant de faire jouer son réseau dans la police pour essayer de retrouver la voiture de l'homme qui avait pris la mallette, à partir de l'immatriculation partielle repérée. Ils rentrèrent à Caréna, et il passa quelques appels. La soirée passée au Grand Duc fut difficile, Arkan étant incapable de se concentrer sur son métier, il s'enferma dans le bureau, et vida la moitié d'une bouteille de gin. Mais le lendemain il ne disposait d'aucun retour de ses contacts, et il n'avait toujours aucune nouvelle de Tierno. Épuisé, tendu, Arkan fut contraint de rentrer chez lui. Il déballa toute l'affaire à Marieka qui l'injuria, lui promettant que s'il était arrivé quoi que ce soit à Tierno parce qu'il n'avait pas prévenu la police et avait

voulu gérer tout seul l'enlèvement, elle ne lui pardonnerait jamais. Puis elle s'enferma dans leur chambre et il resta seul dans le salon, écoutant sa femme geindre et pleurer derrière la cloison. Il relança ses contacts dans la police, insista, promit des invitations, une soirée organisée à ses frais, quoi que ce soit pour retrouver la voiture de l'homme de la gare. Après une seconde nuit où, malgré la prise d'un somnifère, il ne dormit qu'une paire d'heures sur le canapé, il émergea au petit matin, empreint d'une immense fatigue et de maux de tête, et décidé à prévenir les autorités. Mais lorsqu'il s'approcha du téléphone et tendit la main vers le combiné, la sonnerie le devança et il décrocha après un temps d'arrêt : c'était Tillis qui lui demandait s'il avait consulté la presse du matin. Arkan répondit par la négative, et Tillis dut s'y reprendre à deux fois, balbutiant comme un bègue ne parvenant pas à extraire les mots de sa bouche, pour lui annoncer qu'on avait retrouvé le corps d'un enfant dans les bois près de Pristin, un enfant noir, un garçon.

21 – Mumad Fartao (2)

L'ultimatum de Sanjay courait, et Mumad se résolut à l'informer qu'il acceptait son marché et qu'il allait réunir la somme demandée. Pendant ce temps, Alfrid reprit contact avec Fresco qui, tout de suite, se proposa de rendre service comme il pouvait, ravi de renouer une vieille amitié, de sortir de son immense solitude, et bientôt d'envisager de récupérer assez d'argent pour renflouer son groupe entrepreneurial en souffrance. Enlever un enfant le rebutait, et jamais il n'aurait accepté si Alfrid et Mumad ne lui avaient assuré que rien de néfaste ne pouvait se passer pour Tierno, lequel n'était pas n'importe qui, mais le propre fils de Mumad, un gage supplémentaire que l'enfant ne courait aucun danger. Mumad déposa Tierno chez sa sœur comme prévu, indiqua à sa femme qu'il partait en voyage d'affaires et celle-ci en profita pour programmer des séances de repos dans la clinique de Kourimon, près de Voldij, où elle pratiquait une forme de thérapie par la relaxation et la méditation. Alfrid vint chercher l'enfant le jour dit, ce qui ne posa aucun problème particulier, ce dernier se laissant amener gentiment par son parrain qui le laissa chez Ern, en le lui présentant comme un ami de son père. Jusque-là, le plan se déroula à la perfection et

Mumad, qui en suivait la progression à distance par des rapports téléphoniques de Murlock, eut assez confiance dans la réussite de ces étapes successives. Il fit contacter son beau-père par Fresco, lequel l'informa de l'enlèvement et de la demande de rançon à remettre dans les trois jours suivants. Seulement, dès la première nuit, Tierno s'enquit de sa mère, de son chien Bala qu'on lui avait promis d'aller chercher chez sa tante, commença à réclamer de rentrer chez lui, rejeta la nourriture que lui proposait Fresco, et fit une première crise de cris et de larmes quand il dut se coucher dans une chambre qui, selon lui, sentait mauvais. Pour l'amadouer, Ern lui offrit une petite boîte à musique et lui proposa de jouer avec le temps qu'il se calme, ce que Tierno fit, avec Fresco à ses côtés qui l'entourait de son bras. Ensemble, ils écoutèrent la musique, l'enfant tournant la minuscule manivelle, jusqu'à ce qu'il commence à fermer les yeux. Quand enfin il s'endormit, Fresco retira son bras tout doucement, se leva et referma la porte derrière lui. Pour autant, la situation empira le lendemain, et Fresco, dépassé, incapable de continuer à garder le gamin seul, appela Murlock à l'aide après lui avoir raconté comment il avait procédé la veille en précisant que cela ne fonctionnait plus. Ce dernier fit en sorte qu'on ne le voie pas arriver chez Ern, gara sa voiture deux cents mètres avant la maison, et s'y rendit à pied à la faveur de l'obscurité. Sur place, il trouva un enfant qui criait à n'en plus finir, avait renversé son assiette et balancé sa purée sur Fresco lequel, complètement hagard, ne savait plus comment gérer le petit. Fils de Mumad ou pas, Alfrid n'y alla pas par quatre chemins, appliquant ce que son propre père lui avait appris : quand

un enfant crie, une bonne gifle, voire une gifle redoublée, et il se calme aussitôt. De fait, après un tel traitement, Tierno garda le silence, pleurant et reniflant, mais sans plus crier. Murlock décida de passer la nuit sur place pour soulager Fresco. Mais vers une heure du matin, le gamin se réveilla et se remit à crier de plus belle, appelant sa mère, demandant où était son chien Bala. Murlock était mauvais coucheur, il ne supportait pas qu'on l'ampute de quelques heures de sommeil, et il s'approcha de l'enfant en lui demandant d'arrêter avant qu'il ne se fâche vraiment. Mais le petit redoubla ses cris, comme s'il voulait le pousser à bout. Ce fut ainsi qu'il raconta cette nuit et la précédente à Mumad, qui l'écoutait, pendu au bout du fil, bientôt hébété et sans voix. Murlock lui expliqua qu'il avait seulement voulu le faire taire, et un peu trop énervé lui avait couvert la bouche avec la couverture dans laquelle il dormait. Il ne pensait pas à mal, ne croyait pas qu'il pouvait provoquer un drame en agissant de la sorte, seulement il n'avait jamais eu d'enfant, n'avait jamais approché les gamins de près ou de loin, et il avait agi, excédé, comme il l'aurait fait avec un homme, en lui masquant la bouche pour qu'il se taise une bonne fois pour toutes. Quand il n'entendit plus aucun son sortir des lèvres de l'enfant, il ôta la couverture et la replaça sur le lit en bordant Tierno et en lui parlant doucement, le rassurant, lui expliquant que maintenant qu'il s'était calmé tout allait bien se passer et qu'il pouvait dormir tranquille. Mais Tierno, malgré ses yeux ouverts, ne bougeait plus. D'abord perplexe, Murlock vérifia son pouls sans le trouver, mit son oreille au niveau de sa bouche et son nez et ne sentit aucune expiration,

pas le moindre filet d'air. Il narrait ce qui s'était passé en se justifiant à chaque mot, malheureux comme une pierre d'avoir été, pensait-il, si maladroit, ne sachant comment réparer l'irréparable. Mais il ne s'excusait pas vraiment du résultat, la mort de l'enfant, plutôt de la méthode, comme s'il estimait avoir mal fait son travail et, penaud, s'en expliquait auprès de son employeur. Mumad avait les jambes coupées, et à la fin du récit de Murlock, quand ce dernier raccrocha, il pleurait en silence. Il cria presque une heure durant, la bouche enfoncée dans une serviette de bain pour étouffer le bruit, avant de se calmer. Il avala deux verres de whisky cul sec, se passa la tête sous l'eau froide, et prit le temps de réfléchir. Il ne pouvait pas s'effondrer sur lui-même, ni rester sans réagir. Il prit sa voiture, quittant l'hôtel de Térivall où il résidait pour se rendre immédiatement chez Fresco. Il y parvint vers deux heures du matin, lui aussi se garant à distance pour finir le chemin à pied au cœur de la nuit. Quand Fresco lui ouvrit, ce dernier sanglotait, hoquetait, tremblotait, ne cessant de sécher ses larmes en enlevant ses lunettes et en les remettant sur le nez, répétant « je suis désolé » en boucle, au point que Mumad, excédé, le gifla et lui intima de se taire sur-le-champ. Murlock était debout dans un couloir encombré de cartons de toutes sortes, il attendait en regardant ses pieds, posté devant la chambre où Tierno était allongé sur un lit. Mumad s'approcha, regarda son fils étendu là sans vie, lui passa la main dans les cheveux subrepticement, mâchoires serrées et souffle contenu. Il inspira un grand coup, relâcha l'air de ses poumons, et se tourna vers Murlock et Fresco qui attendaient dans l'embrasure

de la porte. Il n'y avait plus rien à faire pour l'enfant, mais Mumad s'était repris. Il venait de perdre son fils, mais il ne pouvait pas perdre tout le reste aussi, songeait-il, quand bien même la seule envie qui l'animait sur l'instant était de loger une balle dans la tête de Murlock et de défoncer Fresco à coups de poing. Il lui fallait l'argent pour amadouer Sanjay, sans quoi il serait éjecté de son propre réseau et contraint d'abandonner tout ce qu'il possédait. Il annonça à ses deux comparses que le faux échange serait maintenu malgré tout, que Fresco irait récupérer la rançon comme prévu, et qu'ensuite, avec Murlock, ils devraient enterrer Tierno quelque part pour le faire disparaître. Puis il lâcha un dernier regard à son fils, fit volte-face, et partit dans le couloir en direction de la cuisine. Murlock ne chercha pas à discuter les ordres, il défit la couverture du lit et enveloppa Tierno avec. Fresco ne pleurait plus, mais tremblait encore comme une feuille, sa main droite était prise de soubresauts comme si une crise de Parkinson l'agitait. Il rejoignit Mumad dans la cuisine qui, assis à la table, s'était servi un nouveau verre de whisky qu'il avait avalé d'un trait, avant d'en prendre un second qu'il sirotait désormais. Fresco s'arrêta sur le seuil, ne dit rien, mais le questionna du regard, comme pour l'implorer de faire un autre choix, de tout arrêter dès maintenant. Mumad lui rendit son regard, et dans ses yeux il n'y avait aucune compassion, aucun élan de compréhension pour ce camarade de lycée qu'il n'avait jamais aimé. Ses pupilles ne transmettaient que froideur et dureté, une manière ferme de signifier à Fresco qu'il n'y aurait aucune discussion possible, et qu'il ne pourrait pas reculer. Ern fit demi-tour

dans le couloir, poussa une porte et s'enferma dans sa chambre. Intérieurement, Mumad ruminait, bien décidé à jouer le jeu, terminer ce qui avait été commencé, avant de se retourner vers Murlock et de lui faire payer la mort de son fils.

Au matin, il fallut secouer Fresco de plus belle, l'obliger à se laver, s'habiller, et se préparer pour être à l'heure au rendez-vous à la gare de Pristin. Quand il partit avec sa voiture, Mumad chargea Alfrid de le suivre sans se faire repérer, et de vérifier que tout se passait comme convenu ; Tierno était enroulé dans la couverture et disposé dans le coffre de la voiture de Murlock. Mumad attendit que la maison soit vide, et alors qu'un brouillard dense s'était levé et serpentait entre les pavillons de cette zone résidentielle, il sortit à son tour et rejoignit sa voiture sans se faire voir du voisinage. Il avait le choix entre regagner son hôtel de Térivall ou, sans rien dire aux deux autres, se diriger vers Pristin. Il choisit la seconde option, trop peu sûr que Fresco ne flancherait pas à la dernière minute, ou que Murlock suivrait ses instructions. Il dut cependant attendre plusieurs heures dans sa voiture, le rendez-vous étant fixé vers 15 heures. Il vit Murlock récupérer Fresco dans sa voiture de sport, et partir en repérage dans les bois. Ils étaient convenus d'utiliser ce temps d'attente pour trouver et planifier les deux endroits où ils iraient après la remise de rançon, un lieu où Fresco rapporterait l'argent à Murlock, un chemin ou un parking à l'abri des regards, puis un autre lieu, le plus possible perdu au fond des bois, susceptible cette fois d'accueillir le cadavre de Tierno. Mumad les vit revenir au bout d'une heure trente. Il aperçut Fresco

qui regagnait son véhicule, s'arrêtant tous les deux mètres pour tenter de nettoyer ses belles chaussures de ville pleines de boue, les baignant dans des flaques d'eau sans grand résultat. Murlock, quant à lui, se gara un peu plus loin sur le parking de la gare. À l'heure dite, Fresco ne flancha pas, tout au moins pas pendant la remise de la rançon qui se déroula sans accroc, laissant Arkan Neria perdu, ne comprenant pas pourquoi on ne lui avait pas rendu son petit-fils. Quand Fresco démarra et quitta le parking en voiture, Mumad, qui commençait à le suivre, vit du coin de l'œil une ombre qui semblait courir vers la sortie sur le parvis de la gare. Il n'eut pas le temps d'en voir plus, se concentrant sur la voiture de Fresco, mais il se rassura en évaluant que si la police avait dû intervenir, cela aurait déjà eu lieu. Murlock rejoignit Fresco non loin de l'entrée de la ville, sur un petit chemin de terre où ils avaient prévu de se retrouver. Ensemble, ils devaient rallier un endroit repéré derrière le poste du garde-barrière pour enterrer le gamin. Murlock mit ses gants, sortit le cadavre du coffre, déplia la couverture, ôta les liens aux chevilles et aux poignets, palpa le corps et se mit à faire les poches de Tierno, les lui vidant pour s'assurer qu'il n'avait rien sur lui permettant de l'identifier. Mais Fresco, alors que Murlock s'était éloigné pour disperser dans les fourrés alentour un mouchoir brodé des initiales T N, deux billes, et un bonbon à moitié sucé qu'il avait eu du mal à extraire de la poche tant il était collé au tissu, se pencha sur le petit cadavre, et sembla lui faire les poches à son tour. Lorsque Murlock revint sur ses pas, Fresco était debout au-dessus du corps, les mains jointes, priant. Alfrid lui donna un coup

d'épaule, en lui disant qu'ils devaient y aller maintenant, mais Ern le surprit par la vivacité de sa réaction. Il se retourna, bouscula Murlock et le poussa violemment. Ce dernier trébucha sur le cadavre de l'enfant et tomba en arrière pour s'affaler dans les hautes fougères d'un fossé au bord du chemin. Tandis que Murlock peinait à se relever, Fresco courut à sa voiture, démarra et partit en marche arrière sur le chemin ; il manœuvra en arrivant sur la route, s'arrêtant pour passer la première, puis repartit vers l'avant à toute vitesse. Murlock en resta comme deux ronds de flan, ne paraissant pas saisir ce qui lui avait pris soudain et pourquoi Ern s'était enfui ainsi. Il disposait de la mallette contenant la rançon, mais se retrouvait seul avec le corps de l'enfant qu'il remplaça dans la couverture, puis déposa dans le coffre de sa voiture. Il décida d'appeler Mumad pour prendre de nouveaux ordres, mais alors qu'il allait repartir, une voiture s'engagea sur le chemin, et ce n'était pas Fresco qui revenait sur ses pas. Quand elle s'arrêta, Mumad en descendit et se dirigea vers lui. Il lui expliqua qu'il se méfiait et qu'il les avait suivis depuis la gare. Sorti de sa voiture pour les épier à bonne distance avec des jumelles, il n'avait eu que le temps de regagner son véhicule quand Fresco avait disparu. Il demanda à Murlock, qui lui raconta la réaction d'Ern, de laisser courir ce lâche, il serait toujours temps de lui remettre la main dessus, et ils avaient plus urgent à faire. Il monta avec lui, s'installant à la place du passager, et lui ordonna de reprendre la route afin de le conduire non loin de la gare. Il était resté en arrière pendant la remise de la rançon, et s'était rendu compte que son beau-père n'avait pas prévenu la police.

Ni uniformes, ni flics en civil n'avaient surgi après l'échange pour envahir les quais ou le parking de la gare, l'ombre entraperçue était probablement un voyageur en retard ou pressé, courant sur le parvis. Le lieu était donc sûr, assez pour s'engager dans les bois qui bordaient la voie ferrée. Ils gagnèrent un nouveau chemin de terre, parallèle aux rails de chemin de fer, et après avoir roulé quelques centaines de mètres sur des graviers puis une terre boueuse, coupèrent le contact. La voiture de sport de Murlock, trop basse, ne pouvait s'engager plus loin dans les ornières sans risquer d'y rester coincée. Mumad aida Murlock à porter le petit dans sa couverture, et ils s'enfoncèrent dans les bois à pied, cherchant un lieu propice à l'enfouissement du corps. Murlock lui indiqua un coin sombre et touffu où pullulaient des ronciers, mais le choix de Mumad se porta sur un petit espace, comme une micro-clairière baignée d'un rayon de lumière au pied de deux grands chênes. Ils déposèrent Tierno, enroulé dans la couverture, et Alfrid regarda Mumad avec un air interloqué : tous deux venaient de s'apercevoir qu'ils n'avaient pas prévu de prendre une pelle. Murlock proposa de repartir chercher le cric dans la voiture, qui pourrait être utile pour les aider à creuser, mais Mumad l'en dissuada. Il était devenu livide, au point qu'Alfrid se demanda s'il n'allait pas tomber dans les pommes. Fartao s'appuya contre un arbre, soudain incapable de faire le moindre mouvement, les mains tremblantes, le souffle court, le visage blême. Murlock lui mit la main sur l'épaule, et lui dit seulement : « Je m'en occupe, reste là. » Il reprit l'enfant dans les bras, s'avança de deux mètres pour placer le cadavre sous l'un des

grands chênes, remonta ses manches et se mit à gratter la terre de ses doigts. Il insista, extrayant une première couche d'humus, parvint à creuser sur environ dix centimètres de profondeur, avant de tomber sur des entrelacs de racines impossibles à démêler. Ses mains étaient noires de boue et de terre, il se releva, conscient qu'il ne pourrait pas rendre ce trou plus profond, ouvrit la couverture, poussa le corps du pied, lequel roula et s'adapta parfaitement dans la forme à moitié creusée. Alfrid se fit la réflexion à haute voix d'avoir au moins eu le compas dans l'œil pour les dimensions de la fosse. Mumad ne bougeait toujours pas, mais il avait repris quelques couleurs et paraissait un peu moins hagard. Alfrid lui jeta un regard avant de se remettre à la tâche, il partit quelques mètres sur la droite, et revint avec une grande brassée de feuilles mortes qu'il disposa au-dessus du corps. Il renouvela encore une fois l'opération, agençant quelques feuilles de-ci de-là, s'assurant qu'on ne voyait plus rien, puis mit les mains sur les genoux, à moitié accroupi, et déclara : « Bon, ça, c'est fait. » Il revint vers Mumad, s'épousseta les mains, en retira la terre qui y était collée, prit le bras de son ami pour le soutenir, et ils rebroussèrent chemin à travers bois, retrouvant bientôt la voiture.

Mumad avait eu comme une absence soudaine, sans comprendre ce qui lui était arrivé. Tant qu'il était dans l'action, qu'il se projetait sur ce qu'il fallait faire pour que l'opération prévue se déroule correctement, il parvint à tenir, mais quelque chose le rattrapa dans les bois, au moment de mettre son fils en terre. Les jambes encore un peu flageolantes, il avait quitté Murlock après lui avoir donné pour consigne

de cacher l'argent, et il avait récupéré sa propre voiture. Il retourna à l'hôtel de Térivall. Il y passa quarante-huit heures enfermé dans la chambre, confiant au service d'étage le soin de le nourrir et, surtout, d'approvisionner le minibar qu'il pillait dès son retour et vivait allègrement. Il mit plusieurs heures à émerger de son abîme alcoolisé, avec une gueule de bois qui l'empêchait de se concentrer, tant des tambours battaient continuellement la chamade contre ses tempes. Il regagna alors son appartement de Caréna, où Murlock vint le rejoindre avec l'argent de la rançon, et le soir même une entrevue fut organisée avec Keran Sanjay à son club. Mumad payait pour avoir la paix, reprendre la main sur son territoire, et bénéficier de la protection de Sanjay qui avait désormais la stature d'un parrain local. Fartao devrait reverser dix pour cent des recettes mensuelles de son réseau, mais il avait sauvé sa tête, celle de ses proches et des employés qui lui étaient restés fidèles. L'équation de Sanjay était pourtant fautive sur un point particulier : il se trompait sur le prix que Fartao avait payé pour conserver sa position, il était bien plus élevé qu'il ne le pensait. Et il ne savait pas à quel point Mumad ruminait sa vengeance et combien il était devenu obsédé par la perspective de voir Sanjay planté sur un croc de boucher. Deux jours durant il s'enferma dans son appartement près de la gare, échafaudant des dizaines d'hypothèses de reconquête de sa légitimité pleine et entière. Mais le sort s'acharnait sur lui. Un matin, Murlock vint le trouver au saut du lit, pour l'informer que le corps de Tierno avait été retrouvé quarante-huit heures plus tôt, et que la police enquêtait. Il enragea à nouveau, furieux d'abord contre

lui-même de ne pas avoir été capable d'ensevelir correctement le cadavre, ensuite contre Murlock de ne pas l'avoir secondé suffisamment, sans pour autant remettre en cause la thèse de l'accident qui avait coûté la vie à son fils. Il avait encore trop besoin de son ami pour se venger de lui, mais Alfrid ne perdait rien pour attendre. Il allait devoir prévenir Amily, la faire revenir de Kourimon en urgence, pour l'envoyer à sa place reconnaître le corps avant que les flics n'essaient de remonter jusqu'à lui. Il devait continuer de faire croire à la police qu'il était encore loin de Caréna, et qu'il n'y retournerait que bien après la découverte de la mort de son fils. En attendant, il devait disparaître, il prit ses quartiers dans son bureau du Baron rouge, où il fit placer un lit de camp, et s'enferma.

Après le retour d'Amily, qui enchaîna son entrevue au commissariat et son passage à la morgue, il la retrouva chez eux, dans leur appartement. Si pendant quelques heures elle sembla capable de se comporter normalement, rapidement elle ne fut plus elle-même, paraissant ne plus tenir sur ses jambes, sur le point de littéralement s'effondrer à chaque pas et ne parlant presque plus. Elle était dans un autre monde, comme égarée dans le brouillard, fredonnant parfois une chanson, avant de s'arrêter tout net et de regarder fixement le mur. Le lendemain, en rentrant après un second entretien au poste de police, elle resta assise près de la fenêtre les yeux perdus sur le bout de ciel visible entre les hautes façades des immeubles voisins. Mumad passa la journée suivante à organiser les funérailles de son fils à la place de sa femme qui n'était plus en état de s'en charger, le corps de l'enfant

leur serait rendu en fin d'après-midi et serait pris en charge par une entreprise de pompes funèbres. Ils ne pourraient effectuer la mise en terre que le surlendemain, mais Mumad ne voulait pas qu'Amily retourne voir la police alors qu'elle ne tenait plus debout que grâce à des surdoses de médicaments. Il fit appeler une de ses filles qui se fit passer pour elle au téléphone et repoussa l'entrevue prévue au commissariat sous couvert de l'organisation de l'enterrement. Son état s'aggrava encore quand la cérémonie eut lieu. Mumad devait la soutenir en lui prenant l'avant-bras sous peine qu'elle ne tombe, elle n'émettait plus un mot, mais pleurait sans cesse ; des larmes comme une fontaine inépuisable, qui roulaient le long de ses joues et qu'elle n'essuyait pas, semblant à peine en prendre conscience. Avoir recroisé son beau-père à l'église, puis devant le caveau où reposaient désormais sa mère et son fils, fut aussi troublant. Mumad s'attendait à ce qu'il fasse un scandale, lui crie dessus, convoque la police ou les journaux, s'agite en tous sens et raconte son histoire, l'enlèvement, la rançon, l'enfant qu'on ne lui avait pas rendu, puis la mort de celui-ci, mais rien de tout cela ne se produisit. Il le gratifia d'un regard âpre et sec, presque cruel, que Mumad eut du mal à interpréter, ne sachant pas s'il se doutait de quelque chose le concernant ou pas. Il avait aussi reçu une convocation d'un inspecteur pour un entretien auquel il devrait se rendre le lendemain après-midi, et il peaufina son alibi en conséquence, passa des coups de fil à différents intermédiaires qui justifieraient de rendez-vous à Têrivall, et graissa la patte de l'hôtelier pour qu'il affirme qu'il n'avait quasiment pas bougé de son hôtel, sinon pour ces rencontres planifiées. Il prit la

décision de renvoyer Amily dans sa clinique de Kourimon le plus tôt possible. Elle avait besoin de soins, en outre il ne supportait plus d'être aux côtés de ce fantôme hagard qui partageait son lit. Il se sentait prêt à comparaître devant la police, assez sûr de lui-même pour estimer qu'il ne risquait pas grand-chose de ce côté-là. Quant à Sanjay, il bénéficierait d'un répit, le temps d'élaborer un plan de bataille. Il allait laisser retomber la pression autour de la disparition de son fils, puis il reviendrait à son projet initial et trouverait un moyen de se venger de lui. Pour Murlock, qui se terrait il ne savait où, sans même être venu assister aux funérailles de Tierno, il lui faudrait faire preuve de plus de patience encore, mais il ne doutait pas qu'il trouverait tôt ou tard un moyen de lui faire payer son crime.

Amily dormait à poings fermés, les médicaments qu'elle prenait lui permettaient de trouver le sommeil en quelques secondes. Ce n'était pas son cas, il avait toujours éprouvé des difficultés à l'endormissement, comme s'il ne parvenait pas à relâcher certaines défenses et à s'abandonner aux bras de Morphée. Il était minuit passé, il avait enfin sombré dans les limbes quand il crut entendre un craquement sourd, un bruit de bois fendu. Il se réveilla à moitié, le regard un peu embrumé encore, essayant de distinguer quelque chose dans l'obscurité de la chambre, mais il n'y avait rien de particulier, sinon Amily qui respirait fort à côté de lui. Mumad s'assit sur le bord du lit, posant ses pieds nus sur le sol froid, sensation désagréable qui lui fit presque faire marche arrière pour se remettre dans les draps. Mais il devait en avoir le cœur net, aussi se déplia-t-il tout à fait pour se mettre debout,

traversa la chambre, ouvrit la porte pour aller dans le salon. L'appartement était silencieux, une demi-lune donnait un peu de lumière sur la table, les chaises du séjour et venait mourir sur un buffet. En se retournant vers la porte d'entrée pour s'approcher de l'interrupteur et allumer le plafonnier, il eut du mal à comprendre ce qu'il vit alors. Une sorte de géant venait d'apparaître juste devant lui, une stature imposante avec à son sommet des reflets roux. Dans l'obscurité, il ne distinguait pas bien les traits de son visage, la lumière blafarde de la lune n'étant pas assez puissante. Il eut le temps cependant de se faire la réflexion qu'il ne s'agissait pas de la lumière, qu'elle était suffisante pour appréhender ce visage, mais que cet homme n'avait pas de face à proprement parler, plutôt une sorte de masque couleur chair qui reproduisait grossièrement les traits d'un visage. Une seconde pour s'interroger sur la raison de la présence de cet homme chez lui, le voir lever le bras, avant de prendre un violent coup sur le crâne et de s'écrouler de tout son poids sur le parquet. Dans la chambre, à côté, Amily n'avait rien entendu et dormait toujours à poings fermés.

22 – Filem Perry

L'après-midi tirait à sa fin, le soleil se couchait et je regardais les arbres de la place, leurs branches dénudées par l'automne, derrière mes fenêtres munies de barreaux comme toutes celles du poste de police. Ces barreaux devaient empêcher toute tentative d'évasion, ce qu'ils avaient fait à merveille, contraignant un Murlock à prendre une tangente définitive en sautant du toit. Bientôt, il n'y aurait plus aucune feuille morte sur le sol, et seul le gel, pour ne pas dire la neige, animerait cette petite placette et sa fontaine asséchée. Je finissais ma tasse de thé quand Mayid m'interrompit dans mes rêveries. Il m'annonça qu'il n'aurait pas le temps de travailler sur les deux dossiers ce soir-là, ayant déjà commencé celui d'Arkan Neria qui s'avérait assez complexe. J'étais curieux de voir ce qu'il trouverait, et je lui demandai de s'organiser pour le lendemain, qui était un jour férié célébrant l'anniversaire de l'armistice, mais durant lequel nous devrions travailler. Je devais voir Neria le matin, et Fartao l'après-midi, Mayid pourrait donc poursuivre ses recherches sur le père de l'enfant pendant que je m'entretiendrais avec le grand-père. Ainsi, entre midi et deux, je pourrais consulter le dossier de Fartao avant de le recevoir dans mon bureau. Il acquiesça et je le

libèrai afin qu'il rentre chez lui finir de travailler au calme et se reposer un peu.

Arkan Neria était effectivement un sacré phénomène. On ne savait pas exactement à quelle date il avait émigré, mais il était visiblement dans le pays depuis quelque temps déjà quand la guerre avait éclaté. Mayid avait ainsi trouvé la trace d'un combat de boxe auquel il avait participé trois mois avant le début du conflit. Étant étranger, il n'avait pas à subir la conscription et il aurait très bien pu rester tranquille dans son coin, mais ce n'était pas son genre. Engagé dans la légion regroupant des volontaires internationaux, il participa à quelques campagnes d'envergure et fut blessé à plusieurs reprises, dont une blessure à la jambe, assez sévère pour l'empêcher de retourner au combat dans l'infanterie. Il avait pourtant de la suite dans les idées, et sans que je sache exactement comment, il avait réussi à se faire verser dans l'aviation où, là encore, il participa à plusieurs combats aériens avant d'être démobilisé. J'étais à la fois admiratif et de plus en plus intrigué par cet homme noir, qui avait dû subir quolibets et mépris dans les rangs de l'armée, s'en prendre plein la gueule dans des zones de combat effroyables ou dans les airs, et qui avait continué à vouloir se battre pour un pays qui n'était pas le sien. Après-guerre, sa trace se perdait. Mayid n'avait retrouvé que la mention d'un combat de boxe à l'étranger au cours duquel il se cassa la main, ce qui mit fin à sa carrière. En revanche, on avait deux mentions judiciaires à son encontre. Une première quelque temps après l'armistice, pour une bagarre dans un bar à l'issue de laquelle un homme avait déposé une main courante contre lui. La

seconde pour une nouvelle altercation, un peu plus tard et dans un restaurant cette fois, avec un journaliste étranger qui relata les faits à sa manière dans un article qui déclencha une plainte, ce que Neria n'apprécia guère puisqu'il engagea une procédure en diffamation et qu'il gagna son procès. Ensuite, son nom se perdait à nouveau, pas d'autres poursuites ou démêlés avec la justice. Mayid l'avait seulement retrouvé mentionné lors d'un concert, et bien plus tard dans l'organisation d'un gala de charité où il avait fait donner une fête mémorable. Il avait acquis Le Grand Duc depuis quelques années, était reconnu dans le milieu du spectacle et avait ses entrées dans le monde de la nuit. Il semblait posséder une richesse personnelle plutôt importante qui lui permettait d'entretenir sa femme et sa fille dans une très belle maison du quartier ouest de Caréna. Sacrée réussite pour un jeune Noir débarqué sur nos côtes sans rien d'autre que ses poings à faire valoir, pensai-je. Je comprenais pourquoi Mayid mettait autant de temps sur ce dossier, le bonhomme n'était pas commun, il possédait un côté volontariste impressionnant et un caractère d'une solidité qui forçait le respect.

De retour chez moi, j'espérais me coucher tôt et bénéficier d'une nuit réparatrice, mais j'eus à nouveau quelques difficultés à m'endormir. Deux années auparavant, j'avais été pris de violentes douleurs thoraciques, sans vouloir consulter un médecin pour autant. Je pensais que, malgré l'arrêt du tabac depuis des lustres, mon passé de fumeur, plus de vingt ans durant, était en train de me rattraper et qu'il était l'heure de payer pour les milliers de cigarettes lentement consommées entre mes lèvres. Mais je n'avais pas été un si gros fumeur,

tout au moins essayais-je de me rassurer comme je le pouvais en minimisant mon addiction de l'époque. Le père de Mayid, lui, avait été un vrai dégustateur de fumée en tous genres, et sa réputation le précédait partout où il traînait ses guêtres. Le commissaire Frin avait beau être aux mœurs, le sexe n'était pas son vice, en revanche il fumait tout ce qui était possible, cigarettes, pipes, cigarillos, cigares, il avait goûté à tout, tabacs blonds, tabacs bruns, tabacs exotiques ou aromatisés et ne refusait jamais la moindre main lui tendant quelque chose à fumer. Il en était mort récemment, après avoir craché ses poumons des jours durant à l'hôpital central de Caréna, où il était entré pour une consultation et dont il ressortit dans une boîte en bois quelques semaines plus tard. J'espérais ne pas suivre ce chemin, mais il était de plus en plus fréquent que je me torde littéralement de douleur sur mon lit, enserrant mon torse avec la sensation d'étouffer, haletant, des pointes me labourant les côtes, le souffle court et l'impression que mon cœur était sur le point de s'emballer avant de s'arrêter net, ou que mes poumons se réduisaient comme peau de chagrin. Cela durait une heure, parfois deux, la douleur me vrillant littéralement le corps, tête enfouie dans l'oreiller ; Pat venait alors se coucher au pied du lit, comme attendant que son maître passe l'arme à gauche pour enfin aboyer à la mort, à l'instar de tout bon chien qui se respecte. Après plusieurs crises de la sorte, je finis par me résoudre à consulter, et quand j'entrai dans le bureau du médecin, j'étais persuadé qu'il allait me lâcher une sentence de cancer qu'il me faudrait avaler sans discuter. Mais ce ne fut rien de tout cela. Je souffrais d'un ulcère de l'œsophage, avec des remontées gastriques

acides qui venaient littéralement brûler ma trachée et ces brûlures irriguaient toute la ceinture thoracique, provoquant cette effroyable sensation d'oppression et d'étouffement. Un régime alimentaire strict et différent, des calmants et autres médicaments, vinrent soulager et résoudre les crises. Il suffisait pourtant que j'oublie tel aliment qu'il me fallait éviter, tel alcool fermenté, ou que je me laisse aller à un écart de conduite en dépassant ma dose de café quotidienne, pour que les douleurs reviennent aussitôt. Je savais que ce n'était rien de grave, mais c'était cependant pénible et je supportais mal la contrainte de devoir ainsi porter une attention quasi militaire à mon alimentation. Le plat de tomates farcies que j'avais englouti ce soir-là et les deux bols de cidre pour l'accompagner produisirent les effets escomptés au moment du coucher. Je sentis monter la crise, et je pris tout de suite deux cachets qui ne firent pas effet immédiatement. Ce ne fut que près d'une heure plus tard, dont la moitié à me tordre à nouveau dans tous les sens sur le lit, que je finis par reprendre une respiration normale et trouver le sommeil.

Le lendemain matin, quand Arkan Neria entra dans mon bureau, je ne pus m'empêcher de repenser à son parcours, essayant de jauger les muscles de l'ancien boxeur qui devaient encore être présents sous sa veste en velours, et de l'imaginer avec des gants de boxe, en face de moi sur un ring. À ce jeu-là, et même avec vingt ans de moins pour m'approcher de son âge actuel, sans doute n'aurais-je pas fait long feu dans un combat singulier. Il n'avait pas une carrure extraordinaire, rien de comparable avec le grand rouquin croisé à l'enterrement, mais on sentait la force de ses épaules trapues, les

muscles du cou, et un visage qui avait dû encaisser pas mal de chocs, avec une arcade sourcilière droite un peu boursouflée à force d'avoir été recousue. Il parlait avec un léger accent, ayant intégré toutefois toutes les subtilités de notre langue, et malgré le sourire qu'il me fit en me serrant la main, cette amabilité ressemblait plus à une forme de politesse forcée, ou de courtoisie d'usage, qu'à un élan spontané. Il se dégageait de lui une gravité profonde qui incitait à la retenue et à une sorte de respect immédiat.

« Monsieur Neria, je vous remercie d'être venu à mon bureau. Je sais combien ce n'est pas facile dans les circonstances actuelles. J'enquête sur la mort de Tierno, votre petit-fils. Et si nous avons avancé sur certains points, j'ai besoin de quelques éclaircissements. »

Je m'apprêtais à poursuivre, mais d'un geste de la main, il me coupa la parole.

« Je vais vous faire gagner du temps, me dit-il. Peut-être que je suis responsable de la mort de Tierno. J'ai fait une effroyable erreur en essayant de régler tout ça moi-même. »

Il prit un temps, soudain plus fébrile sur sa chaise, profondément ému, se remémorant peut-être son petit-fils.

« J'ai été contacté par des ravisseurs qui me réclamaient trois millions pour me rendre Tierno. J'ai réuni l'argent et j'ai remis la rançon, mais ils ne m'ont pas rendu le petit... Je me suis fait avoir comme un imbécile. J'ai cru que payer suffirait, qu'il n'y avait aucune raison pour que cela se passe autrement. Je n'imaginais pas une seconde que Tierno puisse être... »

Il laissa en suspens la fin de sa phrase.

« À vrai dire, je me doutais d'une telle situation. C'était une de nos hypothèses. Il ne vous est pas venu à l'esprit de nous prévenir ?

– Disons que... j'ai quelques a priori sur la police. Dans mon pays, un Noir ne va pas demander de l'aide aux policiers, surtout s'il peut faire autrement. J'ai cru que je pouvais faire autrement, justement. Je me suis trompé...

– Le fait est que nous ne sommes pas dans votre pays... »

J'avais beau comprendre sa position, je n'avais pu m'empêcher de ressentir une certaine vexation, peut-être même avais-je eu, un instant, le désir de défendre ma profession, avant de me raviser. Ce n'était pas le propos. Cet homme avait fait un choix, dans une situation donnée, et d'expérience je savais qu'il n'y avait jamais un seul chemin possible ; le destin se plaisait parfois à nous jouer des tours et à nous faire bifurquer au mauvais moment. Il me fallait plus de matière :

« Donnez-moi des détails. Quand et comment vous ont-ils contacté ? Les avez-vous vus ? Combien étaient-ils ? Où s'est déroulée la remise de rançon ? Selon quel processus établi entre eux et vous ?

– J'ai été appelé, il y a une douzaine de jours. C'était un soir, j'étais au cabaret comme presque tous les jours. Il y avait beaucoup de monde, du bruit, de la musique, je n'entendais pas bien la conversation dans le téléphone. J'avais pris l'appel au bar. Je ne m'attendais pas à ça. L'homme qui m'a appelé m'annonçait que mon petit-fils avait été enlevé. Qu'une enveloppe avait été déposée à mon nom à l'accueil. Si je voulais le revoir en vie, je devais réunir l'argent très

vite et il me rappellerait au même numéro. J'ai essayé de discuter, mais il m'a raccroché au nez. J'ai cru à une farce, une mauvaise blague, mais je ne voyais aucun de mes amis jouer à un tel jeu malsain. Je suis passé au guichet de l'entrée, et effectivement une enveloppe m'y attendait, déposée par un homme dix minutes plus tôt. Dedans, il y avait une photo de Tierno, dans une pièce sombre, avec un journal du jour à ses pieds. Je ne suis pas du genre à tergiverser. Alors, j'ai fait le tour des banques, j'ai puisé dans mon coffre personnel au cabaret, j'ai même demandé un soutien à quelques amis qui en ont les moyens. J'ai aussi essayé de joindre ma fille, sans succès. Un de mes employés s'est rendu chez elle, mais elle n'y était pas, ni mon... gendre.»

Il hésita sur ce dernier mot, le lâchant comme à regret, faute de disposer d'un autre terme adéquat peut-être, et il poursuivit.

«J'ai réessayé à plusieurs reprises, pendant les deux jours suivants, mais rien. Ni l'un ni l'autre n'étaient joignables. Quand l'homme m'a rappelé, j'avais la somme demandée. Il m'a indiqué la marche à suivre. Je devais mettre l'argent dans une valise et aller à la gare de Pristin le lendemain. Là, je devais attendre l'arrivée du train de 15 h 43 puis me placer sur le quai au niveau de la voiture 10 ou 11, je ne sais plus. Quelqu'un devait descendre du train, prendre la valise et me laisser monter pour récupérer Tierno dans le wagon. C'était... comment ils appellent ça? le wagon des enfants en voyage accompagné, vous savez, ils ont une sorte de carte qu'on leur met autour du cou avec un cordon, une jeune fille les garde pendant le trajet et les parents les récupèrent à

l'arrivée en gare. Un homme est descendu du train, s'est dirigé vers moi, et m'a demandé la mallette, que j'ai donnée. Dès qu'il a tourné le dos, je me suis précipité dans le wagon. Il y avait six ou sept enfants, avec une jeune gardienne comme prévu, et parmi eux un seul enfant noir, une fille... Tout de suite, je suis ressorti sur le quai, j'ai cherché l'homme des yeux dans la foule. J'ai vraiment cherché partout, mais je ne l'ai pas vu. J'ai couru dans toute la gare. Pour rien. Il avait disparu. J'étais perdu. Je ne comprenais pas. En retournant à ma voiture, je croyais encore qu'il allait se passer quelque chose, que Tierno serait sur le parking quelque part. Mais non, bien sûr que non.»

Je l'observais et je voyais un homme qui commençait à être gangrené par la culpabilité. Malgré toute sa force de caractère, il serrait tant les poings que ses phalanges blanchissaient. Il n'était pas effondré, avachi dans le fauteuil, rien de tout cela, il était en rogne, autant contre les ravisseurs que contre lui-même. Mais je ne pouvais pas m'arrêter là et le laisser en paix. J'ouvris mes dossiers à la recherche d'une photo de Murlock, que je lui plaçai immédiatement sous le nez.

«L'homme à la gare, celui qui vous a pris la mallette, c'était lui, non ?

– Non, pas du tout. Je n'ai jamais vu cet homme», me répondit-il, à ma grande surprise.

Je farfouillai alors dans le dossier de Fresco à la recherche d'une autre photo, et tombai sur son souvenir de lui au lycée, avec deux copains dont Alfrid Murlock, mais il était trop jeune sur ce cliché pour que ce soit pertinent. Et je ne trouvai qu'une autre photo de lui vraiment récente, celle où

il était allongé sur le billard à la morgue, la trace de la corde bien visible au niveau du cou. N'ayant rien d'autre de récent sous la main, je la lui montrai.

« Oui, c'est lui, dit-il, affirmatif et sans paraître gêné le moins du monde à la vue de ce cadavre sur la table du légiste.

– Vous êtes sûr ? Il a les yeux fermés, là, ce n'est peut-être pas évident de le reconnaître.

– C'est lui, je vous dis. C'est celui qui a pris la mallette et que je ne suis pas parvenu à retrouver dans la gare. »

Il marqua un temps d'arrêt et ajouta :

« Il est mort, hein ? »

Ce n'était pas une simple question, puisqu'il savait de toute évidence que la photo montrait un homme mort, mais plutôt un désir d'entendre une confirmation qui sonnerait comme une sentence, comme une punition définitive, une forme de justice.

« Oui, il s'est pendu.

– Il avait tué Tierno ? »

Il semblait rassuré par la confirmation du décès, mais soudain inquiet de savoir si cette justice immanente avait fait son office sur le bon coupable, ce que je ne pouvais lui confirmer de manière certaine.

« C'est possible. Mais c'est peut-être aussi l'autre homme que je vous ai montré en premier. Cela fait partie des choses que je dois déterminer. Qui a fait quoi et comment. Continuez. Que s'est-il passé ensuite ?

– Rien. Je suis rentré au cabaret. J'avais été roulé dans la farine et j'étais très inquiet pour Tierno. Je ne comprenais pas pourquoi ils ne m'avaient pas rendu mon petit-fils. Et

puis, j'ai pensé qu'ils allaient me demander encore plus, que cette fois-ci n'était qu'un essai et qu'ils voulaient plus d'argent. Je me suis raccroché à ça. Parce que dans ce cas, ça voulait dire qu'il y avait encore de l'espoir pour Tierno. J'ai préféré attendre que l'homme me recontacte. Mais personne n'a rappelé. Et deux jours plus tard, j'ai été informé qu'on avait retrouvé le corps d'un enfant noir. Entre-temps, j'avais réussi à retrouver ma fille, qui était dans une clinique, et je lui ai dit de vous contacter aussitôt.

– C'est donc par votre intermédiaire qu'elle nous a appelés?

– Oui, tout à fait. Elle était dévastée. Elle a toujours été fragile. Depuis l'adolescence. Trop jeune aussi. Trop jeune pour un enfant. Mais... »

Il s'interrompit, comme arrêté dans ses propres réflexions par quelque chose le perturbant et il me regarda droit dans les yeux, sans ciller, concentré :

« Dites-moi, les deux hommes que vous m'avez montrés en photo? L'un est mort, mais où est l'autre?

– Je suis désolé de vous l'apprendre, mais lui aussi est mort. Nous l'avions arrêté, et il a tenté une évasion qui... s'est soldée par un accident lui ayant coûté la vie. Ici même, au poste de police.

– Alors, il n'y a plus personne? insista-t-il, paraissant soudain dépité.

– Comment cela?

– Pas d'autres kidnappeurs? Pas d'autres coupables?...

– On n'a pas encore trouvé la rançon, si c'est ce que vous souhaitez savoir.

– Non, ça non. Ce n'est pas vraiment important.

– Tout de même, c’est trois millions... On effectue en ce moment des fouilles chez l’un des suspects, celui qui s’est suicidé. Et on doit encore fouiller la résidence de Murlock, l’autre type. On finira par trouver des indices et la trace de cette rançon.

– Ce n’est pas ce qui ramènera Tierno, vous le savez comme moi. »

Puis après un temps de silence, il ajouta :

« Si vous n’avez plus besoin de moi, j’aimerais pouvoir disposer. J’ai du travail et il faut aussi que je voie ma fille en tête-à-tête. »

Cette façon de clore l’audition était un peu abrupte à mes yeux, mais n’ayant rien à ajouter sur le moment, je mis fin à l’entretien. Je n’envisageais pas une seconde de l’inculper d’entrave à l’action de la police pour avoir tenté de gérer seul cet enlèvement. La mort du gamin était assez douloureuse pour que je n’ajoute pas une procédure judiciaire au dossier, de surcroît inutile sur le fond. Je le laissai partir et je relus les notes prises durant l’entretien. Plusieurs éléments me chiffonnaient : si sa reconnaissance de Fresco me permettait définitivement d’associer ce dernier à l’affaire, ce n’était pas lui que j’avais imaginé dans le rôle du receveur de la rançon. Tout ce que je savais de cet homme me criait qu’il n’avait pas les épaules pour mettre au point la remise de l’argent, tout au plus fut-il capable de suivre le mouvement qu’on lui imposait. Celui qui tira les ficelles de Fresco, ce fut peut-être Murlock, lequel avait assez de courage pour mener à bien ce type d’opération. Mais il était impulsif, parfois violent, pas très malin et donc instable, alors qui l’avait canalisé lui ?

Murlock avait-il mis tout ça au point tout seul ou ne fut-il que l'homme de main d'un autre individu resté dans l'ombre? C'est aussi ce que suggérait l'insistance avec laquelle Neria avait demandé s'il existait d'autres coupables. Soudain, un détail dans le plan mis en place éveilla ma curiosité : cette histoire d'enfants accompagnés dans le train. Ils devaient être réceptionnés à leur arrivée par un parent, puisqu'on ne confiait pas les enfants à des inconnus, et le grand-père aurait pu prouver son identité sans problème. En revanche, au départ du train, qui laissait les enfants dans un wagon sous la garde d'une jeune fille de la compagnie des Chemins de fer? Certainement pas n'importe qui. Il fallait qu'au départ aussi ce soit un parent, un proche qui puisse justifier de son identité et leur confier l'enfant pour le voyage. Certes, le petit Tierno n'était pas dans le wagon, mais pour avoir cette idée, il fallait être parent soi-même, ce que n'étaient ni Fresco, ni Murlock.

Il était midi, j'avais besoin de faire une pause, de manger un morceau, de sortir le chien pour un rapide tour du quartier avant la déposition suivante. Je pris le temps de laisser Pat s'aérer au square à proximité du bureau, d'autant qu'il y rencontra une chienne boxer pleine d'énergie et que tous deux se mirent à jouer en courant et sautillant comme jamais. En mon absence, Mayid avait bien travaillé sur l'interrogatoire de Neria, et m'avait déposé l'autre dossier, en même temps qu'un sandwich aux œufs et un jus de pomme, sur mon bureau. J'avais une demi-heure pour manger et consulter le dossier sur Mumad Fartao avant que ce dernier ne se présente au rendez-vous. Mais il ne me fallut pas autant

de temps pour sentir un déclic se produire, en l'espace de quelques secondes, une nouvelle lumière venait de s'allumer et clignotait à toute allure dans mon cerveau. Mayid avait trouvé un casier judiciaire relatif à Fartao, que je parcourus des yeux selon une méthode de lecture rapide, ne captant que les mots qui faisaient immédiatement sens pour moi. Et entre de multiples petits trafics, des arrestations variées pour coups et blessures, tapage, drogue, contrôle des jeux de hasard, recel, se trouvait le mot « proxénétisme », répété à plusieurs reprises. Le lien avec Murlock se fit tout de suite dans mon esprit, et de là, celui avec le dossier de Fresco encore ouvert sur mon bureau. Lorsque j'avais cherché une photo de lui pour l'identifier, j'avais mis de côté le cliché du lycée, et en remettant le doigt dessus, en relisant la légende, je compris enfin pourquoi je croyais avoir déjà vu le père de Tierno à l'enterrement. Comment n'y avais-je pas songé plus tôt, pourquoi n'avais-je pas fait le rapprochement avec le prénom cette fois ? Le Mumad « ami pour la vie » de Fresco, le troisième larron de la petite bande de jeunes qu'ils formaient avec Murlock, c'était Mumad Fartao, le gendre de Neria, celui-là même qui devait s'asseoir dans le fauteuil en face de moi quelques minutes plus tard. Je n'avais aucune idée de ce que cela signifiait sur le moment, mais très vite j'échafaudai des hypothèses et je replaçai les différents éléments ensemble. Il n'y avait pas de coïncidences, rarement en tout cas. Fresco avait été recontacté par Murlock et ensemble ils avaient agi, mais celui qui avait eu l'idée de la remise de la rançon sur le quai de la gare et des enfants accompagnés dans le train ne pouvait être que Fartao. Son absence pour

voyage d'affaires était un alibi envisageable, et qui mieux que lui pouvait savoir que Neria était en mesure de réunir une telle somme d'argent en quarante-huit heures ? Mais alors que s'était-il passé ? Que Fartao monte une arnaque, commandite un enlèvement pour faire cracher son beau-père au bassin, c'était entièrement dans ses cordes au regard de son casier. Qu'il profite du passage en clinique de sa femme, mette peut-être à contribution sa propre sœur dans l'organisation d'un kidnapping, et utilise ses deux amis d'enfance, pourquoi pas. Mais de là à tuer son propre fils... là ça ne collait plus vraiment. C'était un malfrat, je n'en doutais pas, qui mouillait dans pas mal de combines louches, semblait bien connu de nos services pour proxénétisme, mais le statut de meurtrier d'enfant ne lui correspondait pas. Ils avaient récupéré la rançon, il n'y avait donc aucune raison de ne pas ramener l'enfant à sa mère. Est-ce que le gamin avait vu son père, ou sa tante peut-être même, à tel ou tel moment, et, étant susceptible de raconter des choses, il avait fallu l'éliminer ? Mais il avait seulement cinq ans, qu'aurait-il pu raconter de véritablement grave qui ne puisse être amoindri par le traumatisme d'un enlèvement, sa faible capacité de discernement et son jeune âge ? Non, quelque chose avait dû se produire, un accident peut-être, et le gamin était mort. Il leur avait fallu, alors, se débarrasser du corps, et il serait intéressant de perquisitionner l'appartement de Fartao et de voir si on y trouvait de la terre identique à celle prélevée dans la voiture de Murlock. Étaient-ils réunis tous les trois, comme au bon vieux temps, pour une balade macabre dans les bois de Pristin ? Le père avait-il été là pour enterrer sommairement

son fils sous des feuilles mortes ? Tournant et retournant ces questions, je ne m'étais plus préoccupé de l'heure, or Fartao était en retard d'une dizaine de minutes déjà. J'appelai chez lui, mais personne ne répondit. J'appelai chez sa sœur, qui m'indiqua qu'Amily Neria était chez elle et se reposait après avoir pris un calmant, et qu'elle-même n'avait aucune idée d'où pouvait se trouver son frère. J'envoyai une patrouille de police à son adresse et au Baron rouge, mais ils trouvèrent porte close, et je leur demandai de rester sur place au cas où il réapparaîtrait. Je finis par contacter nos postes-frontières pour leur transmettre le signalement de Fartao. Les heures s'écoulèrent lentement jusqu'au coucher du soleil et Mayid termina de s'épuiser à faire les cent pas dans le couloir. Ni lui ni moi n'envisagions de quitter le bureau et de rentrer chez nous. Je ne pouvais pas croire que Fartao nous avait échappé, qu'il s'était enfui avec l'argent de la rançon et avait déjà quitté le pays.

Ce fut Pat qui m'obligea à sortir de ma torpeur et à désertier le poste de police, m'aboyant dessus pour me faire comprendre qu'il n'avait pas l'intention d'y passer la nuit et qu'il voulait retrouver sa gamelle. Après l'avoir sorti autour du pâté de maisons, je tentai le coup de rentrer à nouveau dans le bâtiment, mais arrivé devant l'entrée, il sentit la manœuvre et tira sur sa laisse pour m'entraîner dans la direction opposée. En désespoir de cause, je finis par reprendre la voiture, mis *Je crois en toi* de l'album *L'Esprit de l'Éden* sur le poste, et rentrai chez moi où j'avalai un somnifère pour tenter de dormir un peu. À six heures du matin, le téléphone sonna. On me réclamait à Pristin, la police locale avait à nouveau un

corps sur les bras, découvert dans les bois près de la gare. Et à nouveau, c'était Victas Greletti qui l'avait trouvé lors de sa balade matinale avec Roxi. Le cadavre était celui d'un homme d'une quarantaine d'années, teint mat, cheveux noirs. La mort remontait à quelques heures à peine. Mumad Fartao avait été lynché, et pendu, à une cinquantaine de mètres environ de l'endroit où on avait retrouvé le corps de son fils.

23 – Arkan Neria

L'article était paru le premier novembre dans les pages « Agglomération », sous-rubrique « Faits divers » d'un journal régional dont Pristin était une des villes moyennes régulièrement traitées. Il s'agissait d'un papier assez neutre, ne donnant que peu de détails, sinon le lieu de la découverte du cadavre d'un enfant noir – les bois à proximité de la gare de Pristin – et le possible meurtrier désigné : un chien. Cependant, la police lançait un appel à témoins, afin de faire toute la lumière sur ce décès, ce qui signifiait qu'ils ne savaient rien et n'avaient aucune idée de ce qui avait pu se passer. Tillis informa Arkan qu'il n'avait pas trouvé cette information seul, mais qu'il avait mis un détective privé sur le coup, lequel effectuait des revues de presse quotidiennes depuis vingt-quatre heures et était tombé sur cet article. Dans un premier temps, Arkan n'y crut pas, cette histoire de chien tueur d'enfant était trop éloignée de l'enlèvement et de la demande de rançon pour que cela puisse correspondre. Que l'enfant trouvé soit noir était simplement une coïncidence, un fait divers qui venait interférer avec ce que lui vivait au même moment, voilà tout, de surcroît l'enfant n'était pas identifié. Et puis, après avoir demandé à Tillis de

trouver, par l'intermédiaire de son détective, plus de renseignements; avoir compris que l'hypothèse du chien tueur n'avait rien d'une certitude; avoir reçu d'une source à la rédaction du journal l'information selon laquelle le gamin était mort depuis très peu de temps; et enfin avoir réalisé que cette découverte fut justement faite à Pristin, là où s'était déroulée la remise de la rançon, ce qui ne pouvait être encore une coïncidence malheureuse, il finit peu à peu par admettre l'épouvantable. Il resta un moment prostré dans un coin du salon, le regard dans le vide, l'esprit ailleurs. Pendant quelques instants, il se déconnecta totalement du monde environnant, comme un automate qu'on aurait mis en pause. Et puis, peu à peu, la mécanique des gestes reprit le dessus, il se remit à plier ses doigts, à durcir ses phalanges, poing droit posé dans le creux de la paume de sa main gauche, dans une posture qu'il affectionnait et qui le rassurait sans qu'il sache bien pourquoi. Il ne parla pas à Marieka, il devait être sûr des faits avant de lui annoncer quoi que ce soit. Il avala une soupe réchauffée dans la cuisine, puis sirota longuement un whisky, assis dans son fauteuil club, l'esprit toujours un peu ailleurs, perdu dans ses souvenirs de guerre. Le lendemain, il convoqua Krishnen, le détective embauché par Tillis, et lui demanda de se rendre à Pristin afin d'essayer de glaner des renseignements à la morgue, auprès de la police locale et des journalistes. Tillis devait l'accompagner sur place à toutes fins utiles, mais il dut renoncer à la dernière minute. Arkan ayant enfin eu un retour de ses contacts au service central de Caréna, où un commissaire avait eu l'amabilité de faire faire quelques recherches pour lui sur l'immatriculation partielle

de la voiture dont ils disposaient depuis la remise de rançon. Il y avait plusieurs options possibles, même si le modèle du véhicule et sa couleur n'étaient pas très communs, mais en réduisant le champ des suspects, après avoir écarté ceux qui résidaient à l'autre bout du pays, Tillis devait pouvoir avancer et tenter de retrouver l'homme qui avait pris la mallette à la gare.

En fin de journée cependant, le doute fut définitivement levé. Le même quotidien régional fit paraître dans son édition du soir un nouveau papier consacré à l'enfant mort. Neria s'empara du journal avec fébrilité, prêt à parcourir l'article, mais n'en eut pas le temps, et tout juste ouvert le laissa tomber par terre. Sur les feuillets grisâtres s'affichait une photo prise à la morgue sur laquelle on distinguait le visage d'un petit garçon aux yeux fermés. Arkan avait beau ne pas l'avoir vu depuis près de trois ans, il reconnut Tierno presque immédiatement et s'effondra dans son fauteuil. Si deux longues larmes coulèrent le long de ses joues, il les effaça bientôt d'un revers de main, reprit une respiration normale, se calma, et ramassa le journal qui traînait au sol. Il le rouvrit, et cette fois lut l'article. Le journaliste indiquait que la piste du chien tueur ne tenait plus, d'après l'autopsie du corps, l'enfant semblait avoir été étouffé. La piste criminelle était évidemment privilégiée, mais on n'avait pas encore découvert l'identité de la petite victime et la police mettait à la disposition du public un numéro de téléphone, priant toute personne ayant la moindre information de les joindre dans les plus brefs délais. Arkan se leva, s'approcha du guéridon où reposait le téléphone, mit la main dessus et souleva le

combiné, le laissa en suspens dans les airs, puis le reposa sur son socle. Il avait payé la rançon mais Tierno avait été tué. Qui pouvait faire ça ? Qui était assez pervers, tordu, sauvage pour étouffer un gosse de cinq ans ? Qui pouvait récupérer une mallette de billets et ensuite tuer un gamin ? Ou bien le tuer avant de récupérer l'argent, ce qui serait encore pire estima-t-il, parce que cela signifierait que le meurtre du petit avait été prémédité. Et ce, ou ces types allaient peut-être s'en sortir ? Il pouvait bien sûr appeler la police, leur donner un signalement, et peut-être qu'on les retrouverait, ou pas, mais dans les deux cas ils survivraient, soit en prison, soit en cavale. Et ça, Arkan ne pouvait pas l'autoriser. Ce ou ces hommes ne méritaient qu'une chose, qu'on s'en débarrasse comme on écrase sous sa semelle des cafards néfastes. Il allait découvrir qui était l'homme qui avait pris la mallette, ainsi que ses complices s'il en avait, et il trouverait un moyen de s'occuper d'eux.

Krishnen ne parvint pas à dénicher de nouvelle piste à Pristin. Il expliqua à Neria que la police locale, bien sympathique mais pas très maligne, avait été dessaisie du dossier, et que la criminelle de Bacanis avait pris le relais. Il avait le nom de l'inspecteur en charge du dossier, Filem Perry, un vieux de la vieille connu pour son flegme mais compétent, et dont il ne doutait pas qu'il trouverait tôt ou tard qui était derrière la mort du gamin. Les journalistes quant à eux n'avaient rien de neuf dans leurs dossiers et il ne lui semblait pas utile de rester sur place. En revanche, il se proposait de donner un coup de main à Tillis, afin qu'ils travaillent sur la liste des possibles propriétaires de la voiture recherchée,

ce qu'Arkan accepta. Ensemble, ils recoupèrent leurs informations et se répartirent les tâches, Tillis restait en retrait et travaillait sur les dossiers, tandis que Krishnen allait sur place à la rencontre des individus ciblés. Et ils eurent de la chance. Après avoir écarté une femme qui vivait seule, une autre, mère de famille nombreuse, un vieil homme et un obèse, Krishnen tomba sur un type qui correspondait au profil : il conduisait la voiture du bon modèle, de la bonne couleur, avec une immatriculation qui pouvait correspondre, il avait la quarantaine, était de taille moyenne, cheveux bruns frisés, et portait des petites lunettes cerclées. Quand Arkan entendit la description faite par Krishnen à l'autre bout du fil, il ne tergiversa pas une seconde, lui demanda de ne pas bouger de là où il était, s'enquit de l'adresse, raccrocha et enfila son manteau. Il appela Tillis pour lui donner rendez-vous à un arrêt de bus où il le récupérerait, sortit et démarra sa voiture, direction Virnia.

Neria et Tillis entrèrent au ralenti dans un lotissement, avançant lentement sur une route goudronnée qui serpentait entre des pavillons tous identiques les uns aux autres, seulement différenciés par la couleur plus ou moins pâle du crépi sur les murs. Après une cinquantaine de mètres, ils virent la voiture de Krishnen garée sur le côté et vinrent se placer juste derrière elle. Ce dernier était au volant, fumant une cigarette, la vitre ouverte côté conducteur, et leur fit signe de le rejoindre. Neria et Tillis quittèrent leur voiture pour monter dans celle de Krishnen. La maison qu'il leur indiqua n'était pas à proximité immédiate, mais à une quarantaine de mètres plus loin et Arkan s'en étonna. Krishnen sortit alors les

jumelles qu'il avait posées à ses pieds et lui proposa de jeter un œil, ajoutant : « Le type avec l'imperméable foncé, c'est Filem Perry, l'inspecteur. L'autre, le jeune, je ne sais pas, un collègue à lui peut-être. » Arkan inspira une grande goulée d'air, la police était donc déjà sur place ? Dans les jumelles, il vit deux hommes sur le perron d'un pavillon, visiblement en train de discuter avec un troisième qui était dans l'entrebâillement de la porte. Ceux qui leur tournaient le dos étaient, selon les dires de Krishnen, l'inspecteur et un collègue, ce qui signifiait que celui qu'ils avaient en face d'eux était le suspect. Mais qu'est-ce qu'ils attendaient ? Pourquoi lui parlaient-ils gentiment plutôt que de lui mettre les menottes et l'embarquer ? Arkan n'eut pas le temps de s'interroger plus avant, les deux hommes venaient de rebrousser chemin, et le troisième de fermer la porte du pavillon derrière lui. Les policiers retournaient vers une voiture garée devant l'allée. L'un d'eux monta à l'intérieur, mais le second, l'homme à l'imperméable, muni d'une canne, et dont la démarche était légèrement claudicante, ouvrit la portière arrière et un chien descendit du véhicule. Et Neria dut se baisser soudain, lâchant les jumelles à ses pieds et se cachant ; Tillis à l'arrière se coucha lui aussi sur la banquette : l'inspecteur de police tenait le chien en laisse et venait vers eux. Il avançait le nez en l'air, visiblement perdu dans ses pensées, tandis que son chien reniflait à droite et à gauche et pissait sur les quelques arbres qui bordaient la route goudronnée. Krishnen, lui, n'avait pas bougé, allumant seulement une nouvelle cigarette pour se donner une contenance. Perry s'approchait encore de leur voiture, quand le chien dut sentir quelque chose et

déporta son maître vers la gauche, au point qu'ils finirent par traverser et s'engager à faire demi-tour en arrivant de l'autre côté de la route. Perry remonta en voiture après que le chien l'eut précédé, prit le volant et s'avança, disparaissant bientôt là où la route faisait un coude et repartait vers l'entrée du lotissement. Arkan n'y comprenait rien. Il avait eu le temps de voir apparaître sur la lentille des jumelles le visage de l'homme qui avait pris la mallette à la gare. C'était lui, il n'y avait aucun doute, alors pourquoi la police s'était-elle contentée de lui parler et repartait comme si de rien n'était? Il donna ses ordres à Krishnen : il devait rester en arrière et les couvrir en empêchant quiconque d'approcher de la maison de cet homme. Avec Tillis, ils s'avancèrent sur la pelouse du pavillon, Arkan se plaçant bientôt sur le côté pour ne pas être dans le champ de vision de l'œilleton de la porte d'entrée. Tillis sonna, ils entendirent des pas traînants, comme ceux de quelqu'un marchant avec des patins ou avec des chaussons sans lever les pieds. Il y eut un temps d'attente, sans doute lorsque l'homme posa son visage devant l'œilleton pour regarder qui sonnait à sa porte, et puis il ouvrit. Tillis ne dit rien, il s'avança tout de suite à l'intérieur en plaçant sa forte carrure dans l'encadrement de la porte, ce qui fit reculer l'homme dans le couloir. Arkan se plaça dans le dos de Tillis et le suivit pas à pas. L'homme dit : « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? Je viens de voir vos collègues, vous avez oublié quelque chose ? » Il semblait croire que la police revenait le voir, mais il se trompait. Tillis, avec son masque patibulaire sur la face, avançait toujours pas à pas en silence, le faisant reculer encore jusqu'à parvenir dans

une pièce qui devait être un salon. Alors seulement Arkan sortit de l'ombre de Tillis et se montra. Et la réaction de l'homme ne fut pas du tout celle à laquelle ils pouvaient s'attendre. Il n'essaya ni de fuir en courant avec ses savates élimées, ni de crier, ni de se saisir d'une arme quelconque, et encore moins de se jeter sur un téléphone pour appeler la police au secours. Il se voûta soudain, bras ballants, épaules tombantes, mains abandonnées au bout des bras, expirant un grand souffle d'air, baissant la tête pour regarder le sol.

« C'est vous... Je me doutais que ça allait arriver, dit-il.

– La police ne sait pas vraiment qui vous êtes, hein ? interrogea Arkan.

– Non... enfin... pas encore, balbutia-t-il.

– Comment vous vous appelez ? Et où est la rançon ?

– Ern... Ern Fresco. La rançon ? Je ne l'ai plus. Alfrid l'a prise.

– Alfrid ? Votre complice ? C'est son nom ou son prénom ?

– Mon complice ?... Si vous voulez, oui. Son nom, c'est Alfrid Murlock.

– Vous l'avez tué ? lança Arkan en sautant du coq à l'âne sans laisser à l'homme le temps de réagir.

– Alfrid ?

– Ne vous moquez pas de moi. Je n'ai pas la patience.

– Ah... je vois. Je... non, je ne l'ai pas tué, mais c'est tout comme. J'ai laissé faire.

– Qui l'a tué ?

– Alfrid.

– Pourquoi ?

– Il criait trop... il... réclamait. Son chien. Sa mère. Il fallait le calmer. Je n’y arrivais pas. Je n’ai pas réussi... »

Arkan encaissa la réponse de Fresco en silence, serrant les dents, la mâchoire contractée. Tillis à côté de lui n’avait pas bougé, mais il voyait ses poings fermés, les veines saillantes sur le dessus des mains. Il avait encore une ou deux questions à lui poser avant d’en finir.

« Où est-ce que je peux trouver ce Murlock ?

– Je ne sais pas. Je n’ai aucune idée d’où il a pu aller. Je n’ai pas son adresse. Ce sont eux qui m’ont contacté. »

Arkan tiqua soudain. Il pensait qu’ils n’étaient que deux à avoir organisé l’enlèvement, mais ils semblaient plus nombreux que ça.

« Comment ça ? Qui eux ? Qui vous a contacté ?

– Alfrid et Mumad.

– Mumad ? Mumad !?... Le... père de Tierno ? insista Arkan, surpris, en partie effrayé et écœuré à la fois.

– Qui d’autre ? » dit Fresco en le regardant pour la première fois dans les yeux et en soutenant son regard.

Ce fut Neria qui détourna les yeux cette fois-ci et fit un pas de recul, Tillis s’approchant de lui pour le soutenir en lui tenant le bras. Il faillit chanceler un instant, mais il se reprit aussitôt. Et Tillis sortit de son silence :

« Arkan. Faut pas qu’on traîne, dit-il pour remettre son ami dans l’action et l’empêcher de trop réfléchir.

– Oui. Tu as raison. »

Puis, se tournant à nouveau vers Fresco :

« Et Fartao, il sait pour son fils ? Et toi, tu sais où il est maintenant ?

– Bien sûr qu’il sait... c’est lui qui m’a envoyé vers vous, pour récupérer l’argent. Le petit était déjà... était... enfin.»

Il fit une pause pour respirer à nouveau amplement avant de poursuivre :

« Et non, je ne sais pas où il est. J’ai laissé Alfrid avec l’argent et le petit. Et Mumad devait nous retrouver plus tard. Mais je suis parti. Je n’en pouvais plus. Je ne voulais pas laisser cet enfant dans les bois. C’était pas... correct. C’était... et merde. »

Neria avait repris contenance et regardait Fresco avec un dégoût mêlé à une forme de pitié. Il hésitait encore sur la marche à suivre, mais Tillis le rappela à nouveau à l’ordre et lui toucha l’épaule. Ils échangèrent un regard et n’eurent pas besoin de mots. Tillis lui fit un signe de tête, lui indiquant du menton la porte-fenêtre du salon qui donnait sur un jardin. De chaque côté, il y avait de grands rideaux épais, vert pomme délavé, retenus par des cordelettes dédoublées, terminées par des pompons à franges affreux. Au milieu de la pièce, trois canapés étaient disposés les uns à côté des autres, ce qui était beaucoup trop, et dans le coin à droite une table de séjour et six chaises, à côté d’un buffet surplombé d’un vaisselier rempli d’assiettes. Arkan regarda Fresco qui ne bougeait pas, tandis que Tillis mettait des gants, s’approchait des rideaux, et d’un grand coup sec arrachait les cordelettes des patères qui les retenaient. Neria lui laissa le choix : s’il voulait, il pouvait s’en charger lui-même, sinon c’était Tillis qui s’en chargerait pour lui. Fresco parut étonné, quelques secondes seulement, le temps de comprendre ce que Tillis était en train de faire et ce qu’Arkan venait de lui proposer.

Ayant écarté les canapés, Tillis prit une chaise du séjour pour décrocher le lustre de la poutre centrale et y faire pendre à la place une corde confectionnée avec les cordelettes des rideaux. Fresco tenta de supplier Arkan du regard un instant, mais dans les yeux de Neria il ne trouva plus aucune pitié, elle s'était effacée pendant que Tillis préparait la pendaison. Fresco fit un pas en avant, puis deux, se dirigea vers la corde, s'arrêta. Arkan l'avertit à nouveau : « Tu le fais ou il le fait pour toi. » Fresco monta sur la chaise, passa la corde autour de son cou, les mains moites, le souffle court, des larmes coulaient de ses yeux, un de ses verres de lunettes était embué. Tillis passa derrière lui, leva les bras pour réajuster le nœud coulant en le serrant autour du gosier, jeta un dernier regard à Arkan, et n'attendit pas son accord avant de pousser la chaise d'un grand coup de pied. Fresco se balança soudain, émettant un étrange bruit de gargouillement, une sorte de rot qui ne parvenait pas à sortir de sa gorge, ses mains tenant le nœud coulant par réflexe. Arkan demanda à Tillis d'en finir, et ce dernier repassa derrière Fresco dont le corps se balançait déjà plus lentement, se baissa, se mit à genoux et l'attrapa par les pieds pour les tirer violemment vers le sol. Un claquement sec se fit entendre et la nuque de Fresco se brisa, les mains lâchant prise autour du nœud coulant et les bras retombant le long du corps. Tillis se releva, s'écarta du pendu, regarda autour de lui pour voir s'il y avait besoin d'arranger la pièce, mais tout semblait en ordre, aussi se dirigea-t-il vers le couloir à la suite d'Arkan qui s'était déjà retourné. Ils sortirent de la maison l'un après l'autre après avoir jeté un œil à l'extérieur. Krishnen un peu plus loin

leur fit signe que tout allait bien et qu'il n'y avait personne dans les parages. Après avoir regagné leur voiture, Krishnen partit en premier, suivi de Neria et Tillis.

En rentrant tardivement à Caréna, ils se retrouvèrent tous les trois dans le bureau du Grand Duc, Arkan et Tillis étant convenus de ne pas dire tout de suite à Krishnen ce qui s'était passé chez Fresco. Il serait toujours temps d'augmenter son salaire pour le faire taire et ils avaient encore besoin de ses services et de ses talents de détective. Arkan n'éprouvait aucun remords, encore moins une quelconque culpabilité. C'était comme si un voile d'ombre était passé sur son visage et avait emporté une petite part d'humanité pour ne plus laisser la place qu'à un désir de vengeance et de justice. Il ne voulait pas connaître l'histoire de Fresco, pourquoi il en était arrivé là où il était, il ne voulait pas lui trouver la moindre excuse. Aucune confusion ne naissait en lui quant aux normes sociales ou à la façon dont justice se devait d'être rendue. Il s'était fixé un objectif, dénicher les meurtriers de son petit-fils et plus rien d'autre ne comptait désormais. Avec Tillis, ils devaient trouver un moyen de mettre la main sur Alfrid Murlock, et découvrir la planque du père de Tierno. Arkan demanda à Krishnen de cesser les revues de presse, inutiles désormais, et il voulait surtout éviter que l'information sur la mort de Fresco ne lui revienne trop vite aux oreilles. Cependant, le lendemain, Arkan ne vit rien à ce propos dans les journaux qu'il consulta, ce qui signifiait soit qu'on n'avait pas encore trouvé le corps, soit que sa mort passait pour un suicide, ce qui ne faisait que rarement la une des médias. Toutefois Tillis et Krishnen se

mirent chacun sur une piste, le premier cherchant Fartao, le second Murlock. Tillis eut plus de chance que le détective, il avait fait circuler la demande auprès de ses connaissances dans le milieu, et il semblait que Fartao avait été vu au Baron rouge le jour même, ce qui signifiait qu'il avait quitté sa planque pour revenir dans son fief. En revanche, Krishnen s'avéra incapable de mettre la main sur le dénommé Alfrid Murlock, nom qui était inconnu de tous ses contacts dans la police ou dans l'administration, et même s'il attendait encore certains retours, il jugeait qu'il lui serait difficile de trouver un type qui semblait ne pas exister. Arkan rongait son frein car des deux hommes l'un lui importait plus que l'autre : le meurtrier de Tierno. Quant à Mumad, il ne perdait rien pour attendre, mais il semblait difficile d'accès pour l'instant. Tillis s'était mis en planque du côté du Baron rouge, et il était revenu avec de mauvaises nouvelles. Il y avait eu beaucoup de mouvement dans la boîte de Fartao, et en particulier des allées et venues de plusieurs hommes de main d'un certain Sanjay, un parrain local. Thom estimait qu'il serait délicat d'atteindre Mumad tant qu'il serait sous la protection de ces hommes-là. Il avait plus ou moins identifié un autre individu qui traînait beaucoup au Baron rouge et qu'il avait aperçu en compagnie de Mumad à plusieurs reprises. Cela semblait être un de ses conseillers, ou son bras droit, dans tous les cas un type qui avait sa confiance et avec qui il traitait régulièrement. Après vingt-quatre heures à le suivre, il avait voulu se servir de lui pour essayer de toucher Mumad, il l'avait pris en chasse sur l'autoroute, malheureusement l'autre s'était mis à accélérer comme un fou au volant de son bolide, juste au

moment où il passait devant une patrouille de la sécurité routière. Tillis avait tout de suite ralenti pour retrouver une vitesse respectable, tandis que l'autre l'avait distancé, bientôt poursuivi par deux motards de la police. Arrivé au péage, Tillis avait vu la voiture de course rouge arrêtée sur le côté, vide, deux plantons montant la garde, et il avait supposé que le conducteur s'était fait arrêter. Cela mettait fin à cette option pour atteindre Mumad, et de toute façon il n'était pas certain que cet individu ait été véritablement assez proche de lui pour parvenir à ses fins.

Au quatrième jour après la découverte du corps de Tierno, Arkan fut appelé par sa fille, Amily, à qui il n'avait pas parlé depuis des lustres. D'une voix blanche, quasiment neutre, froide, elle lui annonça ce qu'il savait déjà, que son petit-fils était mort. Il essaya de lui parler, d'engager la conversation, mais après avoir seulement ajouté qu'elle préviendrait sa mère pour l'enterrement, elle raccrocha. Sur le moment, il fut anéanti, parvenant à peine à contenir ses émotions quand sa femme lui demanda ce qui se passait. Il avait digéré la mort de Tierno, en cherchant sa vengeance, il tenait sur ses nerfs, sur ce qu'il voulait accomplir, mais entendre la voix si lointaine, si triste et en même temps si étrangère de sa propre fille, le renvoyait à ses fautes, à la perte de son enfant qu'il n'avait pas su éduquer, ni accompagner jusqu'à l'âge adulte, la livrant aux sales pattes d'un Mumad qui l'avait détruite. Marieka s'effondra, repoussant les bras bienveillants d'Arkan, et elle lui demanda de quitter la maison sur-le-champ, ce qu'il fit sans chercher à discuter. Sa femme l'avait prévenu, elle ne faisait qu'appliquer sa promesse, et lui devrait

subir les conséquences de son orgueil. Pourtant, Arkan restait persuadé que prévenir les autorités n'aurait sans doute rien changé. Il savait désormais que Tierno était mort avant la remise de la rançon, et donc que la police n'aurait pas pu remonter la piste des ravisseurs avant qu'il ne soit tué. Mais si les choix d'Arkan n'auraient pas pu changer le destin de cet enfant, ceux qu'il faisait désormais auraient une incidence sur la peine encourue par les meurtriers.

Neria se rapatria dans son bureau du Grand Duc où il disposait d'un sofa dont le confort était sommaire mais suffisant pour y passer quelques nuits. Krishnen le rejoignit dans la soirée, à la fois pour faire son rapport et pour discuter entre quatre yeux avec Arkan. Il lui annonça qu'il faisait toujours chou blanc s'agissant de Murlock, pensant que le nom qu'on lui avait donné ne devait pas être le bon, sans quoi ce type était un véritable fantôme, mais surtout qu'il avait fini par connaître le destin de Fresco et souhaitait avoir le fin mot de l'histoire. Arkan mit cartes sur table, sans chercher à masquer la vérité, lui indiquant que oui, il était pour quelque chose dans la mort de cet homme, et que ce que la police prenait pour un suicide n'en était pas un. Krishnen l'écouta calmement, demanda à être payé et l'avertit qu'il était hors de question qu'il soit mêlé, de près ou de loin, à cette version toute personnelle de la justice qu'Arkan appliquait. Il rendait son tablier et Neria le laissa partir. Ne restaient plus que Tillis et lui pour trouver les coupables et appliquer la sentence. Mais rien ne fut simple à nouveau, Tillis prenant beaucoup de précautions et essayant de calmer les ardeurs de son ami. Il lui répétait que Mumad Fartao était bien trop protégé dans

son repaire du Baron rouge, et qu'on ne pourrait l'atteindre que lorsqu'il en sortirait et serait seul, deux circonstances qui n'étaient pas si fréquentes avec un homme comme lui. Cependant il avait réussi à se procurer son adresse personnelle, là où il vivait avec Amily, ne restait plus qu'à attendre le bon moment pour l'y cueillir. Et Arkan devait prendre son mal en patience, jusqu'à ce qu'il trouve le moyen de faire sortir Mumad de son trou. Surtout, il réfléchit à sa fille et comprit qu'il ne pouvait atteindre le compagnon de celle-ci qu'après l'enterrement de Tierno. Amily devait récupérer le corps de son fils à la morgue, puis le faire passer chez un thanatopracteur, et définir la date d'une cérémonie. Cela laissait quatre jours à Arkan pour se préparer.

Au matin de l'enterrement de Tierno, le 10 novembre, le téléphone sonna dans le bureau du Grand Duc. Arkan décrocha et eut la surprise d'entendre une voix inconnue. Un certain Mayid Frin, inspecteur stagiaire, avait appelé chez lui, et sa femme lui avait indiqué ce numéro. Il était convoqué au poste de police de Bacanis le lendemain matin à dix heures et devait dire si cet horaire lui convenait. Il répondit par l'affirmative et quand il raccrocha, il prit le temps de digérer ce contretemps qui venait modifier ses plans. S'il devait voir la police le lendemain, il ne pourrait s'occuper lui-même de Mumad comme il le souhaitait, et surtout il lui fallait accélérer le mouvement et Tillis devrait le seconder. En début d'après-midi, il passa prendre sa femme et sa fille pour qu'ils se rendent tous ensemble à l'église. Marieka ne lui décrocha pas un mot, et Maely se contenta d'un « bonjour papa » et d'une bise sur la joue. Revoir Amily à l'enterrement fut

pour lui un crève-cœur, d'autant plus qu'elle était au bras de Mumad Fartao, et qu'il fit un effort surhumain pour ne pas se jeter sur lui et lui défoncer le crâne à coups de poing, quitte à se casser dix fois la main droite jusqu'à ce que la tête de l'autre explose comme une pastèque trop mûre. Durant toute la cérémonie, ce fut cette image qui l'accompagna, le moment où il le tiendrait entre ses mains et lui ferait payer la mort du petit. Amily n'était plus que l'ombre d'elle-même, marchait comme un automate, et il se demanda si elle n'était pas droguée tant elle semblait ailleurs. Quand le cercueil fut mis en terre, ils se séparèrent et Arkan raccompagna sa femme et sa fille, et les déposa devant leur maison, Tillis restant à ses côtés. Marieka, à nouveau, ne lui jeta pas même un regard derrière la voilette noire de son chapeau, et Maely l'embrassa brièvement avant de rejoindre sa mère. Thom ne disait rien, et il appréciait son silence. Tous les deux avaient traversé beaucoup de choses, parfois séparément, comme la guerre, parfois ensemble, comme les combats de boxe et la vie nocturne des cabarets. Après être retourné au Grand Duc, Arkan savait qu'il pouvait avoir confiance en lui et que Tillis ferait ce qui avait été convenu : garer la berline au parking souterrain, reprendre son propre véhicule, aller chez Mumad qui, ce soir-là, après l'enterrement, dormirait chez lui avec Amily, attendre la nuit, entrer dans son appartement, l'assommer, le mettre dans le coffre de sa voiture, et l'amener à l'endroit convenu.

Après une nouvelle mauvaise nuit passée sur son sofa inconfortable, bien qu'il se fût aidé d'une demi-bouteille de gin, Arkan s'éveilla pour filer sous la douche. Le cabaret,

heureusement, disposait de sanitaires lui permettant de se laver comme il se devait. Mais il était en retard, et dut faire en sorte de reprendre visage humain du mieux qu'il put, avant de se rendre à sa convocation à Bacanis. L'entrevue avec l'inspecteur Perry fut pour lui une véritable révélation et il dut faire preuve de tous ses talents de comédien pour ne pas flancher. Ce fut là-bas, assis sur une chaise inconfortable, dans un bureau mal aéré et qui sentait le chien mouillé, qu'un vieux bonhomme aux cheveux grisonnants, à la voix un peu rocailleuse, le nez rouge comme s'il avait subi un choc récent, lui apprit qu'un certain Alfrid Murlock, plus connu sous le nom de Nitti, entre les mains de ses services était malheureusement passé de vie à trépas. Quand Arkan entendit la façon dont cet homme avait cherché à s'enfuir et était tombé du toit du poste de police, s'écrasant sur le bitume, il faillit pousser un soupir de contentement et demander un peu plus de détails sur la manière exacte dont il avait succombé à ses blessures. Mais il devait tenir sa partition au millimètre, aussi poursuivit-il l'entretien en fournissant la part de vérité qui allait enrober son mensonge. Oui, il avait cherché à résoudre l'enlèvement par lui-même, avait réuni l'argent et remis la rançon, mais malheureusement son petit-fils ne lui avait pas été remis en échange. Oui, il s'en voulait, ne savait comment se faire pardonner auprès de sa fille, de sa femme. Et tout cela était vrai, entièrement, profondément et dramatiquement juste. Et puis, il devait commencer son glissement à partir de là. Indiquer, par exemple, qu'il avait prévenu sa fille, même si c'était l'inverse qui s'était produit. Si la police venait à comparer les dépositions, cette erreur

serait mise sur le compte de l'émotion, du bouleversement des uns et des autres. Pour lui ce n'était pas simple, il fallait le comprendre, il n'était pas d'ici, il venait d'un pays où sa couleur de peau était mal vue par les forces de police, il fut donc réticent à faire appel aux autorités compétentes. Enfin, le clou final, non, il ne savait pas qui avait bien pu fomenter cet enlèvement, mais il était prêt à l'identifier parmi les photos anthropométriques qu'on lui soumettrait. Cet homme en particulier, un certain Fresco, celui à qui il avait remis la rançon, ah bon, il était mort ? lui aussi ? Ah, tout ça était bien triste, espérons que justice sera rendue... Et Perry qui avala son audition sans mot dire, laissant partir Arkan pas mécontent que ni lui, ni son jeune collègue, n'insistent plus sur tel ou tel point de sa déposition, d'autant qu'il était pressé par le temps. Il quitta le poste de police plutôt satisfait de sa prestation et surtout d'être libre de ses mouvements.

Tillis et lui étaient convenus de se retrouver en début d'après-midi dans les bois à proximité de la gare de Pristin. C'était là qu'on avait retrouvé le corps de Tierno, c'était là que son père devait revenir, avait décidé Arkan. Neria passa d'abord au Grand Duc, gara sa berline au parking et changea de véhicule pour conduire un utilitaire à plateau qu'avait loué Tillis sous un faux nom. Quand il rejoignit ce dernier à Pristin, il passa devant la maison du garde-barrière où aboyait un gros berger allemand, tourna à gauche, s'engagea sur un chemin de terre, au bout duquel il l'attendait. Tillis avait garé sa voiture en travers du chemin et fumait une cigarette en essayant de ne pas faire cas des coups sourds qui résonnaient dans son dos et provenaient du coffre de son véhicule.

Une petite bruine désagréable tombait, et Thom avait revêtu un poncho à capuche et des bottes. Il n'y avait pas un bruit alentour. Les bois environnants bruissaient de gouttelettes de pluie qui suintaient des branches et des feuilles, ciel gris, arbustes bas et fougères à perte de vue. Arkan sortit de sa voiture, s'approcha de Tillis et lui fit signe d'ouvrir le coffre. À l'intérieur, Mumad leur tournait le dos, en chien de fusil, les mains jointes et attachées, les jambes elles aussi entourées d'une corde. Tillis prit Fartao sous les bras, le souleva et le fit basculer sur le sol détrempé sans ménagement, faisant glisser le bandeau de tissu qui lui ceignait la bouche par la même occasion.

« Putain ! cria-t-il après être tombé sur l'épaule et s'être retourné sur le dos.

– On va parler, OK ? dit Arkan

– Je suis où là ? Merde, tu fais quoi bordel ? Mais putain, t'es le père d'Amily ? T'es dingue ou quoi ? Tu sais qui je suis ?

– Mumad. Qui tu es n'a plus aucune importance, dit Arkan en ouvrant un parapluie.

– Tu crois ça, vieux con, mais si tu me touches, tu sais pas ce qui va t'arriver, toi ! Putain, j'suis protégé. Tu vas payer ça, merde ! Détache-moi, putain.

– Si tu ne sais dire que “merde” et “putain”, on ne va pas aller loin. Tais-toi et écoute. Ern Fresco, OK ? Alfrid Murlock, OK ? L'enlèvement de Tierno, OK ?

– Bordel..., cracha-t-il, alors que la pluie ruisselait sur ses cheveux et son front, trempant le bandeau qui était abaissé sur son menton.

– Ils sont morts, tous. Fresco, Murlock et... Tierno. Alors, tu ne nies pas, tu ne cherches pas à raconter des conneries. On discute, OK?

– Tu veux savoir quoi, putain?

– Qui a fait quoi? Comment?

– Qu'est-ce que ça peut foutre? Le petit est mort. Merde.

Et mes potes aussi. Alors quoi?

– J'ai besoin de savoir.

– Va te faire foutre!»

C'était la phrase que, probablement, il ne fallait pas prononcer et qui irrita Tillis. Il laboura Fartao de coups de pied dans le ventre, se baissa, le remit sur le dos et lui martela le visage de coups de poing. Arkan arrêta le massacre et reprit :

« Crache, souffle. Et maintenant parle.

– Putain, mais vous êtes dingues, bande d'enculés! criait-il le visage en sang, l'arcade sourcilière droite coupée, la pommette gauche enflée, la lèvre supérieure lacérée.

– Qui a fait quoi? Pourquoi? Comment?

– J'ai organisé l'enlèvement, c'est ça que tu veux savoir, connard?

– Sois plus précis. Quel rôle ont joué Fresco et Murlock? Y en avait-il d'autres?

– Putain, fait chier. Fresco, c'était une brêle. Il nous fallait un gars pour récupérer l'argent, garder le gamin, faire la nounou. Un mec sur qui on pouvait faire tout retomber si ça tournait mal. Lui était assez con pour ça. On devait... » Il s'interrompit et Tillis lui balança un nouveau coup de pied dans le ventre, pour qu'il reprenne : « Merde, dis à ton molosse de me lâcher!... On devait le buter, ce con. Après

avoir pris le fric, on devait le faire cramer dans sa bagnole, et c'est sur lui que ça serait retombé. Mais il s'est barré, et Murlock devait s'en charger. Il l'a pas fait. Il a merdé lui aussi.

– Et après? Pourquoi réclamer cette rançon?

– J'en avais besoin. Ce fric, c'était pour payer Sanjay. Et après, j'aurais trouvé un moyen de lui rendre la monnaie, à ce salopard de merde.

– Tu as utilisé ton fils pour régler tes affaires?

– J'y suis pour rien pour Tierno. Je l'aimais, bordel. C'était mon fils, t'entends? Mon fils! C'est Murlock qu'a pété un plomb. Putain, et toi, tu me fais la morale, ducon? Parce que tu vas me faire croire qu'un Noir a réussi à se payer Le Grand Duc sans pactiser avec qui il faut? Tu me prends pour une buse? Tu vaux pas mieux que moi, putain de négro!... cria-t-il en recrachant un peu de sang au passage.

– Thom?... S'il te plaît, remets-lui son bâillon», dit Arkan qui s'éloigna de Mumad tandis que Tillis lui replaçait le bandeau de tissu sur la bouche, ce dernier cherchant vainement à continuer à parler, marmonnant des sons inaudibles.

Arkan lâcha son parapluie, remonta dans son véhicule et reprit le volant, manœuvra la voiture sur le bas-côté du chemin de terre, empiétant sur les fougères pour la diriger sous un grand chêne à moins d'une dizaine de mètres de là. Il fit signe à Tillis, lequel releva Mumad sur ses pieds et le balança sur son épaule comme un jambon. Il s'approcha et le déposa durement sur le plateau de l'utilitaire, Mumad criant de douleur dans le tissu qui lui masquait la bouche quand il heurta la plate-forme en métal. Arkan descendit de la voiture,

enfila des gants, ouvrit un coffre qui se situait derrière l'habacle, et en sortit une corde. Il la balança au-dessus de la branche du chêne sous laquelle il se trouvait, resserra le nœud pour l'y accrocher solidement, puis commença à préparer un nœud coulant. Tillis le rejoignit, et tous deux, debout sur le plateau, remirent à nouveau Mumad sur ses pieds. Il essaya de sauter, mais Tillis lui infligea un grand coup dans les côtes tout en l'agrippant pour le maintenir droit. Arkan lui passa la corde autour du cou, ajusta le nœud au niveau de la trachée, et dit dans l'oreille de Mumad : « Voilà ce qu'on fait chez moi. Mais toi, tu le mérites vraiment. » Il descendit du plateau, Tillis le suivit, et ils se mirent devant Fartao qui les toisait du regard, le bâillon toujours sur la bouche, les pieds et les mains liés, la corde autour du cou. Arkan n'avait plus aucune envie de parler, Tillis attendait qu'on lui dise quoi faire, et les yeux de Mumad, qui avait enfin compris ce qui l'attendait, se révulsaient dans leurs orbites, accompagnés de gémissements incompréhensibles qui perçaient sous le tissu recouvrant ses lèvres. Neria fit un signe de tête, Tillis monta dans la voiture, démarra et sans autre forme de procès fit avancer le véhicule sur deux mètres, suffisamment pour que le corps de Mumad tombe à la renverse, que la corde se tende et fasse son office. Cette fois, Arkan ne demanda pas à Tillis de l'achever en lui brisant la nuque ; il resta debout à quelques mètres, immobile devant lui jusqu'à ce que Mumad cesse enfin de gigoter.

24 – Épilogue

Filem Perry

L'enquête sur la mort de Mumad Fartao fut classée sans suite. On ne parvint jamais à déterminer qui l'avait assassiné, et ce malgré plusieurs indices retrouvés sur place : les empreintes de deux véhicules et d'un ou plusieurs individus, et le signalement d'une voiture à plateau par Victas Greletti qui l'avait vue passer sur un chemin de terre derrière sa maison, sans pour autant distinguer clairement le conducteur. On ne retrouva pas ledit véhicule. La criminelle de Caréna était persuadée que ce meurtre était le résultat d'un règlement de comptes au sein du milieu, et qu'un parrain local nommé Keran Sanjay avait fait éliminer Fartao pour s'emparer de son territoire. Je voulais bien, mais pour moi ça ne collait pas. Pourquoi aller pendre ce type à Pristin, et justement là où on avait retrouvé le corps de son fils quelques jours plus tôt ? Comme je le disais toujours, je n'aimais pas les coïncidences, et celle-là était trop évidente pour ne pas attirer l'attention. La mort de Fartao était liée à l'enlèvement de son fils, cela me semblait clair. Restait à déterminer qui avait intérêt à sa disparition et pourquoi. Pour mon chef de service, Servan, il ne fallait pas chercher midi à quatorze heures : on avait

le probable meurtrier de l'enfant, Alfrid Murlock, malheureusement décédé en tentant de s'enfuir, et la criminelle de Caréna pointait Sanjay comme le meurtrier de Fartao, même si on ne pouvait pas le prouver. Il n'y avait donc pas à creuser plus loin, les affaires s'empilaient, et on avait d'autres chats à fouetter. Il me dessaisit du dossier, confiant à Mayid la tâche de le mettre en forme pour le transmettre aux bons soins de la justice. Le jour même les journaux ne titrèrent pas sur la découverte du corps de Fartao, mais sur le renversement du pouvoir en place. Trois ans plus tôt, le gouvernement réformateur avait réussi à mettre tout le monde autour de la table, les entreprises comme les syndicats, et de nombreuses lois furent votées pour tenter de changer en profondeur la société. Plusieurs industries furent nationalisées, des lieux furent créés pour la jeunesse, le temps de travail fut réduit, et ce malgré l'hostilité des partis conservateurs et du patronat criant au scandale. Surtout, ces réformes entraînèrent une nouvelle crise financière, et la tension monta dans toutes les banques, au point que le gouvernement dut commencer à faire marche arrière sur certaines orientations envisagées pour le pays. Bientôt, la hausse des prix fut telle qu'elle annula celle des salaires durement acquise. Et la presse annonça donc qu'après trois années d'exercice, le gouvernement était tombé et qu'une nouvelle coalition allait lui succéder. J'avais l'impression que nous étions revenus en arrière d'un seul coup, comme un train lancé à bonne allure et qui aurait freiné subitement dans un effroyable crissement de métal sur des rails chauffés à blanc. Nous allions retrouver les politiciens ultra-conservateurs, le maintien des inégalités, le repli

identitaire du pays derrière un protectionnisme économique mis au service d'une idée nationale absolue. Et nous nous rapprochions ainsi de certains de nos voisins, en particulier nos ennemis de vingt ans qui se réarmaient à tour de bras et ne manqueraient pas de nous tomber dessus à nouveau à la première occasion. J'étais fatigué. Fatigué physiquement, sentant la vieillesse de mes os, le manque de vitalité qui me prenait parfois et m'éreintait alors que je n'avais pas fait d'efforts particuliers. Fatigué moralement aussi, de voir notre pays rejeter ses élites, le système démocratique, et mettre un pied sur un chemin qui ne pouvait que mener au chaos d'une nouvelle guerre. En regardant Mayid assis à son bureau, en train de caresser Pat et de lui parler comme à un enfant, je me demandais s'il n'allait pas bientôt partir dans une caserne pour revêtir un uniforme. Et je n'osais pas me projeter dans cette image, tant je savais ce qu'elle sous-tendait et l'obscur destin qui attendrait alors mon jeune collègue.

Mais Mayid avait été à bonne école, et il n'en termina pas tout de suite avec l'affaire du petit Tierno Neria. Il fit effectuer des vérifications supplémentaires qui apportèrent des éléments nouveaux à l'enquête. Sous sa houlette, une équipe repassa le domicile d'Ern Fresco au peigne fin, et on découvrit dans des toilettes, près du garage, deux petits cheveux bruns qui, après analyse, furent rapportés à ceux de l'enfant kidnappé. Mayid en conclut que Fresco était bel et bien impliqué dans l'enlèvement, et qu'il avait sans nul doute été la source de la boîte à musique trouvée sur le corps de l'enfant, lequel avait séjourné chez lui. Le drame fut que le corps de Fresco avait rapidement été envoyé au crématorium,

et qu'on ne put faire de contre-expertise pour vérifier que la police locale n'avait pas laissé passer quelque chose quant à son suicide présumé. Cependant, Mayid eut beau tenter de trouver trace de la rançon, il ne parvint à rien de probant. Il ne réussit pas davantage à retrouver le lieu de résidence de Murlock. Il se heurta à un mur de silence : aucune des filles qu'il employait ne cracha le morceau sur l'appartement où Murlock avait établi ses quartiers. En revanche, Mayid découvrit, à l'occasion de ces auditions de prostituées, qu'un lien était avéré entre Alfrid Murlock et Mumad Fartao, ce dernier, par son réseau du Baron rouge, entretenait une partie des filles dont Murlock avait la gérance. Ces deux-là se connaissaient donc intimement, de là à penser que Murlock avait envisagé l'enlèvement du gamin après avoir pris connaissance de la richesse du beau-père de son ami, il n'y avait qu'un pas que Mayid franchit allègrement. Mais je laissai mon jeune collègue sur cette pente savonneuse, étant pour ma part loin d'être persuadé que Murlock était le cerveau de cette affaire. Trop d'éléments contredisaient cette hypothèse, et en premier lieu l'intelligence médiocre du bonhomme. Des deux amis, celui qui avait tiré les ficelles était clairement Fartao, certainement pas Murlock qui avait tout de l'homme de main discipliné. Mais pour Mayid, il était impossible d'imaginer que Mumad ait été l'instigateur de la mort de Tierno Neria ; ce ne pouvait être le fait du propre père de l'enfant enlevé. J'avais tendance à le rejoindre sur cette interprétation, mais ce faisant je me retrouvais sans autre piste valable et donc dans une impasse. Pour finir, Mayid ajouta ses conclusions au dossier, mais cela n'alla pas plus loin et

il en fut remercié par Servan, qui le titularisa et le fit muter à Sant-Riffel, une petite ville de province où il prit la place d'un inspecteur principal parti en retraite.

Pour ma part, la retraite vint aussi mais un peu par défaut. Peu de temps après l'affaire Tierno Neria, le nouveau conflit que je pressentais éclata et rebattit les cartes des priorités gouvernementales. Sans doute aurions-nous dû tous le pressentir, tant la situation internationale avait empiré les deux années précédentes. Et je fus le premier à faire l'erreur de croire que nous ne serions pas assez fous pour repartir en guerre, pour engager nos jeunes dans de nouveaux massacres. Je croyais en la paix, j'étais pour ce parti de la paix, mais je finis par me rendre à l'évidence que d'un côté de la frontière comme de l'autre, nous étions une minorité dans ce cas. Mayid, qui venait d'être titularisé, échappa à la mobilisation générale, heureusement pour lui, et à soixante et un ans j'étais bien trop vieux pour repartir servir sous les drapeaux. Si je n'avais plus l'étoffe pour servir de chair à canon à notre belle nation, en revanche ce n'était pas le cas de Servan, encore dans la fleur de l'âge ; il dut intégrer la police militaire avec un grade de commandant, et pour le remplacer, on jugea qu'un futur retraité ferait certainement l'affaire. Je fus nommé commissaire sans jamais avoir envisagé cette fin de carrière. Avec le début de la guerre, Tanéa, ma maîtresse occasionnelle, ne donna plus signe de vie, et j'appris bien plus tard qu'elle avait suivi son riche mari en exil sans daigner m'écrire un mot pour m'avertir de son départ précipité. Il faut dire que le pays avait été assez rapidement envahi par notre ennemi et que nous devînmes une nation occupée,

avec l'obligation de pactiser avec l'adversaire bien malgré nous. C'était au-dessus de mes forces, et je fis valoir mes droits à la retraite de manière anticipée afin de ne pas avoir à répondre aux ordres d'une armée d'invasion. Je n'avais guère d'endroits où aller, aussi restai-je à Bacanis, dans mon petit appartement de rez-de-chaussée, avec Pat pour compagnon de route. Je fis encore quelques visites à mon père, même s'il ne me reconnaissait plus du tout ou me confondait avec des cousins disparus depuis des années. Sa maison de retraite spécialisée fut bombardée, mais il en réchappa et il fut transféré dans un autre établissement dans l'ouest du pays. Je n'eus plus l'occasion de le revoir avant de recevoir un appel m'informant qu'il était décédé un matin, parti calmement dans son sommeil le premier jour du printemps. J'avais passé l'âge de lui en vouloir encore pour ce qu'il m'avait fait subir enfant, mais je ne pus m'empêcher de me faire la remarque que cet homme violent avait eu une mort trop paisible. Mon formidable camarade canin, Pat, eut quant à lui l'élégance d'attendre la fin de la guerre, quatre années plus tard, pour tirer sa révérence. Il avait du mal à avancer depuis quelque temps déjà lorsque le vétérinaire m'indiqua qu'il souffrait des reins et que ça ne s'arrangerait pas. Un soir, il se coucha dans son panier que j'avais installé au pied de mon lit, et au matin, en passant ma main dans ses poils, je ne sentis plus la chaleur de son corps ni n'entendis son souffle.

Douze ans après la fin de cette nouvelle guerre, alors que j'allais fêter mes soixante-dix-huit ans, je refis l'erreur qui m'avait conduit à adopter Pat autrefois. La concierge de l'immeuble tenta bien de me dissuader, m'expliquant

qu'avec ma jambe raide et à mon âge, il n'était vraiment pas raisonnable de prendre un jeune chien, pourtant je ne pus m'empêcher de succomber au regard d'un jeune schnauzer nain que le fils d'un voisin me proposa pour une somme modique. Arrivé chez moi, le chiot prénommé Sam n'en fit qu'à sa tête, mâchouillant le tapis, le bas de mon canapé, grattant le parquet, urinant un peu partout, et aboyant à la mort dès que je le laissais seul une seconde. En rentrant de quelques courses, je le trouvais tête basse dans le couloir, me faisant la fête et en même temps se couchant comme pour se faire pardonner une bêtise commise. Je découvris bientôt qu'il avait mordu et à moitié dépecé les magazines que je laissais sur ma table basse dans le salon. En réunissant des pages éparses qu'il avait arrachées du numéro que je venais de recevoir et que je n'avais pas encore eu le temps de lire, je tombai sur une double page qui me stupéfia. Il s'agissait d'un reportage sur une figure emblématique et tout juste décédée : Arkan Neria. Le reporter parlait de lui et de son parcours extraordinaire durant la guerre, mais aussi de son exil, enfant, après le lynchage et la tentative de pendaison à l'encontre de son père, et puis de ses expériences dans les courses de chevaux, dans la musique, dans la boxe, à la tête d'un cabaret qui fit les riches heures de la vie nocturne de Caréna. J'appris alors que lorsque le second conflit fut déclenché, Neria resta aux commandes du Grand Duc, lieu qui recevait nombre d'officiels du camp adverse, ambassadeurs, chefs d'entreprise, hommes d'affaires, lors de soirées réputées. Mais sous couvert de bons rapports avec ses invités, Neria se servait de son cabaret comme d'un relais

d'informations qui transitaient par lui, voire espionnait tel ou tel responsable présent. Toutefois, sa position fut très vite éventée et quand l'ennemi occupa durablement Caréna, il dut s'enfuir en abandonnant Le Grand Duc, suivant l'exode d'une partie de la population, puis il rejoignit un régiment d'infanterie de notre armée qui tentait de résister à l'envahisseur dans le centre du pays. Là, il pratiqua des embuscades, des attaques éclair, des escarmouches diverses, du sabotage ou de la destruction de ravitaillement. Lors d'un combat, il fut sévèrement blessé, et un de nos officiers comprit que sa couleur de peau comme sa double nationalité lui vaudraient d'être fusillé s'il était pris et qu'il fallait l'exfiltrer tant que c'était encore possible. Péniblement, d'une ambulance à une cache au fond d'un fourgon puis d'un wagon à bétail, il gagna le sud du pays. À peine remis de sa blessure à l'épaule, il embarqua sur un navire qui le ramena sur les rives de sa terre natale, plus de vingt-huit ans après l'avoir quittée. À son arrivée, il était seul et ruiné. Marieka, sa femme, peu de temps après la mort de Tierno, avait disparu en laissant ses filles derrière elle, et le divorce fut prononcé en son absence, Neria obtenant la garde de Maely, leur fille cadette. Amily Neria et sa sœur avaient survécu à la guerre et se trouvaient alors réfugiées chez une amie de leur père. Neria repartit de zéro sur ses terres d'origine, s'installa dans la plus grande ville de la côte Nord, mais n'ayant aucun diplôme ne trouva pas d'emploi digne de ce nom et dut recourir à ce qu'il avait déjà connu autrefois, des postes de docker principalement ou d'agent de sécurité, payés une misère. Il finit cependant par être embauché comme représentant de commerce

dans une entreprise où sa couleur de peau était acceptée et servait même d'argument de vente puisque sa clientèle était essentiellement noire. De retour chez lui, il retrouva ainsi les principes généraux de la ségrégation qui, s'ils avaient officiellement disparu de la société, étaient encore mis en pratique d'une manière bien plus pernicieuse. Il s'enthousiasma pour des mouvements politiques réclamant que les Noirs disposent effectivement des mêmes droits que les Blancs, ce qui lui valut, lors de diverses manifestations, de se faire battre à plusieurs reprises. À cinquante et un ans, alors que la dernière guerre était terminée depuis plus de deux ans, que ses deux filles avaient réussi à le rejoindre au pays juste avant la fin du conflit, qu'il avait repris contact avec une de ses sœurs et qu'il avait réussi à recréer une forme de cellule familiale stable, il perdit un œil lors d'une rixe avec un chauffeur de bus. Ce dernier voulut lui imposer d'aller s'asseoir à l'arrière de son car en raison de sa peau noire, Neria refusa, la discussion dégénéra, une bagarre s'ensuivit et il retomba mal, en se cognant le visage sur le rebord en métal du pare-chocs, lequel lui coupa l'arcade, l'œil gauche et une partie de la joue. Outre les points de suture sur le visage, il devint donc borgne, quand le chauffeur du bus, lui, s'en sortit avec quelques contusions. Ce handicap lui fit perdre son travail de commercial, mais ne l'empêcha pas de retrouver une place de liftier dans un grand hôtel. Ses filles vieillirent, se marièrent, y compris Amily qui se remit de la mort de son fils et de la disparition de son concubin. Depuis son retour au pays, Arkan Neria s'était mis à énormément fumer et il en paya le prix fort : il fut terrassé par un cancer

du poumon à l'âge de soixante et un ans. Le journaliste expliquait la raison de son article par les recherches qu'il avait effectuées à propos des soldats noirs ayant eu un comportement exemplaire, voire héroïque, sans que l'armée leur ait jamais reconnu cette qualité. Il estimait qu'il était temps de redonner une place à ces héros méconnus. Neria avait traversé deux guerres et, de fait, il était en droit de reposer dans un cimetière militaire avec tous les honneurs.

Arkan Neria venait donc de mourir, et étrangement cette nouvelle me touchait, me renvoyant à la mort de ce gamin noir qu'on n'avait jamais tout à fait résolue. Le temps passant, j'avais souvent repensé à ce dossier. J'avais gardé le contact avec Mayid, et nous correspondions de temps à autre, nous donnant des nouvelles. Il avait désormais la quarantaine, était en couple et père de trois enfants, vivait à Plötan où il avait été muté après la guerre, et espérait un poste de commissaire. Quand je l'appelai pour lui parler de ma découverte de cet article consacré à Neria, il me fit remarquer qu'à l'époque il n'avait pas osé me remettre en cause, mais qu'il n'avait pas apprécié ma façon de mener l'enquête sur certains points. Il y avait prescription, et nous pouvions nous permettre d'être tout à fait honnêtes l'un envers l'autre. Il mit ainsi le doigt sur ma façon de passer l'éponge quant à la dissimulation de preuves et le recel dont s'était rendu coupable Victas Greletti, sur le fait que j'avais été un peu léger avec Murlock – que nous aurions pu mieux surveiller –, et peu entreprenant avec Arkan Neria, qui avait tout de même joué le jeu des ravisseurs sans daigner contacter la police. Surtout, il insista sur un point que j'avais négligé et sur lequel il avait amplement

raison. La tante de Tierno nous avait signalé que l'enfant n'avait pas été enlevé, mais qu'il avait été emmené chez son grand-père sans qu'elle en soit avertie. Or, je n'avais pas interrogé Neria sur ce point lors de son audition, oubliant de lui signaler cette bizarrerie et de le titiller un peu plus sur ce possible mensonge. Ce fut alors que je fis le lien avec l'article du magazine dans lequel le journaliste rappelait un traumatisme d'enfance d'Arkan Neria : une tentative de pendaison de son père, le climat qui régnait alors dans son pays, le statut des Noirs et la façon dont certains d'entre eux étaient retrouvés accrochés à une branche sans que la police bouge le petit doigt. Deux hommes dans cette affaire avaient terminé pendus, Fresco et Fartao. Le second avait même été salement amoché avant de finir au bout d'une corde. Était-ce une coïncidence ? Pourquoi n'avais-je jamais pointé cette coïncidence, alors que je détestais ça ? Arkan Neria pouvait-il être le meurtrier de Fartao, le beau-père se vengeant du père qui avait fait tuer l'enfant ? Alors que j'exprimais ma pensée à haute voix, Mayid m'interrompt : « Filem, cessez de vous heurter aux coïncidences et de faire des hypothèses sans fin. Vous savez comme moi que la situation politique était compliquée quand on a dû clore l'affaire. On n'a pas eu trop le choix de toute manière. Si tout ce que vous m'avez raconté de l'article rédigé sur Neria est juste, alors ce gars était effectivement un héros. Essayons de ne pas déranger la mémoire d'un héros, vous ne croyez pas ? »

Mayid était devenu philosophe, et je finis par me ranger à ses vues. Je le saluai et raccrochai. Sam trépignait d'impatience, j'étais resté trop longtemps au téléphone et lui, assis,

prostré devant la fenêtre à regarder dehors, il était clair qu'il avait envie de sortir. Il sautilla quand je lui mis son collier autour du cou. J'attachai sa laisse, et nous partîmes nous balader au square. J'avançais à petits pas, m'aidant de ma canne, tandis que le chiot courait et tirait désespérément sur sa laisse au risque de me faire trébucher ; la concierge avait raison, j'étais trop vieux pour m'occuper d'un jeune chien.

Mayid Frin

Ma nomination au commissariat de Bacanis fut mon premier poste, et Filem Perry, l'inspecteur qui devait m'aider à compléter ma formation. Les premières semaines de ma prise de fonction me permirent de prendre la mesure du personnage, sans parvenir à me faire un avis définitif sur l'homme. Il avait fait la guerre mais n'en parlait jamais, ne se plaignant pas de son handicap, cette jambe droite qu'il traînait parfois quand je le sentais fatigué, et son chien, Pat, l'accompagnait presque partout. Beaucoup de collègues ne comprenaient pas qu'on l'ait autorisé à conserver cet animal avec lui, d'autant que nous n'étions pas une unité canine et que rien ne justifiait ce privilège. Le chef de poste s'amusait à dire qu'à ce compte-là nous n'avions qu'à tous venir avec nos chats, chiens, poissons rouges ou bestioles exotiques et que le commissariat finirait en ménagerie. On ne lui connaissait pas de femme, ni compagne ni ex-épouse, certains disaient que c'était parce qu'il préférait les hommes, les mauvaises langues parce qu'il n'aimait que les chiens, et le sien en particulier.

J'espérais que l'on nous confierait une grosse enquête, mais depuis mon arrivée nous n'avions eu qu'un accident

de chantier dramatique, un ouvrier ayant pris une poutre mortelle sur le crâne, et deux disparitions inquiétantes, la première qui s'avéra être la fugue d'un adolescent, la seconde une femme qui trompait son mari. Il est vrai que nous étions à Bacanis, petite ville de banlieue, mais nous dépendions tout de même de la capitale qui, parfois, nous déléguait de véritables affaires. Jusqu'à ce que Perry m'informe qu'on avait un nouveau dossier à traiter, en me disant qu'avec celui-là, on n'avait pas droit à l'erreur, et là, il piqua ma curiosité.

La mort d'un gamin n'était pas le genre d'enquête que j'avais espéré récupérer... d'autant que les circonstances de la découverte du corps, avec cette histoire de chien lui ayant découpé le poignet, n'étaient pas des plus engageantes. Surtout, Perry travaillait de bien curieuse manière. Un témoin avait compromis la scène de crime, avait volé un objet qui pouvait être un indice important, et plutôt que de l'inculper pour dissimulation de preuves, il balançait ça par-dessus la tête. Le reste de l'enquête fut conduit avec, selon moi, tout autant de nonchalance, je me retrouvais souvent cantonné à des tâches administratives, voire à garder son chien, alors que j'avais quelques idées qu'il ne semblait pas vraiment vouloir suivre. Il n'était pas simple pour moi de saisir le déroulé de ses investigations, parce que Perry fonctionnait à l'instinct, m'impliquait mais seulement comme une petite main à ses ordres, pas comme un collègue véritablement associé à une réflexion globale. J'avais cru, un peu naïvement peut-être, que nous allions faire équipe, alors que la réalité était que je travaillais pour lui mais pas avec lui. Il serait faux de dire, cependant, que je ne trouvais pas un certain

plaisir professionnel dans cette affaire, en particulier parce que mes recherches faisaient avancer le dossier, mais aussi parce qu'Alfrid Murlock, par exemple, nous réserva quelques surprises, ce qui changeait des enquêtes de routine. Mais je ne m'attendais pas pour autant à terminer au dernier étage du commissariat, en tenant ce suspect en joue, prêt à tirer. Il était allé jusqu'au bord du toit, puis avait reculé de quelques mètres lorsque j'étais sorti de l'escalier de secours en dégainant mon arme, le sommant de s'arrêter et de se rendre. Il me jeta alors un regard étrange, plissant les yeux comme s'il souriait, moqueur, et me lâcha « ouais, bien sûr ! » en hochant la tête. Mais il mentait. Il ne répondit rien d'autre, pas un mot en retour des sommations suivantes, il expira seulement, laissa retomber ses épaules, prit une grande inspiration puis fit volte-face pour courir et tenter de sauter sur le toit de l'immeuble en face. Et je le vis s'élever dans les airs comme un sauteur en longueur, agitant les bras, avant de soudain chuter et disparaître. Quand j'arrivai au niveau du rebord et regardai en bas, son corps s'était retourné pendant sa descente et il gisait sur le dos, bras en croix, des traînées de sang tout autour de la tête. J'étais trop haut pour distinguer un tel détail et pourtant, pourtant, j'étais persuadé qu'il avait les yeux ouverts et qu'il continuait de me regarder, avec le même éclat moqueur dans l'œil. Sans doute fut-ce cette image que je retins de toute cette enquête, celle qui s'inscrivit au plus profond de moi et accompagna le reste de ma carrière dans la police.

La guerre que je n'avais pas connue enfant fut remplacée par une autre qu'à nouveau je traversai sans être atteint

par elle ou presque. Comme tout le monde, je vécus sous Occupation, mais la vie à Sant-Riffel, où je fus nommé après l'affaire Neria, était plutôt paisible. C'était une petite ville de province qui connaissait peu d'activités touristiques, sinon l'été et pendant la période des mariages, puisqu'elle disposait d'une église gothique superbe, très prisée par les familles pour les cérémonies, et d'un hôtel de ville datant du Moyen Âge qui avait été rénové avec goût. Mais en dehors de ça, la population était surtout agricole, et une seule usine importante apportait un peu de ressources à la ville et des emplois hors des champs. Tenir le bureau de police là-bas fut surtout pour moi l'occasion d'assister le maire dans la gestion de la sécurité de la commune, et je n'eus qu'une seule enquête criminelle à traiter, vite résolue, un drame de la vie paysanne qui vit un homme aviné abattre son cousin au fusil de chasse parce qu'il le soupçonnait de coucher avec sa femme. J'utilisai mon statut de représentant de l'ordre pour aider à faire passer la frontière, parfois, à quelques hommes qu'on recherchait pour des attentats contre l'occupant. Mais pour le reste, cette nouvelle guerre je la suivis à distance, essayant avant tout de subvenir aux besoins de ma jeune famille. Ma femme, fille du premier adjoint de la ville, donna naissance à une petite fille un peu plus d'un an avant que la guerre ne se termine.

Quand Filem Perry, avec qui j'entretenais une correspondance et que j'avais au téléphone une fois l'an pour la Saint-Sylvestre, m'appela pour me parler d'Arkan Neria, j'avais mis ce nom dans un coin de ma mémoire et ne l'en avais pas ressorti depuis. J'avais surtout tenté d'oublier l'image du cadavre de Murlock gisant sur le bitume... Mais il m'intrigua

avec son histoire d'article consacré à cette figure particulière, si bien que je dénichai le magazine à la bibliothèque publique et lut le papier à mon tour. Cependant, il fallut encore bien des années avant que ce nom ne ressurgisse encore dans ma vie. Il fallut que Perry, à l'âge de quatre-vingt-six ans, meure pour cela. Lorsque des passants, qui se promenaient en bord de mer, découvrirent son corps sur une plage du Nord, ses papiers indiquaient comme seul contact la concierge de son immeuble. Il fut rapatrié dans une morgue près de Bacanis, l'autopsie révéla une crise cardiaque et la police entra chez lui pour chercher des parents à joindre et à qui confier le corps. Les seules coordonnées qu'ils trouvèrent furent les miennes et ils m'appelèrent. Perry n'avait plus aucune famille, et je dus me rendre à la morgue pour le reconnaître et m'occuper des formalités pour l'enterrement. Il avait laissé un testament à mon nom, ce qui me surprit et en même temps je le savais très solitaire. Il me léguait ses biens mobiliers, un peu d'argent sur un compte en banque, et son chien Sam, un schnauzer nain âgé de huit ans qui avait été trouvé à côté de lui à la plage et que la police avait placé dans un chenil. Je n'avais jamais eu de chien et je n'étais pas particulièrement porté sur les animaux domestiques, j'avais déjà refusé à mes filles d'avoir des chats par le passé. L'aînée de vingt et un ans, partie faire ses études à Caréna, ne vivait plus avec nous, mais ses sœurs étaient nées plus tardivement, et à treize et onze ans, elles étaient impatientes que je change d'avis et consente à leur demande. Aussi n'eus-je pas trop le choix d'accepter ce legs, et je finis par récupérer l'animal au chenil de Bacanis. Quand j'y arrivai, je le trouvai dans une cage isolée et mal

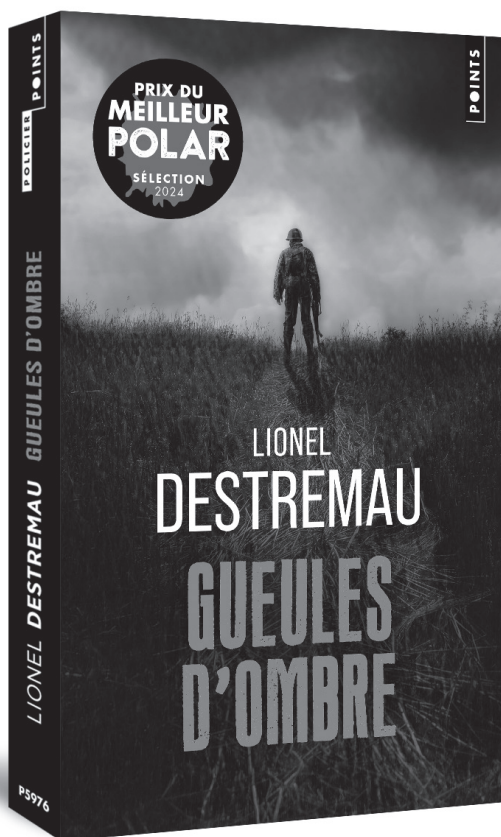
recouverte d'une tôle ondulée percée, à travers laquelle la pluie s'infiltrait. Le schnauzer était couché à même le béton, son poil noir luisant d'humidité, sa truffe pleine d'une sorte de poussière terreuse, tremblant de la patte droite, et son regard semblait perdu, au point qu'il ne leva pas même la tête quand je m'approchai du grillage. Il me fallut lui parler, l'appeler par son nom, et le sortir de la cage pour le tenir contre moi en le caressant avant qu'il ne daigne porter son attention sur moi. Après quelques tours dans le petit parc où les chiens avaient le droit de courir, il sembla s'adapter à ma présence et me suivit gentiment.

Ce fut en tenant Sam en laisse que je rentrai chez Perry pour inspecter les biens qu'il me laissait. Le chien fila immédiatement vers le salon où se trouvait son panier et s'y coucha. Nous n'avions pas du tout les mêmes goûts en matière d'ameublement, et malgré l'amitié que je lui portais, je dus reconnaître que je trouvais à peu près tout affreux, du buffet, en passant par l'ensemble canapé et fauteuils, jusqu'à la table du salon et tout le reste. Seuls une table de cuisine en Formica, trois chaises dépareillées mais assez modernes, et quelques livres resteraient parmi les possessions qu'il m'avait léguées, ainsi que le panier du chien auquel l'animal semblait tenir. Le reste serait donné ou vendu au plus offrant. En faisant le tri dans sa bibliothèque, je tombai sur un titre récent qui attira mon attention et vint à nouveau rappeler Arkan Neria à mon bon souvenir. L'année précédente, un essayiste avait produit un ouvrage consacré à des hommes noirs qui avaient marqué l'histoire de leur empreinte ou dont la vie était emblématique de l'évolution de la société à leur égard.

J'appris assez peu de choses que je ne savais déjà sur Arkan Neria lui-même, le paragraphe qui lui était consacré dans l'ouvrage reprenant peu ou prou ce que j'avais déjà lu dans l'article du magazine lu des années plus tôt, à une exception près : Marieka Neria. L'auteur du livre l'avait retrouvée, près de vingt-cinq ans après sa disparition. Elle ne vivait pas sous son nom de jeune fille, Pline, mais portait toujours celui de Neria, habitait dans un quartier populaire de Caréna, et lorsqu'il la rencontra, elle lui tint un discours incohérent à propos de son mari et de sa famille. Elle disait ne pas savoir qu'elle était divorcée, affirmant que son époux et ses filles avaient disparu pendant la guerre et qu'elle n'avait jamais réussi à savoir ce qu'ils étaient devenus. L'auteur avait alors contacté les filles d'Arkan Neria, et la cadette, Maely, lui avait expliqué que leur père leur avait raconté que Marieka était morte et qu'elles devaient se faire une raison et vivre sans jamais plus revoir leur mère. L'essayiste n'ayant pas pris la peine d'en dire plus à son sujet, la raison de la disparition de cette femme, et ce qu'elle vécut durant plus de vingt ans, restèrent un mystère.

**« Une histoire universelle,
qui fait écho aux événements
passés et présents. »**

TÉLÉRAMA



DISPONIBLES EN POCHE CHEZ

POINTS

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

LISE CLAUDEL
CORRECTION

REMY TRICOT
COUVERTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITE J
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

FLORA MORICET
RELATIONS PRESSE

AGENCE TRAMES
CESSION DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2023